



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

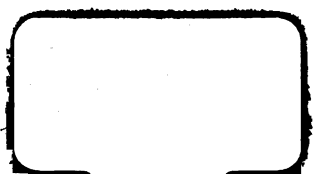
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

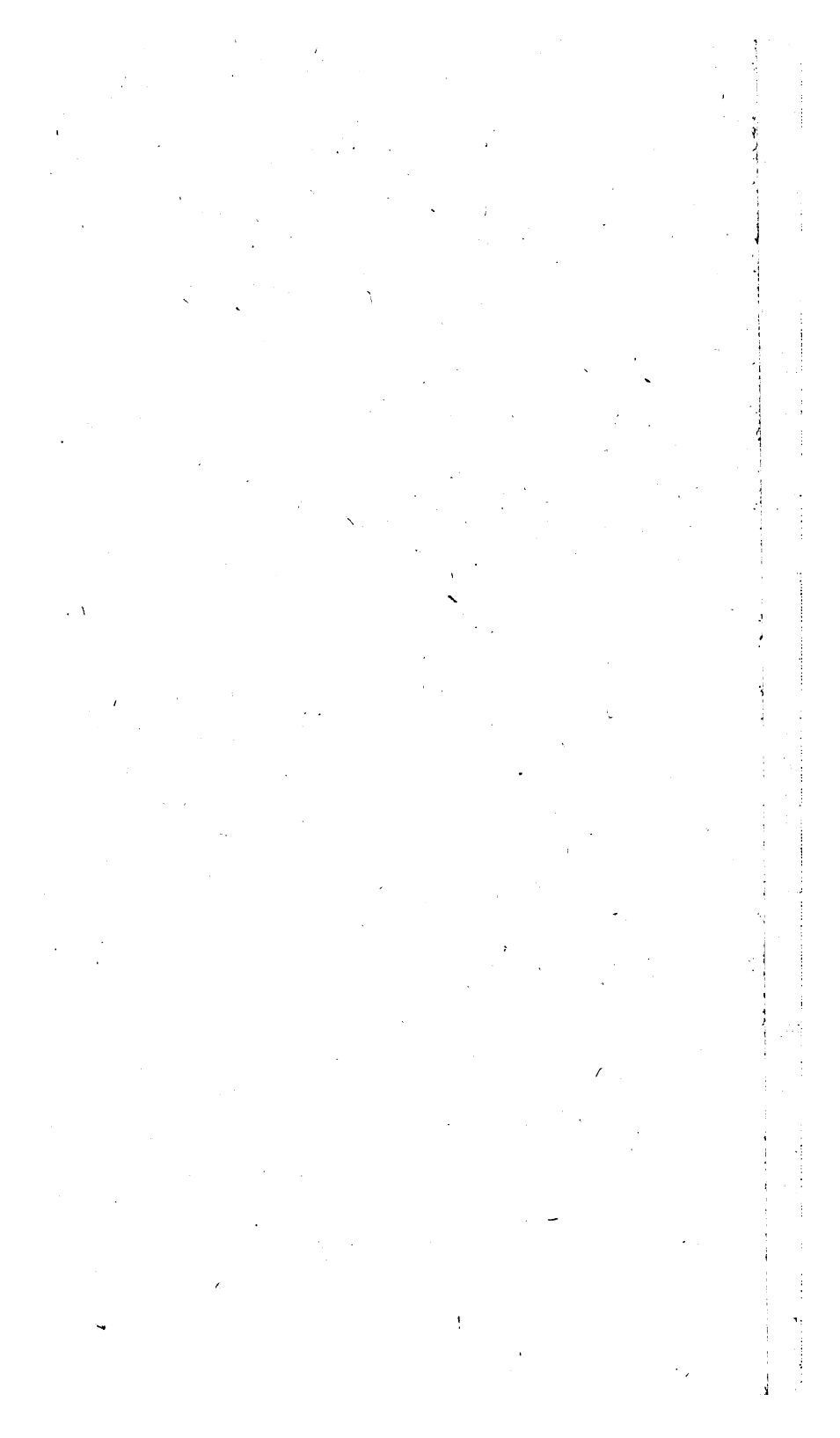
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

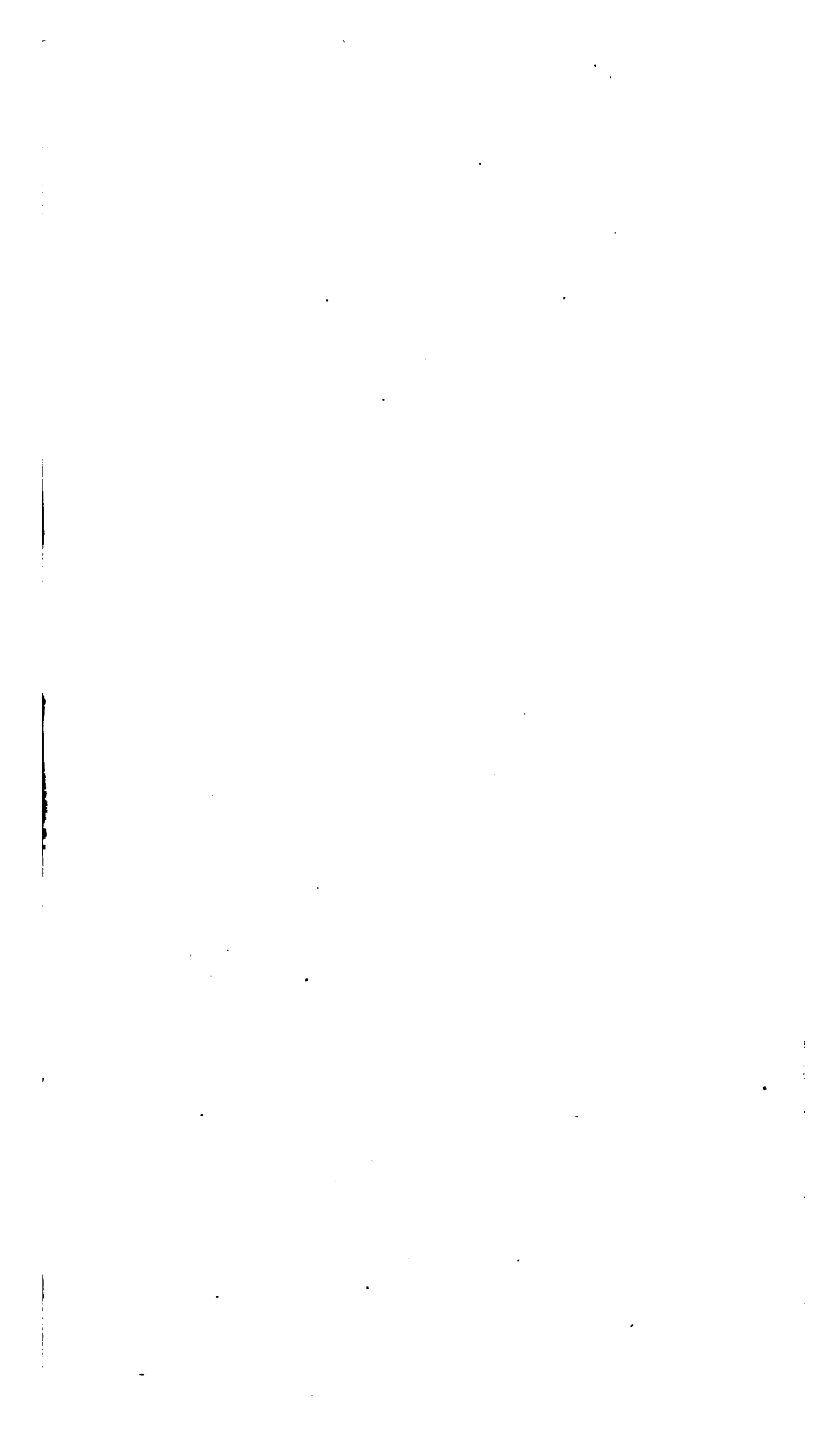
## À propos du service Google Recherche de Livres

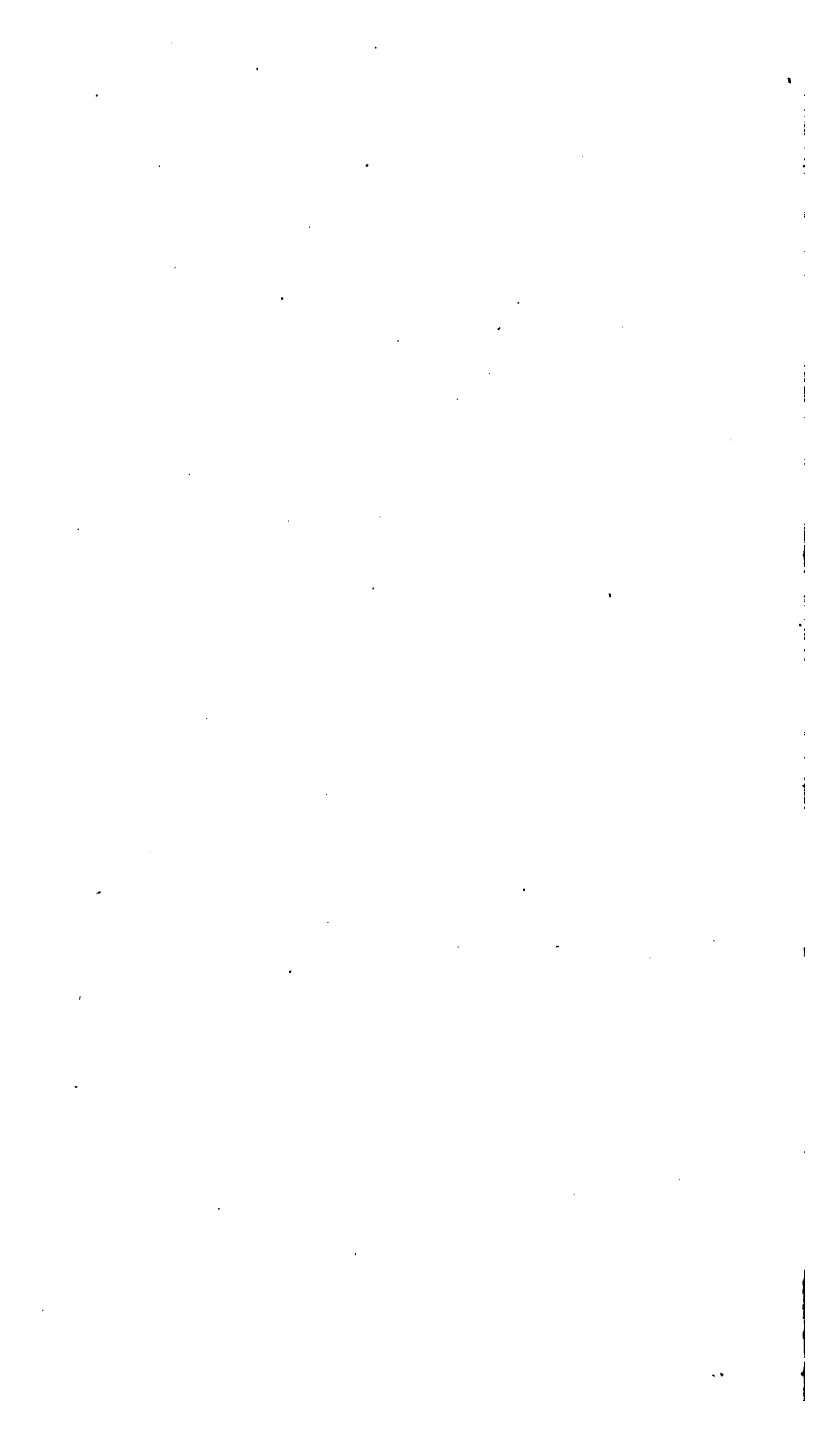
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Societe  
KAA







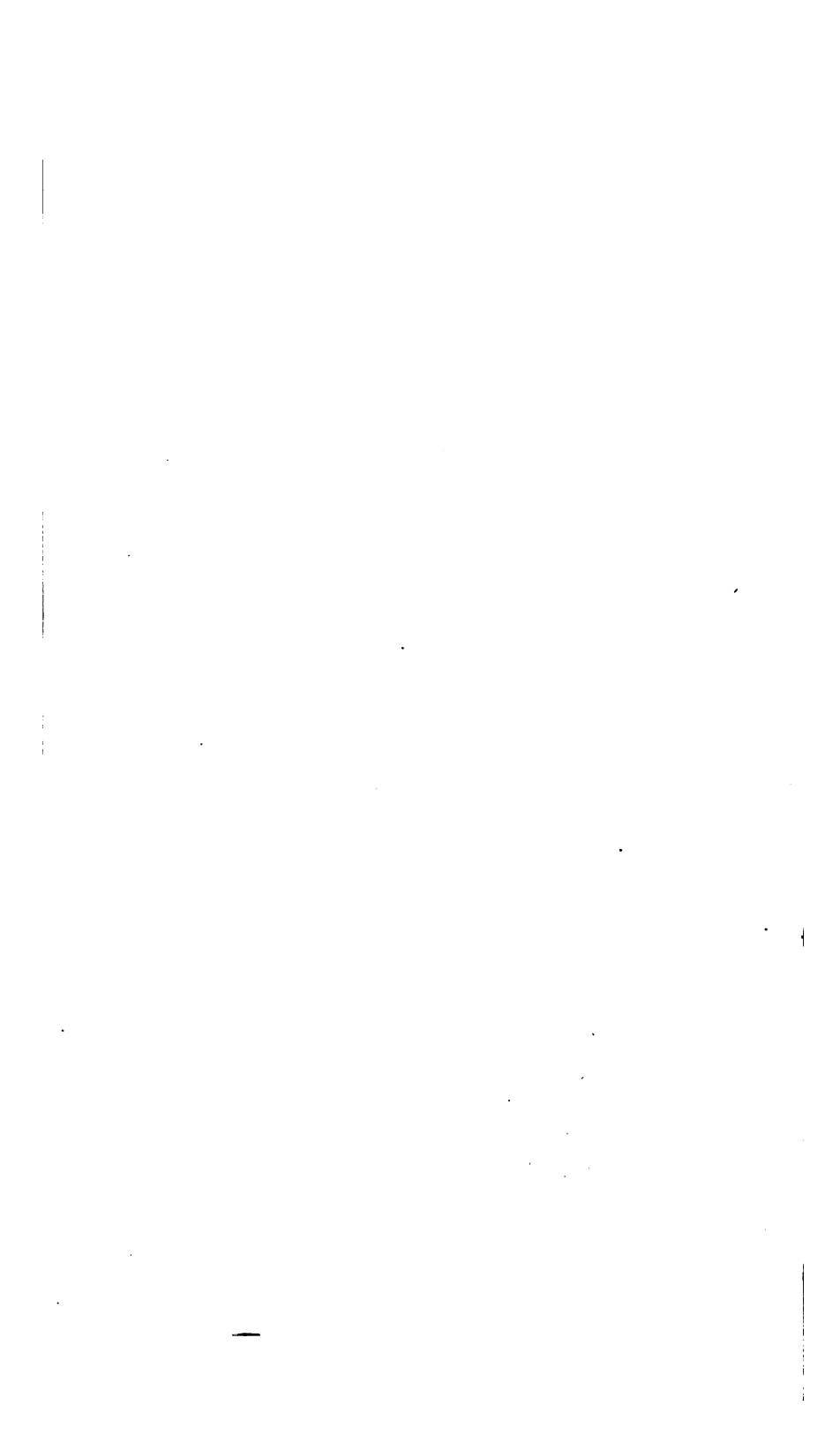
Societe

KAA

~~1111~~

- 2 - 19





# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

Troisième Série.

TOME XII.

## BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

(ÉLECTIONS DU 16 JUIN 1848.)

<i>Président.</i>	M. JOMARD.
<i>Vice-Présidents.</i>	M. ROGER.
	M. CORDIER.
<i>Scrutateurs.</i>	M. DE MAUROY.
	M. CH. DE LADOUGETTE.
<i>Secrétaire.</i>	M. CORTAMBERT.

### *Liste des Présidents honoraires de la Société depuis son origine.*

MM.	MM.
DE LAPLACE.	DE MONTALIVET.
DE PASTORET.	DE BARANTE.
DE CHATEAUBRIAND.	Le général PELET.
CHABROL DE VOLVIC.	GUIZOT.
BEQUERY.	DE SALVANDY.
ALEX. DE HUMBOLDT.	TUPINIER.
CHABROL DE CROUSOL.	DE LAS CÂSES.
CUVIER.	VILLEMARIN.
HYDE DE NEUVILLE.	CUNIN GRIDAIN.
DE DOUDRAUVILLE.	L'amiral ROUSSIN.
J.-B. EYRIÈS.	L'amiral de MACKAU.
L'amiral de RIGNY.	Le vice-amiral HALGAN.
DUMONT D'URVILLE.	WALCKENARR.
DEGAZES.	MOLÉ.

### *Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.*

MM.	MM.
Le docteur J. MEASE, à Philadelphie.	Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.
H. S. TANNER, à Philadelphie.	Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	Le professeur KARL RITTER, à Berlin.
Le lt-col. EDWARD SABINE, à Londres.	Le capitaine G. BACK.
Le colonel POINSETT, à Washington.	F. DUBOIS DE MONTFERREUX, à Neuchâtel.
Le col. d'ABRAHAMSON, à Copenhague.	Le cap. JOHN WASHINGTON, à Londres.
Le professeur SCHUMÄCKER, à Altona.	P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.	Le docteur KRIEGK, à Francfort.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.	Adolphe ERMAN, à Berlin.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.	Le docteur WAPPAUS, à Goettingue.
Le professeur RAFFN, à Copenhague.	Le colonel JACKSON, à Londres.
Le capitaine GRAAN, à Copenhague.	Le capit. James Clark ROSS, à Londres.
AINSWORTH, à Edimbourg.	Le docteur CH. BEKE, à Londres.
Le conseiller ADRIEN BALBI, à Vienne.	Le prince DE GALITZIN, à St-Petersbourg.
Le colonel LONG, à Philadelphie.	Ferdinand DE LUCA, à Naples.
Sir John BARROW, à Londres.	Le docteur LEICHAERT.
Le capitaine MACONOCHE, à Sydney.	

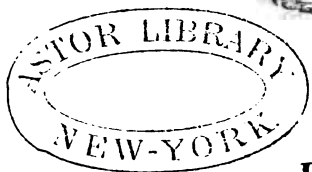
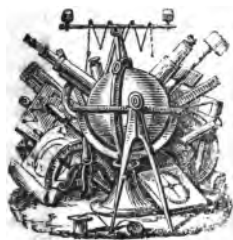
# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Troisième Série.

Tomе douzième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,  
RUE HAUTEFEUILLE, N° 25.

1849.

# COMMISSION CENTRALE.

---

## COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 5 janvier 1849.)

*Président.* M. DAUSSY.  
*Vice-Présidents.* MM. POULAIN DE BOSSAY, DE SANTAREM.  
*Secrétaire-général.* M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

### *Section de Correspondance.*

MM. Bajot.	MM. Meissas.
Callier.	C. Moreau.
De Castelneau.	Noël-Desvergers.
Cochelet.	D'Orbigny.
Guignaut.	Roger.
Lafond.	Texier.
Lebas.	

### *Section de Publication.*

MM. Albert-Montémont.	MM. Imbert des Mottelettes.
D'Avezac.	Jomard.
Berthelot.	Roux de Rochelle.
Cortambert.	Sédillot.
De Froberville.	Ternaux-Compans.
Gay.	Walckenaer.

### *Section de Comptabilité.*

MM. Ansart.	MM. De Lövenstern.
Le colonel Corabœuf.	De la Roquette.
Isambert.	Thomassy.

### *Comité chargé de la publication du Bulletin.*

MM. Albert-Montémont.	MM. Jomard.
D'Avezac.	Poulain de Bossay.
Cortambert.	De la Roquette.
Daussy.	Roux de Rochelle.
De Froberville.	Vicomte de Santarem.
Imbert des Mottelettes.	Vivien.

---

M. Chapellier, notaire, trésorier de la Société, rue Saint-Honoré, 370.  
M. Noirot, agent-général et bibliothécaire de la Société, rue de l'Université, 23.

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

JUILLET ET AOUT 1849.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

#### PROJET

D'UNE EXPLORATION POLITIQUE, COMMERCIALE ET SCIENTIFIQUE D'ALGER A TOMBOUCTOU PAR LE SAHARA,

Par le docteur BODICHON, médecin à Alger.

---

Il est utile, sous plus d'un rapport, d'établir des communications suivies entre l'Algérie, le Sahara et l'Afrique centrale.

*A notre politique.* Les habitants du Sahara sont forcés de demander au Tell une partie de leurs denrées alimentaires. Ainsi la reconnaissance du ventre les empêche d'être nos ennemis; il est donc avantageux d'accroître les relations réciproques; car les alliances fondées sur la nécessité sont les plus solides.

Ils sont plus laborieux et moins hostiles que les tri-

bus du Tell : c'est pourquoi il faut chercher à nous les attacher de préférence à ces dernières.

Les Nègres tendent à émigrer du Soudan vers l'Afrique méditerranéenne.

Ils sont un élément fidèle, maniable, travailleur ; ils sont moins exposés que les Européens aux fièvres paludéennes.

D'une part, ils nous serviront à comprimer les Telliens ; de l'autre, à cultiver les plaines de l'Algérie.

Ils peuvent augmenter notre prospérité commerciale en nous ouvrant les débouchés du Soudan. En servant de trait d'union entre l'Algérie et le Sénégal ; trait d'union dont Tombouctou serait le centre ; Djarra, le Galam et Bakel, l'une des branches ; Djenné, Sego, l'autre ; le Haoussa, Sakatou une troisième.

*A notre commerce.* Les Anglais et les Anglo-Américains presque partout sont nos concurrents. Leur marine marchande, mieux développée que la nôtre, leur assure la supériorité là où s'opèrent des transactions maritimes.

L'Amérique, l'Europe, de jour en jour, cherchent à être manufacturières et à s'approvisionner elles-mêmes. C'est autant de moins à notre commerce d'exportation.

Or, attendu notre position algérienne, nous pouvons dominer sans rivaux sur les marchés de l'Afrique intérieure. Le Maroc et Tunis sont situés moins avantageusement que nous.

Avisons donc à ce que l'Algérie soit le port du Soudan, et que les oasis en soient les points de relâche.

Nous nous ouvrirons un débouché annuel de 20 à 30 millions de francs, car les Soudaniens forment une

masse de consommateurs passant 20 millions d'ânes.

La Russie fait, par caravane avec la Chine, un commerce annuel de 50 à 60 millions de francs. Les lieux entre les villes centrales de la Russie et la Chine présentent plus de longueur et de difficultés qu'il n'y en a entre l'Algérie et le Soudan. La Sibérie, des monts Oural à Maïmachin, sur la frontière chinoise, est plus dangereuse à traverser que le Sahara. Cependant les commerçants exécutent ce voyage (1).

(1) Maïmachin est la ville habitée par les Chinois; Kiatha est la ville russe à quelques centaines de mètres de la première.

Entre Moscou et ses comptoirs, il y a 1 800 à 2 000 lieues. Les Russes mettent une année à se rendre de Moscou à Kiatha. Ils apportent des fourrures, du cuivre, du fer, et rapportent du thé, des soieries, de la rhubarbe.

Les caravanes sont exposées à périr de congélation, de famine, de scorbut, à être englouties dans les eaux des fleuves, dans les boues des marais quand le dégel arrive brusquement, ou encore à être ensevelies sous les ouragans de neige nommés *metels*.

D'autres caravanes traversent toute la Sibérie de l'ouest à l'est, des monts Oural au Kamtchatka. Les difficultés de cette immense route, à travers les steppes, les forêts, les fleuves, les marais, sont incroyables : cependant le commerce n'y est point interrompu. Les peaux de renards, de sibirines, de loutres, sont apportées des frontières orientales de la Sibérie à Tobolsk, de là à Moscou, puis de cette ville elles sont dirigées sur Londres et sur Pékin.

Les employés de la Société de la baie d'Hudson parcourent une distance de 1 700 lieues pour se rendre de Montréal à leurs établissements de l'Orégon.

Les Anglo-Américains, qui vont chercher des fourrures du Mississipi aux rives de la mer Pacifique, ont aussi, eux, des difficultés et un espace à vaincre plus difficiles que la traversée du Grand Désert africain.

Voilà trois peuples qui nous donnent l'exemple.

En 1820, les Russes envoyèrent d'Orenbourg à Boukara une ambassade composée de 424 personnes, fantassins et cavaliers, 400 che-



La poudre d'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, produits naturels du Soudan et du Sahara, ont beaucoup de valeur sous peu de pesanteur. Ils sont facilement transportables par terre, et tous les ans ils pourront monter à quelques millions de francs d'importation (1).

Les noirs retirent, par le lavage, une assez grande quantité de poudre d'or. Si nous leur apprenons les procédés d'extraction que possède la science européenne, ils en extrairont une masse bien plus considérable, laquelle grandira d'après la facilité des échanges. Tombouctou est le comptoir où la poudre d'or vient se troquer contre les produits de l'Europe et de l'Afrique méditerranéenne.

D'ailleurs, les mines de l'Amérique s'épuiseront à la longue; la perte de l'or, par la bijouterie, orfèverie, broderies et autres besoins du luxe, progresse continuellement; la diminution de ce métal diminuera la source des échanges; consécutivement, la somme du bien social.

Si donc, nous ouvrant le cœur de l'Afrique, nous provoquons l'exploitation de nouvelles mines. Si nous multiplions la masse de l'or déjà circulant, nous rendons service à la société entière, et, de plus, nous avons le bénéfice de livrer les produits de nos manufactures contre la matière brute, qu'ensuite nous renvoyons ouvrée.

vau, 348 chameaux et 2 pièces d'artillerie. La caravane fit la route en soixante-dix jours. Il y a aussi loin et autant d'obstacles à surmonter à travers les déserts de sable et les tribus sauvages du Turkestan qu'à travers le Sahara.

(1) L'ivoire peut rapporter un bénéfice de 300 pour 100; l'or, un bénéfice de 1 000 pour 100.

Pour ces motifs , tâchons de rendre les contrées du Soudan le bassin des mines d'or de la France , une Californie africaine.

Sans nul doute les produits indigènes , et parmi eux les tissus et ornements du Soudan , auront dans l'Europe une vogue durable en raison de leurs lieux d'origine ; ils seront à la mode comme objet de fantaisie : donc les caravanes qui les apporteront les écouleront avec avantage.

*A l'agriculture.* Au sein de pays inconnus , la nature a réservé des espèces végétales et animales, lesquelles, transplantées sur d'autres climats, deviennent des bienfaits envers l'humanité.

Au Soudan , nous rencontrerons le dourah , espèce de millet très nutritif , plusieurs variétés de gros pois et de grosses fèves , que nous pourrions naturaliser, soit en Algérie , soit en Europe.

Le couagga , l'âne sauvage , le dauw , des variétés de buffle et d'antilope , de cochon , d'oiseaux , etc., qui peut-être se domestifieront en Algérie , ou donneront des races hybrides.

Donc , il y a à espérer accroissement de richesses sociales , par la naturalisation d'espèces végétales et animales.

Quand même la découverte de l'Amérique n'aurait pas eu d'autre résultat que d'occasionner la naturalisation de la pomme de terre en Europe , l'humanité entière aurait été , par cela seul , largement indemnisée de tout ce que le nouveau monde lui a coûté.

Or , n'est-il pas rationnel d'attendre de l'Afrique centrale quelque plante inconnue qui jouera , parmi le genre humain , un rôle semblable à celui de la pomme de terre ?

A notre tour, nous remettrons à ces contrées les substances alimentaires dont elles sont privées. Le caféier réussira parfaitement dans l'oasis du Touat; car le sol de cette île du désert ressemble au sol de la péninsule arabique et des localités de la mer Rouge, où le café est le plus estimé.

Un pied de caféier, apporté par Desclieux au XVIII<sup>e</sup> siècle (1726), a enrichi l'Amérique d'une production de 2 à 300 millions de francs annuellement. Un jour à venir quelques pieds de ce précieux végétal, transplantés dans les oasis du Sahara, deviendront un bienfait pour les populations de l'Afrique intérieure.

*A la science.* Nos données touchant le désert et l'intérieur sont incertaines.

Des communications répétées déchireront le voile mystérieux dont ces régions sont enveloppées. La géographie, la géologie, l'ethnologie, toutes les branches de l'histoire naturelle auront un nouveau domaine à sillonner.

Tout progrès des sciences physiques apporte une amélioration à l'humanité. Si le résultat n'est pas immédiat, tôt ou tard néanmoins il surgit quelque avantage.

Qu'est-il advenu de notre expédition d'Égypte? Quels monuments durables y avons-nous laissés? Aux yeux du présent et de la postérité ce ne sont ni nos belles victoires, ni nos essais d'industrie et de colonisation, c'est le magnifique ouvrage de la commission scientifique.

Plusieurs nations ont conquis l'Égypte : aucune n'a, comme nous, exhumé du linceul l'antique pays des Pharaons, et n'a, par l'étude de la civilisation égyptienne, remonté aux premières phases de l'humanité.

Il peut arriver que nous perdions l'Algérie comme nous avons perdu le Canada et l'Égypte. Profitons donc de notre séjour, afin d'imprimer à notre conquête un stigmate au-dessus de la trace des combats et à l'abri des chances aléatoires.

Quoi de plus durable que d'exécuter ce qui n'a encore été accompli par aucun autre peuple ? Les Portugais ont cherché à pénétrer dans l'Afrique centrale. Les Anglais, poursuivant ce but depuis soixante ans, ont déployé une admirable persévérance. Rien ne les arrête, ni dépenses d'hommes, ni dépenses d'argent. A peine ont-ils échoué sur un point, qu'ils recommencent sur un autre.

Nos espérances sont mieux fondées.

Les nations européennes ont tenté d'abattre la piraterie africaine : leurs efforts sont restés infructueux. Ce mandat était réservé à la France.

Or la mission d'unir l'Afrique intérieure à l'Europe fut confiée à notre patrie. Le passé nous le dit, l'examen des manifestations providentielles nous le prouve.

Nous sommes une puissance de terre ; c'est par voie de terre que l'Afrique du centre se joindra à l'Europe ; c'est par l'étude, la connaissance, l'organisation française du Sahara.

Le désert est demeuré une plage inconnue. Les naufrages y sont fréquents vu le manque de connaissances. Il projette à l'esprit, comme tout ce qui est inconnu, des terreurs et des périls, lesquels disparaîtront quand la science et la civilisation européennes l'auront abordé. Quelques puits creusés çà et là, la détermination géographique des oasis, ports naturels de cette mer de sable, des habitudes d'hygiène, la

certitude de pouvoir conserver l'eau pendant quelques semaines, feront évanouir les chances de destruction qu'avaient les caravanes.

Les voyages maritimes à l'origine de la navigation présentaient des dangers innombrables. Attaque des pirates, famine, tempêtes, maladies : mort planant sur la tête, mort sous les pieds, mort tout autour des navigateurs. Cependant, à l'aide de la science, la mer est devenue peu dangereuse. L'art de la navigation prévient aujourd'hui les périls éventuels ; et, grâce à lui, l'Océan, qui semblait d'abord, dans les intentions de la nature, une barrière infranchissable, est au contraire une admirable route de communications entre les contrées les plus éloignées de l'univers ;

Car la mer est un chemin qui ne coûte pas d'entretien et que les siècles ne détruisent pas.

Or, la traversée du désert, sous notre influence, deviendra un art qui enlèvera les dangers éventuels de l'océan de sable. Nous y serons les premiers navigateurs, les Vasco de Gama et les Christophe Colomb.

Cherchons donc :

1° A faire reconnaître la liberté du désert comme nous avons fait reconnaître la liberté des mers ;

2° A créer un droit public protecteur des caravanes, comme le droit du pavillon couvrant la marchandise ;

3° A constituer des droits de douane, d'approvisionnement, d'aiguade et d'escorte ;

4° Bref, à établir un droit public saharien, analogue au droit public maritime.

Répétons-le encore, ce but est conforme à la mission de la France. L'Afrique intérieure nous attend, à l'effet de recevoir de nous la civilisation. Les habitants en

ont le désir et le pressentiment. Or, la philosophie humanitaire et la politique ne doivent jamais négliger les pressentiments, les instincts nationaux des races humaines.

COMMENT FORMER DES RELATIONS SUIVIES ENTRE L'ALGÉRIE,  
LE SAHARA ET L'AFRIQUE CENTRALE ?

La connaissance du passé est toujours un excellent guide des événements à venir.

Donc examinons ce qui fut essayé, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour avoir un accès dans l'Afrique centrale. Quels succès ont obtenus les voyageurs isolés, les sociétés, les gouvernements ? Leur exemple nous servira d'enseignement ; il nous indiquera un autre mode à suivre.

Nous ne parlerons point des explorations entreprises récemment par les Égyptiens, au Kordofan et aux sources du Nil, ni de celles des Européens sur les autres régions du continent africain. Nous citerons celles qui ont trait à l'Afrique septentrionale et intérieure ; celles du Soudan spécialement.

1788. Ledyard, Américain, fut chargé par la Société africaine de Londres, de traverser l'Afrique de l'est à l'ouest. Il attendait au Caire le départ de la caravane du Bournou, lorsqu'il mourut d'une fièvre muqueuse.

1789. Lucas avait eu la même mission. Il partit de Tripoli et se rendit à Mezurata. Les insurrections des tribus l'empêchèrent de continuer son voyage. Il devait aller au Fezzan et revenir par la Gambie.

1791. Le major Houghton, ancien consul anglais au Maroc, fut chargé par la même Société d'aller au Soudan, d'étudier le cours du Niger, de visiter Tom-

bouctou et Haoussa, puis de revenir vers l'Europe en franchissant le Sahara avec les caravanes.

Il remonta la Gambie, passa la Falémé et le territoire du Bambouk. Malgré de nombreuses difficultés, il était parvenu à dix journées de marche de Tombouctou, lorsqu'il fut pillé et abandonné par ses guides arabes.

Retournant alors sur ses pas, il périt, ou sous les coups des Musulmans, ou de faim, à Djarra, ville des états Mandingues, entre le Sénégal et le Niger.

Il avait recueilli des renseignements exacts sur le Niger.

1792. L'Anglais Browne visita, à ses frais, l'oasis de Syoua, la Nubie et le Darfour. Il fut retenu à Cobbé pendant trois ans, le sultan du pays refusant de le laisser aller plus loin; ses papiers et collections tombèrent au pouvoir des Français, qui avaient débarqué en Égypte.

C'est le premier Européen des temps modernes qui ait vu l'oasis de Syoua, l'ancienne oasis de Jupiter Ammon.

1798. Watt et Winterbottom, fondateurs et employés de la colonie de Sierra-Leone, essayèrent de gagner l'intérieur sous le costume des chérifs. Ils étaient arrivés à Timbo dans le pays des Foulahs; là, reconnus comme Européens, ils furent obligés de rétrograder.

Winterbottom se noya accidentellement. Watt se disposait à se rendre vers Tombouctou, de là par le Sahara en quelque port de la Méditerranée; mais la mort le frappa à Sierra-Leone avant qu'il eût commencé le voyage.

**1798 et 1800.** L'Allemand **Hornemann**, ministre évangélique, fut envoyé en Afrique au nom de la Société africaine. Il se trouvait au Caire lors de l'occupation française. **Bonaparte**, loin de s'opposer à son exploration, lui donna des secours et sa protection.

Hornemann passa à Syoua, à Augila, au Fezzan, revint à Tripoli d'où il expédia ses dépêches en Europe, puis en 1800 retourna au Fezzan, afin de se joindre aux caravanes du Soudan.

Depuis cette époque, on n'a pas reçu de lui de nouvelles authentiques. On croit qu'il vivait encore en 1803 et même en 1809, dans le Nyffé, pays du moyen Niger, ayant la réputation d'un marabout.

**1795.** **Mongo-Park**, médecin écossais, remplaça le major **Houghton**. Quittant les établissements anglais de la Gambie, il aborda le désert, entre Djarra et Tombouctou. Arrêté par les Arabes et mis en captivité, il s'échappa de leurs mains : et seul, dépouillé ; sans guides, il découvrit le Niger aux environs de Ségo.

**1805.** Le gouvernement lui confia la mission de descendre le Niger jusqu'à son embouchure. Une escorte de trente-quatre soldats des troupes britanniques et quatre charpentiers lui furent accordés.

Après quatre mois de voyage des rives de la Gambie, il rencontra le Niger à Bammakou, ayant perdu de maladie presque tout son monde. Suivant le cours du fleuve, il passa devant Koulikorro, Yamina et Ségo. A Sansanding il construisit un bateau, puis s'embarqua avec le lieutenant **Martyn**, trois soldats, un interprète, quelques esclaves.

Il navigua l'espace de quatre cents lieues, de Bammakou au Yaouri, vit Djenné, Cabra : on croit même



qu'il visita Tombouctou, et périt devant la ville de Boussa, soit dans un naufrage, soit dans un combat contre les nègres.

Les Européens et le journal du voyage disparurent avec lui. Son nom est à jamais attaché à la découverte du Niger.

1811. Roengen, jeune allemand, voyageur de la Société africaine, devait atteindre Tombouctou par la côte occidentale. Il résida deux années au Maroc, étudiant la langue et les coutumes des Moghrebins. Il partit de Mogador en 1811, cherchant à s'adjoindre aux caravanes du Soudan. Il fut assassiné à quelques journées de marche de cette ville.

Badia, Espagnol, sous le nom d'Ali-Bey et se donnant pour descendant des Abassides, parcourut, en 1803 et années suivantes, diverses localités du Maroc, Tanger, Fez, Taza, Ouchda, Rabat. puis Tripoli, la Mecque, l'Asie-Mineure, Constantinople : partout accueilli à titre de prince musulman.

En 1815, il se proposa d'explorer l'intérieur, ayant une connaissance approfondie de la langue et des usages arabes. On sait qu'il partit du Caire avec la grande caravane du Bournou et qu'il fut tué en route, on ignore l'endroit; des soupçons s'élevèrent contre lui.

Il était fort érudit. Ses détails touchant le temple de la Mecque sont précieux. Ses renseignements sur le lac Tchad furent utiles à la géographie.

1819. Ritchie, consul anglais à Tripoli, devait aborder le Soudan avec les caravanes du Bournou. Parvenu à l'extrémité méridionale du Fezzan, il fut pris de fièvre intermittente, et succomba à Mourzouk.

Le capitaine Lyon, son compagnon de voyage, revint en Europe apportant de nombreux renseignements sur la Nigritie et les lignes que suivent les caravanes à travers le Sahara.

1817 et 1821. Le gouvernement anglais organisa une expédition propre à ouvrir un accès à son commerce dans le cœur de l'Afrique. Le major Peddie, le capitaine Campbell, le chirurgien Govodrey, le naturaliste allemand Kummer, un Français du Sénégal, un total de 100 personnes, tant soldats que domestiques, en firent partie.

Les quatre premiers moururent dès le commencement du voyage. L'expédition vint se réorganiser à Sierra-Leone. Le major Gray et le chirurgien Dochard furent mis à sa tête. Ils repartirent en 1818. Dochard seul atteignit le Niger à Yamina. Les membres de la caravane explorèrent le Fouta-Djallon, le Bondou, le pays de Galam, et opérèrent leur réunion à Bakel, établissement remis entre les mains des Français.

Les maladies et les obstacles des lieux empêchèrent les voyageurs de visiter les contrées de Tombouctou. En 1821, ils terminèrent leur exploration, étant réduits à seize ou quatorze personnes.

Belzoni, Italien, avait fait d'importantes découvertes archéologiques dans la haute Égypte et en Nubie. S'étant mis au compte du gouvernement anglais, il entreprit d'arriver à Tombouctou et de retourner en Europe par le Sennaar et le haut Nil.

1823. Il se dirigea de Fez sur Tafilet, ayant eu le faux assentiment de l'empereur de Maroc. A quelque distance de Fez, les Marocains lui signifièrent qu'il fallait rebrousser chemin, sous peine de mort.

Belzoni voulut alors attaquer le Soudan par la côte occidentale. Parti de la côte de Guinée, il expira bientôt d'une dysenterie à Gato.

1823 et 1825. Groux de Beaufort, sous les auspices du gouvernement français, tenta de gagner le Niger à Ségo, puis de le descendre jusqu'à Tombouctou. Pendant deux années il explora le Bambouk, le Kaarta, le Galam, et décéda à Bakel, frappé d'une fièvre pernicieuse.

Il n'a pas laissé de notes.

1821 et 1824. Le docteur Oudney, le major Denham, le capitaine Clapperton reçurent mandat du gouvernement anglais de visiter l'intérieur.

De Tripoli, ils se rendirent d'abord au Fezzan. Oudney et Clapperton firent une pointe sur l'oasis de Ghat, possession des Touariks; puis arrivés au Bournou, ils parvinrent dans le pays de Mandara, cent lieues sud environ du lac Tchad.

Clapperton atteignit ensuite la ville de Sakatou, à peu de distance du Niger. C'est la capitale de l'empire des Fellatahs. Oudney mourut entre le Bournou et Sakatou, dans un lieu appelé Mouremour. Denham; de son côté, explora les rives méridionales et orientales du lac Tchad.

Nos voyageurs rentrèrent par Tripoli en 1824, ayant perdu, avec le docteur Oudney, deux autres de leurs compagnons. Denham est mort quelques années après, étant gouverneur de Sierra-Leone.

1825. Clapperton fut chargé de négocier un traité d'alliance entre l'Angleterre et le sultan Bello, chef des Fellatahs. Il se dirigea de Badagry sur le Niger, traversa le fleuve au-dessous des rapides où Mongo-Park

avait péri, puis, suivant la route de Kano à Sokatou, expira dans cette ville, victime de la dysenterie.

Des six Anglais qui l'avaient accompagné, cinq succombèrent aux maladies africaines : savoir, le capitaine de vaisseau Pearce, les docteurs Morisson et Dikson, le négociant Houtson et le mulâtre Colombus.

1827. Le major Laing alla de Tripoli à Ghadamez, puis à Insalah, Agably et Tombouctou. Au retour, il fut assassiné par des Arabes, entre Tombouctou et El-Arouan, peu avant le passage de Gaillié.

Sa mort est fort regrettable. Les personnes qui l'ont connu le dépeignent comme un explorateur du plus grand mérite. Ses papiers furent perdus. Il avait déterminé la position géographique de Ghadamès, d'Agably et de Tombouctou. On connaît son relevé des deux premiers points.

1827. René Caillié, de Kakundy sur le Rio-Nunez, s'enfonça dans le sud, près du 9° degré de latitude nord, puis remontant au nord, s'embarqua sur le Niger à Djenné. Il passa à Gabra, séjourna quelques semaines à Tombouctou, d'où il gagna l'Europe en traversant le Sahara, l'oasis de Tafilet, les villes de Fez, Méquinez, Rabat et Tanger.

Paul Imbert, esclave français, en 1670, Robert Adam, matelot américain, en 1811, avaient visité Tombouctou; mais Caillié est le seul Européen moderne qui nous ait donné une description exacte de cette ville mystérieuse.

1828. Richard Lander, après le décès de Clapperton, retourna à Badagry. Durant ce voyage, il était parvenu en vue de Jakoba, baignée par des affluents du Niger. De là, il fut contraint de revenir sur ses pas, et de

franchir le Niger au-dessus de Boussa, suivant la route qu'il avait prise avec Clapperton.

1829. Le gouvernement anglais lui confia le soin de pénétrer de la côte de Benin à Boussa sur le Niger, et de descendre le fleuve jusqu'à la mer. Parti de Badagry en 1830, il exécuta fort heureusement ses instructions. Son voyage a fait connaître le fleuve, depuis Boussa jusqu'à ses embouchures.

1832. Une Société commerciale de Liverpool l'envoya remonter le Niger, dans le but de former des relations d'échange avec les riverains et d'étudier les questions commerciales. Il fut tué d'un coup de feu en 1834 (1).

1837. Davidson, médecin anglais, essaya d'atteindre Tombouctou, en allant de l'ouest au sud-est. De l'Ouad-Noun il s'était rendu au delà des frontières méridionales de l'Etat Sidi-Hescham, sous l'escorte d'une douzaine d'Arabes, lorsqu'il fut assassiné par un homme de la tribu des Aribis.

On pense qu'il fut tué à Soukeya, moitié chemin de l'Ouad-Noun à Tombouctou, sous l'instigation des marchands de Tafilet, qui redoutaient en lui un concurrent.

Ses papiers furent mis en pièces.

1841 et 1842, une Société ayant pour but l'abolition de l'esclavage arma quatre bateaux à vapeur, devant remonter le Niger.

158 noirs des différentes parties de l'Afrique, et 445 Européens, composaient cette expédition. Un

(1) Quelques mois auparavant, il avait refoulé le Niger jusqu'à Egga, au-dessus de la Tchada.

steamér remonta jusqu'à Rabba. Les maladies locales, la fièvre et la dysenterie, attaquèrent presque tous les Anglais des équipages ; 37 succombèrent ; 11 nègres seulement furent malades , et sur ce nombre aucun d'eux ne mourut.

1847, un armateur de Liverpool a expédié un steamer en fer. On présume qu'il pourra remonter jusqu'à Cabra, et que la rivière Tchada peut être explorée à quelques journées de son embouchure, par bateau à vapeur (1).

De ces exemples il résulte :

*Que les explorateurs, soit isolés, soit en petites troupes, ont peu de chance de réussite.*

Dans le pays des noirs, ils périssent de maladie à leur premier ou à leur second voyage.

Dans le Sahara et les contrées barbaresques, ils sont assassinés lorsqu'on les reconnaît ou même qu'on les présume être des Européens.

Hornemann faillit être massacré à Syoua ; il échappa à l'aide d'un heureux hasard et de sa présence d'esprit. Il est probable que des soupçons éveillés sur son compte l'auront retenu à Nyffé.

Badia, Roentgen, furent tués quand ils furent soupçonnés. Laing et Davidson l'ont été parce qu'ils étaient Européens.

Le fanatisme musulman veille autour de l'Afrique, et la défend comme autrefois le dragon des Hespérides. Il sera difficile de l'endormir : il faut se résoudre à passer malgré lui.

Si Caillié a pu éviter les dangers qui le menaçaient,

(1) S'il franchit les cataractes de Boussa.

c'est qu'il a eu le bonheur, sous le costume d'un pauvre pèlerin, de déguiser sa nationalité et ses projets. Nombre de voyageurs chercheraient à l'imiter, sans avoir comme lui, l'espérance et les conditions personnelles de mener les choses à bonne fin.

Admettons que des explorateurs isolés parviennent, avec la connaissance intime de la langue, des coutumes arabes et des autres races de l'Afrique septentrionale, et qu'au moyen d'une merveilleuse habileté ils continuent à se faire considérer comme Africains, alors, sous peine d'être reconnus, il leur faudra voyager sans instruments, ne recueillir ni plantes, ni animaux, ni minéraux ; ne jamais dessiner une personne, une plante ou localité ; peu questionner sur les routes du pays et les mœurs des habitants. En résumé, ils seront impérieusement tenus de se borner au rôle d'un individu allant d'un lieu à un autre, sans regarder autour de soi.

Le déguisement n'est pas facile : il exige de longues années de séjour dans une ville d'Afrique ; il est presque indispensable d'être circoncis. D'ailleurs, la déformation des orteils, les cors, les durillons, que les chaussures européennes impriment sur vous en marques indélébiles, suffisent à la méfiance africaine pour lui révéler l'Européen, malgré le costume, malgré la connaissance parfaite de l'élément indigène.

En Algérie, de tant d'Européens qui ont adopté les idées, l'habillement et les coutumes africaines, on ne peut nommer qu'un petit nombre qui réellement soient capables de passer pour indigènes aux yeux des naturels.

D'ailleurs, cette aptitude à l'indigénisation les ren-

drait peu aptes à être de bons observateurs. En voulant imiter l'élément autochtone, on se laisse absorber par lui, puis on devient à peu près inutile pour les découvertes à faire.

Il est difficile à un Européen isolé, *à fortiori*, à des Européens réunis, de se mêler à une caravane, sans que certains bruits se répandent au sujet de leur identité.

Ils auront beau avoir toutes les allures d'un naturel, il restera toujours la possibilité d'être reconnus par l'un ou l'autre de ces émigrants, qui affluent de l'intérieur au littoral. Or, une telle découverte entraîne ou la mort ou l'esclavage des explorateurs.

Une troupe d'une centaine d'hommes ne réussira pas davantage, car elle sera assez nombreuse pour exciter des inquiétudes et des intentions d'agression de la part des habitants, et pas assez pour se défendre et terminer un voyage politique, scientifique et commercial.

Les explorations des Européens isolés ou par petites bandes n'ont servi jusqu'à ce jour qu'à fournir des notions imparfaites, sur la géographie, la botanique, la zoologie.

La science, l'admirable dévouement de ces voyageurs martyrs, n'ont pu créer des relations de commerce entre l'Europe et l'Afrique centrale, ni jeter des germes de civilisation, ni améliorer l'humanité.

Les indigènes qu'on chargera de cette mission ne la rempliront point. Ils pourront aider aux développements de l'histoire naturelle, ils pourront livrer d'utiles renseignements sur les routes et sur les questions commerciales; mais ils ne fixeront point les positions



géographiques des localités, ils ne résoudre pas les questions politiques et humanitaires.

Depuis des siècles ils sillonnent l'Afrique, et n'ont pas résolu les problèmes dont il s'agit.

Si l'on veut obtenir des résultats politiques, commerciaux, scientifiques, humanitaires, il faut organiser en caravane un corps d'Européens, assez fort pour qu'il puisse repousser les attaques partielles, et pas assez nombreux pour qu'il doive faire craindre aux Africains la conquête de leur pays.

Nous proposons donc qu'il soit formé :

*Une caravane de huit cents Français parfaitement armés, et de trois à quatre cents Africains choisis les uns parmi les troupes à notre solde, les autres comme guides parmi les tribus où nous passerons; les autres, enfin, parmi les marchands qui vivent sous notre domination directe ou indirecte.*

#### PERSONNEL DE LA CARAVANE.

Il faut des hommes de bonne volonté, acclimatés, ayant fait plusieurs campagnes en Algérie, habitués aux combats, à la fatigue, à la marche, aux privations intellectuelles et physiques : possédant un courage, une résignation à toute épreuve; se soumettant à la discipline, au besoin sachant sacrifier leur existence.

Les zouaves nous donneront trois cents soldats ayant ces qualités. Le reste se trouvera sans peine dans les autres corps de l'armée d'Afrique;

Un demi-escadron des chasseurs d'Afrique;

Un demi-escadron des spahis réguliers;

Une trentaine d'artilleurs;

Une quarantaine de sapeurs mineurs ;

Cinquante soldats du train des équipages militaires ;

Une quarantaine d'ouvriers, forgerons, charpentiers, armuriers, etc., appartenant aux administrations militaires, devant exécuter des travaux d'art européen, aux fins de nous faire bien voir des indigènes ;

Six à huit médecins, parmi lesquels deux au moins sauront opérer de la cataracte ; car, rendre la vue à un aveugle, c'est faire, aux yeux des Africains, une espèce de miracle, c'est conquérir d'assaut une puissante influence sur leur esprit ;

Des dessinateurs ;

Des ethnologues ;

Des cartographes ;

Des naturalistes ;

Des géologues ;

Des ingénieurs des mines ;

Autant que possible, choisir des officiers, ayant une capacité scientifique, outre leurs fonctions dans le commandement des troupes ;

Deux personnes pour chaque partie à étudier ; afin que l'une puisse remplacer l'autre en cas d'obstacles ou d'empêchements imprévus : de plus, afin que, si la caravane se divise, chaque branche puisse avoir une réunion de savants ;

Une trentaine de noirs amenés du Soudan en Algérie, soit comme esclaves, soit autrement. Nous en connaissons quelques uns à Alger qui ne demanderaient pas mieux, et qui nous serviraient à gagner les sympathies des nègres ;

Des guides pris, chez les Chamba en partie, en partie chez les Touariks.

On admettrait à la suite de la caravane deux ou trois cents négociants indigènes, et davantage à l'occasion, qui voudraient profiter de notre expédition, pour arriver soit à Tombouctou, soit dans quelque autre point du Soudan. Mais il faudra exiger, qu'ils se soumettent à la discipline de la colonne, qu'ils soient armés et ne soient pas lourdement chargés, pour ne pas retarder notre marche.

Ces négociants s'intéresseraient à la réussite de la caravane française : il est même à présumer qu'il s'en présenterait un grand nombre; car ils trouveront l'occasion de faire un commerce très avantageux avec le pays des noirs et n'auront pas l'inquiétude d'être pillés. Plus tard, ils pourraient former le noyau de ces grandes caravanes, qui iraient régulièrement de l'Algérie à Tombouctou.

Un général français sera mis à la tête du corps expéditionnaire; un colonel en sera le sous-chef.

Les princes musulmans confient le commandement des caravanes à de hauts fonctionnaires, souvent à leurs plus proches parents. Imitons-les dans cette conduite. Du reste, il faut avoir des hommes expérimentés et élevés en dignités, puisque nous aurons des négociations à faire et l'office d'ambassadeurs à remplir.

Chaque membre aura une mission désignée d'avance, afin qu'en peu de temps, il puisse beaucoup étudier, et qu'il ne résulte aucun trouble, aucun conflit.

Il serait bon, sans que cela fût indispensable, de joindre un aumônier à la colonne. Outre certaine spécialité scientifique qu'il pourrait utiliser, il serait chargé spécialement d'étudier les cultes. D'ailleurs,

sa présence serait d'un bon effet, et sur les Européens, et sur les indigènes du Sahara et du Soudan,

MATÉRIEL DE LA CARAVANE.

L'infanterie sera montée sur des dromadaires, soit 700 à 800 de ces animaux,

600 à 700 dromadaires seront employés au convoi, vivres, eau, cadeaux, munitions de guerre.

260 tentes de toile imperméable, contenant chacune 5 à 6 hommes.

Chaque homme aura une cruche en cuivre étamé, contenant une vingtaine de litres; car il faut quelquefois s'attendre à voyager dix jours sans eau.

Outre l'approvisionnement particulier, il y aura dans le convoi 350 à 400 cruches comme la précédente, contenant 40 à 50 litres,

Toutes seront à double anse, afin d'être plus facilement fixées sur le corps du dromadaire.

Chaque homme portera ses vivres pour vingt jours.

Ce sera des biscuits en fleur de froment ou en fleur de riz, des conserves alimentaires; plus, 8 kilogr. de café; cette substance étant un aliment et une boisson par excellence.

Les maladies dont sont atteints les explorateurs européens sont :

1° Les ophthalmies, à cause du sable et de la poussière suspendus dans l'atmosphère; à cause aussi de la réverbération du soleil.

On les évitera certainement, si chaque individu est muni de quelques mètres d'étoffe en gaze verte, de

façon à s'en couvrir les yeux comme d'une espèce de masque.

Les Touariks, qui connaissent les inconvénients de la région des sables, se voilent le visage. C'est une coutume qui leur épargne et les ophthalmies et les inflammations de la gorge ; la poussière n'arrivant pas jusqu'à ces organes.

2° Les dyssenteries provenant des refroidissements subits.

On les évitera par l'usage des chemises et ceintures de flanelle, pouvant maintenir le corps à l'abri des répercussions de transpiration.

Puis en corrigeant les eaux de mauvaise qualité par l'addition de quelques grammes de café par litre, ou encore par l'addition de trois à quatre gouttes d'acide sulfurique concentré. Dans ce dernier cas, vous aurez une espèce de limonade sulfurique. Trois à quatre gouttes de cet acide suffisent pour détruire les germes végétaux ou animaux, lesquels deviendraient des principes de dyssenterie ou de fièvre.

Les indigènes, durant la traversée du Sahara, améliorent les eaux impropres en y laissant macérer des noix de gouro. C'est un fruit de la famille des légumineuses ; il est très amer, et rend l'eau digestible et plus salubre.

Le corps médical de l'expédition s'attachera à faire boire de bonne eau ; car cette boisson, étant de mauvaise qualité, est un agent de destruction.

Chacun aura donc une fiole de 40 à 50 grammes d'acide sulfurique.

Plus, quelques grammes d'extrait d'opium et quel-

ques grammes de sulfate de quinine, afin de combattre la dysenterie et les fièvres intermittentes.

Outre les médicaments qui seront portés dans le convoi, il est bon que chacun ait sur lui une provision particulière des médicaments les plus nécessaires. C'est le moyen certain d'avoir toujours des remèdes à sa disposition, si un malheur arrivait au convoi.

Des outils propres à creuser des puits (1).

Car on trouve quelquefois de bonne eau à quelques mètres au-dessous du sol. C'est pourquoi il faut se mettre à même d'en avoir.

Il faudra se procurer des dromadaires du Sahara; ils sont acclimatés et résistent aux fatigues du désert. La plupart des dromadaires du Tell succombent lorsqu'ils sont transportés sur la région des sables.

On leur fera des selles appropriées à leur conformation.

Les Arabes assujettissent la charge au moyen de cordes qui passent sous le ventre de l'animal. Ces cordes le blessent et le rendent souvent impropre à la marche. Nous leur substituerons de larges sangles semblables à celles de nos chevaux ou mulets. Les selles seront garnies d'étriers, afin que les hommes fatiguent moins. En plaçant de chaque côté deux étriers superposés, on pourrait enfourcher la monture sans qu'elle se mit à genou. L'homme, étant monté, relèverait sur le dos du dromadaire l'étrier inférieur.

Des cacolets pour les malades.

Les indigènes ne prennent aucune de ces précau-

(1) Des seaux à incendie en cuir ou en toile gommée pour puiser de l'eau et faire boire les bêtes de somme. Des échelles à incendie pour descendre au fond des puits.

tions, par économie et par dédain de l'innovation. La France, dans une pareille exploration, doit moins viser à l'économie qu'à réunir tous les moyens capables de faciliter la réussite. Qu'on fasse des essais préalablement : puis qu'on adopte ce que l'expérience et le raisonnement auront reconnu bon à adopter.

#### ARMEMENT.

Que tout fantassin soit armé d'un fusil Delvigne avec le sabre baïonnette. Le sabre, mis au bout du fusil, pourra servir de lance; tenu à la main, il est arme tranchante et piquante à la fois. Il peut donc avoir un triple emploi appliqué du haut de la monture.

200 cartouches pour chaque homme; il serait bon aussi que chacun emportât une livre de poudre fine, placée dans des poudrières en fer, de manière à l'employer si l'approvisionnement des cartouches était épuisé. Ces poudrières seraient lutées hermétiquement et ne serviraient que sur l'ordre du chef de l'expédition.

Il faut emporter plus que moins de munitions de guerre, car ce sera un voyage de long cours durant lequel on aura peut-être plus d'un combat à livrer; car d'ailleurs les munitions de guerre, si tout se passe tranquillement, sont un bon article de commerce dans le Sahara et le Soudan; on les échange facilement contre des vivres et autres objets utiles.

Deux pièces d'artillerie de montagne, pour, au besoin, étonner l'ennemi en cas d'attaque; pour, en cas de paix, faire des dons précieux aux indigènes.

Cent à deux cents fusées volantes, pour, au besoin, servir de signaux ou frapper l'esprit des naturels.

**Tout ce qui est de nature à établir notre influence ne doit pas être oublié.**

**OBJETS DEVANT SERVIR PLUS SPÉCIALEMENT DE CADEAUX.**

Une vingtaine de fusils à gros calibre, de quatre balles à la livre par exemple, ayant leur fourche. Au Soudan, ils sont estimés et sont employés à la chasse de l'éléphant et de l'hippopotame.

Des armes à feu et armes blanches de toute espèce, enjolivées de plaques d'argent.

Des bournous rouges garnis d'argent.

L'argent, dans le Soudan, platt mieux que l'or, car l'or est commun et l'argent est rare.

Des miroirs de grande dimension; ils sont inconnus et ont un prix inappréciable.

Des couteaux-poignards de longue dimension et se fermant.

De la vaisselle en fer battu; des ciseaux.

Des haches, des scies, des clous, des parapluies, des draps rouges et verts, des montres en argent, des pierres à fusil, des habillements européens ornés de broderies en argent.

Les nègres sont enchantés quand ils possèdent un habillement militaire européen.

Il faut donc pouvoir en remettre aux chefs qui nous le demanderaient.

Des longue-vues, des miroirs grossissants.

Des boussoles et des cartes de l'Afrique septentrionale, grand format, et légende écrite en arabe, principalement indication des oasis.

En leur apprenant l'usage des cartes et de la bous-



sole, ils comprendront que nos rapports pourront leur être utiles lorsqu'ils traversent le Sahara; que nous connaissons déjà leur pays, que nous sommes trop éloignés d'eux pour chercher à les assujettir, etc.

Une carte présentée aux Sahariens et aux Soudaniens contribue à corriger les erreurs qui ont cours parmi eux à notre sujet.

Des gravures coloriées représentant les noirs servant dans nos troupes.

Ce moyen, qui paraît futile, doit cependant être appliqué; il montrera aux nègres que nous faisons cas d'eux.

Du café, du sucre, d'autres denrées coloniales, pouvant faire voir ce que nous sommes à même de leur fournir par nos relations commerciales.

Les négociants qui suivront la caravane auront, du reste, à livrer les marchandises qui sont le plus recherchées. Mais il serait utile d'exiger que certaines d'entre elles, venant des manufactures françaises, portassent une étiquette arabe, avec indication du lieu de fabrication.

C'est un bon moyen de populariser le nom de la France. Le gouvernement fera bien d'engager les fabricants à suivre cette idée. Il est facile de mettre le nom arabe sur les couteaux, les armes, la vaisselle, les mouchoirs.

#### ÉPOQUE ET POINT DU DÉPART.

L'époque la meilleure pour les voyages au Soudan, à travers le désert, est d'octobre à avril. Car alors on trouve de l'eau et de la végétation.

Notre caravane devra être prête à partir de **Gardaia** en février, surtout si les mois de décembre et janvier ont été pluvieux.

Route directe : **Alger, Laghouaf, Metlili, El-Golea, In-Salah, Agably, Mabrouk, Bous Beia, El-Arouan, Tombouctou.**

Point de départ : **Gardaia.**

C'est la ville la plus importante des **Beni-Mzab**. Elle est peuplée, elle peut servir mieux que toute autre de l'Algérie comme lieu de magasin. Là on réunirait des dromadaires achetés chez les **Chamba** ou chez les **Hamian**. On se procurerait les guides nécessaires. Sur cette extrême lisière, on achèverait de prendre les renseignements et les précautions réputées utiles.

**Mettili** est une ville appartenant aux **Beni-Mab** et aux **Chamba**.

**El-Golea** est une ville du désert peuplée de 1,000 à 800. Elle a de l'eau à fleur de terre. C'est une station entre l'Algérie méridionale et l'oasis du **Touat**. Elle est habituée aux communications commerciales qui se font entre ces contrées. Sa population vit de ce commerce.

**In-Salah** est une bourgade de 2 000 âmes environ, située à l'extrémité sud-est de l'oasis du **Touat**. Elle est gouvernée par des marabouts paisibles, et entretient des relations commerciales avec les **Touariks**.

Là, on prendrait des guides **touariks**, lesquels parcouraient le désert de **Touat** à **Tombouctou**.

**Agably** est le promontoire le plus avancé du **Touat** vers le pays des noirs.

**Mabrouk, Bous Beia, El-Arouan**, sont des villes situées au milieu d'oasis. Elles comptent parmi leurs

habitants une population mélangée de Berbers, d'Arabes, de Touariks, de noirs et des différents métis de ces races. Elles vivent maintenant sous la tutelle ou la suzeraineté des Touariks. Mabrouk paraît la plus importante de cette ligne.

JOURS DE MARCHÉ.

	jours.	lieues.
D'Alger à Gardaia. . . . .	15 ou 17,	soit 150 à 170
De Gardaia à Metlili. . . . .	1	soit 15
De Metlili à el-Golea. . . . .	5 ou 7	soit 50 à 70
De el-Golea à in'Salah. . . . .	10 ou 12	soit 100 à 120
D'in'Salah à Agably. . . . .	2	soit 30
D'Agably à Mabrouk. . . . .	25	soit 250
De Mabrouk à Tombouctou. . . . .	10	soit 100

Ces indications sur la longueur des routes n'ont que le simple caractère d'une notoriété publique. Elles ont été fournies par les indigènes. MM. Carette et Dumas, qui en ont parlé dans leurs récentes publications, ont tracé le trajet et la longueur d'après les renseignements verbaux.

M. Brosselard, qui parle l'arabe et le berber, a interrogé devant nous plusieurs noirs du Soudan, Mozabites, habitants du Touat et Chamba, lesquels ont parcouru cette ligne d'Alger à Tombouctou soit en totalité, soit en partie. Leurs déclarations nous engagent à admettre comme terme moyen 550 lieues, de Gardaia à Tombouctou, qu'on peut faire en quarante-deux ou cinquante journées au plus. L'expédition française, étant peu chargée, pourrait arriver même

en trente-cinq jours. Tous les voyageurs sahariens s'accordent à représenter la journée de marche dans le désert comme étant plus longue que la journée de marche dans le Tell. Nous l'estimons à 15 ou 16 lieues.

Les variations sur la longueur des routes tiennent à ce que les différents voyageurs suivent les uns la ligne brisée, afin ou de faire du commerce, ou de se ravitailler, ou d'éviter une embuscade; ou bien encore à ce qu'ils ont marché avec des caravanes, ou lourdement chargées ou légères.

Leurs évaluations doivent donc être réduites en terme moyen.

Voici du reste les renseignements connus sur la distance d'Agably à Tombouctou :

Ritchie compte. . .	45 jours.
Lyon. . . . .	48
Hadji-Kacem. . . .	45
Rennel. . . . .	30
M. Garette . . . . .	25
M. de Laporte . . . .	20

en partant de la circonscription du Touat, à l'ouest d'In-Salah, allant à Mabrouk, puis à El-Arouan, et de là à Tombouctou.

Un habitant de Tidikelt, qui depuis quelques années est allé trois fois à Tombouctou, dit que l'on peut se rendre facilement en vingt jours d'Agably à Tombouctou, si l'on veut aller directement sans s'y arrêter, comme les caravanes ordinaires, pour faire des échanges.

Quelles sont les chances pour ou contre l'expédition ?

« Il est dangereux de franchir le désert, nous disent » les indigènes, parce que l'hiver on y meurt de froid, » l'été on y meurt de soif. »

Bien des erreurs se sont propagées touchant le Sahara. Les indigènes, dont l'esprit est naturellement porté à l'exagération, les transmettent aux Européens ; ensuite elles passent dans l'opinion publique. A mesure que l'œil et la science de l'Europe examinent la zone saharienne, les erreurs se rectifient.

On croit généralement, d'après les descriptions du Simounn, que des caravanes entières sont ensevelies sous des avalanches de sable comme sous un éboulement de terre, ou qu'elles périssent par le poison dont l'atmosphère est chargée. Cela n'arrive pas ainsi.

*Les caravanes peuvent périr d'asphyxie lorsque l'air est trop dilaté.*

Mais ce phénomène, possible il est vrai, puisque chaque année nous le voyons dans nos expéditions militaires, n'agit point sur un nombre indéterminé d'individus : il a lieu sur des sujets gras, bouffis, pléthoriques, prédisposés, sous l'influence de leur tempérament, aux congestions sanguines du cerveau ou de la poitrine. Les hommes d'une constitution sèche ne l'éprouvent pas ou ne l'éprouvent que très rarement.

L'asphyxie alors paraît un empoisonnement, sans en être un pour cela.

*Le plus souvent elles meurent de soif. Voici comment :*

Elles ont leur eau dans des outres de peau. Or, quand le vent est violent, il corrode ces outres, y dé-

termine des crevasses , ou le plus ordinairement absorbe le liquide à travers les pores.

Les cruches métalliques , quelle que soit l'élévation de l'atmosphère et la rapidité du vent , n'auront ni suintement ni évaporation à travers leurs parois.

Pourraient-elles éclater ou faire sauter leur bouchon par réduction de l'eau en vapeur ?

Lors du simounn le plus fort et au milieu des sables aux environs d'Alger , nous avons exposé des bouteilles remplies d'eau et bouchées : l'eau devenait chaude , le vase en verre ou en terre pouvait à peine être tenu dans la main. Cependant il n'y avait aucune production de vapeur appréciable , ni évaporation ou diminution quelconque du liquide.

Ainsi l'expédition française , ayant sa provision d'eau dans des cruches en cuivre étamé , n'a point à craindre de se la voir enlever par le vent ou l'air ambiant quels qu'ils soient.

Elles périssent de soif encore lorsque , étant à bout de leur provision d'eau et comptant trouver des puits , elles ne peuvent rencontrer ces puits , ou bien les rencontrent vides ou comblés sous les sables.

Notre expédition , ayant des outils nécessaires , pourra , en semblable occurrence , déblayer l'ancien puits ou en creuser un nouveau : conséquemment parer à ce danger.

Au pis aller , si elle ne trouve pas d'eau , elle continuera son chemin en doublant les étapes , ou reviendra sur ses pas. La plus longue distance sans eau est de dix journées de marche , entre Agably et Mabrouck. L'expédition , ayant une provision de vingt et quelques jours , franchira sans péril cet espace , soit en avant soit en arrière.

Ce qui désaltère pendant les marches ou pendant les étreintes du simounn, ce n'est pas la quantité, mais la qualité des boissons.

Les liquides amers, ou aromatisés, ou alcoolisés, pris en dose de trois à quatre décilitres, soit café indigène, eau aiguisée de trois à quatre gouttes d'acide sulfurique, suffisent par jour pour empêcher quelqu'un de mourir de soif.

Ainsi notre expédition, munie de café, d'alcool, d'acide sulfurique, pourra donc avec très peu de liquide étancher sa soif.

L'eau seule, même en quantité d'un à deux litres, ne désaltère pas; elle dilate la muqueuse bucco-gastrique et s'évapore promptement par la transpiration; elle débilite et donne des fièvres ou la dysenterie, vu les principes minéraux ou végétaux qu'elle contient. Les acides ou les amers produisent une constriction de la muqueuse bucco-gastrique; ils n'amènent pas de transpiration et impriment des forces à l'organisme.

Ces faits ont été mille et mille fois constatés de la part des voyageurs ou militaires qui ont parcouru l'Algérie durant les chaleurs et durant le simounn.

Donc l'expédition est à l'abri des chances de mort provenant de la soif. La température atmosphérique, quoi qu'il arrive, ne lui enlèvera pas sa provision d'eau.

Restera le vol ou le gaspillage de son eau, chose contre laquelle elle devra prendre ses mesures.

Les caravanes se guident sur l'étoile polaire, sur le vol des oiseaux, corbeaux et vautours qu'elles voient se dirigeant vers les lieux habités, sur certains points de rappel, soit naturels, soit artificiels, ainsi des poteaux, des amas de pierres, puis encore sur la connaissance du pays à vue d'œil.

Les voyageurs expérimentés poussent fort loin la science physique du désert. Ils aperçoivent et entendent à des distances énormes ; à l'aspect d'une poignée de sable, ils reconnaissent telle localité.

Mais lors des ouragans, ils n'ont plus ces moyens de juger leur route, les tourbillons de sable les enveloppent et leur cachent les objets. La caravane est forcée de s'arrêter, ou si elle continue son chemin, elle a la chance de s'égarer, n'ayant pas les ressources de la boussole et de l'astronomie positive.

Notre expédition, ayant ses boussoles, n'aura pas la crainte de s'égarer, et pourra marcher vers tel ou tel point, exactement comme le fait un navire d'après sa boussole et ses calculs astronomiques.

La caravane arabe, c'est l'équipage d'un bâtiment réduit aux connaissances pratiques. La caravane française, c'est l'équipage d'un bâtiment pourvu de connaissances théoriques, s'aidant des connaissances pratiques ; car elle aura comme pilotes des indigènes expérimentés.

La pacification complète de l'Algérie, la supériorité incontestée de nos armes et de notre influence autorisent à croire que d'Alger à Gardaia nous ne brûlerons pas une amorce.

Les Mozabites sont forcément liés d'intérêts avec nous. Quelques milliers d'entre eux habitent nos villes de l'intérieur ou du littoral ; ils y ont des immeubles, leur industrie, beaucoup de marchandises ; ils sont les courtiers du commerce entre l'Algérie, le Touat et le Soudan.

Notre exploration leur présente l'occasion d'augmenter leurs relations commerciales, l'espérance de voir



**les caravanes affluer dans leurs pays. Nous n'attaquons pas leur indépendance nationale.**

**Donc nous devons compter sur leur concours plutôt que sur leur inertie ou leur résistance.**

**Nos colonnes de Médea tiendront en respect les tribus de la zone centrale; celles de Batna et de Biskara tiendront les tribus de la zone orientale; celles de Tlemcen, de Saïda tiendront les tribus de la zone occidentale.**

**Ainsi aucune des tribus pillardes de l'Algérie saharienne, les Oulad-Nail, les Hal-ben-Ali, les Hamian, ne voudra faire contre notre caravane acte d'hostilité, attendu que nous pouvons les punir sévèrement. Il est probable, au contraire, que leurs négociants se joindront à nous, et viendront commercer jusqu'au Touat et peut-être même jusqu'au Soudan.**

**De Gardaïa à In-Salah, il y a les Chamba. Cette grande tribu est insoumise; mais il est facile de l'intéresser à notre entreprise, en lui achetant des dromadaires, en lui prenant des guides, en lui faisant des cadeaux. Ceux que nous avons interrogés à Alger nous disent que leurs compatriotes ne s'opposeraient nullement à notre passage. D'ailleurs les Chamba viennent s'approvisionner de denrées alimentaires sur les marchés algériens: en les menaçant de leur fermer nos marchés, de leur interdire rigoureusement l'entrée de l'Algérie, nous les maintiendrons par l'intérêt.**

**Donc nous devons espérer leur concours.**

**Les gens de Timimoun, d'In-Salah, d'Agably, des autres circonscriptions du Touat n'ont pas motifs de nous être hostiles; ils ont intérêt à se déclarer nos alliés, même à se mettre sous notre tutelle. Ceux de Ti-**

mimoun sont exposés aux razzia des Berbers du Maroc. Notre alliance ou notre suzeraineté leur offrira la possibilité de s'en garantir.

Nous pouvons sans peine lancer contre toute l'oasis, à l'est les Chamba, au nord les tribus de l'Algérie occidentale, ainsi les Hamian.

A cet effet, il suffirait d'offrir des cadeaux aux tribus ci-dessus nommées.

D'ailleurs les gens du Touat, ainsi que les habitants des oasis, sont peu agressifs. La menace de couper leurs dattiers les arrêterait.

Ils ont intérêt au rétablissement des caravanes.

Donc, d'après les meilleures probabilités, nous n'avons pas à redouter des intentions malveillantes de la part des habitants de l'oasis du Touat. Ils accueillent avec joie les caravanes, car elles leur sont un moyen de bien-être.

D'Agably à Tombouctou, sont les Touariks, dont les Arabes se plaisent à faire un épouvantail.

On les dit nombreux, pouvant armer quelques milliers de combattants. Cependant il faut admettre qu'il n'y a jamais beaucoup d'accord entre leurs tribus, puisque des caravanes de 400 à 1 000 hommes, et de 500 à 2 000 bêtes de somme, traversent l'espace du Touat à Tombouctou, sans que ces Touariks interceptent le passage.

Or, ces caravanes sont constamment moins bien armées, moins aguerries que notre corps expéditionnaire.

Les nègres qui ont voyagé longtemps avec les Touariks nous assurent que ces tribus, indistinctement celles de l'est à l'ouest, ont peur des armes à feu. Vingt

**fusils français, nous disent-ils, « mettront en fuite cent Touariks. »**

Il est donc à croire que notre caravane sera à même de résister aux attaques de quelques milliers d'ennemis, qui n'ont pas d'armes à feu et combattent avec des lances et des flèches.

Ne pourrions-nous pas traiter avec eux? leur payer un droit de passage selon la coutume des caravanes indigènes? en choisir pour guides; bref stipuler des conditions de péage quand les caravanes iraient périodiquement d'Alger à Tombouctou, et *vice versa*? cela est faisable. Les Touariks sont moins musulmans que les autres races de l'Afrique septentrionale. Ils portent moins loin la haine du nom chrétien. Mis en contact avec nous, ils sympathiseront plus vite que la race arabe. Nous savons, de sources certaines, qu'ils se préoccupent souvent de ce que nous faisons en Algérie et qu'ils ne répugnent point à notre alliance.

Donc, les Touariks ne seront pas un obstacle à notre expédition, quoi qu'il arrive. Au contraire, il est à présumer qu'ils nous seront utiles.

Il y a chez cette population des éléments d'amélioration morale, qu'on ne rencontre pas chez la race arabe du Tell, ni même chez la race arabe du Sahara. Cette opinion n'est pas seulement la nôtre, c'est aussi celle des voyageurs anglais qui en ont parlé, soit récemment, soit autrefois.

Cette amélioration n'attend peut-être que notre contact pour se révéler. Quelques fractions d'entre eux n'auraient-elles point quelque communauté d'origine avec nous autres Européens? N'arriverait-on pas à reconnaître que certains de leurs ancêtres étaient

**des chrétiens qui se sont retirés dans le Sahara , devant la conquête arabe?**

S'il y a des blonds parmi eux , il sera certain que ces individus sont de sang européen : peut-être de ces Gaulois jadis au service de Carthage. La reconnaissance de cette origine suffirait seule pour constituer des relations d'amitié , telles qu'elles surgissent entre deux parents inconnus qui se retrouvent.

Étant la plupart monogames , comme race , moins superstitieux que les nègres , moins cruels et moins perfides que les Arabes , ils ne mutilent point le cadavre de leur ennemi : et réellement , aux yeux de la philosophie humanitaire et de la morale , ils doivent être préférés à toutes les autres nations du nord de l'Afrique.

Les variétés de leur famille , les Fellatahs dans le Soudan , les Foulahs sur les rives du haut Sénégal , de la Gambie et du haut Niger , sont depuis un demi-siècle le peuple le plus marquant de l'Afrique intérieure.

Une étincelle de la civilisation européenne peut donc développer parmi eux de vives clartés.

Espérons que la France fournira cette étincelle.

Une fois rendus à Tombouctou , nous serons certainement bien accueillis. Les Européens qui ont visité , à différentes époques , les contrées de l'Afrique centrale , généralement n'ont eu qu'à se louer des procédés des noirs à leur égard.

Depuis la conquête d'Alger , le nom français a souvent été répété devant eux. Les habitants de Tombouctou , de Djenné , de Haoussa , désirent vivement établir des relations avec nous.

Paraissant sous la qualité de négociateurs, nous avons la certitude de capter leur confiance, puis de les amener à nos fins.

L'habitude des voyages ou des expéditions militaires, l'acclimatement, les précautions hygiéniques, l'état moral des hommes formant la caravane, font penser : que nous pouvons aller et revenir d'Alger à Tombouctou, explorer le Sahara et une partie du Soudan, sans avoir beaucoup de maladies parmi nous.

En 1844, 1845, 1846 et 1847, des colonnes de 1 500 à 3 000 Français ont passé plus de trente jours au milieu du Sahara algérien ; à Laghouat-Ain-Madi, à Brizina, etc., etc., Stitten et chez les Oulad-sidi-Cheiks. L'état sanitaire s'est maintenu tout aussi bon que pendant nos expéditions dans le Tell (1).

Les Européens acclimatés résistent aussi heureusement que les indigènes aux influences du désert : à la soif, à la chaleur, à l'action de la raréfaction atmosphérique, à la réverbération du soleil, etc., etc.

#### RETOUR DE LA CARAVANE.

Dans le cas où les Touariks, échelonnés d'Agably à Tombouctou, auraient accepté notre alliance ; dans le cas où le Sahara et le Soudan n'auraient manifesté que des intentions bienveillantes envers nous : alors la caravane, pour revenir à Alger, se partagerait en trois branches ayant chacune son personnel armé, scientifique : ensemble désigné préalablement par instructions ministérielles.

(1) Ces expéditions ont été dirigées par les généraux Marey, Renault et Cavaignac.

L'une, de 150 hommes, irait de Tombouctou à Djarra, puis à Galam, et à notre fort de Bakel sur le Sénégal, dans le but d'ouvrir des communications entre Saint-Louis et le Soudan. Retour par mer.

L'autre se dirigerait de Tombouctou à Ghat, au nombre de 300 hommes; elle reviendrait par Ghadamez et Ouargla.

La troisième reprendrait la route de Tombouctou au Touat. Cette triple exploration sera modifiée selon les circonstances locales.

Ainsi, si de trop grandes difficultés existaient sur la route de Tombouctou à Ghat, l'exploration de cette zone n'aurait pas lieu. Alors il faudrait cependant soit d'In-Salah, soit d'El-Golea, détacher un rameau de la caravane, soit 300 hommes, sur Ghadamez.

Notre but principal étant de connaître et d'organiser les parties du Sahara qui sont ou peuvent être en rapport d'intérêts avec l'Algérie, l'étude du Soudan oriental, ainsi que l'examen des contrées qui s'étendent de Tombouctou au Bournou, pourra être faite par les savants de la caravane s'il y en a de disponibles. Mais il ne faudra pas que ce soit au détriment des lignes saharienne et sénégalienne, car celles-ci sont plus immédiatement importantes. Elles convergent vers les lieux que nous occupons. Le Soudan oriental, de Sakatou au lac Tchad, et les pays du Bournou à Tripoli, ont été explorés par les Anglais. Ils ne nous présenteraient guère qu'un intérêt scientifique.

Il en est ainsi du cours moyen du Niger. Laissons aux Anglais le soin et l'avantage d'explorer les parties basses et moyennes de cette artère du Soudan. Loin

de nous porter comme rivaux , mettons nos efforts à assurer la réussite de leurs projets. Qu'ils aient l'accès et l'exploitation des fleuves , puisqu'ils sont une puissance maritime ; et nous , ouvrons-nous les contrées accessibles par voie de terre , puisque nous sommes une puissance terrestre.

MOYENS A EMPLOYER POUR ASSURER LA RÉUSSITE DE NOTRE  
EXPLORATION.

1° Établir des résidents à Gardaia , à In-Salah et à Ghadamez.

Ils seront chargés de faire parvenir au gouvernement les nouvelles de la caravane ; ils prépareront les approvisionnements du retour ; ils chercheront à placer le plus d'indigènes possible dans nos intérêts ; ils préviendront et combattront les intentions malveillantes de ceux qui voudraient nous nuire ; ils étudieront scientifiquement , commercialement , politiquement leur circonscription.

Il est indispensable d'en avoir un à Gardaia , et cela nous est aussi facile que d'envoyer un médecin à Laghouat.

Il est fort utile d'en avoir un autre à In-Salah , et cela est faisable. Le gens de cette ville peuvent être amenés à s'entendre avec nous à ce sujet.

Celui de Ghadamez nous sera utile. Les gens de cette oasis ont déjà vu parmi eux plusieurs Européens, Anglais ou Français. Du reste ils ne formeraient aucune opposition, étant sous le gouvernement du pacha de Tripoli.

Il faudra envoyer un médecin auprès de chaque ré-

sident , afin qu'on puisse soigner les malades de la caravane si nous étions forcés de les déposer sur ces localités ; afin que des soins soient distribués aux indigènes comme moyens d'influence. Par toute l'Afrique les médecins sont bien accueillis.

2° Adresser des proclamations dans lesquelles nous indiquerons nos désirs de paix. Nous montrerons l'intérêt des populations à communiquer souvent avec nous. Ces proclamations , publiées au nom du souverain , écrites en langue berbère et en langue arabe , serviront à préparer les esprits en notre faveur. Bien certainement elles rectifieront les nouvelles mensongères ou exagérées qui , indubitablement , précéderont partout notre arrivée.

Nous devons nous attendre à rencontrer , parmi quelques musulmans fanatiques ou parmi quelques indigènes qui redoutent une concurrence commerciale , des individus qui chercheront à nous entraver en répandant de faux bruits. C'est donc à nous de prouver que nous n'avons pas la possibilité de faire cette concurrence , que nous voulons jeter dans le Sahara et l'Afrique centrale les marchandises européennes , et opérer ce transport à l'aide des caravanes indigènes.

3° Offrir à quelques chefs des Chamba , aux chefs des villes du Touat , à ceux des Touariks , à quelques princes du Soudan , de les ramener avec nous à Alger , puis ensuite de les conduire à Alexandrie , afin qu'ils aillent à la Mecque.

Le pèlerinage au tombeau du Prophète dans l'état actuel est une chose difficile pour les habitants du Soudan. Le voyage exige ordinairement deux ans et demi à trois ans. Ils sont obligés , ceux de Tombouctou ,



d'atteindre quelque port du Maroc ; ceux du Soudan , de gagner le Fezzan , de là Tripoli , Alexandrie ou le Caire.

La ligne diagonale de Fez à Alexandrie ou des autres villes du Maroc à travers la longueur des états barbaresques est peu suivie depuis 1830.

Quelle que soit la route qu'ils adoptent , un grand nombre d'entre eux ne reviennent plus au foyer natal. Ils meurent de maladies et de privations.

Par Alger et Alexandrie , ils peuvent terminer leur pèlerinage dans une année et demi ; étant placés sous la protection de nos consuls du Levant , ils sont respectés. Au total, ils auront de grandes facilités, qu'ils n'ont point sans nous.

Quelques dizaines de ces pèlerins, que chaque année nous conduirions à Alexandrie , que nous reconduirions ensuite à Alger, iraient proclamer dans leur pays , les uns dans les oasis inconnues du Sahara , les autres dans les villes du Niger, et même jusqu'aux montagnes de la Lune, proclamer, disons-nous, la bienfaisance et la grandeur de la France.

Ceux qui connaissent l'Afrique n'hésiteront pas à reconnaître l'utilité de ce moyen. Le gouvernement depuis 1842 transporte, sur les bâtiments de l'État, de nombreux pèlerins à Alexandrie. Il suffira donc, non plus d'enfanter des projets inexécutables ; mais d'appliquer aux Sahariens et aux Soudaniens ce que nous faisons déjà à l'égard des habitants du Tell ; lesquels politiquement et moralement ne valent pas les autres.

4° Sur le Sahara ; creuser des puits, surtout des puits artésiens, les entourer de bassins, d'une légère

fortification, et les placer sous la protection de la religion et à la garde de quelque marabout influent.

Si nous arrivions à rencontrer des eaux jaillissantes sur les lignes des caravanes, cela frapperait toutes les imaginations, cela aiderait nos recherches scientifiques du désert ; car cela prouverait que notre science et nos investigations tournent à l'avantage des Africains.

5° Exposer aux gens du Soudan que nos recherches scientifiques tendent à leur découvrir des mines de sel. Ce minéral, si indispensable à l'homme, se trouve rarement dans l'intérieur ; cependant il est à peu près certain que des gisements de sel y sont enfermés sous le sol. Si donc nos ingénieurs parvenaient à en découvrir, tous les peuples du Soudan nous considéreraient comme leurs bienfaiteurs.

6° Ne pas contrarier leurs idées sur le traité ; ajourner cette question, eu égard à l'avantage plus grand d'être en bons rapports avec eux. Toutefois, sans faire pour le moment une propagande abolitionniste, nous ne permettrons pas que les négociants indigènes de l'Algérie, venus avec nous au Soudan, achètent des esclaves. Le gouvernement seul pourra en acheter, dans le but de les envoyer s'instruire en France, ou bien dans le but de les incorporer parmi nos troupes.

7° Prendre des précautions hygiéniques de toute sorte ; mais non pas au point de laisser penser aux explorateurs que notre voyage exige le sacrifice de la vie. Il faudra écarter tout ce qui est de nature à produire une fâcheuse influence morale.

Nous éviterons autant qu'il sera possible l'abord des fleuves ou rivières, ou marais à eau stagnante.

Vu le danger du miasme paludéen, la colonne qui se rendra à Bakel s'éloignera du Sénégal ; il vaut mieux qu'elle longe le désert de la rive droite.

Toutefois les médecins aviseront à faire adopter un bon régime. Par exemple, force café amer, et même du sulfate de quinine absorbé préalablement lorsqu'on aura des eaux stagnantes à aborder.

Si les Anglais, à leur grande expédition du Niger, en 1841 et 1842, avaient saturé leur monde de café, de sulfate de quinine, ils auraient eu moins de mortalité, parce qu'alors les miasmes paludéens du bas Niger auraient eu moins de prise.

Un nègre algérien, qui vient de visiter pendant deux ans, les contrées du Soudan, Agadez, Cachena, Sakatou, Tombouctou et Jakoba, nous assure que ceux qui, voyageant dans l'Afrique centrale, ne mangent pas force poivre, oignon et ail, ne tardent pas à succomber ; ceux qui le font résistent et rarement sont atteints de fièvre grave. Cela s'explique par la réaction que ces aliments excitants mettent l'individu à même de fournir contre le miasme paludéen.

En Algérie, nous avons constaté qu'un régime excitant garantit les colons du miasme des marais. Si la fièvre les attaque, elle est chez eux infiniment moins dangereuse que chez les colons qui n'ont pas adopté ce régime.

#### RÉSULTATS CERTAINS DE NOTRE EXPÉDITION.

Quelles que soient les chances les plus défavorables, nous avons la certitude d'arriver à In-Salah, d'explorer scientifiquement, politiquement et commerciale-

ment cette partie du désert comprise entre le Touat, l'Algérie et Qhadamez.

D'organiser par l'intimidation ou la persuasion la moitié de la route d'Alger à Tombouctou.

Or ces résultats seuls méritent que la France tente l'expédition ci-dessus indiquée. En effet, cet espace purement saharien offre des intérêts infiniment supérieurs aux intérêts qui résultent de nos voyages de circumnavigation.

La France n'a pas reculé devant les dépenses d'hommes et d'argent, chaque fois qu'elles ont eu pour but l'étude d'une île, d'une plage inconnue, la découverte de quelque îlot inhabitable sous le pôle austral, ou partout ailleurs. Pourquoi hésiterait-elle à l'encontre d'une exploration terrestre, laquelle évidemment renferme des intérêts majeurs de toute espèce?

Les Anglais, Espagnols, Autrichiens, Russes, Hollandais, Anglo-Américains, ont fait des explorations maritimes. Sur la mer ils sont nos rivaux de gloire; mais en fait d'exploration africaine, vu notre conquête de l'Algérie, nous régnons sans partage. C'est donc pour nous un devoir matériel et immatériel de révéler au monde les mystères du Sahara et de l'Afrique centrale.

#### RÉSULTATS PROBABLES.

Il y a lieu d'espérer ce qui suit, soit immédiatement, soit médiatement.

Nous ouvrirons des communications suivies entre l'Algérie et le Soudan.

Nous organiserons le Sahara d'Alger à Tombouctou

et nous établirons un droit public, protecteur des caravanes.

Nous importerons au fond de l'Afrique musulmane et paienne nos idées civilisatrices et nos marchandises.

A l'aide des caravanes algériennes, nous européiserons le Soudan, comme les Arabes l'ont arabisé avec leurs caravanes. L'islamisme a pénétré au cœur de l'Afrique avec le marchand arabe; la civilisation européenne y pénétrera à son tour avec la marchandise française et le négociant algérien. A l'aide des Touariks, nous civiliserons le Sahara méridional; à l'aide des Fellatahs, nous civiliserons un jour les autres parties de l'Afrique centrale. Ces deux races, qui occupent dans l'Afrique septentrionale un si grand espace, ont des rapports de parenté avec les races européennes.

Cette espérance est basée sur la connaissance de l'élément africain et sur la foi dans la mission providentielle départie à la France.

Pourquoi ne ferions-nous pas ce qui a été fait par les souverains de Meroë il y a trois mille ans, par les Carthaginois il y a deux mille ans, et par les Arabes des temps modernes?

Le monde africain n'a pas changé d'éléments depuis les plus hautes époques de l'humanité: il n'a reçu que des modifications légères. Or si ces trois peuples ont civilisé l'Afrique, pourquoi nous, plus puissants par la population, la marche du temps et les progrès des lumières, n'atteindrions-nous pas le même but? Et voici un principe d'une vérité perpétuelle et absolue en Afrique:

*Attendu la contexture territoriale et climaterique, la*

*civilisation de l'Afrique saharienne et intérieure s'obtient par le commerce.*

Donc employons nos efforts à créer des relations commerciales; car partout où arrivera un ballot de marchandises européennes, là, si nous l'entreprenons, ne tarderont pas à s'insinuer les idées civilisatrices de l'Europe.

Les caisses de l'opium anglais ont abattu les anti-ques barrières de la Chine; elles ont préparé un rapprochement entre l'Europe et cet immobile empire. Ce commerce, qui est un mal, puisqu'il devient une cause de détérioration de la part des acheteurs, amènera cependant une somme d'amélioration morale.

Donc, à plus forte raison, le nôtre avec l'Afrique centrale, étant fondé sur les intérêts mutuels et honnêtes, constituera un progrès de l'espèce humaine.

On verra se former des caravanes de toutes les parties de l'Algérie; un noyau de troupes indigènes, quelques soldats et officiers français, partira à époque fixe de Gardaia vers le Soudan, et sur la route, tel que ces grands fleuves qui vont grossissant jusqu'à leur embouchure, il recevra des affluents de voyageurs venant de Ghadamez, du Maroc, du Touat et d'autres parties de l'Afrique du Nord. Ce sera alors pour toutes ces contrées un Nil bienfaiteur; les populations attendront son passage avec joie, et béniront son arrivée.

Ici nous avons de nombreuses tribus nomades et essentiellement commerçantes, les Hal-ben-Ali, les Oulad-Naïl, les Arba, les Hamian, etc., etc. : faisons renaitre en elles cette aptitude commerciale qui caractérisait leurs ancêtres de l'Hedjaz et de l'Yemen.

lâche sont les oasis, ses points d'exploration sont le Sahara et l'Afrique centrale.

---

Parmi les Français algériens, voici plusieurs noms pouvant figurer avec succès dans l'état-major de la caravane.

Chef de l'expédition, le colonel Daumas, qu'on ferait général. Sous-chef, le lieutenant-colonel Durieu des spahis.

MM. Berbrugger et Brosselard pour l'étude des idiomes et des mœurs.

M. le docteur Lagger, chirurgien de la caravane.

M. de Salles, pharmacien, pour la botanique.

M. Pièce pour le dressé des cartes géographiques et topographiques.

M. l'abbé Suchet, aumônier de la colonne.

M. le docteur Jacquot pour le dessin pittoresque, la botanique, la médecine, etc.

M. de Chevarrier pour les opérations commerciales.

Tous sont acclimatés et connaissent le monde africain.

---

La Société de Géographie, dans sa séance du 6 juillet 1849, a entendu avec intérêt la lecture du Mémoire de M. le docteur Bodichon. Sans se prononcer sur les idées de l'auteur, elle a cru ce projet d'exploration assez important pour le publier dans son Bulletin. C'est par l'Algérie que nous avons le plus de chances de voir les connaissances géographiques s'étendre sur le continent africain; on ne saurait donc trop étudier les moyens de favoriser nos communications dans l'intérieur, en partant de nos possessions du nord de l'Afrique.

(Note du rédacteur.)

---

## NOTES

SUR LA GUINÉE PORTUGAISE OU SÉNÉGAMBIE MÉRIDIONALE,

Par M. BERTRAND-BOCANÉ.

(Suite de la II<sup>e</sup> PARTIE, § 2 : Peuples et villages.) (1)

—

MANDINGUES MAHOMÉTANS et SONNIQUÉS, et FOULS  
PASTEURS ET NOMADES.

Les Mandingues que l'on appelle *Sonniqués* sont les premiers possesseurs du pays; leurs villages sont fortifiés avec de fortes rangées de pieux. Après d'eux des Mahométans sont venus s'établir peu à peu et isolément : lorsqu'ils étaient assez nombreux pour former des villages, ils les entouraient seulement d'une enceinte de roseaux ou de feuillage : les Sonniqués ne leur ont pas permis de se fortifier. Les Mahométans du *Pakao*, devenus plus nombreux que les Sonniqués, ont secoué le joug : depuis 1843, ils ont entouré leurs villages de palissades. Les Sonniqués nomment ceux qui sont Mahométans *maures* et leurs demeures *mauracunda*; les Maures les désignent quelquefois sous le nom de *Caffres*, comme terme de mépris, c'est-à-dire idolâtres. Le nom de Sonniqué n'a rien d'offensant : celui qui n'est pas Mahométan, à quelque nation qu'il appartienne, dit qu'il est *sonniqué*, c'est-à-dire *buveur*; il boit de l'eau-de-vie, du vin de palme, etc.

(1) Voyez *Bulletin* de mai et juin derniers, pp. 265 à 350.



Les *Fouls* demeurent sous la protection des *Sonniqués Mandingues*; quelques uns sont ici chez les *Biafades* et dans les pays bagnouns de *Jassi* et de *Songrogou*.

Leurs cases, leurs ustensiles, les rues de leurs villages, sont tenus avec une propreté admirable. Mais les murs des cases ne sont même pas en roseaux; ils sont formés avec un tissu de paille. Ce peuple nomade reste sur les terres qu'on lui a prêtées tant qu'il y trouve une hospitalité convenable; il se tient toujours prêt à partir. S'il redoute quelques exactions, il déserte dans un instant et va s'établir ailleurs avec ses troupeaux, emportant tout ce qui lui appartient; il n'abandonne que ses chétives cases de paille. Les *Fouls* sont laboureurs : ils se livrent encore à la chasse des éléphants; ils cultivent le coton, leurs femmes le filent, ils en font des tissus. Ils possèdent donc tout ce qui représente la richesse; il ne leur manque que les terres, qui ne leur appartiennent pas. C'est en proportion du nombre de *Fouls* établis sur son territoire, que le chef d'un village mandingue doit la force, le pouvoir, la richesse, la considération dont il jouit; car ceux-ci lui font continuellement des présents. Ils aiment même à devenir nécessaires; ils s'échappent et vont demeurer ailleurs, quand on ne leur demande plus rien, et qu'ils pensent que le chef Mandingue n'a plus besoin d'eux. Les chefs des villages du *Cabou* qui possèdent un grand nombre de *Foulacundas* se font donner chaque jour des bœufs par les *Fouls*; ils mangent toujours de la viande fraîche avec leur riz ou leur miel. C'est, suivant eux, la meilleure preuve de leur noblesse et de leur richesse de pouvoir se nourrir mieux que ceux qui habitent vers les côtes de la mer, qui ne

mangent jamais de viande que quand il meurt quelqu'un chez eux ou dans un village voisin.

*Gouvernement.* Dans chaque village *sonniqué*, il y a un chef qui administre la justice, et profite des amendes. Il est assisté du conseil des principaux et surtout des vieillards du village ; tout est réglé d'après des usages constants, et leurs assemblées se tiennent avec le plus grand ordre. Le roi est considéré comme le propriétaire du pays ; mais ce n'est pas lui qui est chargé de le défendre : il y a encore un commandant militaire, qui doit être le premier soldat, et avoir prouvé son courage par des actions d'éclat. Il est électif. Il faut qu'un fils se soit montré digne de son père, pour lui succéder dans cet emploi. Une grande partie des histoires et des contes que les Mandingues débitent dans leurs réunions de clair de lune consistent à rappeler les hauts faits traditionnels, et à inventer des récits d'exploits imaginaires de ces guerriers.

Les Maures, sous la domination des Sonniqués, nomment un *alcati* pour administrer la justice.

Le gouvernement patriarcal, ou de la famille, est nécessairement celui des *Fouls*, qui reconnaissent, en outre, l'autorité du chef mandingue, tant qu'il leur convient de rester sur ses terres.

Le pays des Mandingues présente plusieurs divisions de territoire ; j'ai parlé ailleurs de celle qu'ils distinguent en *Brassou*, *Féridou*, *Cabou* et *Télébou*.

Cette division n'est point positive : elle laisse tout à l'arbitraire, ne comprend point les pays de la Gambie, tant ceux qui sont habités uniquement par des Mandingues, que ceux où ils ne constituent qu'une partie de la population ; ils excluent donc les territoires de

*Barra*, de *Niomi*, de *Jokadou*, de *Badoubou*, de *Saba*, de *Sanjali*, de *Saloum*, de *Jani*, de *Oouli*, de *Tenda*, de *Boundou*, sur la rive droite; ceux de *Combo*, *Brefeti*, *Bintam*, *Jaran*, *Jamina*, en semblent aussi exclus. Le *Bouié* et le *Pakao*, sur la rive droite de la Casamance, le *Souna* et le *Balmadou*, sur la rive gauche, ne veulent pas être considérés comme faisant partie du *Brassou*. Ceux de *Sankorla* même, entre la Casamance et l'origine, rejettent ce nom aux habitants du *Korla* et autres plus à l'ouest.

A. — **BOUIÉ** (famille *Danfa*) (1). *Bakoum* est toujours la capitale; deux familles, dont l'une réside à *Bakoum*, l'autre à *Pakiabor*, règnent successivement. Villages: *Bakoum*, *Baiari*; *Bonou*, habité par des *Bagnouns*, des *Balantes* et des *Mandingues*; *Kounaian* (m) (2), *Keracunda*; *Bouiémar*, habité par des *Balantes* et des *Mandingues*; *Baguidar*, village de *Balantes* et de *Mandingues*; *Seyou Francescunda*, *Seyou* (m).

Le *Bouié*, borné à l'est par la Casamance, est du reste entouré du *Jassi*, au nord, à l'est, et au sud.

Du côté de la Gambie, plusieurs villages du pays de *Jaran* sont aussi de la famille *Danfa*; ils sont situés au nord du *Bouié*; ce sont les villages de *Japenne*, *Temбето*, *Jatamarou*, etc. D'autres sont de la famille *Sonkomoussa*, comme *Badoume*, *Massari-Sassan*.

B. — **PAKAO** (famille *Manjan*, excepté *Manduar*, qui

(1) Les noms des familles ne se rapportent qu'aux *Mandingues sonniqués*, qui composent la véritable nation mandingue; les *Maures* étant venus s'établir isolément sous la protection d'un chef manding, chaque individu d'un village peut avoir un nom particulier de famille outre son nom propre.

(2) Le nom des villages suivis d'un (m.) sont des *mauracundas*.

est *Soukouiab*) : un roi ; quatre capitales alternatives : **KOUENIAR** (cap.), *Sitaba* (m), *Ida* (m), *Tourecunda* (m), **MANDUAB** (cap.), résidence du roi, *Sakor* (m), *Boni* (m), **SOUNBOUDAU** (cap.), *Soumboudou* (m), *Mankono* (m), *Badouha* (m), *Bougniadou* (m), *Oudoukar* (m), *Marandan* (m), *Jobicunda* (m), *Kérouane* (m) ; *Janna* (m), **MANDINA** (cap.), *Kiamali*, *Sami* (m), *Datali* (m), *Dasilami* (m), *Jambati* (m), *Konkoli* (m).

Le *Pakao* s'étend sur toute la rive droite de la Casamance, depuis le *Jassi* jusqu'au *Feridou*.

Les *Maures* ont secoué le joug des *Sonniqués*, ils ont fortifié leurs villages, aidés des *Foutas Fouls*, ou *Foutas Jalons*. Le chef du *Pakao*, devenu *maure*, réside à *Dasilami*, et sous lui un autre chef est à *Janna*. Les *Maures* du *Souna* et du *Balmadou* ont suivi l'exemple du *Pakao*; eux et les *Foutas* ont été repoussés deux fois à *Canjénou*, qui reste encore, et le pays au delà, sous la domination des *Sonniqués*. Cependant les *Maures* commencent à s'apercevoir que les *Foutas* veulent commander en maîtres, et ceux-ci, qui d'abord faisaient une guerre de religion, menacent de s'unir aux idolâtres, qu'ils combattaient d'abord contre les *Maures*, leurs amis. Le dessein des *Foutas* est sans doute de les diviser pour mieux les asservir.

C. — **FERIDOU** (familles *Jata* et *Sané*), borné par la Casamance, le Cabou et la grande forêt de Jalaba, où s'était retiré, il y a quelques années, le prophète *Fokoumba*. Un roi, deux capitales alternatives : **CONSONKO** (cap.), *Kataba*, *Kipira* ; **FAMOUTO** (cap.), *Kori*, grand nombre de *Foulacundas*.

En 1840, une question de droits sur un village de *Fouls* suscita une guerre entre *Consonko* et *Famouto* ;

le chef guerrier de Famouto, se voyant vaincu, se fit brûler dans ses cases avec ses femmes et ses enfants.

D. — MANDINGUES DE LA RIVE GAUCHE DE LA CASAMANCE. Ils ont quatre pays.

1° **SOUNA** (famille *Sayan*), avec un roi et trois capitales alternatives. Villages : *Jihabar*, *Jihabar* (m), **SANDINIÉRI** (cap.), *Sandinieri* (m), *Jasafé*, *Jasafé* (m), **BISSARI** (cap.), *Bissari* (m), **BANYÉRI**, résidence du roi, *Banyéri* (m), *Joudoubou* (m), *Kafoulou* (m), *Karantaba* (m), *Bambaion* (m), *Jéna* (m).

Ceux des Maures du *Souna* qui se sont soustraits à l'autorité du chef sonniqué reconnaissent pour roi l'alcati de *Joudoubou*.

2° **GUIDINKI** (famille *Manjan*). Un roi. **GUIDINKI** (cap.), *Guldinki* (m). Les Maures n'obéissent plus aux Sonniques.

3° **KOUBÔNE** (famille *Manjan*). Un roi. **KOUBÔNE** (cap.), *Koubône* (m). Maures indépendants des Sonniques.

4° **BALMADOU** (famille *Soukoui*b). Un roi, trois capitales alternatives. *Jaré* (m), *Kéracunda* (m), *Katamina* (m), **KIKI**, résidence du roi, *Maka* (m), **MOIAFARA** (cap.), *Moiafara* (m), **BRIKAM** (cap.), *Brikam* (m). Maures indépendants des Sonniques.

E. — MANDINGUES ENTRE LA CASAMANCE ET L'AFFLUENT DE SEGRO. Ils habitent trois pays :

1° **KORLA**, avec un roi et quatre chefs inférieurs, qui reçoivent le bonnet du roi de *Soulouko*; l'un de ces chefs est celui de *Jafo*; un autre a pour capitales alternatives : *Sako*, *Janbouroundi*, *Jatacunda*, *Cambaion*, *Némataba*, qui sont des familles *Manjan* et *Sané*; le troisième a quatre capitales alternatives : *Kanfoia*, résidence actuelle du chef, *Jobéko*, *Farinko*, *Jéga*.

Le quatrième a trois capitales alternatives : *Fanbantan*, *Combüa*, résidence actuelle du chef, *Manga*.

Outre ces villages, qui appartiennent aux Sonni-  
qués, il y a dans cette division des *mauracundas* et des  
*foulacundas*.

2° CAMACO (famille *Mané*), situé entre la Casamance  
et l'affluent de Ségro à son origine, CAMACO (capitale).  
Grand nombre de *foulacundas*. Les *Foutas-Fouls* avaient  
pris *Camaco*, les Sonniqués y sont retournés.

3° SANKORLA, un roi. *Mamboa*, *Kaniako*, *Ouraró* (fa-  
mille *Manjan*), *Kibo* (famille *Bannoran*). Ces villages  
sont du côté de la Casamance. BERCOLON (capitale),  
*Oualia*, *Mankounton*, *Bonco* détruit par les *Foutas-  
Fouls*, *Fanka*, *Brikam*.

F. — MANDINGUES DE LA RIVE GAUCHE DE LA GAMBIE :  
Je ne donne ici que quelques noms, autant que j'ai  
pu en être informé.

1° Pays de COMBO : village *Bousoumbala* (famille *Jata*),  
*Jami* (Bagnoun).

2° KIAN : *Faraba* (famille *Sayan*) ; autres villages :  
*Boian*, *Jataba*, *Koliort*, *Jenhéri* (famille *Sané*) ; *Kounno*,  
*Bonboco* (famille *Jassi*) ; *Manduar*, *Batelli*, *Kouinala*  
(famille *Sayan*).

3° JARAN : familles *Danja* et *Sonkomoussa*.

4° JAMINA : *Ouopana*, *Brikam*, *Kounonko*, *Joré*, (fa-  
mille *Soukouiab*) ; *Katamina* (famille *Jadama*).

G. — MANDINGUES DU SAN-DOMINGO (division BRAS-  
SOU) :

1° Pays de COUMOUS. Un roi, quatre capitales alter-  
natives ; *Farim* (factorerie portugaise), *FEIJONGOTO* (ca-  
pit., famille *Sané*), *CANICO* (capit.), *SANCALANCO* (capit.,  
famille *Soukouiab*), *BISSARI* (capit., familles *Manjan* et

*Sambou*), *Sandinière* et *Bantandi* détruits par les Portugais; *mauracundas* et *foulacundas*.

2° **BOUGAFARA** (famille *Sonkouiab*), avec un roi : situé du *Rio de Fayère* à l'*Aldea de Sambou*. *Canjénou*, indépendant (famille *Manjan*); *Bougoubo*, indépendant; **OLOOLO** (capit.), *Gouféo*, *Jéniko*, *Faracunda*, *Bandangar*, *Ouiek*; *Fayère* et *Bintam*, détruits par les Portugais; *mauracundas* et *foulacundas*.

3° **KARISSO** (famille *Danfa*), à l'origine de l'affluent de *Jandegou*, rive droite. Les Portugais ne vont pas dans ce pays. *Kansunko*, *Kansanti*, *Kansilfo*, *Kanjibanna*, *Maracunda*; *mauracundas* et *foulacundas*.

4° **MANGANNA** (famille *Jassi* et famille *Manco-Fari*, venue avec des *Balantes bravos*), sur la rive gauche de l'affluent de *Jandegou*. Un roi, deux capitales : **JANDEGOU**, *Bonco*, *Saracunda*, *Ouallia*, *Magnon*, *Sadegou*, *Monsidi*, *Manjanico* (famille *Jassi*); **GOUSSARA**, *Mantita*, *Catacunda* (famille *Manco-Fari*); *mauracundas* et *foulacundas*.

5° **BIADÉ**, entre les deux affluents du *Rio Grande San-Domingo*. Un roi, trois capitales alternatives : **BRIKAM**, résidence du chef (famille *Manjan*), **BANANTO** (capit.), **MANIIA** (capit., famille *Mané*), *Ndéba* (famille *Manjan*), *Kagnadou* (famille *Mankali*), *Ségro* (familles *Manjan* et *Mané*), *Kamali* (familles *Manjan* et *Mané*); *mauracundas* et *foulacundas*.

6° **PAYS ENTRE OUÉ ET MANGANNA**. Villages de *Man-saba*, *Mansabassouto*, *Canjénou*, *Simbor*, *Mansomini*, ayant chacun un chef.

7° **OUÉ**, avec quatre chefs principaux qui reçoivent le bonnet d'un roi résidant à *Kankananto*. — Ces chefs sont ceux de : a. **KOURAÏA** (famille *Ouaka*), *Bafata*,

BRIVE; — b. MOROS (famille *Ouaka*), *Canfandan*, *Col-sara*, *Mandina*, *Bereco* (détruit), *Consonko* (détruit), *Bissamha*, *Canjajan*, *Cansambou*; — c. KANMARI (famille *Janban*), *Monsodé*, *Manboko*, *Kaoué*; — d. OUK-KANKANANTO (famille *Oumfari*), *Soubato*, *Sansambata*, *Nharon*, *Cambaié*, MANOMBOU (résidence du roi), *Feijougoto*, *Dandégou*, *Managa-Masacunda*, *Gandanto*, *Oumfari*.

Le pays de *Oué* s'étend sur la rive gauche du Rio Grande San-Domingo jusqu'aux *Balantes*, dont les premiers habitent à *Bâtour*. *Manganacoutouto*, et ensuite *Kansonko*, était la capitale; ces deux villages ont été détruits.

H. — MANDINGERS DE BA-JÉBA (RIO-GEBA).

1° CANADOU. Un roi supérieur, trois capitales alternatives : *FARANCUNDA*, *KANFARIION*, *KANSIRALI*; — habitants maures et fous.

L'établissement Portugais de *Geba* est dans le Canadou; le Rio Geba le sépare du pays biafada de *Degola*; entre les Biafades de *Goufié* à l'est et les Mandingues de *Mankoros* et de *Goussala* à l'ouest, le *Brassoumana* et le *Mansonna* séparent le Canadou du *Manganna* et du *Korla*.

Le roi du Canadou a le titre de *Farambakoto*; sous lui, un chef inférieur nommé *Manndékanta* (garde de *Manndé*), réside par ordre de succession dans un des trois villages de *Kanijala*, *Mannde*, *Kanmamoud*, qui deviennent alternativement le chef-lieu de ce gouvernement inférieur. Le village de *Bonou* obéit directement au *Farambakoto*; aucun chef n'y réside.

2° MANKOROS, entre le Canadou et *Goussala*; l'affluent nord le sépare de ce dernier territoire. Un roi,



trois capitales alternatives : *Kansouma*, *Kansagnia*, *Kansanti*. Villages maures et fouls, dont *Bissamali*, *mauracunda* auprès d'un grand marais.

3° **MANSONNA**, entre le *Sankorla*, le *Kanadou* et le *Mankoros*. Un roi, deux capitales : *Kanboubai*, *Jinani*. Maures et Fouls.

4° **BRASSOUMANA**, entre *Manganna* et *Canadou*. Village de *Mana*, et quelques autres de Sonniqués, Maures et Fouls.

J. — **CABOU**, grande division comprenant les pays suivants :

1° **GOUSSALA**, entre les deux affluents du *Rio Geba* (l'affluent sud sépare le *Goussala* du *Degola*). Un roi, trois capitales alternatives : *Kanmansaba*, *Kanjamadou*, *Katamina*. Autres villages de Sonniqués : *Binap*, *Banbandinka*, *Dandou*. Principaux villages de Maures : *Kantaouda* près de *Bafata*, *Koumouda*, *Praya*, *Jaboucounda*, *Kinkinti*. Grand nombre de *Fouls*.

2° **TOUMANA**, situé au-dessus de *Goussala*. Un roi, une capitale : *Soumacunda*; *Sonako*, port et village de Sonniqués; *Soncunda*, *Kanbouran*, principales *mauracundas*. Grand nombre de *Fouls* à l'est.

3° **KANKOUMBA**, situé entre *Goussala*, *Toumana* et *Chagnia*. Un roi, une capitale, *KANKOUMBA*; *Kunsissé* *mauracunda* (*Kan*, demeure; *Sissé* signifie *Poule*, et est aussi un nom de famille de Maures). Trois *foulandas*.

4° **CHAGNIA**, au sud du *Goussala* et du *Kankoumba*, à l'est du pays bisfide de *Kossé*. Capitale *Chagnia*; *Faraucunda*. Maures, et un grand nombre de *Fouls*.

Ce territoire est voisin des *Kotinkas*, habitants du

pays de *Koli*, dans le *Tenda-Maïé*, *Jatinkés* ou *Jalonkés*, dont *Kiari* est la capitale, et *Kadé* une mauracunda. Le chef de *Kadé* fait payer un pague blanc qui représente une valeur de 2 fr. 50 à chaque marchand qui se rend à *Geba*, et leur fait lui-même traverser sur sa pirogue la rivière près de laquelle il habite, et que *Mollien* dit être le *Rio Grande*. A *Chagnia*, on parle mandingue et *kolinka*; c'est le village du *Cabou* le plus au sud. Si la rivière de *Kadé* est le *Rio-Grande*, elle n'arrose pas le *Cabou*, puisqu'elle va couler à l'est chez les *Biafades* : pourquoi donc l'appelle-t-on rivière du *Cabou*?

5° *MANNA*, à l'est de *Goussala*, *Toumanna*, *Sama* et *Kankoumba*. Capitale *MANKANJI*; *Touboumba*, *Kapiron*, principaux villages de *Sonniqués*, *Sototo*, *Paysor*, habités par des marchands serracolets; *Darsalam*, etc., principales mauracundas. Un grand nombre de *Fouls*.

6° *SAMA* : capitale *SIMPOR*; *Niantior* et autres villages de *Sonniqués*; *Samapayubor*, demeure de marchands serracolets. Peu de *Sonniqués*, beaucoup de *Maures*, grand nombre de *Fouls*.

7° *GANSALA*, le pays principal du *Cabou*. Les chefs des territoires de *Sama*, de *Payonko*, de *Jimaral*, outre la famille résidente à *Gansala*, viennent successivement y régner; le roi de *Jimaral* règne aujourd'hui, et il est ainsi, en quelque sorte, roi de *Jimaral* et empereur du *Cabou* (*Cabou-mansa-bá*). Grand nombre de *Maures* et de *Fouls*, outre les *Sonniqués*.

8° *PAYONKO* : *Payonko*, détruit; *POURADA*, capitale. *Sonniqués*, beaucoup de *Maures* et de *Fouls*.

9° *NIANPAI*, sur la rive gauche de la *Casamance*, vers sa naissance, à l'est du *Sankorla*. Capitale *NIANPAI*,

autres villages de Sonniqués; mauracundas et foulacundas.

10° PAKIS, pays voisin de *Nianpai* et de *Gansala*, habité par des Sonniqués, des Maures et des Fouls, et voisin des *Payadinkas*, des *Kogniadinkas* et des *Bassarinkas*, qui habitent plus à l'est, et ne sont pas civilisés : ce sont des *Jatinkis* ou *Jalonkès*. Le nom de *Jatinkis* leur a été sans doute imposé, parce qu'ils disent souvent *Jati* (*je vous dis, dites donc*). Les Mandingues les appellent encore *Telebunkas*, habitants de l'Orient (*Telo*, soleil, *Bou*, sortir).

11° JIMARAL. Ce pays va jusqu'à la Gambie : il est habité par un grand nombre de *Sonniqués*, de *Maures* et de *Fouls*.

12° KANTOR. Plus à l'est que le précédent et jusqu'à la Gambie. Il était également habité par des *Sonniqués*, des *Maures* et des *Fouls*.

#### FOULS.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit des *Fouls*, sinon que deux de leurs principales tribus se nomment *Candé* et *Karaïo*.

#### BIAFADES.

1° GOLY, pays situé devant l'embouchure du Rio de Courbal.

2° GOUFIÉ, sur la rive droite du Rio Géba, à l'ouest du Canadou; un roi, deux capitales : *Goufié*, *Ankor*. Une foulacunda : *Karabane*; pas de Maures.

Une colonie de Biafades, mêlée à des Balantes, de-

meure encore entre le Rio de *Mansua*, le *Manganna* et *Goufié*. Villages : *Mansomini*, *Cafia*, *Ouataba*, *Ouagora*, *Kanniala*, *Farancunda*, *Kanmamoud*, *Banou*, *Priian*, *Kanfariion*, *Kansirali*. Familles *Jassi*, *Balnora* et *Mane*.

3° *DEGOLA* (en biafada) ou *BADOUR* (en mandingue), sur la rive gauche du Rio Geba ; l'affluent sud le sépare du *Goussala*. Les factoreries portugaises de *Fá* et de *Ganjar* sont dans le pays de *Degola*. Villages principaux : *Biana*, *Kankialma*, *Boua*, *Kataba*, *Ouégué*, *Kaour*, *Kanfali*, *Biana mauracunda*, *Beguini mauracunda*.

4° *CHIMI* (en biafada) ou *BASSOU* (en mandingue), sur la rive gauche du Rio Geba, entre le Rio de Courbal et le *Degola*. Capitale *POUDOUKOUCHIOM* ; *Kankina*.

5° *KOSSI*, au sud du *Degola* : *POUDOUKOUKIOUR* (cap.), *Koubaiali*, *Kououra*, *Bilole*, *Niampéké*, *Pesori*.

6° *COURBAL*. Capitale *BOUDOU* ; *Kitor*, *Kourbali*, *Kienti de riba*, *Konntini*, *Karantaba mauracunda*, *Kanmanda*, *Kamholi*, *Kousolca*, *Kankoli*, *Kataba*, *Jobicunda*, *Kienti de baixo*, *Kabanna*, *Kourimèguè*.

D'autres *Biafades* habitent les rives du Rio Grande.

§ 3.

Langues.

1° *Langue des indigènes.*

Obligé de me borner, je ne peux donner aucun vocabulaire des langues des peuples de la Guinée. Cependant, afin de faciliter des rapprochements et de donner des termes de comparaison, je joins à cette notice les noms de nombre de plusieurs des peuples

de la Sénégambie. On verra ainsi facilement les ressemblances ou les différences qui existent entre ces langues.

Je ferai auparavant quelques observations sur leur système de numération.

Les enfants, et les peuples dont les idées sont peu développées, ne savent pas faire abstraction de l'idée du nombre, séparée de l'objet qu'il sert à compter : ils conçoivent bien une chose, deux choses, etc., ils ne comprennent pas un, deux, etc. Savoir la quantité des doigts de la main, et se servir de ces doigts, comme comparaison, pour connaître celle des autres objets, a été leur première opération intellectuelle pour la numération : ils ont dû d'abord inventer des mots pour signifier un doigt, deux doigts, trois doigts ; ils ont ainsi obtenu les quatre premiers nombres. Le cinquième étant représenté par tous les doigts de la main, ils ne se sont pas ordinairement donné la peine de composer un nouveau mot : ils ont dit *la main* ; dès lors ils ont eu les cinq premiers nombres et un système de numération *quinnaire*. Pour exprimer les nombres suivants, ils disent *la main et un, la main et deux, la main et trois, la main et quatre*, puis toutes les mains (*canien-pop* en floup), suivant leur manière d'appliquer un ou plusieurs doigts sur la main fermée, et de montrer les deux mains pour signifier dix. Comme aussi, quelquefois, afin de s'énoncer avec plus d'évidence par rapport aux nombres inférieurs à neuf, ils étendaient les mains en allongeant les doigts que l'on devait compter, et en courbant les autres, ils ont, suivant leur manière de les montrer pour indiquer le nombre huit, au lieu de *la main et trois*, dit *quatre par ici, quatre*

par là (*jé sana jé sana* en cassangue); et, au lieu de *la main et deux*, ils ont dit *quatre d'un côté, trois de l'autre* (*si jagui si baqui* en floup).

Le nombre *dix* formé, quels que soient les noms qu'ils aient donnés aux dix premiers nombres, les peuples plus avancés en civilisation, les *Jolofs*, les *Mandingues*, les *Fouls*, les *Seracolets*, ont compris le système décimal; ils ont su composer des centaines avec dix dizaines, et des mille avec dix centaines, ainsi de suite.

Les autres en sont restés au système *quinaire*; ils ont compté *deux cinq* avec les deux mains, *trois cinq* avec deux mains et un pied et *quatre cinq* avec les deux mains et les deux pieds; ils n'ont pas pu continuer plus avant, faute de terme de comparaison, pour achever de compléter le système quinaire en disant *cinq cinq*, et former une unité de quines; ils en sont restés à *quatre cinq*, et ils ont ainsi obtenu le système *vigésimal*.

Quelques uns savent compter des unités de vingtaines, jusqu'à vingt vingtaines; mais ils ne peuvent se représenter une quantité au delà. Même pour les nombres intermédiaires, toutes les fois qu'ils dépassent les doigts réunis des pieds et des mains, ils sont obligés de les représenter à l'aide de petits morceaux de bois groupés par cinq, et ensuite par vingt.

	JOLOF.	MANDINGUE.	SERRACOLET.	FOUL.	BIAFADÉ.
un . .	ben . . . . .	kili . . . . .	banno . . . . .	gom . . . . .	nima
deux .	niar . . . . .	foula . . . . .	filo . . . . .	dédi . . . . .	bébé
trois .	nient . . . . .	saba . . . . .	sico . . . . .	tati . . . . .	biio
quatre	niénet . . . . .	nani . . . . .	nakato . . . . .	nahi . . . . .	binih
cinq .	guiroum . . . . .	loulou . . . . .	carago . . . . .	diöhi . . . . .	coubodo
six . .	guiroum-ben . . . . .	oro . . . . .	toumbo . . . . .	dié-gom . . . . .	impai
sept .	guiroum-niar . . . . .	oro oula . . . . .	niéro . . . . .	dié-dédi . . . . .	palinga gnié
huit .	guiroum-nient . . . . .	sei . . . . .	ségo . . . . .	dié-tati . . . . .	osé
neuf .	guiroum-nié-net . . . . .	kononto . . . . .	cabo . . . . .	dié-nabi . . . . .	librio.
dix . .	fouq . . . . .	tam . . . . .	tammo . . . . .	sapo . . . . .	bopo

	CÉRÈRE.	NONE.	FLOUP.	BAIOTE.	BALANTE.
un . .	len . . . . .	ouino . . . . .	ionol . . . . .	indol . . . . .	foda
deux .	kadac . . . . .	canac . . . . .	cougaba . . . . .	itiga . . . . .	ksibi
trois .	katadac . . . . .	aké . . . . .	sifagui . . . . .	ifaté . . . . .	cabi
quatre	nahac . . . . .	nikiss . . . . .	sibaqui . . . . .	ibé . . . . .	tasla
cinq .	betac . . . . .	iatous . . . . .	foutok . . . . .	ötö . . . . .	kif
six . .	beta-fo-len . . . . .	iatous-no-ouino . . . . .	foutok-ionol . . . . .	kifag-temoc . . . . .	faqui
sept .	beta-fo-kadac . . . . .	iatous-no-cana-cac . . . . .	foutok-cou-gaba . . . . .	kifag-tibé . . . . .	goufoda
huit .	beta-fo-kata-dac . . . . .	iatous-no-caké . . . . .	sibaqui-sibaqui . . . . .	ötö-nibé . . . . .	taltala
neuf .	beta-fo-nahac . . . . .	iatous-no-nikiss . . . . .	foutok-sibaqui . . . . .	kouti . . . . .	kiftasla
dix . .	karbakai . . . . .	dankilac . . . . .	kanien-pap . . . . .	fomo lhogui . . . . .	kif-men

	BAGNOUN.	CASSANGUE.	PAPEL DE CACHÉO.	BRAMES.
un . .	ndouc . . . . .	arena . . . . .	polonlon . . . . .	polonlon
deux .	hanac . . . . .	guénandi . . . . .	kitiba . . . . .	kitiba
trois .	halala . . . . .	gar . . . . .	couaient . . . . .	couaient
quatre	harenec . . . . .	sana . . . . .	coubacré . . . . .	coubacré
cinq .	kilac . . . . .	guirog . . . . .	canién . . . . .	canién
six . .	kilac-ndouc . . . . .	guirog-arena . . . . .	paii . . . . .	paii
sept .	kilac-hanac . . . . .	guirog-nandi . . . . .	paii-nopolon . . . . .	paii-nopolon
huit .	kilac-halala . . . . .	jié-sana-jié-sana . . . . .	kouassi . . . . .	bacle
neuf .	kilac-harenec . . . . .	guirog-sana . . . . .	kouassi-nopolon . . . . .	bacle-nopolon
dix . .	halac . . . . .	gnarog . . . . .	niennabout . . . . .	inien

Il suffira de ces noms de nombre pour faire remarquer que dans un espace aussi restreint, le langage offre une grande variété pour l'expression. D'une peuplade à une autre, même rapprochée, les mots qui servent à désigner les mêmes objets diffèrent beaucoup. La grammaire présente moins de différence. Les langues de ceux qui habitent les côtes ont beaucoup de rapports communs dans leur mécanisme, et s'accordent généralement dans les règles grammaticales fort simples qui servent à la composer. Celles des Mandingues et des Jolofs sont beaucoup plus compliquées. Il est évident que la perfection de la grammaire, aussi bien que celle des idées de chaque peuple, doit être en raison directe du développement de sa civilisation.

Dans ces langues on trouvera difficilement des mots qui expriment une pensée abstraite, un sens moral, un sentiment. Les idées de ces peuples étant moins développées, ils n'ont des expressions que pour des objets matériels et sensibles; s'ils veulent déterminer des attributs, ils sont obligés de se servir d'images et de comparaisons. Ceux qui sont plus avancés en civilisation ont aussi un langage plus étendu, qui se manifeste quelquefois par des tours de phrases qui ne sont pas dénuées de poésie.

## 2° *De la langue créole de la Guinée portugaise.*

On conçoit que des hommes accoutumés à se servir, pour manifester leur pensée, d'un idiome aussi simple, ne purent facilement élever leur intelligence au génie d'une langue européenne. Quand ils furent en contact avec les Portugais et forcés de s'entendre avec eux, en



parlant une même langue, il a fallu que l'expression variée des idées acquises pendant tant de siècles de civilisation se dépouillât de sa perfection, pour s'adapter aux idées naissantes et aux formes barbares du langage de nations à demi sauvages. Le mot adopté dut conserver toujours le même son, et perdre ces désinences variées qui servent à distinguer les cas, les nombres, les genres, les pronoms, les temps ou les modes; il fut soumis seulement aux transformations absolument indispensables au discours, pour qu'il ne devint pas uniquement des sons insignifiants.

Il se fit un retranchement graduel de toutes ces modifications qui servent à exprimer les diverses nuances de la pensée, et quand il ne fut plus possible de rien retrancher pour conserver le discours encore intelligible, l'idiome fut fixé dans sa grammaire particulière, devenue aussi simple que peuvent le permettre les règles de la grammaire générale de toute langue. Il exista alors ce que l'on appelle la langue *créole* portugaise.

Pour se former, elle a dû d'abord se soumettre à la prononciation habituelle des peuples de l'Afrique. Ceux-ci ne peuvent, comme je l'ai déjà dit, prononcer les deux sons représentés par *je* et *che* qui sont devenus *ie* et *kie*.

Les noms n'eurent plus de terminaison pour distinguer les *nombres*; on doit désigner la quantité de l'objet, ou dire s'il y en a peu, ou beaucoup. Le *genre*, en parlant des animaux seulement, se fait connaître en ajoutant au nom les mots *homme* ou *femme*; on dit donc par exemple : un *bœuf homme*, un *bœuf femme*.

Il fallut adopter des pronoms. Il y a des pronoms

personnels pour les différentes personnes et le nombre de ces personnes.

Le radical des verbes se termine toujours par une voyelle : on en a retranché l'*r*; et ce radical peut être employé comme substantif, ou comme verbe.

Les pronoms ajoutés au verbe désignent seuls les personnes; il n'y a pas de désinences différentes pour les déterminer.

Quant aux temps *présents*, *passés* et *futurs*, il fallait nécessairement un moyen de les distinguer.

Le *présent* se fait connaître de deux manières, ou bien en ajoutant simplement l'un des pronoms au radical, ou bien au moyen du verbe *être* suivi du mot *na*, qui signifie *dans* et au radical : ainsi, pour dire *j'écris*, on emploie cette tournure *moi écrits*, ou *moi est dans écrit*, qui équivaut à *je suis à écrire*; le *passé* se désigne avec la particule *ia* (*déjà*), mis avant ou après le radical; *ta*, placé devant marque un temps *futur*; *va*, après, forme l'imparfait; enfin *ta* précédant et *va* suivant le radical indiquent le mode conditionnel.

J'ai connu au poste français de Séyou un de ces *Papels-manjaga* que l'on appelle Portugais, qui était devenu sergent du poste; il n'avait pu apprendre le français, mais il avait adapté à notre langue le mécanisme de la langue créole portugaise, et se serait parfaitement fait entendre de quelqu'un qui en aurait eu la clef; ses commandants avaient beaucoup de peine à le comprendre. Ainsi il disait *moi faire* ou *moi est na faire*, pour dire je fais; *moi ia faire*, j'ai fait; *moi faire va*, je faisais; *moi ta faire*, je ferai; *moi ta faire va*, je ferais ou j'aurais fait.

Le créole portugais n'est donc qu'une altération de

la langue portugaise ; il est composé de beaucoup de mots de cette langue dont quelques-uns sont hors d'usage aujourd'hui, de mots espagnols, et d'autres empruntés aux langues des peuples qui entourent ses différentes factoreries.

Ce créole varie dans chaque lieu : il a des mots, des expressions, une accentuation et même quelquefois un ordre grammatical plus ou moins différents, suivant la langue qui a dominé pour faire subir ses modifications à la langue portugaise, qui est toujours partout le fondement du créole.

Dans la Guinée il ressemble à celui des îles du cap Vert ; mais dans celles-ci on peut dire qu'on remarque autant de dialectes qu'il y a d'îles, et dans celle de San-Thiago seule, les créoles de la Villa da Praya, du centre de l'île et de Terrafal, et de San-Miguel offrent des changements notables : plus on s'approche de la Villa da Praya, plus le créole ressemble au portugais. Dans la Guinée, le créole de Bissao sera mêlé davantage d'expressions papels, celui de Ziguichor, de bagnoun ou de floup, celui de Farim et de Géba de mandingue.

Cet idiome se modifie encore suivant les personnes qui le parlent : la position sociale, l'éducation, les habitudes, influent d'une manière aussi remarquable pour l'expression créole que pour les langues les plus parfaites. Il est facile à la personne la moins exercée, en entendant le créole, de deviner le rang ou l'éducation de celui qui le parle. On entendra même des personnes, quoique sans instruction, s'exprimer dans cet idiome avec une facilité et une grâce que l'on ne pourra s'empêcher d'admirer ; ils savent parfaitement en tirer

parti, quoiqu'il paraisse si ingrat, pour composer des récits intéressants, et improviser des chansons dans lesquelles la vérité des images et les circonlocutions suppléent aux expressions qui manquent dans le langage, et dépeignent souvent élégamment les idées qu'ils veulent suggérer.

Des personnes instruites qui tiendront une conversation en créole, se garderont difficilement de mêler dans leurs discours des expressions, des tournures empruntées à la langue portugaise, et principalement s'ils veulent exprimer quelque idée abstraite qui n'a point de mots en créole.

D'un autre côté, il est presque impossible à un Portugais habitué longtemps à ne parler que le créole, de se soustraire à une funeste habitude; des mots, des expressions, des phrases créoles se rencontreront dans sa conversation, dans ses écrits. Et s'il n'est pas soutenu par une connaissance profonde de sa langue, il la confondra bientôt avec le créole qu'il ne pouvait d'abord entendre, il finira même quelquefois par parler un langage qui ne sera ni portugais, ni créole, car il n'en aura que le mécanisme.

---

### TROISIÈME PARTIE.

#### De la traite des nègres.

En écrivant cette notice, j'ai eu seulement l'intention de donner quelques détails purement géographiques. Je n'ai donc rien dit sur tant de questions inté-

ressantes qui doivent s'y rattacher, telles que le commerce, la statistique du pays, etc., je les réserve pour un ouvrage plus étendu ; mais avant de terminer, je crois devoir faire part de quelques réflexions qui sont pour moi le résultat de l'étude que j'ai faite des mœurs du pays, de mes recherches sur ce qui s'y pratiquait autrefois, et de mes observations sur ce qui s'y fait aujourd'hui. Ces réflexions ont rapport à un commerce dont la Guinée était autrefois l'un des centres, je veux parler de la traite des esclaves. Je les indiquerai sommairement.

Quand les Européens s'avancèrent sur les côtes occidentales d'Afrique, ils n'eurent pas de peine à établir avec les diverses nations qui les habitent des relations de commerce. Nos produits leur devinrent nécessaires aussitôt qu'ils en eurent connaissance. Ils comprirent de suite qu'ils avaient besoin de nos armes, de nos tissus, et surtout du fer et de tous les instruments de ce métal dans une contrée, où l'on n'a pas même, comme chez les sauvages de l'Amérique, la ressource des cailloux pour en former des haches. Le fer leur devint donc indispensable aussitôt qu'ils en connurent l'usage.

Mais il nous fallait des valeurs en échange de nos marchandises. Les Africains, au commencement de nos relations, n'étaient pas assez accoutumés à recueillir les produits naturels du sol et de la culture, au delà de ce qui était nécessaire à leurs besoins ordinaires. Il fallut du temps pour leur apprendre à rechercher la cire, la gomme, l'ivoire, etc. L'or n'existe que dans l'intérieur de l'Afrique. Les habitants des côtes n'ont pas connaissance de ce métal auquel nous

attachons une si grande importance. Ils n'avaient donc pas cette ressource des sauvages de l'Amérique qui étaient enchantés d'échanger une hache d'or contre une de fer.

A cette époque, cette maxime n'était point encore proclamée que tous les hommes égaux devant Dieu, doivent l'être aussi devant leurs semblables, et que l'esclavage est une pratique infâme. Il y avait eu des esclaves et des maîtres en Europe. Les Européens virent aussi en Afrique des esclaves et des maîtres.

Le besoin de bras pour aller fouiller dans les mines d'or de l'Amérique, et retirer de son sol par la culture des richesses non moins grandes que ce métal, s'était fait sentir. On ne pouvait acheter les services des sauvages, eux qui avaient de l'or à échanger pour du fer, et ils savaient se soustraire à la violence et conserver leur liberté qu'ils n'avaient jamais perdue, car ils mangeaient quelquefois leurs prisonniers, mais ils ne les vendaient pas.

On eut donc recours aux esclaves africains, on proposa aux maîtres de vendre les esclaves pour les produits de l'industrie de l'Europe; il faut l'avouer à notre honte, on les engagea même à se faire la guerre entre eux pour avoir des prisonniers et nous les vendre.

Plusieurs raisons cependant me font supposer que c'est seulement dans les lieux où les Européens trouvèrent l'esclavage établi avant leur arrivée, qu'ils purent ordinairement persuader aux habitants de leur vendre des esclaves en échange de marchandises.

J'explique l'une de ces raisons : Cachéo est le plus ancien de tous les établissements qui existent aujourd'hui sur toutes les côtes d'Afrique, découvertes il y a

quelques siècles, et il était le plus important sous le rapport du commerce des esclaves; c'était le centre de toutes les opérations. Son territoire est habité par des Papels. Si les Portugais avaient pu persuader à des peuples qui n'auraient pas eu la pratique de l'esclavage de l'établir chez eux, ce serait surtout sur ces Papels que leur influence aurait eu de l'effet. Mais les tribus de cette nation se font entre elles la guerre; quand elles ne tuent pas les prisonniers, elles leur rendent la liberté, elles ne les vendent jamais; et dans les querelles entre les particuliers, quand des amendes pécuniaires ne peuvent faire oublier les offenses, elles se paient avec le sang, et la *vendetta* se transmet de génération en génération. Si quelqu'un en tue un autre, même involontairement, il faudra nécessairement qu'un membre de sa famille soit tué par l'un de ceux de la famille du mort; et lorsque de part et d'autre on sera rassasié de vengeance, on boira des deux côtés le sang de l'alliance en sacrifiant une victime, soit un homme, si cela est nécessaire, soit un animal, comme je l'ai raconté dans ma notice, en parlant des Papels de Kiour.

On voit encore d'autres tribus qui forment maintenant des peuplades différentes, mais qui sans doute avaient autrefois une communauté d'origine, entre lesquelles existe le serment de ne jamais se *manger* l'une et l'autre. Il faut que j'explique cette expression. Les Africains ne mangeaient pas leurs prisonniers comme les sauvages de l'Amérique, mais ils les vendaient pour des bœufs qu'ils mangeaient en un jour de fête. Dans la Casamance, les *Afignan* et *Jagoubel* ne se mangent pas; les *Foulouns* et les *Jigouches* ne se man-

gent pas ; les *Banjars* ne mangent pas les *Jigouches*, ils mangent les *Joats*.

Mais n'a-t-on pas répété bien des fois que les nègres vendaient aux Européens leurs propres enfants en échange de marchandises, et qu'ils les donnaient pour de l'eau-de-vie et des barres de fer. Ceux qui se plaisaient à répéter ces mensonges n'ont jamais été témoins de la douleur des mères de l'Afrique quand elles ont perdu leurs enfants ; ils n'ont jamais vu leurs tourments quand ils éprouvent des souffrances ; ils ont calomnié l'humanité qui est partout la même, en refusant aux nègres ces sensations de la nature que les hommes partagent avec des animaux placés au bas de l'échelle des êtres animés.

En Afrique les pères tiennent souvent moins à la fidélité de leurs femmes qu'à être entourés de nombreux enfants, qui sont leur force et leurs richesses. Ils consentent à pardonner à leurs femmes, ils tueront quelquefois le complice, presque toujours ils exigeront une simple amende ; mais ils adopteront l'enfant issu de l'adultère, ils ne consentiront jamais à le livrer à son véritable père, quand même la couleur de l'enfant viendrait confirmer une autre origine. Et voilà les hommes que l'on assure vendre leurs enfants pour des bagatelles. Je tiens à laver l'humanité de cette infamie, et j'ajouterai encore que si jamais une mère a vendu son enfant, ce ne peut être que dans un temps de famine ; elle le vendait à quelqu'un qui pouvait le nourrir, pour ne pas le voir périr de faim : mais la plupart des mères de l'Afrique préféreraient voir mourir leur enfant que de lui faire perdre la liberté. On comprendra maintenant que quelques hommes aient



pu vendre, étant pressés par le besoin, et peut-être pour satisfaire des désirs de vengeance longtemps dissimulés, de prétendus enfans, Et encore il faut bien savoir quelle est l'extension du mot enfant chez la plupart des peuples de l'Afrique; ils ne connaissent pas comme nous les différens degrés de parenté, d'oncle, de neveux, de cousins à différens degrés, il n'y a que des pères, des enfans et des frères. L'ordre de parenté dans plusieurs pays est assez compliqué, je ne puis l'expliquer ici; mais j'ajouterai que quand un enfant a été vendu, il n'était souvent qu'un étranger introduit dans une famille, et qu'il serait seulement un petit cousin s'il était légitime.

Je suis persuadé que les Européens profitèrent, pour établir leurs relations de commerce, de l'habitude que les Africains avaient eux-mêmes avant leur arrivée, de faire et de vendre des esclaves. Ils offrirent à ceux qui n'avaient rien à échanger contre nos marchandises, de les acheter avec des hommes dont nous avions besoin. Je ne prétends point excuser ce genre de commerce, je veux seulement constater comment il s'est établi. Si l'on considère la valeur élevée des marchandises d'autrefois et le bas prix des produits de l'Afrique, on verra même que ce commerce de sang humain était presque le seul possible avec l'Afrique, et qu'il était difficile à ses habitans de se procurer ce dont ils avaient besoin avec les produits du sol. Pour ne parler que de la Guinée, les facteurs portugais achetaient 60 francs les fusils de traite, 30 francs une barre de fer, 6 francs une livre de poudre, les autres articles dans cette proportion. C'était la valeur réelle de ces objets, puisque dès que la monnaie n'avait pas

de cours, il fallait absolument des objets d'échange pour se procurer les choses nécessaires à la vie; le gouvernement même payait ses employés, les officiers et les prêtres avec des marchandises au prix que je viens d'indiquer. Un curé recevait cinquante livres de poudre pour sa solde d'une année. Ces facteurs cherchaient à vendre leurs marchandises le double du prix d'achat. Ainsi ils vendaient un fusil pour des produits d'une valeur de 120 francs, une barre de fer pour 60 francs; mais comme la valeur de ces produits a augmenté de plus du double, la quantité qui représentait 120 francs à cette époque en vaudrait aujourd'hui au moins 240; une barre de fer se vendait donc pour 120 francs d'aujourd'hui. Comment était-il possible à des hommes qui n'étaient pas accoutumés au travail, de récolter assez de produits naturels pour faire l'acquisition des marchandises dont nous leur apprenions la nécessité? On me demandera comment faisaient les Papels de Cacheo, qui n'avaient point d'esclaves et qui payaient un fusil 40 sacs de riz? Plusieurs hommes se réunissaient et formaient une société; ils cultivaient du riz. Un membre de cette société achetait un fusil une année avec le produit de la récolte, un autre en achetait l'année suivante, jusqu'à ce que chacun des associés parvint à acquérir un fusil.

On doit comprendre maintenant que lorsque le fer, les fusils, la poudre, etc., devinrent nécessaires aux Africains; lorsque des chefs de village furent forcés de s'en procurer, parce que d'autres chefs les employaient contre eux, ils furent contraints de les rechercher à tout prix, et ils se firent la guerre pour avoir des prisonniers comme moyen d'échange. Mais que de pé-

rils dans ces guerres intestines ! outre les dangers du combat, n'étaient-ils pas exposés à des vengeances ? Le village surpris n'obtiendrait-il pas du secours de voisins plus forts, qui seraient charmés d'avoir le prétexte de leur venir en aide pour acquérir des richesses ? Ces peuples pouvaient-ils aimer cette existence ? On dit, au contraire, que les *Nagas* et *Bola*, sur la rivière de Cacheo, cessèrent d'avoir des relations avec les Portugais, pour perdre tous les moyens de pratiquer ce commerce ; mais aujourd'hui ils cherchent à se lier avec eux et les prient de venir dans leur pays. D'où vient cette transformation ? C'est seulement l'industrie des nations civilisées qui a produit ce changement politique dans l'existence des peuples africains. Aujourd'hui un fusil se vend, non pas aux facteurs, mais aux indigènes, pour une valeur de 30 francs, qui en aurait à peine représenté 15 à une autre époque ; il y a des marchands qui vendent même une barre de fer pour 5 francs, c'est-à-dire pour moins de 2 fr. 50 d'autrefois : cette différence est inappréciable. Celui qui a besoin d'un fusil, s'il ne veut pas se donner la peine de cultiver la terre et de récolter du riz, du mil ou des arachides, ira chercher dans le creux des arbres ; il y rencontrera assez de cire pour acheter ce fusil. Avec une poule ou un pot du vin de son palmier il pourra acquérir le morceau de fer qu'il met au bout de sa pelle pour enlever la superficie de la terre quand il voudra la labourer ; en se rendant dans les factoreries, il cueillera, sans se détourner de sa route, les fruits sauvages qui sont sûr son passage, il les vendra pour de la poudre ; les autres objets qui lui seront nécessaires, il se les procurera avec une égale facilité.

Croira-t-on que cet homme, pouvant acquérir ainsi tout ce dont il a besoin, vende désormais ses enfants pour acheter un fusil, ou même aille s'exposer à une guerre hasardeuse dans cette seule intention? Ne préférera-t-il pas vivre dans la sécurité et le repos qui font le délice de la vie des Africains?

On doit voir déjà que la traite des esclaves finit d'elle-même en Afrique; elle cessera d'exister partout où le commerce et la concurrence pourront apporter des marchandises à bon marché. Mais on le doit seulement à nos machines, à notre industrie, qui, en produisant davantage, ont permis de vendre nos produits à des prix moins élevés, et d'acheter plus cher les matières premières qui viennent de l'Afrique. Les fabricants ont beaucoup gagné à cette direction nouvelle donnée au commerce; les facteurs, en vendant à meilleur marché, ne perdent rien, puisqu'ils achètent aussi à de plus bas prix: les nègres y gagnent infiniment. Ce changement, je le répète, est le résultat de l'industrie et du commerce des nations civilisées.

Non seulement toutes ces marchandises, qui se vendaient autrefois pour des esclaves, s'échangent aujourd'hui contre des produits naturels, mais on en vend infiniment plus; les nègres se sont donc appliqués à les obtenir, et ils les apportent maintenant en bien plus grande abondance. Pour en donner une preuve: Cacheo était le centre du commerce des Portugais de la Guinée; on y venait de Bissao et de Geba acheter des marchandises et apporter des produits. Une maison faisait presque seule, à cette époque, le commerce de Cacheo, et, par conséquent, de toute la Guinée portugaise; les navires d'Europe lui étaient consignés,

elle fournissait presque tous les facteurs. Aujourd'hui le chef de cette maison, qui continue d'exister, en comparant les livres de ce temps, qu'il m'a montrés, et ceux d'à présent, m'a fait voir qu'elle achète beaucoup plus de produits qu'auparavant, quoique son commerce fût si étendu.

Cependant dix maisons nouvelles se sont formées à Cacheo, et font leurs affaires avec un égal succès. Bissao, loin d'avoir besoin d'aller rechercher à Cacheo des marchandises, fait une exportation dix fois plus grande que celle de Cacheo. Autrefois, quatre ou cinq navires seulement venaient de Portugal apporter les produits de l'industrie de l'Europe; aujourd'hui, près de quatre-vingts navires de toutes les nations font le commerce à Bissao seulement. On voit donc que notre industrie a obtenu des résultats immenses en engageant les peuples d'Afrique, à mesure qu'elle se perfectionne de son côté, à multiplier du leur les produits que la nature leur prodigue si libéralement.

Pendant que le commerce non seulement empêche la traite, mais encore en détruit la cause, quel a été l'effet des croisières destinées à l'arrêter? Un de ces effets bien constatés était de faire offrir à des hommes entreprenants des primes pour l'exportation des esclaves. Dès qu'ils ne se transportèrent plus facilement en Amérique, ils augmentèrent de valeur; on calcula que si sur trois navires d'esclaves achetés en Afrique on pouvait en amener un à bon port, on était sûr de faire sa fortune: des hommes vinrent donc proposer aux facteurs qui demeurent sur les côtes de leur acheter des esclaves à des prix beaucoup plus élevés que ceux d'autrefois, et les engager à aller les rechercher dans

des lieux où le commerce n'a point apporté l'abondance. Mais je puis constater qu'aujourd'hui les Portugais, dans plusieurs districts, loin de pouvoir vendre des esclaves, ont peine à s'en procurer pour leur service personnel, et sont obligés de les acheter eux-mêmes plus cher qu'on ne les vendait autrefois aux négriers. Intéressés à ce que la paix règne entre les différentes peuplades, ils servent entre elles d'intermédiaires lorsqu'elles veulent se faire la guerre, et, loin de l'entretenir, comme il aurait été auparavant de leur intérêt, ils cherchent à maintenir la tranquillité dans tous les pays voisins.

Ainsi, ces croisières onéreuses, qui n'ont pas empêché bien des esclaves d'être transportés en Amérique, et n'ont pas rendu à leur pays ceux qu'elles ont empêchés seulement d'y arriver, voudra-t-on et pourra-t-on les entretenir perpétuellement ? Si, au lieu de soulever ces questions de droit de visite et autres qui faillirent susciter une guerre terrible, au lieu d'entretenir tant de vaisseaux sur les côtes d'Afrique, et d'en glouffir tant de millions sans fruit pour l'avenir, chaque nation eût à l'envi sacrifié la moitié des sommes que coûtaient ces croisières à fonder des factoreries où l'on aurait entretenu la concurrence, on n'aurait plus aujourd'hui besoin de ces navires pour surveiller les négriers ; on aurait enlevé aux nègres le désir de se vendre. L'Afrique aurait fait de grands pas vers la civilisation, et, en s'occupant du sort des noirs, on aurait fait le bonheur des blancs ; car on aurait augmenté les produits de leur industrie : les ouvriers auraient eu plus de travail, le commerce se serait agrandi, et l'on n'aurait pas à regretter la mort de tant

de nos marins que les effets funestes du climat ont fait périr sans résultat pour leur patrie.

Je dis qu'ainsi on aurait employé les moyens les plus efficaces d'abolir la traite, je veux dire l'exportation des esclaves; mais l'esclavage subsistera encore longtemps en Afrique. Tant que l'Afrique ne sera pas assez avancée en civilisation pour que les peuples qui l'habitent aient une manière simple et facile de représenter les richesses, l'esclavage subsistera, et ce sont les Africains eux-mêmes qui le perpétueront. L'esclavage nait d'une sorte d'égalité inintelligente entre des hommes.

Supposons que l'inégalité cesse entre les hommes, que nous puissions devenir tous égaux, et qu'étant tous égaux, nous n'ayons plus besoin les uns des autres : celui qui sera le plus fort, s'il n'est pas vertueux, ne pouvant plus facilement contenter des désirs immodérés, asservira les autres; il voudra des esclaves, s'éviter de la fatigue, se procurer des plaisirs, satisfaire des caprices. C'est ce qui arrive en Afrique. Là, plus que partout ailleurs, la nature a fait les hommes égaux, en leur imposant peu de besoins, et en donnant à chacun des moyens faciles de les satisfaire. Le soleil les inonde de ses rayons; les ombres de leur couleur ne rendent point leur nudité honteuse, ils n'ont pas besoin de travailler beaucoup pour acquérir un simple morceau d'étoffe qui servira à les vêtir. La terre, prodigue envers eux, leur offre d'elle-même des fruits sauvages pour nourriture, et pendant quelques jours d'une seule saison de l'année, il leur suffira de confier au sol, dont il ne leur a fallu remuer que la surface, une semence qui leur rapportera bientôt des

fruits au centuple. La terre est assez vaste pour fournir à chacun un champ à cultiver, et sa plus grande surface reste encore inculte. Moyennant un léger travail, l'existence de toute une année est assurée au père de famille, qui peut se livrer au repos et aux plaisirs, exempt de l'inquiétude qui tourmente chez nous le travailleur chaque matin, quand il commence l'ouvrage de chaque jour, qui doit produire pour sa famille la nourriture du soir.

En comparant les hameaux de l'Afrique à nos cités, on a recherché la cause de cette différence de civilisation : on s'est demandé si elle ne provenait pas du plus ou moins d'aptitude de la race noire, et, sans subordonner nos considérations aux principes d'ordre, de sympathie et de religion qui doivent unir tous les membres de la famille humaine, on s'est donc demandé si la race noire avait un développement identique à celui qui a été accordé à la race blanche, et l'on a voulu la parquer dans des limites qu'elle ne pouvait dépasser, quoique beaucoup d'exemples eussent pu prouver le contraire. Pour moi, j'ai lieu de supposer que si l'on racontait à ces hommes, à qui nous voulons refuser un degré avancé d'intelligence ; si on leur racontait, dis-je, les peines physiques et morales dont notre civilisation est le résultat, les questions brûlantes que ces misères soulèvent, les tourments de l'intelligence qui a créé les merveilles que nous admirons et les souffrances des bras qui les ont exécutées, ils prendraient en pitié le sort des blancs, et ils béniraient le ciel qui les a fait naître dans une société qu'ils estimeront préférable ; ils penseront que les hommes de race blanche, placés dans des circonstances identiques,



préféreraient une civilisation moins brillante à celle qui est le résultat des souffrances de la multitude des hommes.

L'industrie est fille du besoin et de la nécessité : en Afrique, comme ailleurs, on en voit des exemples. Les Mandingues paraissent plus avancés en civilisation que les peuples des côtes : c'est qu'ils se sont créés plus de besoins, et ils sont obligés de travailler davantage pour les satisfaire. La femme d'un Mandingue doit avoir un grand nombre de pagnes pour se vêtir, du corail, de l'ambre, des bracelets d'argent, des boucles d'oreilles d'or ; son mari, pour lui procurer tous ces ornements, devra se livrer à quelque industrie ou au commerce. Sur les côtes, prenons le même peuple dans des circonstances différentes. Les Floups qui habitent sur les deux rives de la Casamance possèdent les terrains les plus ingrats de l'Afrique ; ils ont entrepris de grands travaux pour les rendre fertiles, et ils sont devenus l'un des peuples les plus riches de l'Afrique ; ils récoltent abondamment pour se nourrir, et peuvent fournir à la subsistance des colonies de Gorée et de la Gambie, qui vont leur acheter du riz. Ces Floups, devenus conquérants du côté du Fogné, après s'être emparés des terrains très fertiles des Bagnouins, se sont abandonnés à la paresse, et chaque année leur récolte s'étant épuisée avant qu'une moisson nouvelle ait achevé de mûrir, ils sont tourmentés par la famine. L'industrie et la civilisation sont donc en raison directe des besoins des hommes, et en raison inverse des moyens qu'ils ont de les satisfaire. Pour revenir à la question de l'esclavage, les Africains étant dans les conditions que je viens d'exposer, avec des besoins peu nombreux ; fa-

ciles à satisfaire, chacun peut vivre à part et indépendant des autres : d'où il résulte que celui qui a de l'ambition (et il y a partout des hommes ambitieux), celui qui veut acquérir des richesses et se rendre supérieur aux autres, celui, en un mot, qui veut s'imposer des besoins superflus, et que les autres n'ont pas, celui-là ne saurait accomplir ses desirs avec des hommes qui n'attendent rien de lui ; il a besoin d'esclaves dans un pays où la nature a fait les hommes égaux : là des esclaves remplaceraient les richesses des autres pays. Aussi voyons-nous les Mandingues qui se livrent au commerce, les Foutas du littoral, qui doivent leurs richesses à l'agriculture, mettre toute leur fortune à acquérir des esclaves, et des troupeaux qui peuvent servir aussi à acquérir des esclaves.

J'ai dit que le commerce empêchait les guerres entreprises seulement dans le but de faire des prisonniers pour les vendre, et qu'il y avait anéanti la cause de la traite des esclaves ; mais j'ai ajouté que l'esclavage devrait subsister en Afrique : tant que la condition des sociétés restera la même, les Africains chercheront à le perpétuer. Dans les guerres entreprises pour une cause politique quelconque, tant que les vainqueurs auront l'espoir de vendre des prisonniers, ils les arrêteront au lieu de les massacrer. J'en ai été témoin à Farim. Des Fouta-Jalons, dont j'ai parlé plusieurs fois dans ce récit, ont fait incursion au haut de la Casamance dont ils se sont emparés. Deux fois dans le pays de Jom à Jarottiné, ils furent repoussés. La haine a été plus forte que la cupidité ; les Baguottés ont massacré tous ceux qu'ils ont pu saisir. A Conjénot, les Mandingues en prirent quelques uns et essayèrent de les vendre aux Portugais, pour se procurer

des armes et de la poudre pour continuer la guerre. Ils les amenèrent inutilement, personne ne voulait les acheter. Après les avoir inutilement offerts à tout le monde, ils leur disaient : Va t'offrir toi-même; vois si quelqu'un veut t'acheter. Et le prisonnier allait supplier, dans la crainte du sort qui lui était réservé, tous ceux qu'il rencontrait de faire l'acquisition de sa personne. Qu'en aurait-on fait ? On n'exporte plus d'esclaves ; les gens de cette nation sont de mauvais serviteurs et sauraient bientôt échapper à leur maître : on les remmenait donc, et ils étaient assassinés à peu de distance de la factorerie. Je citerai encore un autre exemple. Il y a des guerres de vengeance et d'extermination d'un village à un autre ; dans ces rencontres, les ennemis ne s'épargnent pas. Ils massacrent tous les hommes qu'ils surprennent ; aucun mâle n'échappe au carnage ; les garçons à la mamelle sont pilés dans les mortiers où l'on écosse le riz. Mais heureusement que ces guerres cruelles sont fort rares ; la paix, au contraire, se rétablit, comme je l'ai dit, entre toutes les peuplades. Les Européens, qui ont besoin que tout le pays soit pacifié, pour se livrer à leurs spéculations, la favorisent de tous leurs efforts : la source d'où proviennent encore les esclaves est toute différente.

Dans toute société, il est presque impossible de ne rencontrer que des gens vertueux qui consentent à laisser jouir de leur liberté les gens paisibles, qui respectent les droits des autres, et ne font rien que de juste. Chez tous les peuples, on rencontre des hommes qui se rendent coupables envers la société et envers les autres individus qui la composent. Nous avons reconnu à la société le droit de punir les malversations ; nous avons inventé les prisons, les bagnes, l'exportation, les

amendes, les contraintes par corps, les échafauds. Comment, dans la simplicité de l'organisation des sociétés des peuplades de l'Afrique punira-t-on les malfaiteurs? Les Africains ne sauraient avoir de prisons : il n'est pas nécessaire d'en démontrer l'impossibilité; il leur reste donc deux de nos moyens, les amendes et la peine de mort. Ils les ont employés, mais avec cette différence, que, dans bien des circonstances où nous requérons la peine de mort, ils se regardent pour satisfaits avec des amendes. Maintenant il doit arriver souvent, on le comprend, que chez ces hommes, qui souvent ne possèdent rien, une amende est impossible; alors la personne même de l'offenseur est vendue au profit des offensés. Voilà d'où proviennent encore les esclaves. Ainsi, à Brim, si quelqu'un a agi contre les usages du pays, il est condamné dans une assemblée à payer au peuple un ou deux bœufs, suivant la gravité du délit. Quand il ne possède rien, ou que ses parents ne peuvent payer pour lui, on ira emprunter à son compte au premier venu; il sera obligé, après un an, à payer le double. Si, ce temps écoulé, il ne peut acquitter sa dette, il appartiendra à son créancier, qui a droit de le vendre; mais les parents viennent s'interposer, ils servent de caution, il est relâché; si enfin, après un certain temps, il n'a pas encore acquitté sa dette, le créancier a droit de le vendre. Celui qui a volé sera vendu, s'il ne peut se racheter. Il est évident que partout où le commerce aura répandu la richesse, ceux qui seront ainsi condamnés pourront payer les amendes, et ainsi les esclaves seront en bien petit nombre.

---

## RAPPORT SUR L'OUVRAGE DE M. J. ACOSTA,

Par le capitaine G. LAFOND DE LURCY.

Messieurs,

La Société a bien voulu me faire l'honneur de m'envoyer, pour que j'en rende compte dans son Bulletin, un ouvrage en espagnol ayant pour titre : *COMPENDIO HISTORICO del Descubrimiento y Colonización de la Nueva-Granada en el siglo decimo sexto*, par M. le colonel Joaquim de Acosta. J'en remercie la Société, qui aurait pu trouver un autre de ses membres plus capable de remplir la tâche qu'elle m'impose, et je m'efforcerai de répondre de mon mieux à ses desirs. Puisse cette simple esquisse engager le public à lire un ouvrage qui m'a paru digne d'occuper les instants de la jeunesse américaine et très propre à l'initier à la connaissance de l'histoire de l'une des plus importantes contrées de l'Amérique espagnole !

Dans un prologue qui précède son livre, M. d'Acosta apprend au lecteur le but qu'il s'est proposé, les motifs qui l'ont décidé à l'écrire et les sources dans lesquelles il a puisé. Ce prologue, traduit dans votre Bulletin, serait peut-être le meilleur compte rendu que l'on pourrait faire de l'ouvrage. J'en rappellerai les passages les plus saillants, et ensuite je parcourrai rapidement les divers chapitres qui composent ce livre.

« Depuis longtemps, dit l'auteur, j'ai senti la nécessité d'un ouvrage qui instruit notre jeunesse de

» l'histoire ancienne de la Nouvelle-Grenade. Je me  
 » suis servi de toutes les chroniques et de tous les do-  
 » cuments que j'ai pu me procurer, et j'ai pensé à en  
 » composer une relation complète et exacte.

» J'ai visité la majeure partie de la Nouvelle-Gre-  
 » nade et les lieux où se sont accomplis les faits les  
 » plus importants de la découverte. En 1834, j'ai fait  
 » une excursion de la vallée du Socorro à celle de la  
 » Magdalena avec l'illustre et malheureux botaniste  
 » le docteur Cespedes. Là, nous contemplâmes les fo-  
 » rêts vierges, les arbres séculaires, les précipices et  
 » les remparts abruptes des montagnes qui opposèrent  
 » les plus grands obstacles à Gonzalo Gimenes de  
 » Quezada, à Jeronimo Lebron, et, plus tard, à Lugo,  
 » et qui les forcèrent d'abandonner cette route. Cette  
 » région inculte est encore aujourd'hui ce qu'elle était  
 » en 1538, et elle est la seule de la République dans  
 » laquelle on trouve des indigènes indépendants.

» En 1841, commandant un corps de troupes, j'ai  
 » parcouru l'espace qui règne entre Antioquia et An-  
 » serma, suivant, depuis Caramenta, les traces du  
 » licencié Vadillo et vérifiant les relations des chroni-  
 » queurs. A la fin de cette même année, je fus chargé  
 » de soumettre les Indiens Paezes, dont l'idiome, les  
 » habitudes et les usages guerriers n'ont pas plus varié  
 » depuis la conquête que l'aspect de la Huila, ses dé-  
 » filés, et les passages torrentueux de la rivière Puez,  
 » dont le cours est coupé de plusieurs chutes.

» J'ai vécu dans des villages où se conserve encore  
 » la race pure des Chibchas, et j'ai recueilli quelques  
 » expressions de leur ancien dialecte, converties au-  
 » jourd'hui en termes provinciaux; j'ai aussi visité

» dans ma jeunesse les Indiens Cunas, qui habitent  
 » les bords du Darien. »

Après avoir réuni les matériaux qu'il put trouver dans son pays avec l'aide des moines des couvents de Saint-François, de San-Domingo et des Augustins, M. d'Acosta se rendit en Espagne, où il eut le regret de ne pas obtenir du gouvernement la permission de visiter les musées et les bibliothèques. Mais il se loue beaucoup de notre collègue, M. Ternaux-Compans, dont nous connaissons tous l'aimable bienveillance pour les amis des lettres ; nous savons la parfaite obligation avec laquelle il met sa riche bibliothèque à leur disposition.

La première partie du travail de M. d'Acosta comprend tous les événements survenus depuis la découverte de la Nouvelle-Grenade jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. L'auteur adopte l'ordre chronologique ; et dans l'appendice il fait mention des historiens qui lui ont servi de modèle et chez lesquels il a puisé des renseignements utiles.

En parlant de la grande Isabelle I<sup>re</sup>, l'auteur fait remarquer que ce fut Louis de Saint-Angel qui avança les 25 000 florins dépensés pour équiper les navires qui furent mis à la disposition de Colomb.

Dans l'introduction de son ouvrage, M. d'Acosta relate ce qui a souvent été dit dans tous les ouvrages qui ont traité de la découverte de l'Amérique : l'idée très ancienne des terres Atlantiques ; le voyage de Christophe Colomb en Portugal ; le refus du roi de Portugal et des membres du sénat de Gènes ; enfin son voyage en Espagne, où le moine franciscain supérieur du couvent de la *Rabida*, en Andalousie, JUAN PEREZ MARCHENA,

le présenta au religieux dominicain **DIRGO DEZA**, confesseur de l'auguste reine Isabelle-la-Catholique. Ces deux prêtres, aidés par les seigneurs Alonzo de la Quintanilla et Louis de Saint-Angel, décidèrent l'illustre princesse de Castille à fournir à Colomb tous les secours dont il avait besoin pour entreprendre son expédition.

Personne n'ignore que c'est dans le voyage entrepris en août 1492 que Christophe Colomb déchira le voile qui cachait le plus vaste continent de notre globe, et qu'il fit cette découverte avec trois petites barques, avec lesquelles on oserait à peine aujourd'hui traverser la Méditerranée. Depuis cette époque, il n'y a point de mers qui ne soient navigables, il n'y a aucun pays qui ne soit abordable.

Quel est celui qui n'a pas réfléchi aux conséquences de la découverte de l'Amérique et à ses résultats pour le genre humain ? Ne serait-il pas insensé de prétendre raconter toutes les richesses acquises ? Qu'il me suffise de dire que, depuis cette époque seulement, l'homme est vraiment le maître du monde, et que la découverte de l'Amérique est le plus grand événement des temps modernes.

L'auteur déclare dans son premier chapitre que, laissant de côté les aventures et les travaux de Colomb pendant ses trois premiers voyages, il s'occupera seulement de tout ce qui a trait à la Nouvelle-Grenade, pays qui possède dans ses limites l'isthme de Panama ; où l'agriculture produit les fruits de tous les climats ; où l'on trouve des mines de platine, la plus importante mine d'émeraude, et de très riches mines d'or ; où l'on jouit en paix d'institutions libérales ; dont les



habitants offrent une hospitalité généreuse aux étrangers, possèdent un respect profond pour la propriété, sont bien résolus à rejeter toute réforme imposée par la force brutale, et à n'admettre que celles qui s'introduiront par des moyens légaux et pacifiques.

Christophe Colomb, qui avait vu la première terre du Nouveau-Monde le 12 octobre 1492, découvrit en 1498, lors de son troisième voyage, l'île de la Trinité, et, vers le golfe de Paria, la Terre-Ferme.

Les premiers historiens du grand navigateur, Gonzalo Fernandez de Oviedo, Gomara y Castellanos, assurent que, dans ce voyage, Colomb parvint jusqu'au cap de la Vela ; mais ni Ferdinand Colomb, qui a écrit la vie de son père sur ses manuscrits et les journaux de ses voyages ; ni Pierre Martin, écrivain contemporain ; ni Herrero, qui a copié Barthélemy de las Casas, ne font mention de cette circonstance ; et tous conviennent que l'amiral termina pendant ce voyage ses découvertes à l'île de la Margarita. Cette opinion a été adoptée par les plus grands historiens des temps modernes, Robertson, J. B. Muñoz, qui a eu à sa disposition toutes les archives de la monarchie espagnole.

En mai 1502, Colomb fait voile des côtes d'Espagne pour son quatrième et dernier voyage, avec l'intention de chercher le détroit qui doit le conduire aux Indes-Orientales. Il touche à Saint-Domingue, où il ne lui est même pas permis de s'abriter dans le port qu'il avait découvert peu d'années auparavant.

L'auteur continue la relation du quatrième voyage de Colomb, et ne s'arrête qu'après la découverte de Porto-Belo, de Puerto de las Bastimentas et du Retrete,

vers le 4<sup>er</sup> décembre 1502. Contrairement à l'opinion de Navarrete, il pense que toute la côte du Paria fut parcourue avant Colomb par Rodrigo Bastidas, qui était parti de Saint-Domingue, accompagné de quelques aventuriers, pour trafiquer avec les naturels.

Très certainement Colomb ne connaissait pas le séjour de Bastidas sur la côte de Veragua; sa lettre au roi, dans laquelle on trouve le passage suivant, en est une preuve convaincante :

« Personne ne peut dire sous quelle partie du ciel » est située Veragua, » etc.

J'ai cru devoir un peu m'étendre sur les premières pages de cet ouvrage; car on ne saurait, ce me semble, rappeler trop souvent le récit de l'héroïque histoire de la découverte de l'Amérique.

Les chapitres suivants contiennent l'histoire de la découverte des côtes de la Nouvelle-Grenade, depuis le cap de Chichibacoa jusqu'au golfe d'Uraba par Ojeda et Bastidas.

L'évêque de Palencia, J. Rodriguez Fonseca, qui était chargé en Espagne du gouvernement des nouvelles découvertes américaines, communiqua au capitaine Alonzo de Ojeda, son protégé, la carte et les journaux de la navigation de l'amiral Colomb à la côte de Paria.

Le vaillant capitaine, qui avait accompagné Colomb lors de son second voyage en 1499, arma quatre navires, prit avec lui le fameux pilote Juan de la Cosa et le cosmographe florentin Americ Vespuce. Ce dernier vit alors pour la première fois le continent qui, par un concours bien étrange de circonstances, porte aujourd'hui son nom. L'auteur relate ici l'opinion de

M. le baron de Humboldt sur ce fait, dont il croit Vespuce innocent, car c'est huit années seulement après sa mort que parut la première carte avec la dénomination d'*Amérique*.

Ojeda, qui n'avait fait ce voyage que pour trafiquer, revint en Espagne en juin 1500, avec de l'or, des perles et du bois de teinture.

Le 5 juin 1500, une licence fut donnée à Rodrigo Bastidas, né à Séville, et notaire ou écrivain public, pour aller en découverte à travers l'Océan avec deux navires. Il partit de Cadix en octobre, et emmena avec lui le navigateur Juan de la Cosa, qui venait d'arriver avec Ojeda. Il arriva à Venezuela, toucha au cap de la Vela, fut le premier qui reconnut les côtes du Rio Hacha et de la courbure de Guaira. En mars 1501, il faillit faire naufrage à l'embouchure d'une grande rivière, à laquelle il donna le nom de Magdalena, et après avoir parcouru la côte de Carthagène, il termina son voyage sur les côtes de l'isthme où Colomb était parvenu par une route tout à fait opposée.

En janvier 1502, Ojeda fit son deuxième voyage à la Terre-Ferme, avec le titre de gouverneur de Coquivacoa; mais ce qui arrivait souvent à ces illustres aventuriers, il fut accusé, mis aux fers, et conduit par ses compagnons et associés en Espagne, où il put se disculper.

Après la mort de la reine Isabelle, dont la postérité reconnaît l'âme généreuse et les sentiments d'humanité, la cour de Madrid ne mit plus de frein à toutes les exactions qui furent commises dans ces pays. Leurs timides habitants, dépouillés de l'or et des perles qu'ils possédaient, furent parqués comme des trou-

peaux, transportés dans les îles et employés aux plus durs travaux, et bientôt les fatigues, les mauvais traitements, les maladies et la nostalgie firent disparaître la race des Caraïbes.

Je ne redirai pas toutes les péripéties de ce premier établissement ; je rappellerai seulement que cette côte fut divisée en deux provinces sous le nom de Nouvelle-Andalousie et de Castille d'Or. On leur donna pour gouverneurs Nimeza et Ojeda, qui avait pour lieutenant et alguazil mayor Juan de la Cosa, l'hydrographe qui l'avait accompagné avec Améric Vespuce dans son premier voyage.

François Pizarre, qui plus tard s'est fait une si grande réputation par la découverte du Pérou, était un des compagnons d'Ojeda, auquel il laissa le commandement de soixante Espagnols lorsqu'il fut obligé d'aller à Saint-Domingue chercher des renforts.

Après le départ d'Ojeda et de Nimeza, le capitaine Vasco Balboa, qui s'était défait adroitement de tous ses compétiteurs, parcourut, d'après les indications du cacique Panquiaco, le Darien et l'Atrato, dans le désir insatiable de chercher de l'or, et parvint à la cime des montagnes de l'isthme d'où il put enfin voir l'Océan Pacifique. Il fit faire halte à tout son monde, s'avança de quelques pas, et se prosterna, rendant grâce à l'Éternel de lui avoir accordé la faveur de contempler l'immense étendue de cet Océan nouveau, se trouvant récompensé largement de toutes ses peines pour avoir été le premier habitant du vieux monde qui ait aperçu cette mer. Il appela ensuite ses compagnons, qui se livrèrent à de telles démonstrations d'allégresse que les Indiens qui leur servaient de guides

se regardaient avec le plus grand étonnement. Ils élevèrent une pyramide et gravèrent sur l'écorce des arbres le nom de Castille en signe de prise de possession. Cette découverte eut lieu le 25 septembre 1513, un peu avant midi. Cette date rappelle une des époques les plus notables de la découverte de l'Amérique.

Les Espagnols employèrent tout le mois de septembre à traverser l'isthme depuis la courbure de Barreta, dans l'Atlantique, jusqu'au golfe de San-Miguel, dans l'Océan Pacifique.

Je ne suivrai pas l'auteur dans la relation des combats livrés par Balboa et ses compagnons. Le chapitre quatre de leurs découvertes relate tous ces faits et raconte l'expédition sortie d'Espagne aux ordres de Pedrarias Davila, nommé gouverneur de la Castille d'Or jusqu'à la mort de Balboa, que Davila fit périr sur un échafaud, et la fondation de Panama par le même Pedrarias Davila. Le cinquième chapitre contient le récit de la découverte des côtes du Choco et le départ de Pizarre pour le Pérou. La conquête de ce pays est racontée dans toutes les anciennes histoires, et surtout dans l'ouvrage si important, publié il y a quelques années, par MM. Baralt et Codazzi sur le Venezuela, 4 vol. in-8°.

Dans le *Bulletin* d'avril 1848, p. 239, M. Jomard a fait un rapport à la Société sur la carte de la Nouvelle-Grenade du colonel d'Acosta. Je ne répéterai pas ce que notre savant collègue a dit sur cette carte, la première dont le territoire de la Nouvelle-Grenade ait été l'objet. J'indiquerai seulement ici les limites extrêmes de ce grand État, situé dans une position fort importante sous les rapports physiques, géographiques,

politiques et commerciaux, traversé dans presque la totalité de sa longueur par des cours d'eau magnifiques : 1° la Madeleine (Magdalena), sur laquelle est établi aujourd'hui un service de bateaux à vapeur, qui portent jusqu'à Honda les marchandises et les voyageurs destinés pour Santa-Fé de Bogota ; 2° le grand affluent de la Madeleine, le Cauca ; 3° le Darien, qui relie, avec le canal de Novita et la rivière San-Juan, l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique.

La république est renfermée entre 12° 25' de latitude N. et 1° 25' de latitude S., et de 68°,30 à 85°,20 de longitude à l'O. du méridien de Paris.

La Nouvelle-Grenade, comme je l'ai dit plus haut, est appelée à de grandes destinées, car elle offre une des routes qui conduisent de l'Europe à la Chine, l'isthme de Panama. Mais cet État pourra-t-il résister à l'envahissement des États-Unis du nord de l'Amérique, à la prise de possession des bords du Chagres par l'Angleterre ? Je renvoie le lecteur à ce que j'écrivais en 1844, sur le passage des deux mers, dans le premier volume de mes *Voyages autour du monde*, p. 351.

Cependant, qu'il me soit permis de rappeler ici que j'ai traité *in extenso* dans ce volume les divers projets des passages divers de l'Atlantique à l'Océan Pacifique. Si j'ai écrit en 1844 que je croyais le passage par la rivière San-Juan et le lac de Nicaragua le plus facile dans l'avenir, j'ai été confirmé depuis dans mon opinion par bien des rapports de voyageurs. En vue de l'opportunité actuelle, qui me paraît résulter de la prise de possession de la Haute-Californie par l'Union de l'Amérique du Nord, et des richesses minérales de

ce pays, je crois devoir transcrire en partie une lettre de MM. A. de Barruel et C<sup>o</sup>, datée de San-Juan de Nicaragua, le 19 mars 1849, insérée dans le *Courrier des États-Unis* du 2 mai 1849, et reçue à Paris le 18 mai de la même année :

« Dans l'état actuel des communications ( et elles ne sauraient être plus informes ) entre le port de San-Juan de Nicaragua et le port de Realejo, sur l'Océan Pacifique, six hommes et quatre tonneaux de marchandises se rendent en quatorze jours, pour 200 piastres ou 1 000 francs à peu près, de l'un à l'autre, par la rivière San-Juan et le lac de Nicaragua. Or si, comme nous en sommes certains, les deux compagnies américaines, qui aujourd'hui sont en présence à San-Juan, emploient leurs capitaux et l'activité si connue des enfants de l'Union à améliorer les moyens de transport en utilisant la vapeur, on obtiendra une réduction considérable sur les prix actuels; en outre, le trajet pourra se faire en trois jours au plus. » La lettre ajoute que l'on doit repousser avec soin tous les renseignements qui viendraient indiquer comme impraticable la communication par l'Amérique centrale, car nous pouvons attester avec une profonde et intime conviction que cette communication est la seule facile sur tout le continent américain. Les ports de San-Juan et de Realejo sont des ports excellents, où l'air est d'une salubrité incontestable, salubrité qui existe sur toute la ligne.

D'après cette lettre, nous devons espérer que, dans peu d'années, un passage facile et prompt sera ouvert entre les deux Océans par cette voie.

L'espace que je dois consacrer à ce rapport ne me

permet pas de raconter ici tous les faits détaillés dans l'ouvrage de M. d'Acosta : la fondation de tant de villes, l'histoire de toutes les expéditions.

M. d'Acosta a consulté les meilleurs auteurs, compulsé les chroniques et les manuscrits ; il n'a épargné ni le travail ni le temps ; il cite tous les auteurs, toutes les personnes qui lui ont facilité les moyens d'acquérir toutes les notions dont il avait besoin , et dans ce nombre nous sommes heureux de retrouver les noms de nos collègues MM. Jomard , Ternaux-Compans , d'Orbigny , unis à d'autres noms chers à la géographie , comme ceux des Humboldt , des Irving , des Navarrete , des La Condamine , des Barthélemy de las Casas , des Prescott , des Restrepo , des Ulloa , des Baralt , des Codazzi , etc.

J'engage donc les lecteurs sérieux à consulter le livre de M. d'Acosta , qui leur offrira une riche mine à exploiter.

---



---

---

## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

---

PRÉSIDENCE DE M. DAUSSY.

---

*Séance du 6 juillet 1849.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président annonce la présence de M. Antoine d'Abbadie ; il félicite ce voyageur sur son heureux retour, et le prie de vouloir bien communiquer à la Société un aperçu de ses intéressantes explorations.

M. le docteur Bodichon, qui a résidé plusieurs années en Algérie, et qui a publié divers ouvrages sur cette contrée, assiste également à la séance. Sur l'invitation de M. le président, il communique à la Société le projet d'une exploration politique, commerciale et scientifique d'Alger à Tombouctou par le Sahara. La Commission centrale écoute cette communication avec intérêt et la renvoie au Comité du Bulletin. M. le doc-

teur Bodichon fait hommage en même temps de ses *Considérations* et de ses *Études sur l'Algérie et l'Afrique*.

M. Jomard dépose sur le bureau, au nom de M. Bartlett, secrétaire de la Société ethnologique américaine, le tome II des *Mémoires* de cette Société; il est prié d'en rendre compte.

Le même membre dépose le Rapport fait à l'Académie des sciences sur les travaux et le voyage de M. Lamare-Picquot dans le nord-ouest des États-Unis.

M. Vivien de Saint-Martin offre de la part de M. le docteur Beke un *Essai sur les sources du Nil*.

*Séance du 20 juillet 1849.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte Demidoff adresse à la Société les livraisons complémentaires de son Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, et il joint les Observations météorologiques faites en 1846 et 1847 à Nijné-Taouguisk (mont Oural).

M. de Paravey adresse une réfutation de l'opinion émise par M. Jomard que les peuples de l'Amérique n'ont jamais eu aucun rapport avec ceux de l'Asie. — M. Jomard présente quelques observations sur cette brochure.

A l'occasion d'une brochure anglaise, imprimée à Édinbourg, et qui a pour titre : *Essai sur les sources du Nil*, M. Antoine d'Abbadie fait observer que l'auteur s'est prévalu d'un passage du Rapport de M. Vivien de Saint-Martin pour déverser un blâme sur sa décou-

verte, qu'il qualifie de conjecture ; M. Antoine d'Abbadie ajoute que si sa découverte est conjecturale , l'opinion de l'auteur anglais est très conjecturale, car il place entre 3 et 5° de latitude nord une rivière dont la forme spirale ne se fonde sur aucun fait, sur aucun renseignement précis, ce qui est aisé à voir, puisque cette spirale hypothétique est sans autres détails que deux noms propres et quatre affluents innommés et tout à fait imaginaires.

M. d'Abbadie fait voir ensuite que si son frère et lui ont conclu que la source du fleuve Blanc est entre 7 et 8° de latitude nord, le voyage et les renseignements de M. d'Arnaud font toute la base de leurs raisonnements, et qu'on ne peut les attaquer sans donner un démenti formel à ce dernier voyageur.

Après avoir exprimé son regret de l'absence de M. le secrétaire général de la Commission centrale, à qui il convient de déclarer si la Société entend donner ce démenti, M. d'Abbadie trace un croquis de la presqu'île méditerranéenne de Kaffa, et fait voir que divers triangles établis par renseignements ne permettent pas de mettre la partie la plus méridionale du fleuve qui entoure Kaffa par 5° 51' de latitude, puisque Curcurra, marché sur les rives mêmes du fleuve, et point bien établi, est lui-même par 5° 36' environ, Curcurra étant lié d'un côté à Bonga et de l'autre à Wocho, montagne du Walamo. Cette montagne, relevée au théodolite de Liban, s'est trouvée à peu près au lieu que lui assignait le croquis par renseignements.

M. d'Abbadie termine en disant que, sans s'arrêter à relever d'autres erreurs au moins bizarres dans lesquelles l'auteur anglais s'est laissé égarer, il voudrait

**insister** sur les points ci-dessus mentionnés, et il **désire** à cet égard une discussion amicale, dont le **résultat**, quel qu'il soit, ne peut que tourner à l'avantage **de** la science.

*Séance du 17 août 1849.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard offre à la Société, de la part de l'auteur, M. Dussieux, une Géographie historique de la France, un Cours de géographie physique et historique, et un Atlas général de géographie physique, politique et historique.

Plusieurs recueils, offerts par diverses Sociétés savantes, sont également déposés sur le bureau. — La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs.

M. Antoine d'Abbadie lit une Notice géographique sur le haut fleuve Blanc, en réponse à un passage du rapport annuel présenté par M. Vivien de Saint-Martin à la séance générale du 14 janvier 1848.

La Commission centrale entend avec beaucoup d'intérêt la lecture de cette Notice et la renvoie au Comité du Bulletin, avec l'Esquisse qui l'accompagne.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 17 août.*

M. Louis-Étienne Dussieux, répétiteur d'histoire et de géographie à l'École spéciale militaire de Saint-

Cyr, membre correspondant des Comités historiques.  
M. Édouard FRAISSINET, collaborateur de M. de Siebold.

LISTE DES OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 6 juillet 1849.*

*Par M. le docteur Bodichon : Considérations sur l'Algérie. Paris, 1845. 1 vol. in-8°. — Études sur l'Algérie et l'Afrique. Paris, 1847. 1 vol. in-8°.*

*Par la Société ethnographique américaine de New-York : vol. II de ses Transactions. New-York, 1849.*

*Par M. le docteur Beke : An Essay on the sources of the Nile in the mountains of the Moon. Edinburgh, 1848. Broch. in-8°.*

Rapport de MM. Cordier, Payen et Gaudichaud sur un Mémoire de M. Lamare-Picquot, relatif aux résultats scientifiques de son dernier voyage dans l'Amérique septentrionale, et à l'introduction en France de deux plantes alimentaires, le *Psoralea esculenta* et l'*Apios tuberosa*. (Extrait des comptes rendus des séances de l'Académie des sciences. Juin 1849.)

*Par les auteurs et éditeurs : Journal d'éducation populaire. Mai 1849. — Séances et travaux de l'Académie de Reims. N° 13, années 1848-1849. — Bulletin spécial de l'institutrice. Juin 1849. — Bulletin de la Société géologique de France. Juin 1849. — Recueil de la Société polytechnique. Mai 1849. — Annales de la propagation de la foi. Juillet 1849.*

*Séance du 20 juillet 1849.*

*Par M. le comte Demidoff* : Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie. 13°, 14°, 15°, 16° et dernière liyr. — Observations météorologiques faites à Nijné-Taguilsk (mont Oural) en 1846 et 1847. Broch. in-8°.

*Par M. le chevalier de Paravey* ; Réfutation de l'opinion émise par M. Jomard, que les peuples de l'Amérique n'ont jamais eu aucun rapport avec ceux de l'Asie. (Extrait des Annales de philosophie chrétienne. Mai 1849.)

*Par les auteurs et éditeurs* : The Journal of the Indian Archipelago and eastern Asia. Mars et avril 1849. — Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure. 1<sup>er</sup> trimestre de 1849. — Bulletin spécial de l'Institutrice. Juillet 1849. — Journal des travaux de l'Académie nationale agricole, manufacturière et commerciale. Mai et juin 1849.

*Séances du mois d'août.*

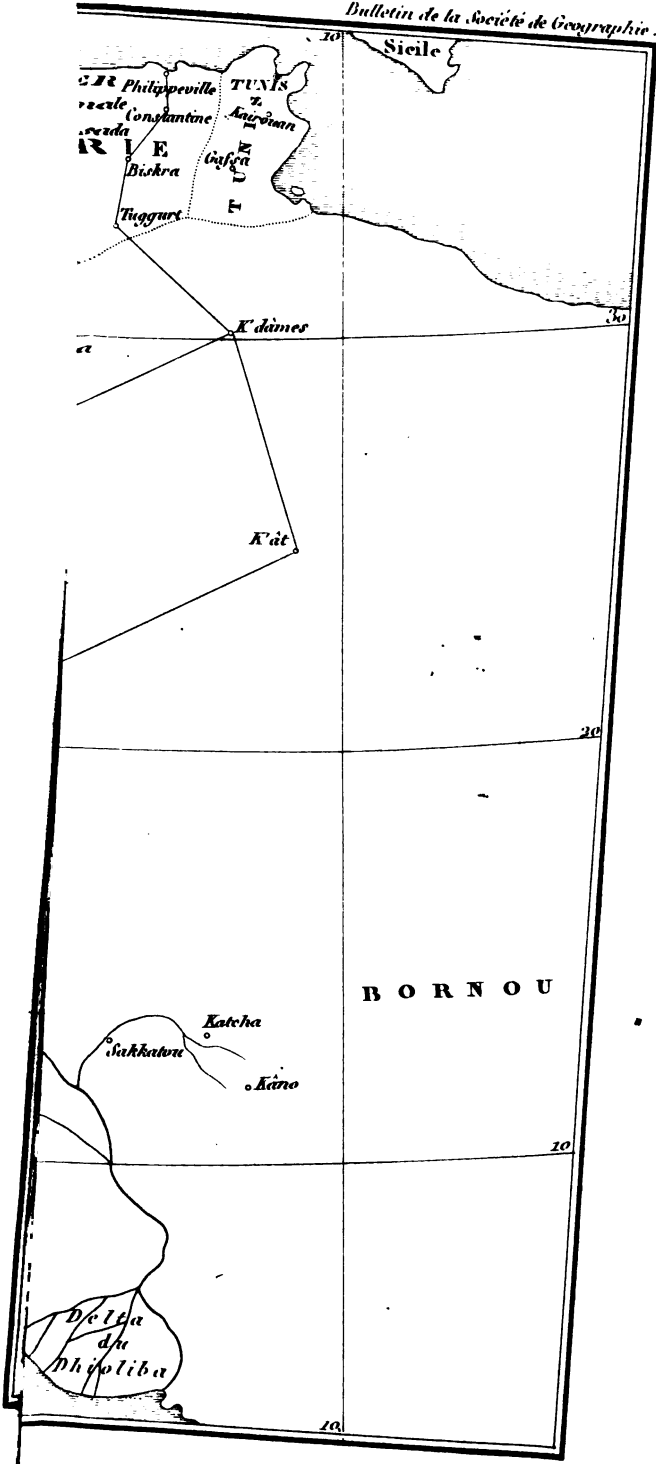
*Par le ministère de l'agriculture et du commerce* : n° 444 à 455 des Documents sur le commerce extérieur.

*Par M. Dussieux* : Géographie historique de la France, ou Histoire de la formation du territoire français. Paris, 1843. 1 vol. in-8°. — Cours de géographie physique et politique à l'usage des aspirants à l'École de Saint-Cyr. Paris, 1846. 1 vol. in-8°. — Atlas général

de géographie physique, politique et historique  
27 planches in-fol.

*Par les auteurs et éditeurs :* Journal de la Société royale géographique de Londres. 1<sup>re</sup> Partie de 1. — Bulletin de la Société géographique de France. 2 cahiers. — Journal asiatique. Juin 1849. — Journal des missions évangéliques. 7<sup>e</sup> livr. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Avril 1849. — Journal d'Éducation populaire. Juin. — Bulletin de l'Institutrice. Août et septembre. — Séances et travaux de l'Académie de Reims. N<sup>os</sup> 14 à 17. — Programme du concours ouvert pour l'année 1850, par l'Académie de Reims. — Mémoire sur les Sociétés de secours mutuels et les caisses de retraites pour les classes laborieuses, par la Société libre du commerce et de l'industrie de Rouen.

Philippe  
nate  
R. V. E.  
Bis  
Tug





TO NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1849.

---

### PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

**LA HONGRIE.** Sa situation géographique; son étendue; ses steppes; sa population et ses divers habitants, avec leurs mœurs et coutumes; ses idiomes; son gouvernement; les élections; villes et rivières; routes dans les steppes; Rakos et paysans; industrie; costumes; vallée d'Eger; Marmatie; salines, forêts et autres produits, etc.

(Résumé rédigé d'après plusieurs relations de voyages récents; par M. ALBERT-MONTÉMONT, membre de la Commission centrale.)

Avec une carte de la Hongrie, dressée par M. BINETEAU.

La lutte récente que la Hongrie a soutenue contre l'Autriche, pour conserver ses droits de nation, a excité au plus haut point la sympathie des peuples, et à l'occasion de cette lutte héroïque, terminée par l'intervention colossale de la Russie, différents voyageurs ont publié de curieux articles, notamment un écrivain français, M. de Gérando, dont les fragments nous ont paru mériter une analyse particulière. Avant de nous

en occuper, nous offrirons d'abord une idée générale de cette vaste contrée, éminemment guerrière, et l'une des plus intéressantes de l'Europe orientale.

La *Hongrie*, royaume dépendant de l'empire d'Autriche, est située par 44°-24' long. E. et 44° 20'-49° 10' latit. N. Elle est bornée au nord par la Gallicie ou les monts Carpathes; à l'est, par la Buckowine et la Valachie ou la Turquie occidentale; au sud, par la Serbie turque; et à l'ouest, par la Styrie et la Moravie, où la rivière Morawa ou March forme limite naturelle. Ce pays, de 190 lieues de long sur 107 de large, passe, dans sa partie sud-est, pour la région la plus fertile de l'Europe; elle produit du froment, du riz, du maïs et autres céréales; elle a de gras pâturages, et plusieurs districts où l'on récolte d'excellents vins, entre autres le fameux vin de Tockai. La partie nord, où se développent les monts Carpathes, est généralement beaucoup moins, sous ce rapport, favorisée de la nature; mais elle a de vastes forêts où l'on remarque de gigantesques sapins et autres bois de construction, comme aussi elle présente de grandes richesses minérales. La partie qui touche à la frontière turque est organisée sur un pied militaire; le Transylvain et le Croate, qui sont de fait habitants de la Hongrie, manient de la même main la charrue et le mousquet.

Naturellement nous ne présentons pas ici une description de la Hongrie sous ses divers rapports; nous n'offrons que des indications principales et dans le seul objet de faire mieux comprendre à nos lecteurs les aperçus que nous allons placer ci-après sous leurs yeux. Nous passerons sous silence plusieurs accidents naturels, et nous nous bornerons à rappeler ce qui

sera le plus propre à fixer l'attention, sans non plus nous astreindre à un classement rigoureux dans nos aperçus, parce que nous reproduirons les faits seulement à mesure qu'ils nous seront offerts par les écrivains qui les ont recueillis.

Les principales *rivières* de la Hongrie sont le Danube et la Theiss. Le *Danube* (*Donau* en allemand et *Duna* en hongrois) entre en Hongrie à l'instant où il reçoit à sa gauche la rivière de March ou Morave. Il reçoit à sa droite la Drave et la Save, qui viennent, l'une de la Styrie et du Tyrol, et l'autre de l'Illyrie; à sa gauche, la Theiss, qui vient du Marmaros et de la Buckowine, et qui, selon les Hongrois, contient autant de poisson que d'eau.

La Theiss sépare la Hongrie orientale de la Hongrie occidentale. Le Danube traverse la haute et basse Autriche, la Hongrie dans le sens du nord-ouest au sud-est, sépare l'Esclavonie de la Hongrie et les confins militaires hongrois de la Serbie; il entre à Orsova, dans l'empire ottoman, pour aller joindre la mer Noire, après un cours d'environ 600 lieues.

Les principales *villes* de la Hongrie sont les suivantes : *Bude*, l'*Ofen* des Allemands, sur la rive droite du Danube, vis-à-vis *Pesth*, située sur la rivière gauche, à laquelle la réunit un pont en fil de fer. Bude a près de 100 000 habitants, tandis que Pesth n'en compte que 60 000. Bude est la résidence du palatin ou vice-roi de Hongrie; mais Pesth, assise au milieu d'une plaine sablonneuse, est la plus belle ville du royaume. Vient ensuite *Debreczin*, ville éminemment industrielle, peuplée de 40 000 habitants, mais qui n'a ni sources d'eau potable, ni bois de chauffage, ni maté-

riaux de bâtisse ; elle doit sa vie à ses manufactures ; elle est en quelque sorte le chef-lieu de la Hongrie orientale. Elle a une académie célèbre et une bibliothèque de plus de 20 000 volumes. Dans la Transylvanie est *Hermanstadt*, chef-lieu des confins militaires, qui réunit environ 20 000 âmes. Enfin, *Presbourg*, la *Posony* des Hongrois, sur la rive gauche du Danube, plus rapprochée de Vienne, et peuplée de 45 000 âmes, est le siège de la *diète* ou assemblée nationale de Hongrie, diète qui se divise en haute et basse chambre ou *table*, à peu près comme le parlement d'Angleterre,

La Hongrie renferme aujourd'hui une *population* de plus de 15 millions d'habitants, répartis comme il suit ; savoir :

ÉTENDUE.	POPULATION.
Hongrie propre. . . . .	6 169 l. c.      12 000 000 hab.
Transylvanie . . . . .	685              1 700 000
Limites militaires. . .	863              976 000
Dalmatie . . . . .	274              350 000
. Totaux. . . . .	7 991            15 026 000

On comprend sous le nom de Hongrie la haute et la basse Hongrie, c'est-à-dire la montagne et la plaine, avec leurs annexes inséparables ; la Croatie, la Sclavonie, le Banat et la Transylvanie. Tout ce vaste territoire constitue, depuis dix siècles, le royaume de Hongrie, que régit une même administration, et dont les limites sont nettement marquées par des rivières profondes et la chaîne des Carpathes.

Ce royaume de Hongrie est indépendant de l'Autriche, bien qu'il fasse partie de l'empire. Lorsqu'en

1526 la diète de Hongrie offrit la couronne à Ferdinand I<sup>er</sup>, il ne la reçut qu'en jurant la constitution. Un écrit, récemment publié par M. le comte Ladislas Teleki, a établi clairement cette indépendance politique; et c'est pour ne l'avoir plus respectée que l'Autriche a été entraînée dans la lutte sanglante qui a, comme je l'ai dit en commençant cette analyse, fini par l'intervention moscovite.

La *langue* hongroise est la langue administrative du pays; c'est l'idiome national; les hommes des différentes races sont d'autant mieux disposés à l'apprendre qu'il n'a ni dialectes ni patois. Le paysan hongrois ou magyar ne parle que sa langue propre, à laquelle il tient surtout par dignité, et le reste des paysans parle deux langues, partout où les races vivent en contact. Ce qui assure la suprématie de la race hongroise proprement dite, c'est qu'elle forme une masse compacte et occupant la plaine, avec son sol fertile, tandis que les Slaves sont dispersés dans les montagnes et dans des lieux moins favorisés de la nature. Les Slaves, observe M. de Gérando, se pressent dans leurs montagnes stériles; contraints de descendre dans la plaine, ils s'y magyarisent rapidement, et un jour les steppes nourriront une population double de celle d'aujourd'hui, c'est-à-dire d'au moins dix millions d'habitants.

Sous l'ancienne monarchie, les lois furent rédigées en latin; mais la langue du gouvernement n'était autre que la langue hongroise, et elle devint obligatoire pour tous les agents des services publics; ce qui fit que bientôt le latin s'effaça devant l'idiome populaire, lequel est aussi la langue de la diète, de la chan-

cellerie, des tribunaux et de toutes les administrations provinciales.

Après l'idiome hongrois vient l'allemand, parlé par les colons autrichiens et souabes. Il y a ensuite le valaque, parlé par les paysans valaques; enfin les dialectes slaves, sous les noms de slovaque, ruthène, croate, rascien, vinde, etc. Aux grandes foires de Hongrie, les Slaves des différents dialectes s'entretiennent en hongrois. Cependant il y a des villages habités par des Hongrois, des Allemands et des Slaves où, par tolérance, le service religieux se fait alternativement dans les trois langues. Ces cas sont moins communs toutefois qu'on ne le penserait d'abord, car la Hongrie est presque entièrement protestante.

La Hongrie renferme deux des plus grandes plaines de l'Europe : l'une, longue de 40 lieues et large de 25, embrasse la partie de la Hongrie occidentale bornée par les montagnes de l'Autriche à l'ouest, celles du comté de Nertia au nord et le Bakony au sud-est; l'autre, longue de 120 lieues et large de 80, forme la basse Hongrie et présente en grande partie un désert salin et sablonneux, terminé vers le Danube et la Theiss par d'immenses marais. Ces plaines sont ce qu'on appelle proprement les *steppes* de Hongrie, et c'est sur elles que M. de Gérando a tracé des descriptions si riches de vie et d'intérêt. C'est d'elles maintenant que nous allons parler, après avoir ajouté toutefois que, dans le centre de la Hongrie, où domine la race des Magyars, éclatent surtout un amour invincible d'indépendance et de liberté, l'énergie du sentiment national et le talent militaire. Disons encore que, chevaleresque, loyal, désintéressé, hospitalier, orgueilleux

autant que digne et généreux, le Magyar a gardé son caractère distinctif, sans le laisser énerver ou changer par les séduisants avantages de la civilisation, à laquelle, du reste, il n'est resté nullement étranger.

Dès qu'on entre en Hongrie, ce qui frappe tout d'abord, c'est le désert; ce sont ces plaines ou steppes infinies qui se déroulent sous un ardent soleil, et où brillent, durant le jour, le mirage, et, pendant la nuit, les feux des caravanes; ce sont, autour des steppes, d'impénétrables forêts, des monts sauvages dont le faite ne fut jamais foulé sous les pas de l'homme. Partout, dit M. de Gérando, partout on aperçoit couchés sur des prairies sans limites d'innombrables troupeaux de chevaux, de bœufs, de buffles, comme en ont les peuples pasteurs et nomades; çà et là se découvrent de rares et grands villages formés de maisons basses, blanches, alignées comme des tentes. Ceux qui les habitent ne composent pas une nation, mais vingt peuples divers et restés séparés, comme si, venus d'hier, ils allaient les uns et les autres chercher une terre nouvelle. Autour de ces bivouacs, ajoute notre voyageur, s'étendent des champs cultivés, où la fertilité du terrain supplée au travail de l'homme. Ici, les habitants ont gardé l'attitude qu'ils avaient pendant dix siècles de guerre; c'est presque le silence d'un camp qui repose ou s'agite le lendemain d'une grande bataille. Aujourd'hui encore le pâtre ou le cavalier, vivant au milieu de ses troupeaux, dans les vastes plaines qu'arrose le Danube, et le laboureur cultivant le sol en moustaches et en éperons, sont les vrais fils de ces guerriers magyars qui arrivèrent, il y a dix siècles, des steppes de l'Asie, les armes à la main.



Si de l'aspect du sol le voyageur se reporte sur les *habitants*, il trouve à l'ouest les Allemands, qui, venus de l'Autriche en Hongrie, ont un reflet des deux pays sur la limite desquels ils sont placés. Hongrois par le costume, ils sont restés Souabes d'allure, et on les voit porter très pacifiquement, comme l'observe M. de Gérando, l'habit à la hussarde, qu'ils ont adopté. A l'est, vers la Transylvanie, habitent les Valaques, fils des colons implantés en Dacie par Trajan. Ce peuple, dit le même auteur, a pris quelque chose aux nations qui l'entourent, et il y a de l'oriental dans ces Romains en bottes rouges, aux vêtements de toile brodée, aux cheveux nattés et entremêlés de monnaies. Enfin, les Slaves du Danube ont emprunté aux Turcs le vêtement et le langage; ceux qui habitent la Hongrie propre ont le costume et quelques traits des Magyars; vers la Styrie, ils reparaissent avec l'habit allemand : des deux côtés cependant c'est le même sol et le même peuple.

Les *Slaves* habitent les montagnes qui, au nord et au sud, entourent la Hongrie. Ils comprennent, comme nous l'avons dit, les Slovaques, les Ruthènes ou Ruthéniens, qui habitent le nord; les Vindes, les Croates et les Illyriens, qui demeurent au sud. Chaque tribu a son dialecte. Parmi ces peuples se trouvent quelques milliers de Grecs et de Français. Il y a aussi des Juifs, dont le nombre s'accroît en Hongrie depuis qu'on a voté pour eux des lois favorables; ils sont dispersés sur toute la surface du sol, sans occuper proprement de territoire. Ils portent la robe et le cafetan, et ont invariablement la barbe longue. Il y a de plus des Gitanos ou Bohémiens, qui viennent ajouter à la race juive leurs mœurs étranges et vagabondes.

- Les *Hongrois* ou *Magyars*, comme ils s'appellent dans leur langue, forment la classe la plus nombreuse et ont donné leur nom au pays dont ils firent la conquête dans le ix<sup>e</sup> siècle. Fidèles à leurs goûts asiatiques, ils prirent pour eux les steppes, qui sont le centre de la Hongrie. Doués d'une extrême énergie, ils ont dans leur mouvement civilisateur entraîné toutes les autres races. Ils ont aussi attiré les Allemands, mais en les tenant toujours en une sorte de tutelle. Pacifique par nature, l'Allemand est inoffensif et soumis; au contraire, le Hongrois, botté et éperonné, est toujours prêt à monter à cheval; l'Allemand est assez négligé dans sa mise, mais le Hongrois est toujours vêtu de manière à flatter la vue; l'Allemand, fermant sa porte un peu en égoïste, jouit discrètement de ce qu'il possède, mais le Hongrois, hospitalier, accueille vivement le voyageur, et ne reste indifférent à rien de ce qui peut l'intéresser ou l'émouvoir; l'Allemand a une patrie partout où il se trouve bien, tandis que le Hongrois s'attache avec une ardeur filiale au sol si propre à cette vie libre qui lui rappelle le berceau de ses pères. Il honore le courage, ne raille ni le fou ni l'idiot, et assiste avec empressement le malheureux.

M. de Gérando, qui a parcouru en tous sens la Hongrie, ne fait pas l'éloge des *routes* de ce pays. On y verse fréquemment, et comme la population est rare en proportion de l'étendue du sol, on y passe bien des heures avant de pouvoir obtenir du secours. Autour de vous, dit-il, aussi loin que se porte la vue, nulle trace humaine; devant et derrière vous, comme à droite et à gauche, des marais, des flaques d'eau, un

sol détrempé ; à quelques pas en avant, un torrent rapide dont le pont est emporté, et nul moyen de traverser. La nuit vient, et avec elle la faim et les loups. Il est vrai qu'à cheval, dans les steppes, on peut, à la rigueur, dit M. de Gérando, se passer de chemins. On galope sur les prairies à travers champs, on franchit les torrents et on se rit des obstacles. Le besoin des routes se fait sentir davantage dans les montagnes, surtout à la saison des pluies. Du reste, les allants et venants s'aident vite et réciproquement. Les marchands établis en Hongrie s'excusent de la cherté de leurs denrées sur la difficulté des chemins qu'ils ont dû parcourir. Mais nul ne se plaindra de pillards, il n'en existe pas en Hongrie ; il s'y trouve seulement ce que les Hongrois appellent de *pauvres garçons*, bandits de profession, qui errent surtout dans la forêt de Bakony, en bandes organisées. Ce sont bien quelquefois de prosaïques voleurs qui détoussent les passants ; mais le plus souvent ce sont de vrais Mandrins artistes, qui se contentent des riches habits et des belles armes qu'ils ont pu ravir.

Mais dans la route, l'accueil que l'on reçoit aux haltes ou relais dédommage amplement des fatigues du voyage. L'hôte et l'hôtesse vous tendent une main amie ; on se repose au milieu de l'abondance et de la joie ; puis on repart, muni de bons conseils et de bonnes provisions. Les habitants des lieux difficiles à passer vous aident d'ailleurs dans la mauvaise saison, comme en un temps de calamité publique ; et cette attente de secours rend le voyageur plus intrépide ou plus insouciant. Ces secours se manifestent le plus vivement aux époques des inondations, où l'on navigue

de lac en lac, où la prairie disparaît sous les eaux, où les humbles ruisseaux deviennent presque des fleuves. Il y a en outre à braver les cousins et les mille autres insectes qui vous suivent au-dessus des plaines submergées, et ne vous laissent aucun repos.

Après avoir décrit ces diverses pérégrinations dans les steppes de Hongrie, M. de Gérando nous initie, dans un de ses fragments, aux formes du gouvernement hongrois. Rappelons quelques traits de son esquisse sur une *élection*.

C'est l'élection, dit-il, qui en Hongrie investit les citoyens des fonctions municipales. Le comitat ou département est administré par des magistrats choisis tous les trois ans, et que préside un comte nommé par le pouvoir exécutif. Avant 1848, les droits électifs étaient l'apanage des nobles; il est vrai que par nobles on entendait 8 à 900 000 laboureurs : aujourd'hui règne le suffrage universel, et la Hongrie a, comme l'Espagne, une noblesse démocratique.

A la réélection des magistrats municipaux, on voit arriver à Pesth un grand nombre de petites voitures de paysans qui amènent la noblesse des campagnes. Elles forment de longues files, distribuées par villages, et en tête desquelles chevauchent les notables de l'endroit, le sabre au côté, escortant une bannière aux couleurs nationales, où sont inscrits les noms des candidats portés par le village. Quelques villages ont leur musique sur des charrettes légères, et tout cela défile devant l'hôtel du comitat. Après le défilé, on joue l'air national; les candidats haranguent la foule; on va aux voix, et chaque élu est proclamé aux acclamations de la majorité.

• Notre voyageur passe en revue les traditions populaires de la Hongrie, lesquelles perpétuent le souvenir des immortelles guerres qu'elle a soutenues contre les Turcs, ou bien encore retrace l'histoire des pérégrinations nomades de ce peuple guerrier. Les bergers hongrois sont particulièrement chargés du dépôt de ces traditions, qui sont plus ou moins bizarres, plus ou moins poétiques et attachantes.

M. de Gérando parle ensuite des champs de *Rakos*, plaine ou steppe à l'entrée de laquelle est bâtie la ville de Pesth, et qui se déroule entre le Danube, Belgrade et la Transylvanie. C'est dans cette plaine que se réunissaient jadis les diètes nationales, qui choisissaient les rois et décrétaient la guerre. Ces diètes se composaient de la foule des nobles, c'est-à-dire des guerriers ou hommes portant les armes; mais avec les rois ont disparu les diètes du *Rakos*; le gouvernement autrichien a fini par ne plus les respecter. Le nom de *Rakos* résume encore toutes les gloires et toutes les douleurs de la Hongrie.

Un chapitre de l'ouvrage de M. de Gérando est consacré aux *paysans* hongrois. Leur langage est rempli de métaphores. Un paysan hongrois appelle sa femme sa rose, sa colombe, sa perle. Il dira de la fièvre : Elle a voulu me visiter, et je ne lui ai pas donné à boire. Un aveugle dira : La lumière de mes yeux s'est éteinte subitement. En un mot, le Hongrois orne ses paroles comme ses habits; chez lui, la phrase la plus courte aura son épithète. La langue hongroise, comme toutes les langues orientales, est cérémonieuse et polie à l'excès; elle est en même temps, et toujours, remplie de dignité.

En parlant de l'*industrie* hongroise et de l'adresse des habitants, M. de Gérando rappelle que ce peuple fabrique lui-même, et avec goût, les objets qui lui sont nécessaires; les Hongrois sont bottiers, tailleurs, armuriers, selliers, maçons, chapeliers. Tout ce qui sert à l'habillement de l'homme, à l'équipement du cheval et à l'ameublement de la chaumière est confectionné par eux. Mais ils ne cherchent pas à perfectionner leurs produits; la selle faite de nos jours est en tout semblable à celle qui fut apportée d'Asie, et la forme de la chaumière est demeurée la même, ainsi que les vêtements. L'artisan travaille sous le chaume, et pour ne pas rompre avec le soleil, il a toujours une vigne ou une prairie. Il y a des échanges de produits pour tenir lieu d'argent comptant. Dans toute la Hongrie, on fabrique, pour contenir l'eau, des vases de terre vernie d'un pied de haut et terminés par un col étroit. On les achète en les remplissant de blé; le vendeur prend les grains, et l'acquéreur emporte le vase.

Le *costume* hongrois est parfaitement approprié aux mœurs du peuple qui l'a adopté et au climat qu'il habite. C'est un bonnet en forme de shako ou un chapeau de feutre à coiffe basse et au bord large; la poitrine est couverte d'une chemise de toile, ouverte, dont les manches sont pendantes et constamment agitées par le vent. Le paysan hongrois se serre les reins dans un pantalon de même étoffe, très ample, plissé à la taille, frangé à l'extrémité, et qui rejoint la botte; il a sur son épaule, soit une pelisse de peau de mouton, décorée d'ornements en cuir de couleur, soit un manteau blanc brodé de rouge. Ce vêtement ne le quitte jamais, et c'est ainsi qu'il peut impunément braver le

froid ou l'intempérie des saisons. On rencontre en chemin le notable du village qui chevauche gravement au petit trot de son cheval, vêtu en hussard, ayant à son côté son arme indispensable, le large sabre recourbé, large comme la main et dont la poignée figure une croix; des pistolets à l'arçon de sa selle; et il est enveloppé d'un manteau de drap blanc, dont le collet, tombant en carré sur le dos, brille orné de broderies de diverses couleurs. Le bleu foncé est la couleur favorite du Hongrois, et souvent de grands rubans pendent à son chapeau de feutre, dont les bords se relèvent parallèlement à la coiffe, comme pour figurer un turban.

Le paysan hongrois a une grande dignité de geste et de maintien. Elle dénote en lui l'estime de soi, sentiment qui, à une heure donnée, lui fait accomplir de grandes choses. Dans le village, la femme appelle son mari *mon seigneur*, et ne le tutoie pas. Les enfants disent : Seigneur père. La chaumière du paysan hongrois est son empire; il y règne, obéi et respecté et se faisant respecter par tous, lui et les siens. Sa femme sent en lui un appui fidèle; elle l'aime pour ses qualités héroïques. Elle-même est brave et forte. En outre, le besoin d'air et d'indépendance est toujours ce qui caractérise le paysan hongrois; il lui faut de la liberté et le vent des steppes; il se déplairait dans le repos et l'abri des villes.

Le vieil adage qui veut que les Hongrois naissent à cheval reçoit surtout son application, dit M. de Gérando, dans les plaines de la Cumanie. La première chose que sait faire un enfant, c'est de grimper sur un cheval et de l'éperonner. C'est à cheval qu'il va apprendre à lire, quand l'école est dans le village voisin.

Durant la leçon, l'animal paît dans la prairie commune. Au sortir de l'école, l'enfant siffle sa bête, la monte à poil comme il est venu, et regagne au galop la maison paternelle. Comme nouveau trait caractéristique, ajoutons que le Hongrois, à l'instar des Orientaux, est fort prodigue de politesses et de cérémonies, et que chaque paysan a le don de faire des discours. Il aime également la musique, mais la musique guerrière, qui électrise et porte l'âme à l'enthousiasme pour la patrie.

Dans la seconde partie de ses fragments, M. de Gérando s'étend avec une sorte de complaisance sur la vallée et la ville d'*Eger*, voisines du *Matra*, la cime la plus élevée de la chaîne des Carpathes. Offrons à nos lecteurs un extrait de la description qu'il a donnée de ce lieu pittoresqué :

« On arrive, dit-il, à *Eger*, de *Gyongyos*, en passant par de vertes collines et de jolis bois de chêne. La terre, jusque là, est légèrement accidentée. C'est un sol transitoire entre les steppes qui se développent au sud, et les Carpathes qui se dressent au nord. La ville s'étend au bas des montagnes, dans une cavité formée par des plaines inclinées : la situation en est heureuse, engageante ; aussi fut-elle fondée de bonne heure. Tout porte à croire qu'elle existait déjà à une époque fort reculée, et l'on est convenu d'y placer l'antique *Candanum*. L'aspect d'*Eger* ne manque pas de grandeur. Les tours des églises, qui se voient de loin, et les glorieux débris du fort qui s'écroule, donnent à la ville quelque chose d'imposant, tandis que les bouquets d'arbres qui verdoient çà et là, au centre et autour des habitations, les coteaux qui les avoisinent et



les hautes montagnes qui s'élèvent au delà, animent et diversifient le tableau. Comme toute bonne ville hongroise, Eger finit de tous côtés en quelques rues longues et sablées, qui grimpent comme des rues de villages au flanc des collines, et contiennent une bonne partie de la population.

» A l'entrée d'Eger se trouvent plusieurs grands jardins qui servent de promenades publiques. Ils s'étendent sur le versant d'une colline et aboutissent à une vaste pelouse plantée de gros arbres. Près de là se trouvent quelques sources minérales. L'une d'elles forme un véritable étang où l'on vient laver le linge et se baigner. Quel que soit l'état de l'atmosphère, le niveau et la température de l'étang ne varient jamais. Un torrent, l'Egerviz, qui arrose la ville, est traversé par un vieux pont de pierre qu'ornent des statues rongées par les années. Ce sont des figures de saints et de guerriers, à longue barbe, portant tous, les bienheureux comme les soldats, le costume hongrois. Une église, qui appartient, dit-on, aux Templiers, sert aujourd'hui de magasin militaire.

» La cathédrale, achevée il y a peu d'années, n'est qu'un pastiche des basiliques italiennes, sans grandeur ni inspiration. En Hongrie, les églises qui remontent au moyen âge ont un style qui tient à la fois du gothique et du byzantin : mélange qu'explique la situation géographique du pays. Celles de date plus récente sont régulièrement surmontées de coupoles élevées et recouvertes d'un métal brillant. Placez le croissant sur la fine aiguille de fer qui s'élance du sommet de la coupole, et vous croirez voir une mosquée. Cela se retrouve d'un bout du pays à l'autre,

dans les plus humbles hameaux comme dans les plus grandes villes. Les églises d'Eger, qui passeraient inaperçues, doivent à ces clochers étranges quelque chose de pittoresque, une physionomie orientale qui attire les regards.

» Quelques édifices publics s'élèvent çà et là au milieu des places et du sein des maisons basses qui forment la ville : c'est d'abord le palais épiscopal, puis la maison du comitat, où l'on garde les effets nécessaires pour armer sur-le-champ mille hussards. On voit encore un collège créé pour les écoliers pauvres, puis un lycée.

» Les Turcs, qui occupèrent Eger durant près d'un siècle, y avaient élevé des mosquées. Il ne reste plus de leur passage qu'un charmant minaret, d'une grande légèreté, que des pèlerins de Constantinople viennent visiter annuellement. Ils montent religieusement l'escalier en spirale pratiqué dans le minaret, et font trois fois le tour de la plate-forme étroite et sans balustrade qui la termine. On a couvert d'un toit cette colonne révérencée des musulmans, qui allait tomber en ruine. La coupole métallique qui la surmonte porte un crois-sant de cuivre, et au-dessus du signe infidèle une croix étend ses bras de fer, comme pour attester le triomphe du christianisme, dernière et inutile douleur réservée aux pèlerins musulmans. Autour de ce modeste représentant de l'islamisme tombé, dix églises, trois chapelles et neuf cloîtres élèvent fièrement leurs tours et leurs clochers. »

M. de Gérando nous offre aussi des détails piquants sur la cérémonie à laquelle donne lieu l'entrée en

charge des *comtes suprêmes*, en Hongrie ; cette cérémonie, qu'il serait trop long de rappeler ici, se termine toujours par un banquet et de brillantes illuminations. Notre explorateur passe ensuite en revue les richesses minérales de la *Marmatie*, comitat situé à l'angle nord-est de la Hongrie, fameux par ses monts agrestes, ses belles salines, ses eaux minérales, ses forêts séculaires, ses profondes vallées et ses rivières, dont quelques unes, comme la Theiss et la Viso, roulent des paillettes d'or. C'est là surtout que le voyageur est dispensé de mettre le pied dans une hôtellerie ; l'hospitalité hongroise se déploie à sa vue et ne permet pas qu'il échappe aux cordiales prévenances dont il devient l'objet.

Parmi les *salines de la Marmatie*, M. de Gérando a visité notamment celles de Szlatina et de Ronaszek ; et voici ce qu'il en rapporte :

« L'aspect d'une mine de sel est un spectacle saisissant. Il y a toujours quelque chose d'imposant à quitter le soleil pour s'enfoncer, dans le sein de la terre, dans un monde inconnu. Mais ce voyage mystérieux prend un caractère magique, alors qu'on s'aventure dans ces salines profondes dont la main de l'homme a fait une œuvre admirable. Ce ne sont plus ces galeries étroites et basses, prisons humides où l'homme poursuit à grand'peine la veine d'or qui fuit capricieusement dans le roc. Le travail de l'ouvrier consiste à extraire, à ses côtés et à ses pieds, la plus grande quantité du sel qui l'entoure ; il en résulte que les voies et les salles souterraines vont toujours s'agrandissant. De là les gigantesques proportions de ces voûtes immenses et sonores, dont les parois, ici veinées comme le marbre,

là blanches comme l'albâtre, réfléchissent en gerbes brillantes la flamme qui les éclaire.

» J'avais vu en Transylvanie des mines d'une exquise proportion, dont les murailles granitiques se joignaient en ogive, de façon à figurer une cathédrale souterraine. La perfection de la forme assignée à ces nefs, lorsqu'elles étaient désertes et silencieuses, bannissait loin de l'esprit toute idée de lucre et de commerce, et l'on se persuadait qu'une grande pensée, comme celle qui éleva les Pyramides, avait creusé ces temples.

» Les mines de Szlatina n'ont pas la même régularité, mais elles sont plus grandioses. Il y a là jusqu'à trois voûtes colossales qui se touchent et se succèdent. Les murs n'en sont pas taillés avec cette symétrie que l'on remarque ailleurs. Ça et là, du haut en bas, s'ouvrent des cavités profondes, se montrant comme de capricieuses sculptures de géant. La voix et la lumière, qui se perdent entre ces arêtes, produisent des échos formidables et de surprenants effets d'ombre. On avait eu l'intention de dessiner d'un bout à l'autre, par des traînées de lumière, les contours des mines et les figures bizarres qui s'offrent à l'œil. La lueur tremblante qui s'échappait des flambeaux semblait animer les murailles en projetant au loin, et en l'agitant, l'ombre des corps voisins. A l'extrémité, et de toute la hauteur des voûtes, se dressait, comme le tombeau vénéré de cette nécropole, une majestueuse pyramide, monument digne de cette cité souterraine, œuvre d'art taillée dans le sel, et qui croît toujours à mesure que le sol s'abaisse. En levant les yeux, on apercevait à une hauteur prodigieuse un point blanc, une lueur vive, devant laquelle se mouvait parfois quelque chose comme une

feuille. C'était l'ouverture de la mine, sur le bord de laquelle des hommes se penchaient.

» Tout s'illumina soudain, les cavités sombres, les arêtes brillantes, la pyramide et les veines marbrées des murs, quand on mit le feu à des bûchers élevés à dessein, de distance en distance, lesquels se consumèrent en grondant comme la foudre. Ce spectacle était plein de grandeur et de majesté, et il devint véritablement féerique lorsque nous quittâmes la mine. Nous étions descendus par les escaliers de bois suspendus au flanc des murailles; nous remontâmes en nous faisant hisser jusqu'à la hauteur des voûtes. Assis au nombre de quatre, sur des sièges de cordes fixés à un câble, nous nous sentîmes emportés dans l'espace. Sans distinguer autour de nous aucun objet visible, nous voyions seulement se mouvoir à nos pieds, et s'éloigner toujours, quelques nains dont les voix roulaient jusqu'à nous; nous regardions les dernières flammes s'allonger en expirant et éclairer une dernière fois de leurs teintes rougeâtres ces nefs merveilleuses, jusqu'à ce que, retrouvant soudain la lumière du jour, nous passâmes tout à coup, par un brusque réveil, du monde des songes à celui de la réalité.

» Il faut croire que l'aspect continuel de ces mines superbes élève les ouvriers à la condition d'artistes, car nous n'y fûmes pas plutôt entrés qu'une vingtaine d'hommes, déposant leurs marteaux et saisissant leurs instruments de cuivre, exécutèrent toutes sortes de mélodies, et jusqu'à des airs français. Ces musiciens improvisés allèrent se poster dans un enfoncement pratiqué au flanc de la voûte; et les sons qui en sortaient, tantôt éclatants, tantôt affaiblis par la distance,

donnaient encore plus de caractère à nos promenades souterraines et à notre voyage aérien.

» A Szlatina, la magnificence de l'œuvre rejaillit sur l'homme, qui y grandit, parce que c'est son génie qui l'a créée. On le retrouve partout, car partout on remarque sa trace. A quelques heures de là, à Rhonaszek, nous visitâmes une saline où nous devions pour ainsi dire quitter la terre. Il s'y trouve une mine qui, ouverte en 1674, fut inondée en 1766 par suite d'éboulements de terrain; si bien qu'elle a formé un lac de 80 mètres de profondeur, de 200 de circonférence, et au-dessus duquel s'élève une voûte d'une hauteur de 60 mètres. Grâce à l'obligeance de l'administrateur des biens de la couronne, le baron de Géramb, qui fait avec une grâce parfaite les honneurs du pays, nous pûmes voir cette mine, comme la précédente, au milieu de circonstances et de préparatifs bien propres à en faire ressortir la beauté.

» Nous descendîmes longtemps sur des échelles rapides, passant un à un, une lampe de fer à la main, entre les murailles de sel qui s'illuminaient à notre approche. Comme nous franchissions les derniers degrés, nous entendîmes des chants lents et graves sortir des profondeurs des mines. Ces voix mystérieuses nous préparaient à un spectacle extraordinaire, et l'effet fut prodigieux quand nous arrivâmes au bord du lac souterrain. La vaste voûte de la mine, arrondie en demi-sphère, étalait ses teintes de jaspe et de marbre à la faveur des gerbes de lumières fixées aux parois des murs ou suspendues dans l'air. L'onde noire du lac s'agitait sous les rames de deux hommes, ou plutôt de deux fantômes, qui glissaient lentement d'une rive à

l'autre, tandis qu'au milieu du canot flamboyait, en longue colonne rouge, un feu de bois résineux qui achevait d'éclairer l'étendue. Quand l'une des deux ombres frappait de son aviron le bois du canot, le son répercuté sous cette voûte élevée provoquait un écho puissant, et produisait un bruit infernal.

» Nous-mêmes, nous montâmes un bateau qui vint silencieusement s'approcher du bord, et, disant adieu au rivage des hommes, nous nous abandonnâmes à une navigation fantastique que guidaient les feux du canot. Pendant ce temps, de leurs voix fraîches et pures, de ces voix comme on n'en entend que sur le sol vivifiant des montagnes, les chanteurs du bord, comme un chœur divin, continuaient leurs accents prolongés. Il nous semblait que nous étions transportés dans un monde enchanté, ou que nous assistions à quelque sombre cérémonie d'une religion perdue. L'homme le moins doué d'imagination eût senti une émotion profonde à ce spectacle surnaturel, le plus merveilleux qu'on se puisse figurer. Au temps où l'on croyait au Styx, cette scène eût paru terrible ; et elle avait quelque chose de si magique et de si solennel, que chacun de nous gardait le silence, comme s'il n'eût pu faire autre chose que rêver ou prier.

» Les mines de sel doivent être vues aux jours de repos. Il leur faut la solitude et le silence. Cependant la présence des ouvriers ne nuit pas à l'effet dramatique du spectacle. Nus jusqu'à la ceinture, à peine éclairés par de faibles lumières placées sur le sol, et dont la multitude scintille çà et là dans les ténèbres, les mineurs frappent constamment de leurs lourds marteaux la couche sur laquelle ils sont placés. Ils en

détachent des bancs de sel de la longueur d'une toise, de la largeur au moins d'un pied, et les divisent en cubes du poids de 42 kilogrammes. Si le pain de sel n'a pas le poids voulu, l'ouvrier, qui reçoit d'ordinaire 2 kreutzers (9 centimes) par cube, ne reçoit qu'un kreutzer. S'il y a doute, il fait une croix sur un des côtés du cube, afin d'avertir les employés qu'ils aient à le peser, et pour témoigner de sa bonne foi. Lorsqu'il oublie de tracer cette croix, il est convaincu d'avoir trompé l'administration et mis à l'amende. Chaque mineur a, en outre, une marque qui lui est propre et qui l'aide à reconnaître les pains de sel qu'il a extraits : car tous les cubes tirés de la mine sont placés à mesure sur des réseaux de cordes que quatre chevaux attelés à une roue gigantesque amènent jusqu'à l'ouverture des mines. Un ouvrier peut donner par mois 16 000 kilogrammes de sel.

» Les mineurs de Szlatina ne se contentent pas d'être excellents musiciens; ils manient en outre parfaitement les armes, et sont fort bons tireurs. Revêtus d'un uniforme militaire, ils marchent musique en tête, et serviraient au besoin de soldats. Quand le choléra parut en 1832, on les employa, comme corps francs, à former le cordon. Placés près de la frontière, ils tiennent plus encore que les autres Hongrois à leurs habitudes belliqueuses, et leur adresse au tir est proverbiale. »

Les salines de la Marmatie sont administrées par le gouvernement impérial autrichien, qui les a grevées de droits considérables. En Marmatie, où la main-d'œuvre est à bas prix, le quintal autrichien (56 kilogrammes) de sel, à la sortie des mines, et tous frais



comptés, revient au fisc, en moyenne, à 91 centimes : d'après les statuts impériaux, il est vendu sur place 4 fr. 82 cent. aux habitants. Hors du comitat, il se vend 15 fr. 60 cent., et le prix, dans le reste de la Hongrie, monte, en raison de la distance, jusqu'à 18 fr. L'Autriche a toujours vendu aux Hongrois fort cher ce qu'elle trouvait sur leur propre territoire, tout en leur fermant les frontières à leurs produits agricoles : de là les ressentiments des Hongrois contre l'administration autrichienne.

La nature a prodigué à la Hongrie une foule de ressources : près des salines, elle a placé de vastes *forêts* et de nombreux cours d'eau qui servent au transport du sel. Écoutons encore M. de Gérando, faisant ressortir en quelques lignes ces divers avantages :

« Les hautes montagnes carpathes qui séparent la Hongrie de la Pologne sont, dit-il, toutes couvertes d'arbres. Indépendamment des bois de hêtres, qui croissent au centre du pays, le fisc possède en bois de sapins, vers la frontière, 300 000 arpents de 1 600 toises carrées. Ces grandes forêts ont été divisées en cent parties, dont une est coupée chaque année et donne les pins nécessaires à la construction des radeaux. La coupe a lieu pendant l'année entière ; mais on laisse jusqu'à l'hiver, sur les montagnes, les sapins abattus, dépouillés de leurs branches et de leur écorce. On les fait glisser alors sur la pente des montagnes dans des canaux de bois pratiqués à cet effet ; puis on les transporte aux bords des torrents en attelant deux bœufs à chaque sapin. Quand les glaces fondent et que les eaux grossissent, on lance les sapins dans les torrents qui de toutes les parties de la montagne aboutissent à

la Theiss. On en fait aussitôt des radeaux provisoires , qui vont jusqu'à Lonka, où on les arrête. Là, on sépare et l'on débarque les sapins, qui sont entassés sur toute la rive droite du fleuve jusqu'à Botsko. On les divise en plusieurs classes déterminées par la longueur des troncs, et l'on en fait des radeaux longs de 16 à 18 toises, qui, chargés au mois de mai d'une quantité de sel du poids de 300 quintaux, descendent la Theiss et remontent le Danube. Arrivé au lieu désigné, le radeau est vendu en même temps que le sel.

» Pour comprendre ces détails, il faut aller au bourg de Koros-Mezo, qui touche à la frontière de Pologne, et d'où cent mille arbres sortent chaque année. C'est le centre de cette exploitation. Il y a là six principales vallées dont les torrents apportent au village les arbres abattus. Chacun de ces torrents a, dans un endroit favorable, un étang ou réservoir fermé par des écluses, et où l'eau vient s'amasser. Lorsqu'on doit lancer des arbres, on ouvre les écluses, et l'eau de l'étang se précipite avec une force telle que, décuplant le volume et la rapidité du torrent, elle emporte rapidement les troncs les plus gros, qui passent comme des flèches. Il faut voir encore les masses de sapins abattus. On me montra trois cimes qu'on était occupé à dépouiller. Couchés pêle-mêle les uns sur les autres, les arbres rayaient de lignes blanches et irrégulières la pente verte des montagnes. C'était quelque chose d'étrange, comme des armes de géants abandonnées après un combat. A mesure que la hache pénètre dans ces forêts, on rencontre des montagnes plus hautes et de plus grands arbres : et comme l'exploitation de ce sol remonte déjà au règne de Marie-Thérèse, on attaquera

bientôt les derniers retranchements de la vieille nature, les vastes forêts vierges qui s'étendent à une journée de Koros-Mezo.

» En parcourant à cheval les environs de Koros-Mezo, on a constamment sous les yeux un panorama magnifique. Lorsqu'en sortant des bois de sapins on gravit une cime élevée, on aperçoit un immense horizon de montagnes dont les dernières se perdent dans les nuages. Les unes ont leur flanc roide et escarpé; d'autres se terminent en longues pentes, sur lesquelles se groupent des maisons de bois. Au fond des vallées et à des niveaux différents, courent des torrents d'un bleu vif et blanchissants d'écume qui tous convergent vers la Theiss. La route qui va de Koros-Mezo à la Pologne est toute nouvelle. Elle est taillée au flanc des montagnes, entre des débris de sapins récemment abattus.

» Koros-Mezo, ajoute M. de Gérando, est un bourg de 6 000 habitants, dispersés dans cinq vallées. Il est peuplé de Hongrois et de Ruthènes. Une colonie allemande fut amenée là au siècle dernier, quand on entreprit l'exploitation des forêts; mais elle disparaît tous les jours parmi l'ancienne population. On a érigé à Koros-Mezo une école hongroise, ainsi qu'une école ruthène, où les enfants, outre leur langue, apprennent la langue magyare. Les paysans de cette contrée sont tenanciers du fisc. Comme ils ne pourraient être astreints à abattre les arbres par corvée, ils paient leurs redevances en argent, et, de son côté, le trésor leur donne un salaire comme à des ouvriers. Il en résulte qu'ils ont généralement plus d'aisance que les autres villageois de la Marmatie; et, avant que les juifs vins-

sent s'établir à Koros-Mezo, on en citait plus d'un qui pouvait remplir son *putona* de pièces d'argent : on appelle ainsi les petits tonneaux dans lesquels on transporte, à cheval, le lait et le fromage.

» C'est à Koros-Mezo qu'il faut voir le costume des Ruthènes; car les paysans, en gens qui possèdent le bien-être, savent se procurer tous les ornements de rigueur. Les femmes ont une jupe de laine noire ou bleue, froncée à la taille et terminée par des broderies rouges. Par-devant, elles attachent un tablier de même tissu, bordé de franges et rayé de couleurs diverses. Une ceinture rouge, dont les bouts flottent derrière, fait plusieurs fois le tour de leur corps. La chemise est couverte de broderies rouges et bleues, et une multitude de colliers brillants leur cachent le cou. Elles se chaussent de bottes rouges, et, pour se garantir du froid, endossent un corsage de peau de mouton, orné de fleurs de soie et de dessins en cuir de toute couleur. Leurs cheveux, réunis en une seule natte couverte de bandelettes de laine, de coquillages et de monnaies, sont roulés autour de la tête; quelquefois ils forment deux nattes, qui, séparées au front, encadrent le visage et vont toujours s'épaississant, jusqu'à ce que, se joignant à la nuque, elles forment une seule tresse mêlée de fils de laine rouge aux paillettes de cuivre. Les paysannes mariées se couvrent la tête d'un mouchoir de soie rouge ou noir.

» Quant aux hommes, ils ont par-dessus leurs longs cheveux partagés sur le front un petit chapeau à coiffe ronde et basse, que décore, en guise de ganse, une bande de cuivre. Ils portent une chemise longue comme une tunique, brodée à jour et en couleur avec beau-

coup de goût, et un gilet de peau long, sans manches, ouvert sur la poitrine. Leurs reins sont pris dans des ceintures de cuir, et deux ou trois gibecières en tissus de couleur flottent à leurs côtés. Leurs larges pantalons de laine, blancs, rouges, bleus ou bruns, sont serrés à la cheville par des cordons de laine bleus ou rouges qui assujettissent les sandales. Ajoutons que femmes et hommes portent tous sur la poitrine une grande croix de cuivre, et que ces costumes sont tissés et teints dans la chaumière du paysan.

» Nous suivîmes les habitants à l'église grecque, où ils se rendaient en foule. Les groupes de paysans, les uns à genoux, les autres debout, tous habillés de vives couleurs, formaient un tableau original et curieux, dont le fond était l'iconostase, brillant d'or et de peinture. Les Ruthènes, que l'on regarde comme les habitants les plus incultes de la Hongrie, poussent la dévotion jusqu'au fanatisme. Un homme de Koros-Mezo, après avoir commis trois meurtres, vivait tranquillement dans le village; nul ne songeait à l'arrêter; mais il avait le malheur d'être esprit fort, et les paysans, ayant appris qu'il avait bu du lait le vendredi, s'indignèrent, le saisirent et le livrèrent à la justice. On fait encore preuve de piété en comblant le pape de présents. Dans tous les villages du fisc, le prêtre a 300 fr. de salaire; chaque paysan lui donne en outre un florin, et aux jours de cérémonie, aux baptêmes, aux enterrements, lui fait de nouvelles offrandes. Les habitants mettent un point d'honneur à se montrer généreux; il y en a qui donnent jusqu'à quatre vaches: aussi le pape de Koros-Mezo passe-t-il pour un capitaliste.

» Il n'y a pas jusqu'aux bandits qui ne soient fort bons chrétiens ; ces honnêtes personnages ont un jour consacré leurs épargnes à ériger une chapelle en bois de frêne. Elle est située sur le bord de la Theïss, à l'une des extrémités du Koros-Mezo ; en face, sur l'autre rive, s'élève une autre petite église, également construite en bois, qui n'a pas une origine aussi singulière que la précédente, mais qui est remarquable par son style, tout à la fois russe et chinois. Les forêts de la Marmatie ont longtemps donné asile aux bandits. Aux environs de Koros-Mezo il y en eut un, appelé Dobos, dont on raconte de merveilleux exploits ; sa retraite, véritable nid d'aigle, où il conduisit un jour une comtesse polonaise enlevée sur la route, se montre encore sur une montagne qui porte son nom. Le plus curieux, c'est que ses descendants habitent Koros-Mezo, y possèdent une maison et vivent bourgeoisement, au désespoir des mânes paternels. Bien des gens existent aujourd'hui, qui furent saisis et torturés par les brigands, jusqu'au paiement de leur rançon. Il y eut des bandes organisées qui se partagèrent le territoire et y régnèrent sans contrôle ; ces souvenirs ne sont pas tellement effacés parmi le peuple, qu'on ne voie des brigands surgir de temps à autre dans ces montagnes. »

Terminons cet article par une autre citation empruntée à un autre voyageur qui a aussi parcouru récemment la Hongrie, et qui en parle dans les termes suivants. Il s'agit encore des habitants et de leurs usages :

« La Hongrie n'a pas de monuments, et une plaine y ressemble à une autre ; la partie que l'on voit de loin est aussi dégradée que celle que l'on traverse ; un vil-

lage n'est pas plus riche qu'un autre ; l'agriculture est la même partout , et nulle part elle n'offre rien dont l'observateur puisse tirer profit ; ses mœurs , sa civilisation , sont les mêmes partout. On peut donc visiter en courant cette vaste contrée , à moins que l'on ne puisse pénétrer dans les habitations de la classe élevée et étudier ce que ses mœurs et ses coutumes ont conservé d'une originalité qui se perd chaque jour.

» L'accès de ces habitations est chose facile. On peut , sans manquer aux usages et sans s'exposer à un accueil désobligeant , y demander l'hospitalité. On trouve dans toutes des manières distinguées , un cordial empressement qui n'a rien d'affecté , de l'instruction , un grand usage du monde.

» En retour de la complaisance que l'on met à ne rien blâmer et à placer l'éloge lorsque l'occasion de le faire se présente , on est comblé de prévenances , au point que l'on semble obliger les hôtes qui vous reçoivent. A peu de différences près , les habitudes appartenant aux hautes classes de la société sont les mêmes par toute l'Europe. On s'aborde , on se salue , on entame la conversation , on se quitte , à Pétersbourg et à Naples , comme à Vienne et à Paris. Londres seule présente quelque divergence. Les costumes sont à peu près les mêmes. Ce n'est guère qu'à l'égard des usages de la table que l'on a pu encore s'accorder complètement. C'est aussi sur les habitudes que les susceptibilités nationales se montrent le plus intraitables. Je n'exprimai donc aucune surprise à la vue d'une table sur laquelle je ne remarquais que des pâtisseries , des confitures , des fleurs et des fruits , au lieu de plats plus substantiels qui partout composent les premiers services d'un

**dîner.** Je trouvais tout simple que l'on servît une soupe au café au lieu d'un potage au gras; un gigot mollement étendu sur une purée de pommes sucrées, au lieu de flotter dans un jus succulent; des épis de maïs remplaçant les pommes de terre. Au risque d'éprouver des nausées, je recevais le cigare allumé par une jolie dame qui me le présentait, et je le fumais pendant le dessert comme si j'y avais trouvé du plaisir. J'acceptais, en compensation de la contrariété que cette complaisance me faisait éprouver, le gré que l'on m'en savait et l'espèce de naturalisation qu'elle me valait dans un pays où l'on cessait de me traiter en étranger, parce que j'en adoptais les coutumes.

» Un des usages les plus généralement répandus est celui de baiser la main des personnes dont on reconnaît la supériorité. Les enfants n'y manquent jamais à l'égard de leurs parents. Les femmes, même des classes élevées, accordent cette marque de déférence aux femmes plus âgées qu'elles ou à qui elles portent du respect; marque de déférence que celles-ci déclinent en retirant leurs mains et présentant la joue.

» Après le dîner, les convives vont tour à tour saluer le maître de la maison, qui, s'il y a un personnage auquel il veuille faire honneur, ne reçoit ce genre de politesse qu'après avoir lui-même salué et fait saluer son hôte par les autres convives. »

Naguère la Hongrie, après une lutte terrible, était complètement affranchie du pouvoir autrichien; les événements de la guerre et l'intervention russe l'ayant aujourd'hui replacée sous ce même pouvoir, elle va rentrer dans sa forme première; mais elle aura bien des plaies à guérir, et le temps seul pourra la relever



de son abatement et de ses souffrances. Que l'Occident n'oublie jamais qu'elle le préserva jadis de l'invasion des Ottomans, comme elle sauva la chrétienté du joug de l'islamisme !

---

#### NOTE SUR LE HAUT FLEUVE BLANC (1).

---

Dans le rapport lu à la réunion annuelle de la Société de géographie, le 14 janvier 1848, et qui n'est parvenu en mes mains que dans cette année-ci, je trouve les passages suivants :

« Je crains fort, je l'avoue, que M. d'Abbadie ne se flatte un peu prématurément d'avoir, ce sont ses expressions, planté le drapeau tricolore à la source du Nil Blanc... Ce qu'il appelle sa découverte n'est en définitive qu'une conjecture... Tant que la source que M. d'Abbadie a reconnue ne sera pas liée par une reconnaissance non interrompue avec la partie déjà connue du fleuve; tant qu'on ne se sera pas assuré en outre que, dans l'intervalle encore inexploré, aucun cours d'eau plus important ne vient s'y réunir, on n'aura pas le droit d'affirmer d'une manière positive qu'on a trouvé la source vraie du Nil. Il y a plus d'un indice qui semblerait devoir, en effet, reporter cette source jusque dans les régions intérieures de l'Afrique australe; et avant de rejeter définitivement ces indices, il faut en avoir constaté la valeur par une exploration directe. Un autre voyageur, le docteur Beke, assuré-

(1) Voir l'esquisse ci-jointe.

ment un des plus habiles et des plus savants parmi ceux qui depuis dix ans ont visité l'Abyssinie, a publié dernièrement à ce sujet, dans le Journal de la Société de géographie de Londres, un travail élaboré dont il faut tenir grand compte dans l'examen théorique de cette question. »

## I.

Je viens demander à la Commission centrale la permission de faire une réponse à ce sujet. Et d'abord j'ai montré ailleurs (1) que le Gibe d'Inarya doit être regardé comme l'affluent principal du Omo ou Uma. Les détails que j'ai fait connaître à ce sujet ayant été passés sous silence par les critiques, je dois supposer, jusqu'à affirmation contraire, que mes raisons ont été admises, à une seule exception près. Celle-ci se rapporte à la rivière Wabi ou Wabe, dont l'embouchure dans le Borora est *en amont* de la jonction de ce dernier cours d'eau avec le Gojab, mais que M. Beke, qui avait mon esquisse sous les yeux, identifie néanmoins (2) avec une rivière *venant du Sawa*, et dont l'embouchure dans le Gibe ou Godje serait dans le pays Doko, *en aval* de celle du Gojab (3). Malgré cette assertion, au moins singulière, la carte qui accompagne la dernière publication citée fait venir une rivière Wabbi, on ne sait d'après quelle autorité, non pas du Sawa, mais des environs immédiats d'un lac en Korchassi, pays que la carte sépare du Sawa par la contrée de Guragie. Pour

(1) *Bull. de la Soc. de géogr.*, 3<sup>e</sup> série, p. 114 et suiv.

(2) *Essay on the sources of the Nile*. Edinburgh, 1848, p. 23.

(3) *Map of the countries South of Abessinim drawn under the dictation of 'Omar ibn Nedjat* (lisez 'Omar Ndjat) *by D' Beke* (dans le tome XVII du Journal de la Société géographique de Londres).

ajouter encore plus de ténèbres à une confusion déjà assez grande, M. Beke identifie, selon moi dit-il, cette rivière *venant du Shoa* (Sawa) avec la rivière Wosho, dont la source est en Wolamo (Walamo). Il convient néanmoins en passant qu'il a pris cette rivière pour le Gibe, et en outre (*likewise*) pour le Borora ou le Walgu, variations d'opinion qui pourraient, aux yeux de certains juges, porter une fâcheuse atteinte à l'esprit de critique dont on paraît lui faire honneur dans son travail élaboré.

Sans m'arrêter à faire remarquer que Woso (Wosho de M. Beke) est le nom d'une montagne et d'un bourg situé sur cette montagne, et que la rivière de ce nom venant de l'est doit avoir une longueur fort restreinte, vu le voisinage du lac Abba ou Abbala, ni à demander comment le Wabbi de cet auteur, quoique plus court que son Gibe, est néanmoins transformé en affluent principal, j'imiterai M. Beke, qui, pour appuyer son hypothèse du Wabbi (1) comme deuxième affluent du Nil selon Ptolémée, passe sans transition au fleuve Jeb, ainsi nommé par les Arabes. N'ayant pu comprendre ici la chaîne du raisonnement, je relèverai seulement une conjecture toute gratuite de l'auteur. J'avais nommé une rivière de la côte orientale de l'Afrique Webigi Weyna d'après les Çomal, mot que je traduisis « le grand Webi. » M. Beke écrit Wabbi-Giweyna, sans donner son autorité, et, selon toutes les apparences, pour ramener par cet artifice à une ressemblance avec Gowin, nom qui serait donné au Jeb dans le bas de son cours. Mais le mot Wayna ou Weyna signifie *tout seul*, « grand » en langue çomali,

(1) *Essay on the sources of the Nile*, p. 24.

et il serait à désirer, pour dire Giweyna, qu'on démontrât l'existence de *préfixes* dans cette langue. La présence de *suffixes* est au contraire bien certaine dans cet idiome, tout comme dans celui des Gallas, qui a plus d'un mot identique avec le çomali.

Mais revenons à la question du fleuve Blanc. M. Beke, ayant renoncé à sa première hypothèse de faire écouler les eaux des Gibe dans l'océan Indien, et ayant admis la réunion des Gojab, Wabbi et des deux Gibe avec une rivière Borora, qu'il amène, on ne sait d'après quelle autorité, des environs immédiats du lac Zawaya, son lac Zuwai, a craint la conclusion, très naturelle, que l'écoulement de ce vaste bassin pourrait former une rivière assez importante pour aspirer à l'honneur d'être le principal affluent du fleuve Blanc, c'est-à-dire, en stricte géographie, le fleuve Blanc lui-même. En outre, cette rivière s'accorde assez bien, par sa direction, avec le principal tributaire qui, selon M. d'Arnaud, vient de l'est à partir d'un point situé en amont de l'île Jeanker par environ 3 degrés et demi de latitude nord. Pour échapper à la nécessité de faire couler vers Pulunch les eaux réunies du Gojab et du Uma, l'auteur anglais les ramène brusquement au nord, et les envoie au Baro. M. Beke a reproduit cette opinion plusieurs fois, sans l'accompagner de preuves, mais en renvoyant à son *Essai sur le Nil et ses tributaires*, qui est, selon toute apparence, le travail élaboré cité au commencement de cette note.

Et d'abord nous voyons dans cet ouvrage (1) que le Baro est identifié avec la rivière Bahr-el-Abyad de

(1) *On the Nile and its tributaries*, p. 41.

M. Rüssegger, rivière « dont la source est dans les terres hautes des Gallas, et dont le cours est de l'est à l'ouest jusqu'au pays des Dingas ; » circonstance précise qui suffit pour distinguer le Baro du Uma, dont le haut cours est en spirale.

En deuxième lieu, M. Beke dit que les Gallas vont chasser au Baro, à 14, 16 ou 17 journées (à cheval) du Gudru. L'auteur se hâte de conclure (1) que le terme de ces expéditions de chasse est à 300 milles de Gudru, et alors forcément par 29° 40' de longitude et 9° environ de latitude. Mais sans insister sur le peu de consistance de cet auteur, qui plus tard (2) met le rendez-vous de chasse des Gudru dans l'île Dénab par 10° de latitude, à 335 milles du Gudru, et à une autre rivière que le Baro, nous détruirons par deux objections l'argument de M. Beke. L'une est l'absence de détails sur une route dont la longueur varie de 14 à 17 jours, qui est indiquée en passant, sans direction, sans noms de lieux de halte, ni même de pays traversés, et où l'on passe sous silence la rivière Didesa, obstacle important qu'il faudrait traverser pour aller à l'île Dénab ou même au lieu précité du Baro (Saubat). L'autre objection, plus péremptoire encore, résulte des détails de route des chasseurs de Gudru, ainsi que je les ai donnés en 1847 (3). On y voit, en effet, que ces Gudru traversent le Baro pour aller à leur rendez-vous de chasse, et font cinq à six journées au delà du Baro pour arriver à une autre rivière que le Baro. On voit en outre que ces chasseurs vont d'abord

(1) *On the Nile and its tributaries*, p. 41.

(2) *Bull. de la Soc. de géogr.*, 3<sup>e</sup> série, t. VIII, p. 358.

(3) *Ibid.*, t. IX, p. 105.

au sud et passent par Giyo en Leqa, au sud-ouest du mont Kunc.

Un autre argument de M. Beke, fondé sur l'identité des Nouerres avec les Gallas, ne mérite pas une réfutation sérieuse (1), car elle est en contradiction avec les assertions des chasseurs du Gudru, qu'ils sont obligés d'avoir des interprètes pour s'entendre avec les gens du pays après avoir traversé le Baro.

L'auteur anglais dit ensuite (p. 43) qu'il montrera que le Gojab est en vérité l'affluent principal du Baro; puis il rappelle (p. 44) qu'il a identifié le Gojab avec le Didesa, et qu'il a abandonné cette hypothèse après avoir aussi renoncé à celle qui envoie le Gojab à l'océan Indien.

Le renseignement de M. Lefebvre, cité ensuite (2), n'a pas grande valeur, vu la confusion qui y règne. Il dit en effet que le fleuve, après être sorti entre Kaffa et Djinna, marche à travers les pays de Nouno, Bitorène, Amayane, Djindjero, Agabjayne, Adiya et Marko. M. Beke avoue lui-même (3), et avec beaucoup de raison, que ces renseignements sont inintelligibles; ainsi il ne convient pas de s'y arrêter.

L'assertion subséquente de M. Beke, que la carte de M. d'Arnaud (4) confirme sa supposition, n'est pas tenable; car déjà, en 1841, le courageux navigateur du haut fleuve Blanc mettait la source du Gojab en Kaffa, et le faisait couler vers le sud-ouest.

Le grand argument de l'auteur anglais pour mener

(1) *On the Nile and its tributaries*, p. 42.

(2) *Ibid.*, p. 45.

(3) *Ibid.*, p. 54, note.

(4) *Bull. de la Soc. de géogr.*, 2<sup>e</sup> sér., t. XVIII, numéro de fév. 1842.

le Gojab et le Uma par une route expéditive au Baro (Saubat) est tellement curieux, qu'il faut le traduire textuellement (1) :

« Nous pouvons revenir maintenant à l'investigation du cours du Godjeb tel qu'il est décrit par 'Omar-ibn-Nedjat. D'abord on doit observer que cet intelligent homme du pays (*native*) n'affirme pas que cette rivière est le Aba même de Sennar, — c'est-à-dire le Bahr-el-Abyad ou branche principale du Nil, — mais il dit qu'elle (le Gojab) s'unit à cette rivière au delà de Siéka, pays qui git à une semaine de route à l'ouest de Bonga, capitale de Kaffa. Or, si le cours du Gojab est porté autour de Kaffa à l'est, au sud et à l'ouest, qu'ensuite on le fasse tourner au nord-ouest à environ 80 ou 100 milles, — « une semaine de route, » — à l'ouest de Bonga (laquelle cité (2) est placée par M. d'Abbadie sous 7° 12' 30" de latitude nord et 36° 4' de longitude est de Greenwich), et si de là il est continué dans la même direction, laquelle est celle de tous les principaux affluents du Nil qui descendent du plateau abessinien, nous trouverons qu'il coïncide exactement, de même que le Baro (Bahr-el-Abyad de M. Rüssegger), avec le Sobat (Saubat) de la carte de M. d'Arnaud. Et si, comme il a été énoncé et comme il sera démontré plus complètement dans la suite, le Baro est un tributaire du Godjeb, il en résultera que la dernière rivière, et non la précédente, est le cours supérieur du Sobat ou Telfi des expéditions égyptiennes. »

Le raisonnement qu'on vient de lire pêche en deux

(1) *On the Nile and its tributaries*, p. 47.

(2) Je n'ai pas appelé Bonga une cité : c'est une réunion de chaumières dont il n'y en a pas deux qui se touchent.

points essentiels. Si l'expression « Aba de Sennar » est identique avec « Abbay de Sennar, » M. Beke a déjà eu soin de nous dire (1) que le mot « Abai » est aussi indéfini que le « Nil » et le « Bahr-el-Abyad » des Arabes de Sennar; assertion neuve, il est vrai, mais qui ne sera pas admise par ceux qui ont conversé, soit avec des Abyssins, soit avec des Gallas. Mais, dans l'espèce, il fallait montrer que 'Omar Najat entendait par « Aba de Sennar » le fleuve Blanc, que tous ses compatriotes regardent au contraire comme un affluent du Abbay de Sennar, qu'ils prolongent sous le même nom jusqu'à Damiette.

'Omar Najat a évidemment parlé par oui-dire et d'une manière vague, car il parle d'une semaine de voyage, sans dire si ce voyage dure six jours ou sept; il ne donne en outre ni les noms des lieux où l'on s'arrête, ni ceux des cours d'eau traversés, ni aucune indication sur la nature du pays. Mais admettons un instant que ce marchand soit véridique : qu'est-ce qui oblige de faire tourner le Gojab au nord-ouest à une semaine de route à l'ouest de Bonga? N'en doit-il pas inévitablement résulter que Sieka est alors au delà, c'est-à-dire à l'ouest du bas Gojab, ce qui est contraire au renseignement; ou bien que le malheureux pays de Sieka est réduit à une ligne mathématique sans largeur?

Si personne n'est content du raisonnement de M. Beke, il ne faut pas croire qu'il en soit lui-même satisfait; car, dès la page suivante (2), il se sent obligé

(1) *On the Nile and its tributaries*, p. 44.

(2) *Ibid.*, p. 45.



de pallier ses preuves, en disant : « Admettant que l'identité du Godjeb avec le Telfi ou Sobat est ou en tous cas sera suffisamment établie dans le cours de ces notes... » Plus loin, néanmoins, il prend courage, et dit (p. 69) : « Le vrai cours du Godjeb est, croit-on, suffisamment établi dans ces pages ; » et cela sans avoir ajouté une seule preuve à l'appui. En 1848, après avoir vu mon esquisse (1), il persiste dans la même opinion, sans l'étayer de preuves nouvelles autres qu'une lettre que nous examinerons plus tard (2).

Après avoir exposé sur quels frères appuis l'auteur anglais a bâti son hypothèse, montrons d'après quelles données nous trouvons la rivière Uma jusqu'au sud du 5° parallèle de latitude nord. Ainsi qu'il a été déjà établi dans un premier travail sur notre suite liée de latitudes et d'azimuts (3), Saka, où j'avais observé ma latitude, est par 34° 40' environ de longitude orientale. Les distances lunaires prises à Bonga n'ayant pas encore été calculées, j'ai établi par le temps de parcours la distance de Saka à Bonga, ce dernier lieu étant d'ailleurs établi en latitude par des distances zénithales du soleil. Il en était de même à Jiren et à Sabaka. Le lieu de Kiftan a été déterminé par sa distance estimée à Garuqqe. J'ai d'ailleurs par estime :

De Kiftan à Jiren . . .	9,2 milles.
De Jiren à Calla . . .	8,9
De Calla à Tumama. .	8,4
De Tumama à Sabaka.	4,5

(1) *Bull. de la Soc. de géogr.* Février 1848.

(2) *Essay on the sources of the Nile.* Edinburgh, 1848, p. 22.

(3) *Bull. de la Soc. de géogr.*, 3<sup>e</sup> série, t. IX, p. 102.

Je regarde comme douteux le relèvement de **Tumama** pris de **Sabaka**, et comme un pis-aller, quoique moins douteux, le relèvement de **Bonga** pris aussi de **Sabaka**. Cela posé, j'ai pour **Alla** le relèvement de son pic, que je vis de **Sadara** (tout près de **Sabaka**), et la distance de deux journées à **Calla**. Ceci rapproche **Alla** de **Bonga** et ne donne même pas une distance de deux journées, tandis que mes itinéraires en donnent trois. Mais on peut supposer que les interminables formalités nécessaires aux frontières de **Kaffa** allongent la route d'une journée, ainsi que cela arrive à tous les marchands et nous est arrivé à nous entre **Sadara** et **Bonga** : on peut aussi croire que les deux journées de **Calla** à **Alla** sont un peu fortes, comme aussi que le lieu de halte est un peu loin du pic d'**Alla**. J'ai ensuite établi **Gozo** par le relèvement de  $133^{\circ}$  pris de **Bonga** (faute de mieux) et par la distance de deux journées d'**Alla**. Une fois **Gozo** établi, j'ai eu pour le lien de la jonction du **Omo** et du **Gojab** : 1<sup>o</sup> une journée et demie à partir de **Gozo**; 2<sup>o</sup> la direction nord-est indiquée de **Gozo**; 3<sup>o</sup> trois journées et demie, ou quatre avec ânes chargés, à partir de **Jiren**.

La position de **Walca** a été établie par la direction ( $168^{\circ}$ ) indiquée de **Bonga**, la distance de **Gozo** (2 ou 3) = 2,5 journées, et la distance de **Bonga** ou 4,5 journées.

Cela posé, j'ai de **Walca** à **Woso** cinq journées; de **Woso** à **Maraka**, trois journées; et de **Woso** à **Saka**, neuf journées : ces nombres s'accordent avec mes renseignements mieux que je ne l'aurais espéré.

**Abba Bora**, qui me donnait à **Sadara** les dimensions de la spirale formée par le **Gojab** et le **Uma**, prit le

marché de Curcurra pour extrémité de la ligne allant, disait-il, à angles droits avec la route du soleil. Ce marché est tout près du fleuve : je l'ai supposé dans la direction de Bonga à Walca, parce que la route passe par ce dernier lieu ; d'après cette direction et la distance, Curcurra serait par environ  $5^{\circ} 35'$  de latitude et  $34^{\circ} 14'$  de longitude. Olku, chez les Mace ou Suro, est établi par sa distance de sept journées à Bonga et de trois journées à Curcurra. Cinq journées de route et une direction sud-sud-ouest environ mènent d'Olku au bac (Gongul en langue mace). Ce bac est sur le Paco, et les Suro y vont commercer avec les Bayti ou Baca, ce dernier nom étant un nom de peuple et non de fleuve, ainsi que l'a cru M. Beke. Mon informateur suro m'affirmait que le Paco était le Gojab, et qu'il va vers l'ouest, ce qui s'accorde avec les dires de l'ambassadeur de Gobo à Inarya.

Les déterminations que nous venons d'esquisser, fondées sur un mélange de renseignements oraux et de déterminations mathématiques, ont reçu plus tard une confirmation que nous n'avions osé espérer, et dont la différence avec les résultats précédents est assez petite pour montrer que nos positions de lieux ne sont pas tout à fait hypothétiques, du moins pour la partie septentrionale de notre canevas. Pour montrer ceci, reprenons nos observations dans Inarya.

Garuqqe, étant placé en latitude par trois séries de hauteurs circumméridiennes du soleil, nous avons orienté de là, au théodolite et par des azimuts du même astre, les monts Kunc, Egan et Wace. Plus tard, quatre latitudes observées de la même manière à Adami, tout près du mont Kunc, et réduites au

sommet de ce mont, nous ont permis de prendre pour base la distance du mont Kunc au mont Garuqqe. Les azimuts de ce dernier lieu, combinés avec ceux de Adami, ont donné la position des monts Egan et Wace. Les angles compris entre ces deux monts et celui de Kunc ont permis de déterminer la position de Falle en Liban. De là nous avons relevé le mont sur lequel est situé Woso, capitale du Walamo, comme aussi la fente profonde, par environ 7° de latitude, et où, selon les habitants du pays, la rivière Omo déverse ses eaux. Comparés avec l'esquisse ci-jointe, ces azimuts vrais de Falle mettraient ces lieux seulement à 3 ou 4 milles plus à l'ouest.

Avant d'en finir avec l'auteur anglais qui nous occupe, montrons par un exemple frappant que l'amour des hypothèses l'entraîne au moins une fois dans une faute palpable. Il dit en effet (1) : « Il me semble que cette objection (que j'avais faite sur les longitudes trop occidentales, selon moi, de M. d'Arnaud) est sans aucun fondement réel et qu'elle repose uniquement sur une supposition erronée, à savoir, que l'île de Lakku, habitée par des nègres appelés Yambo, et connue des chasseurs d'éléphants de Gudru et de Walagga, est la triple île située par 6° de latitude nord. La seule inspection de la carte de M. d'Arnaud montre que Lakku doit être beaucoup plus bas *en suivant le cours du Bahr-el-Abyad*, et conséquemment beaucoup plus près de Saka et de Gudru. Il faut la chercher à Dénab par 10° de latitude nord, immédiatement au-dessous du confluent du Saubat. »

(1) *Bull. de la Soc. de géogr.*, 3<sup>e</sup> série, t. VIII, p. 358.

Commençons par prendre acte de ce qu'il faut chercher l'île Lakku dans le Bahr-el-Abyad ; car les variations géographiques, déjà fort nombreuses de M. Beke, pourraient autrement l'amener à conduire le Paco, à partir de Gongul, et parallèlement à la rivière des Barry et des Kyks, pour l'identifier avec le Saubat, sous les 9° parallèle et 30° méridien, bien que mon informateur Dangero fasse couler le bas du Uma à l'ouest du 31° méridien et par 7° environ de latitude au delà (à l'ouest) de Seka. Faisons ensuite remarquer que mon chasseur du Gudru (1) connaissait les Thutui, qu'un vieil esclave yambo, que je trouvai en Rare, me dit : « On m'appelle Yambo chez les Gallas, mais Bor chez moi » (Bhorr de M. d'Arnaud). Remarquons encore que le mot *lakku* veut dire, chez les Gallas, *ju-meaux*, mot qui s'applique fort bien aux deux grandes îles, par 6° de latitude, la troisième île étant formée par des eaux très excentriques et probablement ainsi peu abondantes. Faisons observer enfin que, selon une lettre de M. d'Arnaud, l'île Dénab n'est plus une île pendant les basses eaux, c'est-à-dire pendant la saison de chasse, tandis que Haro dit expressément : « On ne peut entrer à Lakku qu'en pirogue. » Toutes ces explications nous porteront à mettre le rendez-vous de chasse des Gallas dans l'île située par 6° de latitude. On peut encore motiver ce choix par d'autres raisons : selon M. Thibaut, l'île Dénab n'est pas habitée par les Denka (qui parlent yambo, selon M. d'Arnaud), mais bien par les Siluk, et la chasse aux éléphants ne peut se faire près de l'île Dénab, parce qu'il n'y a de ces

(1) *Bull. de la Soc. de géogr.*, 3<sup>e</sup> série, t. IX, p. 113.

bêtes qu'un peu loin de là. Selon le même, les bois et les éléphants abondent dans le voisinage immédiat de l'île des Chir, et l'on y chasse beaucoup. Haro me dit en outre que l'île Lakku (qu'on peut traduire « île jumelle ») est cultivée en céréales et habitée par les Yambo, qui craignent beaucoup leurs ennemis les Ajiba, parlant une langue différente, et établis sur la rive gauche. Or Dénab est partie en forêt (dont Haro n'a rien dit), partie cultivée en darrah, et est habitée par des Siluk, vis-à-vis des Siluk, sur la rive gauche, par conséquent vis-à-vis de gens qui parlent la même langue et appartiennent aux mêmes tribus. La lettre de M. d'Arnaud est fort explicite sur les Bhorr : « Ce n'est que des Bhorr qu'on peut supposer des relations avec les Gallas, si toutefois ils ont des relations. Ils sont en face des îles Heliabs, cultivées entièrement en darrah et sésame. A l'ouest, de l'autre côté de l'île, se trouvent de grandes forêts où vivent beaucoup d'éléphants, rhinocéros, etc. Au reste, la rive orientale en fournit tout autant. » On voit par ces paroles que les Heliabs habitent les îles et non la rive gauche, qui est livrée aux guerriers errants des Ajiba.

Au reste, la raison capitale fournie par l'auteur anglais pour préférer l'île Dénab me semble singulièrement erronée. Il dit que cette île est *beaucoup* plus près de Saka que celle des Heliabs. Une simple mesure au compas montre au contraire que les distances sont égales, et même, si l'on veut être minutieux, que l'une des îles Heliabs est un peu plus près de Saka que ne l'est Dénab. Mais cette bizarre assertion n'étonnera pas ceux qui ont vu M. Beke affirmer gravement dans le journal anglais l'*Athenæum* que sa carte du grand Da-

mot, faite par renseignements oraux, est *identique avec la mienne faite au théodolite*, tandis que la plus légère inspection des deux cartes suffit à prouver que cette identité est purement conjecturale.

Avant de terminer sur ce point, citons l'énonciation précise de D'Angero, qui envoie des environs de la source du Gojab, vers le sud-ouest, une rivière que d'autres m'ont appelée Baqqo ou Baqo, et Haro, qui met l'embouchure du Baqo sur la rive gauche, en amont de l'île Lakku. La rivière Uma de l'auteur anglais devrait, en allant au nord-ouest, pour rencontrer le Saubat, traverser ce Baqqo à angles droits. D'ailleurs Haro m'apprit que l'embouchure du Baro est située au nord de l'île Lakku.

## II.

Comme personne n'a jusqu'ici contesté à mon frère et à moi d'avoir découvert la source du Borora, et que M. Beke seul, et seulement en dernier lieu, nous a contesté la découverte de la source du Uma d'après des motifs dont j'ai montré ci-dessus le peu de fondement, il reste à dire comment nous avons été amenés à dire que cette source est celle du fleuve Blanc. Lorsque mon frère et moi entreprîmes en 1837 de découvrir cette source, nous n'avions pour nous guider d'autres renseignements que celui du monde savant en général, qui mettait le lieu mystérieux au loin dans l'ouest, et celui de Bruce, qui le plaçait au contraire près de Kaffa (1). Comme il m'était impossible de reconnaître

(1) Bruce, t. III, p. 705, selon mes notes.

dans la haute Éthiopie les dimensions relatives de l'affluent occidental ou Bahr-Keilak, je me bornai dans mon premier voyage à Inarya à établir la source de l'affluent oriental. A mon retour en Abyssinie, mon frère me remit l'extrait du *Bulletin de la Société de géographie* (1), accompagné d'une carte où les mots « fleuve Blanc ou vrai Nil » sont écrits le long du cours d'eau remonté par M. d'Arnaud. Aujourd'hui encore ce zélé explorateur regarde la branche orientale (Bahr-Keilak) comme inférieure en volume à celle qui arrose le pays des Barry. D'ailleurs ce même *Bulletin* porte (p. 96) les réflexions suivantes de M. Jomard : « 30 lieues plus loin (c'est-à-dire au sud de l'île Jeanker), le principal bras paraît venir de l'est, à 15 journées au delà. Il s'ensuivrait que le Nil Blanc prend sa source dans la même région que le Nil Bleu, seulement plus au midi : à la vérité, cette opinion ne repose que sur le récit des indigènes... On ne pourra donc se former une opinion décisive qu'après la troisième expédition. » Cette dernière réticence de M. Jomard, notre honorable vétéran du Nil, s'expliquait très bien dans ma pensée par le manque de détails sur le haut cours de ce principal affluent venant de l'est. Or ces détails, je les avais : la conclusion était donc alors très légitime, que j'avais déterminé, de concert avec mon frère, le lieu de la source du fleuve Blanc ou vrai Nil.

On a fait trois objections à cette conclusion. La première est que le Bahr-Keilak est l'affluent principal : telle serait l'opinion de M. Lafargue ; et M. Beke, qui varie souvent dans ses idées, a regardé cette rivière

(1) *Bull. de la Soc. de géogr.*, 2<sup>e</sup> série, t. XVIII, p. 89 à 100.



comme la seconde branche du Nil de Ptolémée (1), qu'il place aujourd'hui (2) à plus de 500 milles du lieu précédent.

Nous avons montré comment la désignation précise du *vrai* Nil, dans une carte publiée par cette Société, nous a fait mettre de côté le Bahr-Keilak.

La deuxième objection est qu'à partir du pays de Pulunch, le principal affluent viendrait du sud et non pas de l'est. M. Werne est cité comme garant de cette direction. Mais puisqu'on préfère son témoignage, pourquoi anéantir celui de M. Lafargue, qui fait venir de l'ouest le principal affluent de la rivière des Barry (3)? D'un autre côté, M. Thibaut, qui a longtemps vécu dans les environs du Kordofan, et qui par conséquent est mieux à même que des voyageurs nouveaux venus d'apprécier la valeur morale de ses informateurs, M. Thibaut, qui accompagnait M. d'Arnaud, a compris que la branche principale vient de l'est, en amont de Pulunch. Cette opinion est aussi celle de M. d'Arnaud, le chef de l'expédition, et qui avait ainsi plus d'intérêt qu'aucun de ses camarades à se bien renseigner. M. d'Arnaud ajoute que la rivière passe au bas d'un grand pays, nommé Berry, à quinze journées plus à l'est de la montagne Bellenia, par conséquent entre 4° et 5° de latitude, ce qui n'a pas empêché M. Beke de mettre Berry par 3°. M. d'Arnaud ajoute aussi, dans une lettre qu'il m'a adressée, qu'il a relevé à la boussole la direction de la rivière en amont, selon le roi Lacono. Il était permis de croire à ces désignations pré-

(1) *Essay on the sources of the Nile*, p. 30.

(2) *Ibid.*, p. 24.

(3) *Bull. de la Soc. de géogr.*, 3° série, t. IV, p. 161.

cises, bien autrement positives que le Berry de l'auteur anglais, qu'il entoure d'une spirale munie de quatre affluents dont il ignore les positions, les distances et même les noms (1).

La troisième objection porte que je n'ai pas lié la source, que nous avons reconnue mon frère et moi, par une reconnaissance non interrompue avec la partie déjà connue du fleuve. J'avoue que je ne m'étais pas attendu à cette difficulté, parce qu'elle n'avait pas été élevée en des circonstances analogues, par exemple, pour le Niger et le fleuve Bleu. Mais puisque l'objection est toute française, je m'y sou mets avec la déférence qu'on doit à un confrère, en faisant toutefois le vœu que la Société de géographie n'accorde à l'avenir jamais ses distinctions aux voyageurs qui n'ont pas assis tous leurs résultats sur des bases rigoureusement mathématiques.

Antoine d'ABBADIE.

Paris, 16 août 1849.

---

*Nota.* L'esquisse qui, selon le vœu de M. le Président, accompagne ces notes, n'est pas encore définitive pour les distances partielles et les détails. Il est nécessaire, avant de la donner au net, de faire contrôler toutes mes observations par un nouveau calcul, et de discuter plusieurs positions résultant de mes renseignements oraux.

(1) Voyez la carte dans *Edinburgh new philosophical Journal*, vol. XLV, p. 225.

## INSTRUCTIONS

RÉDIGÉES PAR UNE COMMISSION DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE POUR LE VOYAGE DE M. PANET, DU SÉNÉGAL EN ALGÉRIE, SUR LA DEMANDE DU MINISTRE DE LA MARINE (1).

Le voyage que M. Panet se propose d'effectuer comporte deux systèmes différents.

Le premier système aurait pour objet de tenter d'établir des communications directes par terre entre le Sénégal et l'Algérie.

Et dans le cas où ce projet ne pourrait pas s'exécuter, le second système consisterait à opérer, surtout dans un intérêt commercial, une reconnaissance dans le haut du Sénégal ; à redescendre le Djoliba, en le prenant au-dessus de Ségo jusqu'à Djenné, d'où l'on se dirigerait sur les contrées tout à fait inconnues de l'est. Les instructions demandées doivent donc naturellement être divisées en deux parties.

### *Premier système.*

Le premier projet de voyage embrasse lui-même trois combinaisons distinctes :

1° Tenter de se rendre des bords du Sénégal aux frontières de l'Algérie, en traversant le grand désert de Sahara le plus directement possible, et en passant très probablement par Touât. De ce point, selon le plus ou le moins de facilité qu'il trouverait, le voyageur

(1) La Commission était composée de MM. d'Avezac, Roger et Jomard, rapporteur.

se dirigerait vers nos postes avancés de l'Algérie, sinon vers Tafilet, où les caravanes de Touât entretiennent des communications ordinaires ; de Tafilet, par l'intérieur du Maroc, il gagnerait aisément la côte septentrionale.

Il est certain qu'un pareil voyage ne peut s'exécuter qu'autant qu'on se procurera au Sénégal des guides sûrs et intelligents, qui aient eux-mêmes déjà pratiqué cette portion du désert. Schems, le chef des Maures Darmankous, avait dans le temps offert à M. Roger, alors gouverneur du Sénégal, de mettre à sa disposition des marabouts de cette tribu, habitués à ces sortes de voyages, et qui se chargeraient de conduire un explorateur, par l'intérieur du Désert, à Alger ou à Tripoli. Il demandait seulement que ce voyageur fût un indigène du Sénégal, homme de couleur, nègre ou maure, mais non européen : cette distinction, cette réserve, rendait plus vraisemblable encore la véracité de Schems, qui, en relation continuelle avec le gouverneur, n'avait pas l'intérêt, et devait craindre de le tromper sur un semblable sujet. Un voyageur indigène, intelligent et dévoué, a manqué à cette époque ; il est à désirer que M. Panet puisse accomplir cette grande mission.

Tout serait nouveau et du plus haut intérêt dans cette exploration. Le voyageur aurait à noter, aussi bien que possible, la route parcourue ; l'aspect et la nature des contrées traversées ; les sources, puits ou stations, les campements, les oasis qu'il rencontrerait ; les mœurs, la langue, les traditions, les moyens de commerce et d'existence des peuplades et tribus avec lesquelles il aurait des communications ; car il est dif-

facile d'admettre que de si vastes étendues de terre soient complètement inhabitées, si ce n'est constamment, au moins dans un certain temps de l'année; enfin, il recueillerait des itinéraires et des notions diverses de la part des caravanes et des guides avec lesquels il aurait des rapports. C'est aux marabouts darmankous, dont M. Panet devra d'abord visiter les camps, qu'il appartiendra de donner des indications détaillées sur les régions à parcourir. La science ne pourrait malheureusement fournir rien de positif sur cette immense contrée, considérée jusqu'à présent comme absolument déserte et même infranchissable. Cependant, pour aider le voyageur, non à diriger sa route, mais à faire des recherches et des études, on croit devoir consigner ici les noms et la position approximative des localités qui, à tort ou à raison, sont mentionnées sur les diverses cartes connues (1).

2° S'il est impossible de se procurer des guides pour exécuter le premier projet de voyage, il en est un autre plus court, plus facile, moins chanceux, et qui, pour promettre des résultats moins neufs, moins importants, n'en serait pas moins plein d'intérêt. Ce nouveau projet consisterait à aller du Sénégal à Mogador. Le chef des Darmankous avait affirmé à M. Roger (qui l'a consigné dans le recueil des *Mémoires de la Société de géographie*, en 1825, t. II, p. 51 et suiv.) que des marabouts de sa tribu faisaient souvent ce trajet, et qu'ils se chargeraient de conduire un explorateur du Sénégal. Si les guides darmankous manquaient, ce qui n'est nullement probable, on trouverait, près d'une

(1) Voyez les itinéraires à l'appendice.

famille de réfugiés marocains, établie à Saint-Louis depuis soixante et quelques années et qui est bien connue, des gens qui viennent continuellement du Maroc, et qui remmèneraient avec eux le voyageur que le gouverneur pourrait leur confier en toute sécurité. Les guides ne manqueront donc pas. Or quels seraient le but et l'utilité d'un tel voyage ? Reconnaître les différentes peuplades qui habitent ou du moins qui parcourent les contrées voisines des bords de la mer ; indiquer leurs noms, leurs résidences ou stations, leurs moyens d'existence, leurs relations entre elles et avec l'intérieur du pays ; s'assurer s'il n'y a pas parmi ces tribus des Européens naufragés qui seraient retenus en esclavage, comme on a de fortes raisons de le craindre ; préparer la délivrance de ces malheureux, s'il en existe, et vérifier la possibilité qu'il y aurait d'établir avec ce pays des rapports quelconques de commerce.

Et que l'on ne croie pas que cette vaste portion de la côte occidentale d'Afrique soit entièrement dépourvue de populations, suivant l'opinion commune. Tout annonce, au contraire, qu'en plus ou moins grand nombre, il s'y trouve des peuplades maures. Jamais des naufragés n'ont été jetés sur les côtes sans avoir été ramassés peu d'heures après par des indigènes. Ceux qui contesteraient toute vérité à l'histoire de l'Américain Adams ne pourraient pas entièrement mettre au néant les récits des naufragés plus anciens, et ceux, plus récents, de M. Cochelet, sans rappeler la catastrophe de *la Méduse* et tant de naufragés conduits à Saint-Louis à diverses époques. M. l'amiral Roussin, dans la notice sur son exploration de la côte, constate qu'il a très souvent aperçu des hommes à

terre, et quelquefois en grand nombre, et que la crainte de compromettre les marins de ses embarcations l'a empêché de communiquer avec eux. C'est un fait hors de contestation qu'aux environs de Portendick et de la baie d'Arguin, les Maures ont des pirogues faites de peaux, et qu'ils se livrent à la pêche : ils communiquent ainsi avec les pêcheurs des Canaries. Les cartes de la côte mentionnent les noms de plusieurs tribus maures et les noms d'un assez grand nombre de localités, ce qui indique que ce lieu n'est pas entièrement désert, comme on l'a tant dit et répété. Enfin, des Maures qui font ordinairement ces voyages ont donné à M. Roger, alors au Sénégal, leur itinéraire, avec les noms de leurs stations écrits par eux-mêmes en caractères arabes (voyez le recueil des *Mémoires de la Société de géographie*, t. II, p. 51) (1). Il est de l'honneur du gouvernement français, qui possède depuis si longtemps le Sénégal, de faire connaître enfin au monde savant une contrée dans laquelle il lui est si facile de faire pénétrer un voyageur et de recueillir des documents du plus haut intérêt. La science, le commerce, l'humanité même, le réclament. Un pareil projet, une fois signalé, ne saurait plus être abandonné. Attendra-t-on que les Anglais, partant de Mogador, nous enlèvent jusque chez nous le mérite et la gloire d'un succès qui est si bien à notre portée ?

Il est inutile d'ajouter qu'arrivé à Mogador, M. Panet pourrait traverser le Maroc pour se rendre en Algérie, ou que, s'il y trouvait des difficultés imprévues, il s'em-

(1) Voyez ci-dessous l'appendice.

barquerait pour rapporter en Europe les documents qu'il aurait recueillis (1).

Il sera bon de consulter les documents existants sur la baie d'Arguin et Wadnoun (2).

3° Dans le cas où, par des causes qu'on ne peut ni ne veut prévoir, les deux précédents projets de voyage ne recevraient pas d'exécution, il en est un troisième sur lequel devrait se porter l'attention de M. Panet, toujours en vue d'établir des relations par terre entre le Sénégal et l'Algérie. En se transportant au poste du Bakel, il se trouverait en communication avec les Dowiches, les Maures de Tigitt (ou Tichit) et de plusieurs autres tribus plus ou moins lointaines, peut-être même avec des Touariks. Ces gens, par eux-mêmes ou par d'autres voyageurs, sont en rapport avec l'intérieur du pays et aussi avec la côte septentrionale d'Afrique. En se joignant à eux, on aurait certainement le moyen de pénétrer à Touât et de là en Algérie, comme on l'a précédemment expliqué. Dans tous les cas, Bakel serait un excellent point de départ pour se rendre dans l'intérieur, et sur un point quelconque du Djoliba, promptement, sûrement, sans rencontrer de difficultés.

On éviterait ainsi le Kaarta et toutes les peuplades des Bambaras; on traverserait une contrée tout à fait inconnue, qui n'est habitée ou fréquentée que par des tribus maures, dont on rechercherait le nombre, les mœurs, les moyens d'existence, tout ce qui pourrait intéresser le commerce du Sénégal et la géographie. Il est certain que, par cette voie, et en se joignant aux

(1) Voyez ci-dessous l'appendice.

(2) Consulter les archives de la marine.



caravanes, on arriverait très rapidement à **Tounboustou**, d'où les communications avec la **côte septentrionale** sont assurées (1).

*Deuxième système.*

Dans ce second système, on s'éloigne un peu de l'idée d'établir des communications directes entre l'Algérie et le Sénégal. Mais si le voyageur a principalement pour but de faire des recherches et d'établir des relations dans l'intérêt du commerce de notre colonie, il a l'espoir, cependant, de finir par pousser au loin des explorations précieuses à la science.

Le point de départ sera probablement Bakel. Éclairé par la dernière expérience de M. Raffenet, malheureuse après tant d'autres qui l'avaient précédée, M. Panet devra avoir pris la résolution de voyager simplement, humblement, sans aucune apparence de richesse, et suivi d'un seul individu, qui devra sembler être plutôt son compagnon que son serviteur. C'est une condition essentielle, indispensable, de succès.

Il devra également, par suite de la même expérience, éviter de passer dans le Kaarta, chez les Bambaras en général, et même dans le pays occupé par les Kasoukine. La prudence veut qu'il remonte par la rive gauche du fleuve, réunissant des renseignements sur le nord et l'est du Bambouk et sur les riverains de la partie supérieure du Bâ-Fing, notamment sur un pays de Bouré, qui doit être autre que celui que Caillié avait indiqué sur le haut Djoliba. Si M. Panet pouvait

(1) Voir le voyage de René Caillié pour la partie comprise entre le Tounboustou et la Méditerranée.

ainsi pénétrer dans le Fouta-Diallon (1), dans ce curieux massif de montagnes où paraissent prendre leur source la Gambie, le Sénégal et le Djoliba, il ferait là une excursion d'un haut intérêt; il compléterait ou rectifierait ce que Mollien n'a décrit et vu peut-être que superficiellement. Le commerce du Sénégal ne manquerait pas de trouver dans cette excursion une très grande utilité, et la géographie y gagnerait beaucoup.

Ainsi rapproché, sinon des sources, au moins de la partie la plus supérieure du Djoliba, M. Panet se procurerait des moyens prompts et faciles de descendre ce fleuve jusqu'à Ségo, où il essaierait de lier des rapports de trafic avec Bakel ou même avec Saint-Louis. De là, ou mieux peut-être de Djenné, il tenterait de faire une percée dans l'est, absolument inconnu, et dont il suivrait un des principaux cours d'eau, qui probablement le ramènerait au Djoliba. Alors il aurait à examiner s'il devrait se laisser descendre vers l'Océan, ou si, profitant des caravanes qui partent de Toubouctou, il serait préférable pour lui de se diriger vers la Méditerranée. Du reste, les instructions précédemment rédigées pour M. Raffenel seraient parfaitement applicables à ce nouveau projet de voyage.

**Maintenant on suppose le voyageur arrivé à Djenné,**

(1) Cette excursion, qui éloignerait un peu du but, n'est indiquée ici que comme un des moyens de satisfaire aux intentions du gouvernement en ce qui concerne les intérêts du commerce du Sénégal. Les intérêts de la science y trouveraient aussi leur compte. Ce voyage d'ailleurs pourrait être isolé du voyage principal; il mériterait d'être recommandé.

soit qu'il ait descendu le Dhioliba depuis Yamina ou de Ségo, soit qu'il y soit venu par le pays des Bambaras ou par le pays de Massina.

A Djenné, le voyageur s'enquerrait d'une rivière dont la source paraît être vers l'est, à 40 lieues environ, et courant de l'ouest à l'est vers le Kouara ou Quorra, où elle trouve son embouchure après un cours d'environ 200 lieues (1), et ce point est au-dessus d'Yaouri. On croit que cette rivière s'appelle Sirba et Gulbe. Il est probable, vu la longueur de son cours, que cette rivière sort d'un point très élevé en face de Djenné ; la montagne porte le nom de Dombori : c'est une chaîne qui paraît enfermer à l'orient le bassin du Dhioliba.

Si les informations sur cette rivière étaient d'accord avec la description qui précède, on en suivrait le cours, et l'on arriverait sur le Kouara ou Quorra, soit à Fogo ou Giaga, soit en face de Yaouri. Ce dernier lieu très important étant connu par les relations de Clapperton et des frères Lander, on se bornera presque, ici, à y renvoyer : Fogo, suivant les frères Lander, est à trois jours nord-ouest de Yaouri.

Arrivé à Yaouri, on aura connaissance de Saccatou et de Kachna, vers le nord-est, et d'une route allant au nord, de Yaouri à Jekki. Le lieu de Jekki communique par caravane avec Kachna.

Le voyageur ne cherchera point à pénétrer à Saccatou ni à Kachna ; mais il prendra connaissance des rapports de commerce entre ces deux villes importantes et celle de Yaouri.

Il y a beaucoup de renseignements à recueillir à

(1) D'après les cartes, mais peut-être beaucoup moins.

Yaouri (si le voyageur peut s'y établir), soit sur les cours d'eau supérieurs et les villes qui s'y trouvent, soit sur Boussa, où a péri Mungo-Park, et les autres points inférieurs. De là, et après avoir pris tous les renseignements possibles sur les pays de l'est, il faudrait partir sans retard, en cas qu'on eût excité des soupçons, et se rendre, par la première caravane ou occasion sûre, au lieu précité de Jekki, qui est situé à 120 lieues environ de Yaouri.

De Jekki il faudra se rendre à Agabli et Ensala ou Ayn-Salah (oasis de Touât), par la ligne qui rejoint celle de Tombouctou ou Tounboctou (1) à cette oasis.

La position de l'oasis est connue exactement par celle d'Ayn-Salah, qu'a déterminée le major Laing dans son Voyage de Tripoli à Tounbouctou. Elle est en rapport avec Ayn-Madhi, que gouverne un prince ami de la France. Si l'on peut suivre cette ligne, et atteindre Ayn-Madhi, on sera promptement en sûreté et hors de toute chance mauvaise.

Il ne serait pas impossible qu'à Yaouri il y eût une occasion pour Tounbouctou, et que le voyageur eût devant lui assez de ressources pour aller jusque là, bien que la distance soit grande (2). D'un autre côté, la ligne de Yaouri à Jekki pourrait n'être pas prati-

(1) C'est ainsi qu'écrivit le cheykh Mohammed-el-Tounsy (*Voyage au Dârfour*). MM. F. Fresnel et le docteur Perron ont adopté la même orthographe.

(2) D'après un récit fait aux frères Lander (voyez t. II, p. 35, in-12; London, 1832), il est presque impossible de remonter le fleuve au-dessus de Yaouri au temps des hautes eaux; un fort bâtiment de commerce étant venu à Tounbouctou, les hommes furent obligés de retourner par terre à cette dernière ville.

cable au moment du retour du voyageur. Si donc il était dans le cas de se rendre à Tounbouctou, il prendrait une connaissance exacte :

1° De tous les cours d'eau en rapport avec le *Dhio-liba*, au-dessus de Yaouri, soit rameaux, soit affluents, principalement sur la rive gauche ;

2° Des cataractes et des autres circonstances physiques propres au bassin de ce grand fleuve ;

3° De toutes les villes qui sont sur les rives dans ce grand espace, villes inconnues jusqu'à ce jour (1).

La ville de Yaouri, selon les frères Lander, est d'une très grande étendue et la plus peuplée de toutes celles que fréquentent les marchands arabes. Elle est ceinte par une muraille qui peut avoir 20 à 30 milles de circuit, et percée de huit portes bien fortifiées ; on y fabrique de la poudre de guerre, des selles, des étoffes ; le pays produit de l'indigo, du tabac, des oignons, du blé, du riz de qualité supérieure, et différentes sortes de grains ; les habitants ont des chevaux et des troupeaux de bœufs, de chèvres, etc. Le pays renferme une grande variété d'arbres ; la population ne peut être évaluée exactement, mais elle est excessivement considérable.

Le Niger, d'après le récit fait aux frères Lander par des Arabes, descend de Musser, où l'on fabrique des étoffes de soie ( lieu que ces voyageurs assimilent au Caire ) (2). Ce qui est plus certain, c'est que les habitants commercent avec Tounbouctou. Il paraît qu'ils

(1) On connaît de nom seulement par les frères Lander, et comme située à trois jours de Yaouri, la ville de Fogo, qu'ils n'ont point visitée.

(2) Ils regardent ce nom comme équivalent à *Masr*.

commercent aussi avec Tripoli, ou du moins que les gens de Tripoli y ont porté autrefois des marchandises : il est vrai que les procédés du sultan de Yaouri envers ces marchands étaient peu de nature à développer les relations commerciales. La route était alors de Tripoli à Mourzouk, puis à Aghadès, Kachna et Yaouri. Ce trajet est trop considérable pour être proposé au voyageur : l'autre voie, par le nord directement, est infiniment plus courte, et d'ailleurs elle a l'avantage de conduire beaucoup plus vite en Algérie. Mais il faut tout prévoir, et dans le cas où il serait impossible de se porter de Yaouri sur Jekki, il n'est pas inutile d'indiquer une autre voie, qui, à de certaines époques, est ouverte au commerce. D'ailleurs, arrivé au Fezzan, on ne serait pas absolument obligé de pousser jusqu'à Tripoli, et l'on pourrait chercher à entrer en Algérie par Tougourt, qui maintenant est assez bien connu depuis le long séjour qu'y a fait M. Prax.

---

APPENDICE.

**ITINÉRAIRES sur les pays compris entre le Maroc, Tounbouctou et le Sénégal, recueillis par VENTURE DE PARADIS (1).**

*N. B.* Le texte renferme beaucoup d'expressions en langue berbère avec leur traduction, ainsi que des noms d'arbres et de plantes.

*1° Route de Tafilet à Tounbouctou.*

- De Tafilet, O. . . . . 5 j. à Datz : Datz est le nom d'une rivière.  
De Datz, S. . . . . » à Werzazat, pays montagneux : chef-lieu, Tighram.  
De Werzazat et Tighram . . . . . » à Aït ou Gianif, contrée montagneuse : chef-lieu, Taznarth.  
De Aït ou Gianif et Taznarth, S. O. . . 6 à 7 j. à Zenagha, contrée montagneuse.  
De Zenagha, S. O. . . » à Seghtana, pays riche, long de 40 lieues.  
De Seghtana, S. O. . » à Zaghmouzun, pays montagneux : chef-lieu, Nighilnougou.  
De Zaghmouzun et Nighilnougou, S. . » à Targha-Mimoun.  
*Idem*, O. . . . . 3 j. à Ghar-el-Sous, pays riche, arrosé par un grand fleuve (2), Râs-el-Ouâd.  
De Râs-el-Ouâd et Gharb-el-Sous, S. O. . . . . 3 j. à Mizighina, plaines.

(1) Venture tenait ces itinéraires de deux Marocains, les mêmes qui sont venus à Paris en 1788, Ben-Ali et Abd-el-Râhman. (*Voyez Mémoires de la Société de géographie*, t. VII.)

(2) Il est presque superflu d'avertir qu'il ne faut pas prendre ce mot de fleuve au pied de la lettre.

- De Mizighina, S. O. . . . . 5 h. à Taroudant, grande ville impériale.
- De Taroudant, S. O. . . . . 5 h. à Ouwara, plaines.
- De Ouwara, S. . . . . 25 h. à Aït-Wed-Rim, ou mine d'argent, grande ville.
- De Aït-Wed-Rim, S. . . . . 3 j. à Toucribt, pays montagn., 150 villages.
- De Toucribt, S. . . . . 15 h. à Aït-Brahim, ville de 2 000 âmes.
- De Aït-Brahim, S. . . . . 5 h. à Stouka : chef-lieu, Aït-Loughan, 7 à 8 000 âmes; 150 villages.
- De Aït-Loughan et Stouka, S. . . . . 10 h. à Aït-Belfa, ville de 3 à 4 000 âmes.
- De Aït-Belfa, S. . . . . 10 h. à Aït-Semlal.
- De Aït-Semlal, S. O. . . . . 10 h. à Aït-Hamd, contrée considérable : chef-lieu, Mizlat, traversé par un fleuve.  
— Et Tabident, 30 000 âmes.
- De Tabident et Aït-Hamd
- Mizlat, S. . . . . 5 h. à Taghzat.
- De Taghzat, S. O. . . . . 3 h. à Temsilt.
- De Temsilt, S. . . . . 10 h. contrée montagneuse : chef-lieu, Tillinn, 10 000 âmes, compris les Juifs.
- De Tillinn (Daoultit), S. 15 h. à Tehala.
- De Tehala, S. . . . . 12 h. à Ida-Oughar-Sumought, c'est-à-dire les possesseurs de la poudre fatale.
- De Ida - Oughar - Sumought, S. . . . . 1 j. à Aoughighit, grande ville de 10 000 âmes (mines de fer).
- De Aoughighit, S. . . . . 10 h. à Aït-Souab.
- De Aït-Souab, S. . . . . 2 j.  $\frac{1}{2}$  à Aït-Mouza-Oubkou, c'est-à-dire hommes dont les jambes sont faibles : chef-lieu, Azizel.
- De Azizel et Aït-Mouza-Oubkou, S. . . . . 3 j. à Aït-Oumanoudg, mines de cuivre de bonne qualité.
- De Aït-Oumanoudg, S. O. 2 j. à Tezalaght, grande ville commerçante; 4 mines de cuivre.



- De Tezalaght, S. O. . . . 4 j. à Ibzigbaghin.]  
De Ibzigbaghin, O. . . . 8 h. à Iligh (1), capitale des pays de Sidi-Ahmed-Oumous, résidence du marabout souverain, traversée par une rivière.  
De Iligh, O. . . . . 10 h. à Wizan, ville considérable.  
De Wizan, O. . . . . 5 h. à Osaka-Oublagh, c'est-à-dire le pays du bien.  
De Osaka-Oublagh, O. . . 25 h. à Tiznint, ville sur l'Océan; une île en face. Tiznint veut dire île.  
De Tiznint, S. . . . . 10 h. à Messa, grande ville sur l'embouchure du Gligh.  
De Messa. . . . . 2 j.  $\frac{1}{2}$  à Ida-Oubakil, c'est-à-dire les gens sages.  
De Ida-Oubakil, S. . . . 3 j. à Ighram.  
De Ighram, S. . . . . 3 j. à Oufran, ville nègre de 20 000 âmes, plus 3 ou 4 000 juifs; la dernière ville de Daoultit.  
De Oufran, S. . . . . 2 j. à Temanert, ville habitée par des nègres.  
De Temanert, S. . . . . 1 j. à Marca, ville de nègres; 4 à 5 000 âmes.  
De Temanert, en droite ligne, à Tounbouctou, il n'y a que 15 jours.  
De Wilt, marche dans le Sahara, à Arib-Ida ou Belal, nom d'une horde d'Arabes, pays de 8 jours de marche.  
De Marca, S. . . . . 2 j. à Wilt, ville nègre, dernière montag.  
De Arib Ida ou Belal . . . à Tezakent, autre horde d'Arabes, pays jusqu'au territoire de Tounbouctou.  
De Tezakent. . . . . 12 j. ? à Tounbouctou; 25 000 âmes; protégée par cinq rois nègres, savoir: les rois de Foullen, de Marka, de Tounhou, de Kuwar, de Bournou: à 4 lieues, petite rivière nommée Nahar-Wasil. (Détails sur les caravanes et le commerce.)

(1) Iligh, dans le royaume de Sous, est la seconde ville habitée par des juifs arabes.

De Tounbouctou. . . . . 7 à 8 j. à Tounbou, capitale du royaume  
nègre de ce nom.

2° *Route de Tounbouctou au Sénégal par le Sahara, d'après les  
renseignements fournis par les deux Marocains Ben-Ali et  
Abd el-Râhman, présents à Paris en 1788.*

De Tounbouctou. 10 j. à Ginni, 2 ou 3 000 âmes, du royaume de  
Kuwar, petite rivière.

De Ginni, O. . . . . 25 j. à Rewan, mines de sel, 2 à 3 000 âmes, sous  
la protection des Oudaya.

De Rewan, O. . . . . 20 j. à Tissit, grande ville de 8 à 10 000 âmes,  
sous la protection des Oudaya.

De Tissit, O. . . . . 12 j. à Wedân, 2 000 âmes, sous la protection des  
Oudaya.

De Wedân, le long  
de la mer. . . . . 15 j. le Sénégal.

3° *Route de Tounbouctou à Ouadnoun.*

De Tounbouctou. 40 j. à Wedân, mines de sel, 3 à 4 000 âmes, les  
Oudaya.

De Wedân. . . . . 7 j. à Boutana, rivière qui traverse le Sahara et se  
jette dans la mer à Doukhaile.

De Boutana, E. . . . . 3 j. à Seghi el-Hamra, grand fleuve (1), se jette  
dans la mer près de Khaili, recevant trois  
affluents.

De Seghi-el-Ham-  
ra, E. . . . . 7 j. à Wadnoun ou Ouadnoun.

4° *Route de Ouadnoun à Aghadir.*

De Ouadnoun, E. . . . . 3 j. à Wadghiser, rivière; son embouchure près  
de Messa.

De Wadghiser, E. . . . . 4 j. à Aït-Bamrân, contrée montagneuse.

(1) Voyez la note de la page 174.

- De Aït-Bamran. . . 3 j. à Aït el-Hasan, contrée montagneuse.  
Aghadir ou Taghadirt, c'est-à-dire lieu mon-  
tagneux.
- De Aït el-Hasan, O. 2 j. à Aït-Harbil, contrée montagneuse, pays de  
grain.
- De Aït-Harbil, O. . 3 j. à Aghadir.

5° Route d'Aghadir à Mogador.

- D'Aghadir, E. . . . . 4 ou 5 h. à Ida ou Tanam, montagnes remplies  
de villages.
- De Ida ou Tanam, N. O. 1 j. à Tamrakht, rivière qui se jette dans  
la mer à 8 lieues nord.
- De Tamrakht, N. O. . 2 j. à Beny-Temer, rivière.
- De Beny-Temer, N. O. 1 j. à Aghni-Waram, c'est-à-dire tête de  
chameau, montagne.
- De Aghni-Waram, O. . 1 j. à Ida-Oughart.
- De Ida-Oughart, O. . . 1 j. à Mogador; en arabe, Soueira.

6° Route de Mogador à Assafi.

- De Mogador, N. 1 j. à Siadma, contrée peuplée d'Arabes, arrosée par  
la rivière Tanssif.
- De Siadma, N. . 1 j. à Alghiat, contrée peuplée d'Arabes.
- D'Alghiat, N. . . 1 j. à Assafi, ville maritime; pays très fertile.

7° Route d'Assafi à Salé.

- D'Assafi, N. . . . . 2 j. à Eger, ville maritime.
- De Eger, N. . . . . 1 j. à Walidia, ville maritime.
- De Walidia, N. . . . . 3 j. à Sidi-Ibrahim ben-Helal, ville marit.
- De Sidi-Ibrahim ben-Helal. 3 j. à Mazaghan ou Albreza, ville marit.
- De Mazaghan . . . . . 1 j. à Ezmurr-Azamore, ville maritime,  
rivière d'Ummrebba, la plus grande  
du Maroc.
- D'Ezmurr. . . . . 3 j. à Dâr el-Beidah, petite ville marit.
- De Dâr el-Beidah . . . . 1 j. à Kisbet bil-Hasan, id.
- De Kisbet bil-Hasan. . . . 2 j. à Fadhalla, ville maritime.
- De Fadhalla . . . . . 1 j. à Salé, ville séparée de Ribât par une  
rivière.

8° *Route de Salé à Fez.*

De Salé et Ribat, E. 3 j. à Miknès, ville impériale, ville berbère.  
De Miknès. . . . . 6 à 7 h. à Fez, à dos de mule; Arabes sous la  
(9 lieues). tente; ville sainte.

9° *De Maroc à Telmesan* (Merakich, à 80 lieues sud de Miknès),  
à 40 l. de l'Atlas, et 20 l. de la mer.

(L'itinéraire manque.)

*Itinéraires extraits de la carte de M. Renou.*

De Saint-Louis à Ouadan. . . . .	15 journées.
De Portendik à Ouadan . . . . .	10
<i>id.</i> à Ouadnoun . . . . .	30
Savoir : En Necer. . . . .	3
Anaouferd. . . . .	1
Bir-el-Kaseb . . . . .	1
Tribu des Amer. . . . .	2
Boukoufa . . . . .	1
Aklat. . . . .	3
Bir-Nezran. . . . .	4
Touf. . . . .	5
Izck. . . . .	5
Saqiet el-Hamra . . . . .	1
Ouadnoun. . . . .	4
De Ouadan à Noun. . . . .	25
De Djarra à Tichit. . . . .	10
De Benaoum à Tichit. . . . .	10
De Tichit à Ouadnoun. . . . .	: 35
à Ouadnoun (selon Mungo-Park). . . . .	20?
à Oualâta . . . . .	10
De Oualâta à Elaraouân . . . . .	10
à Tr'âza (Tigazza). . . . .	22
Savoir : A Tassabl. . . . .	12
A Tr'âza . . . . .	10

De Taoudéni à Ouádnoun. . . . .	46 journées.
De Tráza à Ouádnoun. . . . .	19
à Taroudant, par Akka . . . . .	19 $\frac{1}{2}$
à el-Arib . . . . .	7 stations.
à Tafilet . . . . .	20 journées.
De Elaraouan à Tebelbelt. . . . .	20
Savoir : Seogor . . . . .	5
Benighareb. . . . .	5
Doué-Muri. . . . .	5
Tebelbelt . . . . .	5
De Tebelbelt à Tafilet . . . . .	34 lieues.
De Tounbouctou à Ouádnoun . . . . .	47 journées.
à Taoudeni. . . . .	13
à Akka . . . . .	43
à Agabli. . . . .	27
 Par Mamoun, Bouzbeiah, Mabrouk (Hadji-Kacem). . . . .	45
 De el-Berkat à el-Gha't . . . . .	45
à Aynsalab. . . . .	20
De Tounbouctou à Haoussa . . . . .	20
De Djenné à Haoussa . . . . .	30

---

**ITINÉRAIRES recueillis par M. ROGER, gouverneur  
du Sénégal.**

**1° Itinéraire du Sénégal à Maroc (1).**

De Saint-Louis à Aouátýl. . . . .	1 jour.
D'Aouátýl à Dekann ou Addykhan. . . . .	1
De Dekann à Djyoua. . . . .	2 jours.
De Djyoua à Portendyck ou Andjyl. . . . .	1 jour.
<i>A. reporter.</i> . . . .	5 jours.

(1) Cet itinéraire est fourni par des marabouts de la tribu des Maures-Diarmankous, qui parcourent ce chemin chaque année.

	<i>Report.</i>	5 jours.
De Portendyck à Aklyl ou Klyl.		1
De Klyl à A'anakoum.		1
De A'anakoum à Nouzerit ou el-Nousir.		1
De Nouzerit à Anaoufrid.		1
De Anaoufrid à Byr-el-Kâroub.		1
De Byr-el-Kâroub à Aa'rich-Aa'mar		2 jours.
De Aa'rich-Aa'mar à Boukoufa.		1 jour.
De Boukoufa à Aklât ou Ankelât		3 jours.
De Ankelât à Byr-Anzaran		4
De Byr-Anzaran à Touf.		5
De Touf à Eyzouk.		5
De Eyzouk à el-Sâqyeh el-Hamráa.		1 jour.
De el-Sâqyeh el-Hamráa à Ouádnoun.		4 jours.
De Ouádnoun à Tásiryt		2
De Tásiryt à Suze ou Sous		4
De Suze à Maroc ou Marákch		10
	<b>Total.</b>	<b>51 jours.</b>

2° *De Kalam ou Galam à Maroc,*

Kalam.

Tákánt, désert, 6 jours.

De Tákánt à Qualáta, 10 jours; ici on trouve du blé en abondance, d'excellente eau et beaucoup de dattes : ce pays est habité par les Dowiches et les Kountats, nation paisible de marabouts.

Qasar el-Barkah.

El-Rachyd.

Tydjúkdja ou Tyjúkja.

El-Záouát ou Adjouát.

Qualáta.

De Hanájak à Ouádán.

El-A'rousyonn ou el-Ross.

Erkyebát.

Ouádnoun.

Tikna.

Sous ou Suze.

El-Mekharb ou el-Karb.

Dar-Mamlaketehâ, Marakch ou le chef-lieu de l'empire de Maroc.

De Galam à Dgazzara, 3 ou 4 jours : Dgazzara est situé dans le pays de Tâgaths, pays de montagnes moyennes : peut-être est-ce la même ville que Djarra.

De Dgazzara à Adraal ( désert ), 10 jours : c'est un petit pays où se trouvent des villages de Maures. D'Adraal on va à Sous, à Tafiled, à Maroc.

3° Itinéraire de Galam à Sego.

On compte vingt-huit jours de marche, dans la supposition où l'on conduit des ânes chargés; avec des chameaux, douze jours suffiraient (1).

Partant de Makaniakaré, près de l'emplacement de l'ancien fort Saint-Joseph, à Ghiafné, pays des Sara-colets,

	Pays de Kasso.	{	Désert. . . . .	2 jours.
			à Djiarra. . . . .	1 jour.
			à Missèra . . . . .	1
			à Sanioro . . . . .	2
			à Ghiaghé, capitale des Bambaras de Kasso. . . . .	1
			à Kâsa . . . . .	2
			à Ghioka, capitale des Bambaras de Kaarta. . . . .	1
			à Ngaiouguera . . . . .	1
			à Tafatimo. . . . .	1
			à . . . ( désert ). . . . .	1
	Pays de Kaarta.	{	à Ghianngouté. . . . .	1
			à Fabougou . . . . .	1
			à Karala-Nghianguim. . . . .	1
			à . . . ( désert ). . . . .	1
			à Sira-Koro. . . . .	1
			à Douabara . . . . .	1
		{	à Saka-bara . . . . .	1

(1) Il résulterait de ce renseignement que Sego est plus près de Galam qu'on ne le place sur les cartes les plus récentes; car il serait

Pays de Segou.	}	à Bassah-la . . . . .	1 jour.
		à Sira-Koro . . . . .	1
		à Koma-Lambo . . . . .	1
		à Bamgass. . . . .	1
		à Korsera . . . . .	1
		à Sira-ni. . . . .	1
		à Garignan. . . . .	1
		à Ngniamena (1). . . . .	1
		à Segou (au sud). . . . .	1

Pas de rivière à traverser. De Segou à Tombouktou, on descend ordinairement le Niger sur des embarcations.

(D'après le récit de Mbouia, fils de Mahomet, habitant de Tischtit, nouvellement arrivé de Segou à Saint-Louis du Sénégal, après avoir passé par le pays de Galam (2).)

**RECHERCHES sur l'Afrique septentrionale,**  
par M. WALCKENAER.

De Tripoli à Ghdamès, 13 jours (par Zawich, bir-Ghanam, Wadlitel, Rogeban-Dorgy, bir-Temad, désert de cinq jours, Ghdamès).

Ci. . . . .	13 jours.	
De Ghdamès à Tout-Melloulen. . . . .	3	— au sud : puits.
— Zourânit . . . . .	3	—

*A reporter. . . . . 19 jours.*

difficile à des ânes chargés de faire environ 230 lieues en 28 jours. Ainsi le Djoliba paraîtrait plus rapproché de Galam de près de 2 degrés. Ce dernier lieu est lui-même beaucoup moins éloigné de Saint-Louis qu'on ne pensait : c'est ce qui est prouvé par les dernières observations; nous pouvons en conclure que le Djoliba et Tounbouktou sont beaucoup plus près de la mer qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. — E. J.

(1) Au nord du Djoliba : séjour du docteur D. (*sans doute le chirurgien Dechard, de l'expédition du major Gray*).

(2) *Recueil de voyages et de mémoires*, publiés par la Société de géographie, t. II, p. 55 et suiv. Paris, 1825.



	<i>Report.</i> . . .	19 jours.	
De Zourânit à Açawan. . . . .	6	—	torrent.
— Tahamurt. . . . .	1	jour :	torrent.
— Tanout-Mellen. . .	3	jours :	puits.
— Ten-Gacem. . . . .	3		<i>id.</i>
— Gatz . . . . .	3	—	
— Eggukgant . . . . .	3	—	rivière.
— Maiss. . . . .	3	—	<i>id</i> et lieu.
— Janet. . . . .	4	—	ville.
— Teghereïn . . . . .	5	—	puits.
— Tedment. . . . .	3	—	
— Acioû . . . . .	8	—	puits et lieu.
— Toghagit. . . . .	5	—	
— Tedek . . . . .	5	—	
— Ahir et Açoudi. . .	2	—	
— Aouderas. . . . .	3	—	rivière.
— Megzem . . . . .	2	—	montagne.
— Irin-Ouallem. . . .	2	—	rivière.
— Agâdis . . . . .	2	—	grande ville.
			Forêts.
— Tedlaq. . . . .	7	jours :	puits.
— Kerféchi. . . . .	8	—	
— Tsáouah. . . . .	1	jour.	
— Madaouah. . . . .	1	—	
— Takmákoumah. . . .	1	—	
— Cachénah . . . . .	1	—	grande ville.
	En tout. . .	101	jours.

ITINÉRAIRES extraits de l'ouvrage du capitaine LYON : A  
Narrative of travels in Northern Africa. London,  
1821.

*De Morzouk à Kashna.*

Au sud-sud-ouest.

De Morzouk . . à Akraf . . .	14	journées de 20 milles.
Akraf . . . à Felezlis . . .	4	
Felezlis . . à Tadent . . .	4	
Tadent . . à Assieu . . .	6	
Assieu . . à Trajeet . . .	4	
Trajeet . . à Seloofia . . .	2	
Seloofia . . à Aghades . . .	2	
Aghades . . à Begzam . . .	3	
Begzam . . à Ghrulghiwa	3	
Ghrulghiwa à Tagama . .	7	
Tagama . . à Kashna . . .	7	

56 jours.

*De Kashna à Sokkatoo.*

A l'ouest.

De Kashna . . . . . à Zumma . . . . .	1	jour.
Zumma . . . . . à Kalawa . . . . .	3	jours.
Kalawa . . . . . à Gadaya . . . . .	$\frac{1}{2}$	journée.
Gadaya . . . . . à Kararee . . . . .	2	jours.
Kararee (1) . . à Tekamoorāfa	2	—
Tekamoorāfa à Lakkatoo . . .	1	jour.

9 jours  $\frac{1}{2}$ .

*De Kashna à Bornou.*

A l'est.

De Kashna . . à Sabongaree	1	jour.
Sabongaree à Roma . . . . .	1	—
Roma . . . à Beshi . . . . .	1	—
Beshi . . . à Kanno . . . . .	1; à 14	jours de Birnie.

(1) oo se prononce u, ee se prononce i, sh se prononce ch.

Au nord.

De Kashna.... à Gayzaa.... 1 jour.

Gayzaa.... à Zakari..... 1 —

Zakari..... à Ringhem... 1 — Ici une rivière venant  
du sud de Kahsna.

A l'est.

De Ringhem... à Gongā.... 1 jour.

Gongā..... à Mayga.... 1 —

Mayga.... à Awiek.... 1 —

Awyek..... à Kattagum. 1 —

Ici il faut traverser le fleuve (Nil, Goulbi ou Kattagum), courant  
au nord-est.

A l'est.

De Kattagum à Zoomawa..... 1 jour.

Zoomawa. à Gizra.....  $\frac{1}{2}$  journée.

Gizra.... à Ibrahim-Zubbo  $\frac{1}{2}$  —

Ici est une tribu (bled Ibrahim-Zubbo), noire sans les traits nègres.

Au nord.

De Ibrahim-Zubbo à Dowrā. 1 jour.

Dowrā..... à Kalāwa 1 —

A l'est.

De Kalāwa..... à Shackow.... 1 jour.

Shackow.... à Bayankalāwa 1 —

Bayankalāwa à Demetro.... 1 —

A l'ouest.

De Morzouk (dans le Fezzan) à Tessowa.... 1 jour.

Tessowa (id.) à Oubāri..... 2 jours.

Oubāri .....	à Haghki.....	2 jours.
Haghki .....	à Kaïbo.....	4
Kaïbo .....	à Bengheh....	6
Bengheh.....	à Doukaraat..	2
Doukaraat.....	à Tadera.....	5
Tadera .....	à Amaghi....	7
Amaghi.....	à Temadraati..	3
Temadraati.....	à Houhaned... 1	$\frac{2}{3}$
Houhaned.....	à Oonabraghri	4
Oonabraghri.....	à Ain el-Sala..	2
	Ville de Touat à	
	2 j. d'Agably.	

### ITINÉRAIRE de Hadji-Ebn-el-dyn-el-Eghouâthy (1).

De el-Eghouath, grande ville,	à Tegemont	1 jour au nord.
	à Ayn-Madhy (à l'ouest de Tegemont),	
	ville.	
	à Gebel-Ameur; auprès, haute mon-	
	tagne de sel.	
De el-Eghouath...	à Ras el-Schab..	1 j.
Ras el-Schab..	à Sâfil el-Fayadh	1
Sâfil el-Fayadh	à El-Khadem...	1
El-Khadem....	à El-Lefhât.....	"
El-Lefhât..	à Metslyli.....	"
Metslyli.....	à Ouady-Mozab.	" (Ghardhaysh) grande ville.
De Metslyli.....	à El-Tsemâd. ....	1 j.
El Tsemâd.....	à El-Schâref.....	"
El-Schâref.....	à El-Sa'âdeny. . . .	"
El-Sa'âdeny.....	à Ouâdy el-Schaheb	"
Ouâdy el-Schaheb	à El-Qal'yah . . . .	"
El-Qal'yah.....	à Ouerqelah . . . .	5
	Très grande ville :	
	sel.	

(1) *Bulletin de la Société de géographie*, 2<sup>e</sup> série, t. V et XIV, p. 216. Voir la carte insérée au t. V, p. 144.

De El-Qal'yah . . . à Aoulán . . . . . 1 j.  
Aoulán . . . . . à El-Ahmar . . . . . 1  
El-Ahmar . . . . . à Byr el-Nahl . . . . . 1  
Byr el-Nahl . . . . . à Byr el-Lafáyah . . . . . 1  
Byr el-Lefa'ayah à Byr el-Targy . . . . . 1  
Byr el-Tarqy . . . . . à Byr el-Zerq . . . . . 1  
Byr el-Zerq . . . . . à Byr-Bedeman . . . . . 1  
Byr-Bedeman . . . . . à Temymoun . . . . . 1 Grande ville.  
Temymoun . . . . . à Aoulef, au sud : principale ville.  
Aoulef . . . . . à Teyth, au sud de Aoulef.  
Teyth . . . . . à Atouát, à l'ouest de Aoulef.  
Atouát . . . . . à En-Sálah, au sud de Atouát.

De Temymoun . . . . . à Qórarah . . . . . 1 j.  
Qorárah . . . . . à El-Schenqythah 20 à l'ouest.  
El-Schenqythah à Tenboukto, voisin de Schenqythah, sud et  
ouest.

De Ouérqelah . . . . . à Sydi-Akhouyled . . . . . 1 j.  
Sydi-Akhouyled à Hasy el-Naqeh . . . . . »  
Hasy el-Naqeh . . . . . à Ayn . . . . . »  
Ayn . . . . . à El-Aaqer . . . . . » coll. de sable.  
El-Aaqer . . . . . à El-Thybát . . . . . »  
El-Thybát . . . . . à El-Abter . . . . . »  
El-Abter . . . . . à Ouady-Souf . . . . . »  
Óuady-Souf . . . . . à Aa'mysch . . . . . 1  
Aa'mysch . . . . . à Aqdamès, grande ville 8 j. (Touareq).

De Mathmathah à Qábes, au bord de la mer. 2 j.  
— à Gerbeh (est de Qábes). . . . . 2  
— à Naouayl. Tribu (1) . . . . . 2

ICI les Mahhamid, peuple puissant.

De là à Efzan (Fezzan) un mois.

De Qábes à Thrablos (Tripoli) 6 jours.

(1) On y parle le copte, ainsi que dans d'autres lieux.

*Note sur les salines.*

On connaît, par un célèbre passage d'Hérodote (liv. IV, p. 181, etc.), l'ancienne pratique des caravanes qui recueillaient le sel fossile dans la partie septentrionale de l'Afrique, depuis la contrée des Ammoniens jusqu'aux bords de l'Océan. Une des stations de ces caravanes était au lieu qui correspond à Zuila, dans le Fezzan ; une autre au point de Tegherry. Aujourd'hui le commerce de sel a pour siège le pays de Bilma. C'est de là que le sel est transporté dans les villes de l'Afrique centrale, où cette denrée est d'un prix très élevé (1). Au temps d'Hérodote, les tertres formant ces salines étaient si riches, que les habitants se construisaient des maisons avec cette matière. Le sel minéral était diversement coloré, tantôt blanc, tantôt rouge. Ces faits mêmes ont été observés au xv<sup>e</sup> siècle, et on les observe encore aujourd'hui. Tegazza (ou Trarza) renferme du sel gemme ; Léon l'Africain comparait ce sel à du marbre ; René Caillié rapporte qu'à Toudeyni sont des mines de sel, par couches très puissantes qu'on extrait par blocs que l'on scie en planches, et qu'on les charge sur des bêtes de somme pour les transporter à Temboctou, à Djenné et de là dans tout le Soudan (2).

On cite une mine considérable de sel existant à *Datt*, lieu fort loin au nord de Tegazza (15 à 20 jour-

(1) El-Bekri, écrivain du xi<sup>e</sup> siècle, dit que le sel se vendait au poids de l'or dans le Soudan. (*Notices des Manuscrits*, XII, 642.) — Selon M. Daumas, une charge de sel vaut aujourd'hui à Tounbouctou un *sevra* : ce qui équivaut au prix de 3 fr. la livre.

(2) *Journal d'un voyage à Temboctou et à Djenné*, t. II, p. 404.

nées). Quant à l'Algérie, elle est fort riche en lacs salés, en marais salants, et le sel fossile y a été reconnu par nos ingénieurs dans une foule d'endroits.

M. Panet fera bien de prendre des notes exactes sur les gisements de sel et sur le commerce de cette denrée.

---

## OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

PAR

LEURS AUTEURS, ET ANALYSÉS PAR M. ALBERT-MONTÉMONT.

---

**ÉLÉMENTS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, par M. CORTAMBERT.**  
1 vol. in-12. 1849.

L'enseignement spécial des sciences dans les établissements de l'Université ayant pris un nouvel essor, il en est résulté le besoin de publier des traités élémentaires qui fussent en harmonie avec les progrès constants et les exigences de l'époque : de là les divers ouvrages récemment composés par M. Cortambert.

Il nous offre aujourd'hui ses *Éléments de géographie physique*, réunissant en un petit nombre de pages les faits les plus intéressants et les plus importants de cette partie de la science, qui donne la description naturelle de la terre, en faisant connaître ses divers phénomènes, et ceux du feu, de l'eau, de l'air, avec la distribution des êtres organisés sur le globe. Rien, comme le dit avec raison l'auteur, n'est plus propre que ces notions à agrandir les idées de la jeunesse et à élever son âme.

1- Un atlas, destiné à l'intelligence de toutes les descriptions de la géographie physique, accompagne le livre de M. Cortambert, qui est divisé en huit chapitres, consacrés aux matières ci-après ; savoir : notions préliminaires ; description des terres ; hydrographie ; atmosphérologie et climatographie ; géographie minéralogique ; géographie botanique ; géographie zoologique , et géographie anthropologique.

Dans les *notions préliminaires*, l'auteur indique la position de la terre dans l'univers, son double mouvement de rotation ou de translation, c'est-à-dire diurne et annuel ; son axe, ses pôles, ses horizons et points cardinaux ; son équateur et ses parallèles ; ses méridiens. Viennent ensuite les explications relatives aux degrés de latitude et de longitude, aux zones et aux climats, aux cartes, aux échelles et aux mesures itinéraires.

Le chapitre concernant la description des terres traite d'abord du sphéroïde terrestre et de ses dimensions ; ensuite de l'aspect général de la surface de la terre, en distinguant les terres des eaux et en faisant connaître leur étendue relative. Dans ce chapitre, l'auteur traite de l'atmosphère terrestre et de la division correspondante de la géographie physique en trois parties fondamentales. La description des terres comprend naturellement les continents et les îles, et indique leur étendue comparative avec leurs reliefs respectifs, leurs plateaux, terrasses et gradins. Les îles sont ou rapprochées ou éloignées des continents, réunies en groupes ou isolées, allongées ou arrondies, hautes ou basses ; il y en a de volcaniques et de madréporiques ou formées de coraux : tous ces détails



sont donnés avec beaucoup de clarté par M. Cortambert, qui indique ensuite les phénomènes produits à la surface de la terre par l'action des eaux ou par celle du feu, ce qui l'amène à parler des volcans et des tremblements de terre.

L'hydrographie comprend les sources et les cours d'eau en général, fleuves ou rivières, qui ont leurs bassins, leurs rives, leur lit et leur thälweg : l'auteur indique les affluents et confluents de ces cours d'eau, les lieux d'où ils partent et les points de l'Océan où ils débouchent. Il traite ensuite des lacs en général et des contrées où ils abondent, des phénomènes que présentent les mers intérieures ou plutôt les mers fermées et formant de grands lacs, telles que la mer Caspienne, la mer Morte et le lac Tchad.

Le chapitre des mers embrasse tous les détails de leur répartition dans les deux hémisphères, de leurs divisions en océans et en mers proprement dites, avec les mers méditerranées, manches, détroits et golfes. On trouve aussi des détails sur la profondeur variable de la mer, sur la configuration de son lit, sur la couleur, la transparence, la phosphorescence et la salure de ses eaux.

L'auteur traite également des mouvements de la mer, tels que les vagues, les marées, les courants généraux ou partiels. On se rappelle que ces courants sont des mouvements qui, semblables à de grands fleuves, affectent certaines parties de la mer en les portant dans des directions particulières par l'impulsion de certains vents plus ou moins forts.

Dans le chapitre sur l'atmosphérologie et la climatographie, l'auteur passe en revue les phénomènes de

l'atmosphère : il parle de l'atmosphère et de ses conditions générales, des climats physiques des diverses températures, ainsi que des lignes isothermes, c'est-à-dire d'égale chaleur. Il traite des vents et de leur distribution sur la terre; des vents constants, périodiques et variables. Il traite des météores aqueux et des phénomènes électriques de l'atmosphère, ainsi que des phénomènes magnétiques; on sait que les plus remarquables des vents constants sont les vents *alizés*, ainsi appelés d'un vieux mot français qui signifie *uniformité* et *constance*, vents qui soufflent de l'est à l'ouest dans la zone torride et jusqu'au 38° degré de l'une et l'autre latitude. Parmi les vents périodiques, on distingue les *moussons*, mot arabe qui signifie *saisons*, vents qui se font sentir dans l'océan Indien six mois dans un sens et six mois dans l'autre, ce qui forme la mousson du printemps et la mousson d'automne.

Les météores aqueux sont traités par l'auteur avec non moins de lucidité que les autres chapitres : là il expose les phénomènes produits par les vapeurs qui s'élèvent dans l'atmosphère ou qui en descendent, telles que les nuages, les brouillards et les brumes ou pluies. Le dégagement électrique d'un nuage produit l'éclair, le bruit du tonnerre et le feu rapide de la foudre qui vient frapper la terre. M. Cortambert distingue la pluie, cette abondante précipitation de vapeur; la bruine ou pluie extrêmement fine, et le givre ou résultat d'un froid vif. Il parle aussi de la neige ou précipitation de vapeur par un temps très froid, et de la grêle ou chute de globules de glace, dans laquelle l'électricité joue un grand rôle; puis des trombes ou

mouvements atmosphériques aqueux, et des orages ou chutes subites de pluie accompagnées de vents violents. Il traite encore des masses pierreuses et ferrugineuses qui tombent de l'atmosphère sous les noms d'*aérolithes* et de *bolides*.

Dans la géographie minéralogique, l'auteur passe en revue les richesses minérales du globe, en indiquant les minéraux les plus importants qui se trouvent, soit à la surface, soit dans l'intérieur de la terre. Il indique les principales pierres, les principaux métaux et les principaux minéraux.

Enfin, dans la géographie botanique, l'auteur indique la distribution des végétaux sur le globe et les lois de cette distribution, suivant les hémisphères, les zones et les contrées du globe.

M. Cortambert termine son ouvrage par la distribution zoologique ou des animaux sur le globe, en faisant connaître les animaux caractéristiques de chaque zone, chaque hémisphère et chaque partie du monde, depuis les mammifères jusqu'aux zoophytes, et il termine par quelques détails sur l'homme, distingué en races blanche ou caucasique, jaune ou mongolique, noire ou nègre, américaine ou rouge, et cuivrée ou malaise, etc.

Cette rapide analyse du livre de M. Cortambert suffira, nous le pensons, pour en faire sentir le mérite et l'utilité.

---

**ÉTUDES SUR L'ALGÉRIE ET L'AFRIQUE, par M. BODICHON,**  
docteur médecin à Alger.

**CONSIDÉRATIONS SUR L'ALGÉRIE, par le même auteur.**

Dans ses *Études sur l'Algérie et l'Afrique*, M. Bodichon traite d'abord des explorations des anciens sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique. Il rappelle que la plus ancienne exploration sur mer eut lieu onze cents ans avant J.-C., sous le règne de Salomon, qui, de concert avec Hiram, roi de Tyr, équipa une flotte et l'envoya chercher de l'or à Ophir, sur la mer Rouge, non loin du détroit de Bab el-Mandeb. Deux cents ans plus tard, d'autres navires parviennent jusqu'à Tharsis, sur la côte orientale d'Afrique. A leur tour, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, franchissent les colonnes d'Hercule, et six cent neuf ans avant J.-C. les Phéniciens exécutent le tour de l'Afrique; partis des ports de la mer Rouge, ils revinrent en Égypte par le détroit de Gibraltar, dans la cinquième année de leur navigation. Nécros, roi d'Égypte, eut la pensée de ce périple mémorable.

Deux siècles avant J.-C., un Grec, nommé Eudoxe de Cyzique, entreprit également de faire le tour de l'Afrique; mais son récit présente une foule d'invéraisemblances qui mettent en doute la réalité de son voyage.

Environ un siècle et demi avant J.-C., après la prise et la destruction de Carthage, Polybe fut chargé par Scipion Émilien d'explorer les pays avec lesquels les Carthaginois avaient eu des relations; mais son récit n'est point arrivé jusqu'à nous.

**M. Bodichon** fait connaître ensuite la première exploration de l'intérieur de l'Afrique, celle des **Nazams**, racontée par **Hérodote**. Il indique celle de **Cambyse**, accomplie six cent vingt-trois ans avant **J.-C.**, et celle d'**Alexandre**, trois cent trente et un ans avant **J.-C.**, dans l'oasis d'**Ammon**; puis il arrive aux explorations modernes, trop connues pour que nous les rappelions.

Le livre de **M. Bodichon** renferme un chapitre sur une visite que l'auteur fit à **Abd el-Kader**, au moment où celui-ci régnait encore dans le **Désert**. Un autre chapitre est destiné à prouver l'existence antique des éléphants dans l'Afrique septentrionale, c'est-à-dire pendant l'occupation carthaginoise et romaine. Il paraît que ce pachyderme vivait en liberté en **Numidie**, en **Mauritanie**, entre le **Sahara** et la **Méditerranée**.

Un autre chapitre traite des mythes et des erreurs qui ont rapport à l'Afrique septentrionale. **M. Bodichon** en prend occasion pour rappeler : 1° que **Saturne** dévorant ses enfants représentait les sacrifices humains offerts par les peuples anciens à leurs divinités; 2° que **Jupiter** détrônant **Saturne** représentait un culte plus doux et plus intelligent; 3° que les pierres se changeant en hommes sous **Deucalion** et **Pyrrha** indiquaient les **Hellènes** comme étant nés sur le sol grec; etc., etc.

Le **lotos** était un fruit qui détruisait le souvenir de la patrie chez ceux qui en avaient mangé. Voilà bien, ajoute **M. Bodichon**, l'action attrayante du climat africain sur les arrivants; aussi les anciens avaient-ils remarqué qu'en Afrique on oublie vite la mère patrie.

Un chapitre spécial est consacré aux habitants de l'Afrique septentrionale, sous le rapport des races.

**M. Bodichon** montre les divers émigrants se croisant avec les indigènes, les peuplades berbères rejetées vers le Sahara, la race noire venant du croisement des Berbers et des Arabes avec les Nègres, et la race maure descendant des nations blanches qui tour à tour se sont emparées du littoral méditerranéen.

**M. Bodichon**, dans un chapitre spécial, traite des races primitives de l'Europe occidentale et méridionale, et établit que les premiers habitants de l'Europe méridionale et occidentale appartiennent à deux races bien distinctes, la race blanche et la race brune, avec leurs différentes variétés, présentant des migrations et des croisements. Il prouve ensuite que les croisements sont utiles et même nécessaires au perfectionnement de l'humanité.

Nous ne dirons qu'un mot des *Considérations* de l'auteur sur l'Algérie. Il y est question des fonctionnaires, de l'exagération dans les rapports officiels, du gouvernement qui serait le meilleur pour l'Algérie, et enfin de la colonisation et des habitants actuels de l'Afrique septentrionale.

Ce dernier chapitre sur les indigènes offre des détails de mœurs assez piquants, mais dont la reproduction dans ce Bulletin nous conduirait trop loin ; nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'ouvrage lui-même.

---

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA FRANCE, ou *Histoire de la formation du territoire français*, par M. L. DUSSIEUX.

COURS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE à l'usage des aspirants à l'école de Saint-Cyr, par le même.

Dans le premier de ces deux ouvrages, M. Dussieux fait l'histoire de la formation de l'unité intérieure et de la conquête des limites naturelles de la France, depuis la division gauloise avant la conquête romaine jusqu'à la division actuelle en départements. Il a voulu, dit-il, réunir les faits épars dans divers ouvrages et en composer un rapide tableau de la tradition française à l'endroit de nos limites naturelles.

Le livre de M. Dussieux est divisé en dix chapitres, qui traitent des matières ci-après ; savoir : géographie physique de la France, avec ses accidents naturels et ses divers bassins ; la Gaule avant la conquête romaine ; la Gaule sous la domination romaine ; la Gaule sous les Francs ; l'empire de Charlemagne ; démembrement de l'empire de Charlemagne ; histoire de la formation de notre limite depuis Hugues Capet jusqu'au règne de Louis XI ; formation intérieure du territoire français ou histoire de la réunion des fiefs au domaine royal ; divisions géographiques et administratives de la France avant et depuis la révolution.

Ce texte lucide et méthodique est accompagné de trente-trois cartes appropriées à son développement et à ses divisions historiques ou territoriales : c'est un travail consciencieux et utile qui sera consulté avec fruit.

Le *Cours de géographie physique et politique* du même

auteur comprend vingt-deux chapitres, où l'on trouve : des notions générales sur la sphère et sur l'hydrographie ; les grandes divisions des terres ; la géographie générale de l'Europe, avec ses divisions politiques ; puis de l'Asie, de l'Afrique, des deux Amériques et de l'Océanie.

Les définitions données par M. Dussieux sont claires, succinctes et suffisantes ; ses explications, précises et méthodiques ; en un mot, son cours présente un tableau rapide et exact de la géographie physique et politique, rédigé d'après les questionnaires adoptés pour l'école militaire de Saint-Cyr.

---

**OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Nijné-Taguisk (monts Ourals), gouvernement de Perm, en 1846 et 1847.**

Ces observations, renfermées dans une série de tableaux, présentent pour chaque mois l'état du ciel à 8 heures du matin, à 3 heures après midi et à 8 heures du soir, avec les variations du baromètre et du thermomètre, et la direction des vents.

---

**COUP D'ŒIL RAPIDE SUR LA RÉPUBLIQUE DE COSTA-RICA, par F. M. In-8° de 32 pages. Paris, 1849.**

Cette brochure est destinée à faire connaître la nouvelle république de Costa-Rica, entre l'État mexicain de Nicaragua et la république de la Nouvelle-Grenade. Ce pays, situé au nord de l'isthme de Panama, faisait



anciennement partie de l'Union centrale américaine. Il s'est constitué en république le 31 août 1848. Il fut visité par Christophe Colomb dans son troisième et quatrième voyage. La dénomination de *Costa-Rica* ou *riche côte* vient de l'existence de certaines mines d'or appelées Tisingal, sur la côte de la mer Atlantique, près de Boca-Toro.

On assure que Costa-Rica faisait autrefois un commerce florissant dans l'Atlantique, par le port de *Matina*, avec Porto-Bello, Cartagena et d'autres places du continent, et dans le Pacifique, par le port *Caldera*, avec Panama, le Pérou et quelques autres parties de l'Amérique du Sud. Ces exportations se réduisaient alors à du bétail, des chevaux, des mulets et des vivres.

Les Cordilières des Andes traversent Costa-Rica du sud au nord, occupant tout le centre, où elles forment de grandes vallées et des plateaux délicieux, parsemés de volcans et de petits lacs. Entre le pied des montagnes et les côtes des deux mers, le terrain est bas et en plaine, de telle sorte que le pays est naturellement divisé en trois sections. Il a des volcans, des lacs et des rivières : celles-ci, en l'arrosant, le rendent d'une grande fertilité ; la vallée de *Matina*, à l'instar de celle du Nil, est sujette à une inondation annuelle de quelques semaines. Le climat est pluvieux d'avril à novembre ; il est chaud et sain sur la mer Pacifique ; chaud, humide et malsain sur l'océan Atlantique ; tempéré et très sain sur les plateaux de l'intérieur.

La population de cette petite république s'élève à 100 000 habitants, dont 90 000 blancs et 10 000 Indiens. Il n'y existe pas de nègres et l'on y trouve à peine

des mulâtres. Le peuple de Costa-Rica est généralement industriel, entreprenant, économe, paisible et hospitalier.

La capitale de Costa-Rica est San-José, qui exporté de la cochenille, du coton, de l'indigo et du café, ainsi que de l'acajou et du bois de teinture. Il y existe une maison française qui charge chaque année trois ou quatre bâtiments. Tout le trafic se fait par le port de Punta - Arena, sur l'océan Pacifique, à 72 milles de San-José.

L'un de nos confrères à la Société de géographie, M. Gabriel Lafont, vient d'être nommé consul général de la république de Costa-Rica à Paris. Cette république ne pouvait faire un meilleur choix.

---

CONTÉ, notice par M. JOMARD, membre de l'Institut.

Ce petit ouvrage d'environ cent pages, que nous devons à la plume du savant M. Jomard, est une simple biographie de Nicolas-Jacques Conté, lequel a donné à l'industrie nationale l'essor qui l'a régénérée. Ingénieur physicien, artiste mécanicien, travailleur infatigable, il avait inspiré aux généraux Kléber, Bonaparte et Caffarelli une estime digne d'envie, et il mérita l'amitié de tous les hommes d'élite de son époque, surtout de Berthollet, Monge, Chaptal, Fourier, qui avaient reconnu en lui un génie fécond, et dont la perte prématurée excita des regrets universels.

Conté était né au hameau de Saint-Cenery, près de Sées (Orne), le 4 août 1755, de parents cultivateurs. Il apprit de bonne heure à lire et à écrire, et dès son

bas âge il montrait une rare adresse, témoin l'idée qu'il eut de faire un violon à l'aide d'un couteau seulement ; il avait neuf ans alors. Attaché dès son jeune âge au jardin de l'hôtel-Dieu de Sées, il passait la plus grande partie de son temps auprès de la supérieure, dont il avait su gagner l'affection, et près de laquelle il s'instruisait ; il dévorait les ouvrages de physique qui tombaient sous sa main. Il employait ses instants de récréation à crayonner des dessins sur les murs avec du charbon, et s'amusa à préparer des couleurs, comme pour essayer de peindre ; sa vocation n'était pas de labourer la terre. Un jour le peintre de l'hôtel-Dieu de Sées était malade ; les panneaux de la chapelle commencés restaient inachevés : Conté pria la supérieure de lui permettre de les continuer. Elle refusa d'abord ; mais, voyant les instances de l'enfant, on lui mit entre les mains palettes et pinceaux : la supérieure n'eut point à se repentir d'avoir cédé à ce vœu, car vingt panneaux d'une grande richesse de coloris furent terminés rapidement par notre jeune artiste de quatorze ans.

Ce coup d'essai lui porta bonheur ; la foule empressée se rendit témoin de son talent, et il commença à faire des portraits. Par une de ces coïncidences heureuses pour les arts, Lesueur débutait aussi à Sées et touchait de l'orgue à la cathédrale.

En 1776, Conté partit pour étudier la peinture sous les grands maîtres ; il devint l'ami de Greuze ; sa fortune ne lui permettait pas d'embrasser le genre de l'histoire, il fut peintre de portraits ; la finesse de son coloris lui fit confier les portraits de plusieurs dames de la cour, notamment celui de la duchesse d'Orléans,

mère de Louis-Philippe. Il s'occupait de chimie et de physique, et il réalisa à Sées l'invention des ballons; il écrivit un traité sur l'aérostation, et trouva aussi un moyen d'opérer très en grand et très économiquement la production du gaz hydrogène.

Conté s'est surtout popularisé par l'invention des crayons qui portent son nom : la révolution et les guerres empêchaient que nous pussions les tirer de l'Angleterre; en huit jours, les ingénieurs eurent des crayons à dessiner de qualité parfaite et à un prix fort modique. Il trouva vers le même temps des procédés entièrement neufs pour le perfectionnement des aérostats, et s'occupa aussi d'un nouveau genre de couleurs pour la peinture à l'huile. C'est de lui que Monge a dit : « Cet homme a toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main. »

Il avait pris place en 1798 dans l'expédition d'Égypte avec Berthollet, Geoffroy, Savigny, etc., pour la classe de physique, et fut honoré de la confiance de Bonaparte, qui l'engageait à noter les divers procédés d'arts mécaniques du pays, et à y introduire les perfectionnements que lui suggérerait son génie inventif. Conté lança plusieurs montgolfières, qui effrayèrent les Égyptiens, et imagina un télégraphe au Caire pour avoir promptement des nouvelles de Syrie et d'Alexandrie.

Il serait impossible de tracer le tableau complet des travaux de Conté en Égypte; car tous les jours c'était un besoin nouveau, une nécessité imprévue, et il savait pourvoir à tout.

Il revint en France, non moins ardent pour les découvertes. En 1803, il produisit une machine à graver.

si utile aux plans des monuments anciens et modernes. Mais en 1804, la perte de la seconde épouse à laquelle il s'était uni fut pour lui un coup mortel. Sa santé, si belle jusqu'alors, déclina rapidement : il fut enlevé en 1805 à la science et à l'amitié. Il n'avait guère plus de cinquante ans.

Napoléon avait dit de Conté, que c'était un homme universel, ayant le goût, les connaissances et le génie des arts ; il avait été la colonne de l'expédition d'Égypte et l'âme de la colonie française aux rivages du Nil.

---

PETITE GÉOGRAPHIE POPULAIRE DE LA LOIRE - INFÉRIEURE ,  
par Eugène TALBOT et Armand GUÉBAUD.

Ce petit traité in-18 sur le département de la Loire-Inférieure commence par des notions préliminaires sur les limites de la France, sa superficie, ses montagnes, ses mers, ses fleuves et cours d'eau principaux, ses divisions territoriales et politiques.

Après nous avoir donné une géographie suffisamment détaillée, tant physique que politique de la Bretagne et quelques détails sur les mœurs, les goûts et le caractère des Bretons, nos deux auteurs passent à la partie historique, et nous offrent un coup d'œil rapide sur l'histoire de la Bretagne, comprenant l'origine de ses habitants occupant en Gaule, sous César, la troisième Lyonnaise et une partie de l'Aquitaine : on sait que ces peuples portaient le nom d'Armoricains, et que le conquérant des Gaules eut beaucoup de peine à les réduire. Nous les voyons ensuite secouer le joug des Romains. Puis viennent l'histoire des comtes bre-

tons, dont le premier fut Conan, et les invasions normandes, dispersées une première fois par Alain, comte de Vannes. Après de longues péripéties et des alliances avec l'Angleterre, nous trouvons les guerres si curieuses des maisons de Blois et de Montfort, et enfin la réunion de la Bretagne à la France en 1547.

Cet ouvrage est divisé par chapitres comprenant les différentes productions, naturelles et industrielles, indiquant les voies de communication, les divisions administratives, etc., etc. Une belle carte du département de la Loire-Inférieure contribue à donner au volume un intérêt de plus.

---

**JOURNAL ASIATIQUE. Cahier du mois de juillet 1849.**

Ce cahier se distingue par un rapport intéressant de M. Mohl sur les travaux du conseil de la Société asiatique pendant l'année 1848-1849. On y trouve mentionné notamment : un *Essai sur l'histoire ancienne des Arabes*, par M. Caussin de Perceval ; des Extraits de voyages d'Ibn-Batouta dans la Perse et dans l'Asie centrale, par M. Deffrémery ; un *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, par M. Reinaud, etc., etc.

---

**THE JOURNAL OF THE INDIAN ARCHIPELAGO AND EASTERN ASIA. Mars et avril 1849. Singapore.**

Le cahier de mars contient notamment : la Relation d'un voyage dans les États de Menangkaban, péninsule malayé, par M. Favre, missionnaire apostolique à Ma-

Iacca ; un Vocabulaire de la langue kayane, au nord-ouest de Bornéo, par M. Burns ; une Excursion de Sourabaya à Kediri, Blitar, Antang, Malang et Passan, par Jonathan Rigg ; un article sur les langues de l'archipel Indien.

Le cahier d'avril renferme : un article sur la langue et la littérature de l'île de Bali, par Freiderich ; un autre sur la piraterie dans l'archipel Indien, par Spenser ; des Recherches sur Nicobar et sur les mœurs et coutumes des Malais.

---

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS OF THE ROYAL SOCIETY OF LONDON. *Journal des travaux de la Société royale de Londres.* 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> partie, 1848 ; 1<sup>re</sup> partie, 1849.

Le premier cahier de 1848 comprend : des Recherches sur les marées, par Whewell ; quelques Solutions sur les équations différentielles, par Hargreave ; plusieurs articles sur les lichens, sur les métaux, etc. Le deuxième cahier contient : des Observations sur les fossiles, par Reginald Neville-Mantel ; quelques Déterminations de l'inclinaison et de la force magnétique, par Keely ; l'Explication d'un nouveau cas d'interférence de lumière, par Baden Powell ; quelques Remarques sur le courant électrique, etc. Enfin, le troisième cahier, c'est-à-dire la première partie de 1849, contient : des Recherches expérimentales sur l'électricité, par Faraday ; des Détails météorologiques sur le Cumberland, par Fletcher ; une Notice sur la nature chimique de la cire, par Benjamin-Collins Brodie ; sur la structure et le développement du foie, par le même

auteur ; et quelques Remarques sur les reptiles, par le professeur Owen.

---

**THE JOURNAL OF THE ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY OF LONDON.** *Journal de la Société royale de géographie de Londres.* 1<sup>re</sup> partie, 1849.

Parmi les articles renfermés dans ce cahier, nous avons remarqué : 1° une Visite à la rivière Zambèze ou Cuama, qui débouche par environ 17° lat. S. dans le canal Mozambique ; 2° un article sur Mayotte et les îles Comores ; 3° des Remarques sur l'île Rodriguez, dépendance de l'île Maurice ; 4° des Remarques sur l'île des Cocos et sur deux autres du groupe des Galapagos ; 5° un article sur le Rio Nuñez ; 6° un autre sur le pays de Laos et les Birmans.

---

**REPORT OF THE EIGHTEENTH MEETING OF THE BRITISH ASSOCIATION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE.** *Rapport sur la dix-huitième assemblée de l'Association britannique pour le progrès des sciences.* Août 1848.

Le volume offre d'abord quelques détails sur les statuts de la Société ; il présente ensuite un catalogue d'observations sur les météores lumineux ; des Observations sur l'air et l'eau des villes, sur les vagues atmosphériques, sur les matières colorantes, etc.

---



**THE EARTH AND MAN, *la Terre et l'homme, ou Traité de la géographie physique comparée et de ses rapports avec l'histoire de l'homme*, par Arnold GUYOT, professeur de géographie physique et historique à Neuchâtel, en Suisse; traduit du français en anglais par FELTON. Boston, 1849.**

Cette traduction de l'ouvrage français a été entreprise à la suite d'un cours public ouvert par le traducteur à Boston, en janvier et février 1849. Le livre se divise en douze leçons, qui traitent successivement des matières ci-après; savoir : définitions géographiques; la terre considérée comme le théâtre des sociétés humaines; les cinq parties du monde, et recherches sur les analogies de formes générales des continents; dimensions et reliefs; travaux de Humboldt et de Ritter à ce sujet; distribution des terres, montagnes et plaines des divers continents; division et caractère des mers, avec leurs contours et leur profondeur; origine des terres, suivant l'hypothèse de Laplace et d'Herschel; diversité des êtres organisés; hémisphères et climats; météores ou pluies et vents; différence entre l'ancien et le nouveau monde; courants maritimes et leurs causes; système général des courants; caractères géographiques de l'ancien et du nouveau continent; contrastes entre les trois continents du nord et les trois continents du midi de l'équateur; marche géographique de l'histoire; l'Asie, berceau de la civilisation; caractères communs des nations et races primitives, et des nations et races modernes; avantage d'un climat tempéré pour les progrès de la race humaine, etc.

Ce livre est un travail savamment conçu, plein d'idées neuves et d'aperçus ingénieux, dont quelques uns, toutefois, nous ont paru controversables.

---

DECLINE OF GEOGRAPHICAL DISCOVERY, *Déclin des découvertes géographiques*, par James RICHARDSON.

Dans cet opuscule de cinquante-six pages in-8°, l'auteur du *Voyage dans le Sahara*, dont il sera bientôt question; fait un appel au public anglais, en faveur de la science géographique, si propre à hâter les progrès de la civilisation. Il indique les expéditions qui s'opèrent dans l'intérieur de l'Australie et dans les contrées de l'Afrique occidentale; il parle aussi des expéditions américaines et de celles qui ont été récemment entreprises, soit dans l'intérieur de Bornéo, soit aux sources du Nil, aux monts Ourals, à la mer Morte et au Thibet.

---

ON THE SOURCES OF THE NILE, *Sur les sources du Nil*;  
par Charles T. BEKE.

Dans cette brochure de dix-huit pages in-8°, M. Beke essaie d'assigner les limites du bassin du Bahr el-Abyad ou Nil Blanc. Il indique d'abord les sources du Nil Bleu en Abyssinie, puis la jonction de ce bras avec le Nil Blanc à Khartoum, par 15° 37' lat. N.; après quoi il remonte le cours de ce dernier jusque par 7° 43' lat. N., où la seconde et récente expédition égyptienne trouva le fleuve divisé en trois branches venant du sud

et de l'ouest. Deux degrés plus au nord, on rencontre une branche occidentale appelée le Bahr el-Ghazal ou Keilah, qui a été déjà décrite ailleurs.

M. Beke donne quelques détails sur les contrées environnant les sources présumées du Nil Blanc, qu'il ne parait pas croire à une grande distance à l'est ou au nord-est du lac Tchad. Ce sujet est fort controversé, et nous nous référons, du reste, aux explications données dans le présent cahier par M. d'Abbadie sur le haut fleuve Blanc.

---

**RAPPORT A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, au nom de la commission des Antiquités de France, sur les ouvrages qui ont concouru pour des prix ou des mentions, par M. LENORMAND, de l'Institut.**

Ce rapport in-4° de trente-six pages contient une analyse et une appréciation des divers ouvrages sur les antiquités de France envoyés au concours qui a été jugé dans la séance publique du 17 août 1849, tenue par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au palais de l'Institut.

---

**ZEITSCHRIFT DER DEUTSCHEN MORGENLANDISCHEN GESELLSCHAFT, etc.; feuille périodique de la Société orientale. Cahiers 2 et 3. Leipzig, 1849.**

Ce numéro contient notamment : 1° une Explication des vingt et une inscriptions trouvées sur le mont Sinai; 2° une Dissertation sur le J. King, du docteur

Godefroi Otto-Piper; 3° diverses notices, dont une sur la côte orientale d'Afrique, et une autre sur les Bohémiens; 4° des Recherches sur l'état actuel de la littérature et des sciences dans l'Inde néerlandaise; 5° des Détails sur les perles trouvées dans le lac Tibérius; 6° Nouveaux travaux de Sprenger, professeur à Dehli.

---

ON THE DEPRESSION OF THE DEAD SEA AND OF THE FALL OF THE JORDAN, etc.; *Sur la dépression de la mer Rouge et sur la chute du Jourdain, comparativement avec les rivières de la Grande-Bretagne.* Broch. in-8°. 1849.

Cet article de M. Auguste Petermann a été lu par l'auteur dans le sein de la Société royale de géographie de Londres. La dépression de la mer Rouge et de la vallée du Jourdain, depuis qu'elle a été découverte en 1837, a excité l'attention du monde savant; et M. Petermann apporte son tribut de recherches sur cette question intéressante. Il donne de curieux détails sur la chute des rivières en général, et sur celles d'Angleterre plus particulièrement, avec ses observations sur le Jourdain et la mer Rouge.

---

TRAVELS IN THE GREAT DESERT OF SAHARA, *Voyages dans le grand désert de Sahara, durant les années 1845 et 1846, contenant les aventures personnelles du voyageur dans un trajet de neuf mois à travers le désert, parmi les Touaricks et autres tribus errantes du Sahara;* par James RICHARDSON. 2 vol. in-8°. Londres, 1848.

Le voyage dont nous allons offrir une rapide analyse

contient de curieux détails de mœurs et de géographie sur les oasis du grand désert africain. Nous suivrons le voyageur dans sa longue pérégrination, et nous indiquerons au fur et à mesure qu'il les donnera les notions les plus importantes qu'il aura recueillies.

M. James Richardson quitte Alger pour Tunis en janvier 1845, et de Tunis se rend à Tripoli, pour se joindre à une caravane qui devait aller à Ghadamès, dans le Désert. Il arrive en ce lieu, après une heureuse traversée et un séjour dans les montagnes qui longent la partie nord-est du Sahara. Ce trajet avait pris vingt-trois jours, dont sept ou huit dans les montagnes.

Ghadamès est une oasis située par 30° 9' lat. N., et 9° longit. E., au milieu du Désert, au sud-ouest de Tripoli et au nord-ouest du Fezzan, sur la route des caravanes qui se rendent de ces deux pays, soit à Tombouctou, soit à Bornou. Cette oasis renferme plusieurs villes et villages et un grand nombre d'antiquités romaines. C'est un pays où règne assez d'aisance, le peuple y semble heureux, et aucun pauvre ne mendie dans les rues. Ghadamès avait autrefois un commerce florissant; mais il est bien déchu depuis que les caravanes se rendent à Ghat, oasis située par environ 25° lat. N.; puis à Aghadès, par environ 18° latit. N. et 9° longit. E., pour gagner Kashna et Kano, dans le Soudan. Toutes les caravanes de l'intérieur apportent des esclaves, des plumes d'autruche, de l'ivoire, de l'ambre, des feuilles de séné et de la poudre d'or.

Les maisons de la principale ville de l'oasis de Ghadamès ont deux, trois, quatre et même jusqu'à cinq étages; le terme moyen est de trois ou quatre étages. L'architecture est dans le genre mauresque, avec quel-

ques particularités fantastiques du Désert. Les édifices publics n'offrent rien de remarquable ; les mosquées elles-mêmes n'ont que de tristes minarets. La plupart des femmes de Ghadamès tissent la laine pour les habillements de leurs familles, et apprennent par cœur les versets du Koran, ce qui fait dire à leurs maris que nulle contrée ne possède des femmes aussi instruites.

L'ancien nom de Ghadamès est *Cydamus*. Cette oasis fut soumise à la puissance romaine par Cornélius Balbus, dix-neuf années avant notre ère. Les vainqueurs l'embellirent et l'entourèrent de fortifications, dont il reste encore des débris. Cette contrée a beaucoup de dattiers, dont elle fait un petit commerce.

M. Richardson partit de Ghadamès pour Ghat, autre oasis placée à 5° ou 125 lieues plus au sud. Nous passons sous silence les détails du trajet de vingt jours employés pour atteindre cette ville rapprochée du Soudan oriental. Notre voyageur y trouva plusieurs caravanes de Touaricks, l'oasis étant sous la domination de cette tribu guerrière du Grand Désert.

La ville de Ghat est entourée de palmiers ; ses maisons ne sont pas d'une belle apparence ; la plupart, étant faites de briques séchées au soleil et de terre glaise, ne sont pas d'une construction solide. Le Désert ne fournit d'autre bois de bâtisse que le palmier. La mosquée offre seule un joli minaret. La ville est entourée d'une muraille de 10 pieds de haut, percée de six portes solides, et qui, pour la plupart du temps, ne sont point fermées la nuit. La ville entière est bâtie sur une colline, et elle possède plusieurs sources et citernes. L'eau est ici d'assez bonne qua-

lité, et les environs présentent quelques jardins cultivés par les esclaves. Le style de l'architecture à Ghat est à peu près le même qu'à Ghadamès. L'oasis de Ghat est située par 24° 58' lat. N. et 11° longit. E.

Les femmes de Ghat ne sont point renfermées, et elles jouissent d'une grande liberté. Notre voyageur fut exposé à de fréquentes agaceries de leur part, et l'une d'elles lui offrit même ses deux jeunes filles pour épouses, s'il voulait consentir à se fixer dans leur ville : il eut grand'peine à échapper aux filets de ces sirènes du Désert.

Après un assez long séjour à Ghat, M. Richardson reprit la route du nord, en passant par Mourzouck, capitale du Fezzan, déjà visitée plus de vingt ans auparavant par Denham et Clapperton. C'est là que les femmes sont souvent occupées à laver de leurs mains les murailles de l'hôtel de ville, Mourzouck n'ayant point de chaux pour les blanchir. Tout passant doit payer un tribut à ces dames, sous peine d'encourir à jamais leur disgrâce.

Le gouvernement de Mourzouck se compose d'un pacha, assisté d'un divan ou conseil formé de six personnes et aidé d'un cadi. Il y a en outre quatre cadis dans le reste de la province. La garnison est de cinq cent cinquante hommes, dont un tiers seulement est Turc; les autres sont Arabes et Maures. Il y a de plus cent cinquante hommes de cavalerie et un petit corps irrégulier de cavaliers arabes. Le commandant en chef est Turc et l'officier médecin est un Grec.

Mourzouck est situé par 25° 54' lat. N. et environ 14° de longit. E.; cette ville a trois milles de tour et

**3 500** habitants. Son commerce est bien diminué depuis que la ville touarique de Ghat a attiré vers elle les caravanes du Bornou.

De la capitale du Fezzan, M. Richardson revint à Sockna, ville rapprochée de Tripoli, et située par environ 29° de lat. N. et 15° de longit. E.; et il était rentré à Tripoli même après une absence d'environ neuf mois, dont 80 jours de route; savoir : de Tripoli à Ghadamès, 15 jours; de Ghadamès à Ghat, 20 jours; de Ghat à Mourzouck, 15 jours; et de Mourzouck à Tripoli par Sockna, 30 jours.

M. Richardson va entreprendre un second voyage dans le Grand Désert et dans l'Afrique centrale. Il partira encore de Tripoli, capitale de la régence ottomane du même nom. De là il se rendra en ligne droite à Sockna et à Mourzouck et de Mourzouck à Ghat, principale ville des Touaricks d'Aggar. Il se mêlera ensuite à une des caravanes d'hiver du Soudan, pour les accompagner à Assouty ou Ahir (Aheer), et à Aghadès, principale ville des Touaricks de la région méridionale du Sahara. D'Aghadès il continuera à s'avancer vers le sud avec les caravanes qui se rendent à Kachna, Kano et Saccatou, principales cités de l'empire des Fellatahs. Le voyageur alors se dirigera vers l'est, en prenant la route de Bornou, et il tâchera de compléter l'exploration du littoral du lac Tchad. Enfin il reviendra par le pays des Tibous, vers Mourzouck, et de là à Tripoli.

M. Richardson espère avoir pour compagnon un voyageur allemand, qui se dirigerait vers le Darfour et les sources du Nil Blanc. On lui fait espérer également la coopération de M. Raffener, voyageur français



connu déjà par ses explorations vers le haut cours du Sénégal et sur la Falémé. Nous faisons des vœux bien sincères pour le succès de cette nouvelle entreprise, conçue dans l'intérêt des sciences géographiques et de l'humanité.

---

**TRANSACTIONS OF THE BOMBAY GEOGRAPHICAL SOCIETY.**

*Transactions de la Société de géographie de Bombay.*

Trois cahiers, 1847, 1848 et 1849.

Le cahier de janvier 1847 à avril 1848 comprend notamment : des Remarques sur le dernier ouragan qui a régné en avril 1847 sur la côte occidentale de l'Inde ou côte de Malabar ; une série de Tableaux ou Observations météorologiques faites à Ceylan et à Bombay ; l'Analyse d'un voyage exécuté par M. Cole, à Mascate et aux montagnes Bleues d'Oman ; le Rapport de M. Hamilton, résident britannique à Indore, concernant une navigation sur la Nerbudda, avec l'indication du rivage haut ou bas et du lit du fleuve ; l'Analyse d'un voyage d'exploration sur l'Indus et le Sutledge, en juin 1847, etc.

Le cahier d'avril à septembre 1848 renferme un Mémoire sur des tribus qui habitent la province Somali du nord-est de l'Afrique. L'auteur, M. Crutenden, rappelle que de Ras-Hafoun à Zeyla le pays est connu sous la dénomination de Bur e-Somal, et divisé en deux grandes tribus, qui tirent leur origine de la province d'Hadramant et sont pour ainsi dire en guerre perpétuelle. La principale de ces deux grandes familles est celle de l'est de l'île Burnt ; la seconde est

à l'ouest : l'une et l'autre font la traite des noirs. La principale ville est Hurrur, située dans une fertile contrée et plus grande que Moka. Elle a cinq portes et des maisons en pierre de taille ; mais le plus grand nombre des habitants vit dans des huttes construites en terre glaise. Zeyla est le port d'Hurrur, mais il est placé sous la domination du shérif de Moka ; c'est, du reste , un endroit assez misérable, qui n'a d'importance que par le commerce des esclaves arrivant de la côte nord-est africaine. Hurrur tire ses approvisionnements de Berbera et de Zeyla.

Dans l'intérieur des terres, on rencontre fréquemment des lions, des léopards et de nombreuses traces d'éléphants. La branche aînée des trois tribus d'Edoor habite principalement les montagnes situées au sud de Berbera, d'où elle s'étend vers le pays d'Agahdur. Il est à remarquer que presque tous les cours d'eau qui descendent de la chaîne des montagnes de Waghur et de Koobis sont amers et que leur eau est d'une qualité fortement astringente. Quelques uns seulement offrent une eau délicieuse à boire.

Les Haber-Gerhajis, dont il vient d'être question, font un commerce de myrrhe, d'œufs d'autruche, d'ivoire et de gomme arabique ; ils exportent aussi de la semence d'orchilla ou shenné et du warus, espèce de safran employé par les naturels de l'Yémen.

Les kafilas ou caravanes des bords de la Webbi-Shebeyli, de la petite province de Gunana, au sud de cette rivière, et d'Agahdur, traversent le pays des Haber-Gerhajis, en suivant leur route pour se rendre à Berbera, excepté la kalifa d'esclaves de l'Abyssinie. Ces caravanes sont nombreuses et on y compte souvent

plus de deux mille chameaux. De Gunana à Berbera il y a 24 jours de marche ; de la Webbi-Shebeyli, 19 jours ; et d'Agahdur, 9 jours.

Agahdur est une contrée unie, possédant d'excellents pâturages et des eaux abondantes. Le sol a une couleur très rouge, mais l'air est pur. On y voit de nombreux troupeaux, et les habitants entretiennent avec les Gallas un grand commerce d'oies et autres volatiles.

Le troisième cahier de la Société dont nous analysons ici les travaux, c'est-à-dire celui d'octobre 1848 à mai 1849, contient entre autres articles le récit d'un Voyage en Perse et dans le Kurdistan, par M. Jones et Rawlinson, exécuté en 1847. Les régions visitées par nos voyageurs étant déjà connues, nous nous bornons à indiquer le voyage.

---

JOURNAL OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY. *Journal de la Société royale asiatique de Londres.* Tomes XI et XII. 1849.

Ces deux cahiers renferment notamment : un Mémoire sur l'inscription persane cunéiforme de Béhistan, déchiffrée par le major Rawlinson ; un autre sur la dynastie des rois de Surahstra ; un autre sur la géologie de l'Inde méridionale ; un Rapport sur les progrès de la culture du thé de Chine dans les Himalayas ; un Fragment sur les inscriptions de Kapur, Dhauli et Girnar, etc.

---

## AUSTRALIE.

RECHERCHE D'UNE VOIE DE COMMUNICATION INTÉRIEURE DU  
SUD AU NORD DE CETTE CINQUIÈME PARTIE DU MONDE.  
(Extrait d'un article de la *Revue des Deux-Mondes*,  
1<sup>er</sup> nov. 1849.)

Le voyageur anglais Mitchell, un des plus infatigables explorateurs du continent maritime, connu sous le nom primitif de *Nouvelle-Hollande*; et sous la désignation actuelle d'*Australie*, a rendu d'éminents services à la géographie par ses intrépides tentatives dans l'intérieur de ce nouveau continent, en achevant de reconnaître les grands cours d'eau qui se joignent au fleuve Murray, lequel débouche vers le sud dans le Grand Océan.

Le même voyageur a cherché vers le nord une rivière qui, pareille au Darling et à la Murrumbidgey, conduirait les marchandises de Sydney et des districts environnants sur les côtes septentrionales de l'Australie. On comprend l'importance qu'aurait une telle rivière pour la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud. L'exportation de la laine donne lieu à un commerce considérable dans cette partie des colonies anglaises. En 1846, il est sorti des ports de la Nouvelle-Galles du Sud 16 479 520 livres de laine provenant exclusivement des pâturages de ces régions australiennes. Or, ce commerce est entravé par les difficultés de la navigation. En sortant du port de Sydney, pour gagner la mer des Indes, les navires, afin de monter vers le nord, ont à suivre une côte hérissée d'écueils; le détroit de

Torrès, qu'il leur faut traverser avant d'atteindre à Singapoure, est très périlleux ; ses eaux, battues par les vents des deux océans qui s'y rencontrent, sont le théâtre de naufrages très fréquents. Quoi qu'il arrive, la traversée est toujours pénible et longue ; les marchandises s'avarient, la santé des marins s'altère, ébranlée par des travaux excessifs : aussi les armements sont-ils coûteux, le prix des assurances est élevé, les profits sont faibles et souvent nuls.

La découverte d'une voie de communication qui lierait Sydney à la côte septentrionale, de manière à éviter ou diminuer les dépenses, les périls et les longueurs de la navigation à travers le détroit de Torrès, serait donc d'un haut intérêt pour le commerce britannique. Tel était le but du dernier voyage de M. Mitchell.

Après de longues recherches et de cruelles privations, il atteignit le cours supérieur du Darling, rivière qu'il quitta pour s'élever vers le nord. Il avait remarqué que les tribus de l'intérieur ne diffèrent en rien de celles que les précédents voyageurs ont observées plus près des côtes. M. Mitchell a surpris des familles au milieu de l'exercice libre et naturel de la vie sauvage. Partout c'étaient les mêmes particularités : des enfants qui s'ébattent dans l'eau des marais parmi des bandes de canards sauvages, des femmes qui cherchent leur nourriture sur les bords en fouillant la vase, quelques huttes distribuées çà et là, abris provisoires aussi vite abandonnés que rapidement construits ; des vases épars, des filets à prendre le poisson ; pour cuisines, des brasiers où l'on jette, sans autre préparation, les aliments à cuire ; puis des hommes assis sur des

tas d'herbes sèches. Deux ou trois fois le voyageur a vu des femmes qui portaient sur le dos des cadavres empaquetés comme des momies; il a pu remarquer que la maigreur excessive et hideuse des bras et des jambes qui caractérise les peuples australiens provient, non d'un vice de conformation, mais du manque de nourriture.

M. Mitchell a pu aussi, dans ses relations avec les Australiens, leur appliquer une observation générale déjà faite à l'égard des sauvages de diverses autres contrées du globe : ils aiment à donner de la solennité à leurs négociations. Vous n'obtiendrez rien d'un chef africain sans un palabre ou une conférence préliminaire en présence de toute sa cour. Si vous avez une convention à régler avec un chef indien de l'Amérique du Nord, vous devrez avant tout fumer le calumet autour du feu du conseil. Chez les nègres et les Indiens, vous aurez en outre d'interminables discours à subir. En Australie, on remplacé le plus souvent les paroles par des gestes; les hommes se mettent à terre en demi-cercle, les hommes à droite, les vieilles femmes au centre, les jeunes femmes et les enfants à gauche, et les orateurs en avant, qui alors gesticulent et parlent quelquefois en même temps.

Parvenu sur un vaste plateau d'où la vue s'étendait au loin vers le nord, notre voyageur aperçut, non sans une joie extrême, une belle rivière dont le cours se déroulait en longs replis au centre d'une vallée. Il y descendit rapidement, mais fut bientôt arrêté dans sa marche par un marais couvert de joncs, qu'il eut beaucoup de peine à franchir. Cette rivière s'appelait la Narran; elle était arrêtée dans son cours par des

hauteurs et le roc vif : quelques coups de pioche suffiront un jour, dit M. Mitchell, pour ouvrir à ce cours d'eau un passage et lui permettre de féconder les contrées voisines.

Au bout de neuf mois d'efforts, M. Mitchell parvint à atteindre une chaîne de montagnes où il espérait trouver une rivière courant vers le golfe de Carpentarie et conduisant aux Indes orientales. Il gagna ces hauteurs par 25° de lat. S., et franchit ensuite plusieurs vallées, au delà desquelles s'offrit une seconde ligne de montagnes plus haute encore que la première, et dont les abords étaient plus difficiles. Un fourré de vignes entrelacées lui barrait le passage, comme des cordes tendues sur le chemin. Puis il trouva un bois de jeunes pins tellement serrés qu'il fallut une journée entière pour le traverser. A ces pins succéda un arbre qui projette des branches dures, sèches et pointues comme des batonnettes. Il dut renoncer à vaincre cette formidable défense de la nature, et il se jeta dans le lit d'un torrent desséché, qui le conduisit sur les bords d'une petite rivière sans eau, laquelle n'était certes pas le grand cours d'eau qu'il cherchait depuis plusieurs centaines de lieues. La petite rivière coulait à près de 1 500 pieds au-dessus du niveau de la mer. En avançant toujours vers le nord-ouest, il découvrit enfin l'objet de ses espérances, c'est-à-dire une rivière intérieure coulant dans cette direction nord-ouest, au cœur d'un pays tout ouvert. M. Mitchell en foula vite les bords; elle était large et pleine, elle coulait dans un canal bordé de beaux arbres et de luxuriants pâturages. Des milliers de cacatoës blancs habitaient les hautes branches voisines;

des canards sauvages flottaient sur les eaux; des pélicans s'élevaient au-dessus de la tête des nouveaux visiteurs; des fleurs nouvelles étalaient leurs calices innommés et répandaient dans l'air des parfums inconnus; on apercevait dans les bois qui bornaient l'horizon au sud-ouest des colonnes de fumée, indices de la présence des hommes en ces lieux fortunés. Dans ces déserts que notre voyageur traversait pour la première fois, les animaux, presque aussi familiers que ceux du paradis terrestre, venaient au devant de lui et regardaient passer avec curiosité l'être humain porté sur le dos d'un quadrupède docile et intelligent.

M. Mitchell aurait voulu pousser jusqu'au bout sa découverte et reconnaître personnellement l'embouchure de la rivière; mais il y avait des milles par centaines à parcourir avant d'arriver au golfe de Carpentarie, et les provisions s'épuisaient; la chasse ne pouvait guère y suppléer; quelques canards furent tués, ainsi qu'un émus, gros oiseau du pays qui avait eu la naïveté d'accourir au devant de la petite oaravane; on fit quelques repas avec des pigeons au plumage très riche de couleurs; on découvrit dans le creux d'un arbre un essaim d'abeilles dont le miel était délicieux. M. Mitchell, en continuant de marcher vers le nord, trouva un vaste lac et les huttes d'une tribu de naturels qui semblaient avoir quitté tout récemment leurs demeures. En approchant plus près de l'étang, il entendit des cris d'enfants et de femmes, des voix furieuses d'hommes qui répétaient : *Aya minga!* « que voulez-vous? » Il est toujours dangereux de rencontrer dans le désert une tribu de naturels et plus encore lorsqu'on l'a surprise : il en résulte bien souvent un



combat : aussi notre voyageur et son compagnon s'éloignèrent-ils au galop et échappèrent à la poursuite des sauvages.

En revenant sur ses pas pour retrouver ses compagnons, avec qui il reprit le chemin de Sydney, il ne fut plus inquiété. Avant de quitter la rivière et les magnifiques plaines qu'elle baigne à la partie supérieure de son cours, il lui donna le nom de *Victoria*, celui de la reine d'Angleterre. L'expédition rentra à Sydney le 20 janvier 1847.

Nous avons dit quel puissant intérêt commercial s'attache à la découverte d'une rivière navigable qui puisse conduire au nord les produits de l'Australie ; aussi la colonie s'est-elle hâtée de relever le cours de la Victoria jusqu'au point où l'on supposait qu'elle se déchargeait sur les côtes septentrionales. Un autre voyageur anglais, M. Kennedy, est parti à cet effet de Sydney en mars 1847 ; il a suivi les rives de la Victoria sur un espace de plus de cent milles. D'abord la rivière coulait en un seul canal, large, profond, bordé d'un côté par des hauteurs pittoresques, de l'autre par de riches plaines en fleurs. Plus loin, elle se divisa en trois cours d'eau roulant sur du gravier entre des bords incertains. Le pays s'appauvissait, il devenait plat et sablonneux ; le courant commençait à se traîner avec faiblesse. Pourtant il fut ravivé par une assez belle rivière venant du nord-est, qui y versait son tribut ; mais un peu au-dessous du confluent, la Victoria, qui avait jusque-là coulé régulièrement dans la direction du golfe de Carpentarie, inclinait vers le sud. Elle se partagea de nouveau en plusieurs canaux, qui ne se réunirent plus ; et enfin elle prit le chemin du sud.

M. Kennedy la suivit encore, et il la vit définitivement se diviser en une multitude de ruisseaux qui sillonnaient une contrée totalement privée de végétation et couverte de dunes de sable où la rivière disparaissait sans retour.

Il résulte de ces derniers voyages, rapprochés de ceux dont ils ont été précédés, que l'Australie est entourée de toutes parts d'une zone de terres fertiles et arrosées par des torrents que des travaux de canalisation et d'endiguement transformeraient probablement en courants perpétuels. Les seules rivières considérables qu'on ait reconnues se dirigent exclusivement vers le sud, et il paraît maintenant à peu près certain qu'aucun cours d'eau important ne traverse du sud au nord une grande étendue de territoire à l'intérieur. Au delà de la zone fertile, il est à peu près constaté qu'on ne trouve plus qu'un désert affreux couvert de sables rouges, où le pin seul prospère, où l'eau est très rare et la chaleur extrême.

---

## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

---

PRÉSIDENCE DE M. DAUSSY.

---

*Séance du 7 septembre 1849.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. James Richardson écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de son Voyage dans le grand désert de Sahara, fait en 1845 et 1846, ainsi qu'une brochure qu'il vient de publier en faveur des découvertes géographiques. M. Richardson exprime en même temps le désir d'obtenir le titre de correspondant étranger de la Société.

La Commission centrale accueille avec beaucoup d'intérêt le don de M. Richardson, et décide que son nom sera porté sur la liste des candidats étrangers.

L'Association britannique pour l'avancement des sciences, et la Société royale asiatique de Londres, adressent la suite de leurs publications.

**M. Grand-Pierre** adresse à la Société, de la part de **le professeur Guyot**, de Neuchâtel, un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sur la géographie physique comparative.

**M. le docteur Walsh**, consul général des États-Unis, adresse à la Société, de la part de l'auteur, **M. le lieutenant Maury**, de la marine américaine, la première feuille d'une Carte des vents et courants de l'Océan Atlantique méridional.

La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs.

**M. Jomard** donne lecture d'une lettre récente de **L. Nœttinger**, ingénieur français chargé par le gouvernement égyptien de la recherche de la houille dans le bassin du Nil. Depuis la découverte des premiers bancs, dont il a déjà été question, cet ingénieur a continué les sondages sur la rive gauche du fleuve, et il a trouvé sept autres couches d'une qualité supérieure, notamment celle qui se trouve à 280 pieds, et qui est d'une qualité parfaite, avec une épaisseur de 3 pieds. Tous ces gisements sont supérieurs à la formation des grès bigarrés; il n'y a qu'un seul niveau d'eau à passer, à la profondeur de 133 pieds. Dans un autre sondage à 800 pieds, il a rencontré les schistes houillers de l'ancienne formation houillère; et à 774 pieds, une nappe d'eau qui a une force ascensionnelle de 650. Il ne reste plus de doutes sur l'existence du véritable terrain houiller, et il est probable que **M. Nœttinger** sera bientôt autorisé à s'occuper d'une exploitation régulière.

Par une seconde lettre, aussi datée du Caire, le 12 août, **M. Fresnel** annonce à **M. Jomard** qu'il s'oc-

cupe de l'appendice à son *Mémoire sur le Waday* contenant les itinéraires. Il regarde aussi comme apocryphe la Relation d'un Tounsi autre que le cheykh auteur du *Voyage au Darfour*; enfin, il donne de nouveaux renseignements sur le monocéros ou rhinocéros unicomme d'Afrique, dont il regarde l'existence comme incontestable, et dont il a envoyé l'armure au Muséum d'histoire naturelle.

M. Antoine d'Abbadie rappelle que, dans une des dernières séances, il avait invité M. le secrétaire de la Commission centrale à une discussion amicale sur les diverses explications et hypothèses successivement mises en avant relativement à la vraie source du Nil. Par déférence pour le vœu exprimé par M. Daussy, président, M. d'Abbadie a, dans la dernière séance, reproduit un à un les arguments géographiques qu'un Anglais, M. Beke, avait avancés contre lui. M. d'Abbadie croit avoir détruit toutes ces objections, et il explique à la Société les raisons qui l'empêchent de donner suite à la réponse que pourrait faire M. Beke. En effet, dans le n° 1112 du journal anglais *Athenæum*, M. Beke n'a pas craint d'avancer, au milieu d'autres assertions plus ou moins calomnieuses, que M. d'Abbadie était regardé comme un *espion* par les habitants anglais et français du Caire, et donne pour garants de cette assertion M. Walne, consul anglais au Caire; M. Linant-Bey, et le docteur Abbott. M. d'Abbadie exhibe à la Société les lettres de ces honorables habitants du Caire qui détruisent une assertion aussi singulière, et il montre la minute d'une déclaration analogue faite par M. le consul d'Angleterre à M. Arnaud d'Abbadie en présence de M. Belin, chancelier du con-

sulat de France; de Lambert-Bey, directeur de l'observatoire du Caire, et de M. Boudsot, directeur de l'École d'application en la même ville. M. d'Abbadie termine en exprimant le regret que M. Beke, qui est correspondant de la Société de géographie, ait avancé avec tant de légèreté une accusation aussi diffamatoire contre son collègue.

*Séance du 21 septembre 1849.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Dussieux, récemment admis dans la Société, adresse ses remerciements à la Commission centrale, et lui offre de la seconder de tous ses efforts.

Les Sociétés asiatique de la Grande-Bretagne et géographique de Bombay adressent la suite de leurs Transactions.

M. le président de la Société propose à la Commission centrale d'offrir à M. le président de la République la collection des Mémoires et la 3<sup>e</sup> série du Bulletin. Cette proposition est accueillie avec empressement et renvoyée à la section de comptabilité.

Plusieurs membres entretiennent verbalement l'Assemblée de divers voyages en cours d'exécution.

*Séance du 19 octobre 1849.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'Académie des sciences de Saint-Petersbourg remercie la Société de l'envoi de son Bulletin.

La Société royale de Londres adresse la suite de ses Transactions pour les années 1848 et 1849.

MM. Talbaud et Guéraud écrivent à la Société pour lui offrir deux exemplaires de la Petite géographie populaire de la Loire-Inférieure, qu'ils viennent de publier ; ils seraient heureux d'obtenir pour cet ouvrage une appréciation favorable de la Société.

M. Vivien de Saint-Martin dépose sur le bureau une nouvelle brochure de M. Beke sur les sources du Nil, et M. Jomard en dépose une autre de M. Peterman sur la dépression de la mer Morte.

LISTE DES OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 septembre 1849.

*Par le ministère de la marine* : Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation. Année 1849. 1 vol. in-8°.

*Par l'Association Britannique pour l'avancement des sciences* : Report of the eighteenth meeting of the British Association for the advancement of science, for 1848. London, 1849. 1 vol. in-8°.

*Par M. Richardson* : Travels in the Great Desert of Sahara, in the years of 1845 and 1846, containing a narrative of personal adventures, during a tour of nine months through the desert, amongst the Touaricks and other tribes of Saharan people ; including a description of the oases and cities of Ghat, Ghadames, and Mourzuk. London, 1848. 2 vol. in-8°. — Decline of geographical discovery ; being an appeal to the British public on behalf of geographical science, with the

**object of resuscitating a spirit of interprise and exploration. London, 1849. Broch. in-8°.**

*Par M. Guyot* : The Earth and man : Lectures on comparative physical geography, in its Relation to the history of Mankind, by Arnold Guyot, translated from the french, by C. C. Felton. Boston, 1849. 1 vol. in-8°.

*Par M. J. Maury*, lieutenant dans la marine des États-Unis : Wind and current chart of the South Atlantic. Washington, 1848. 1<sup>re</sup> feuille.

*Par les auteurs et éditeurs* : Journal d'Éducation populaire. Juillet 1849. — Recueil de la Société polytechnique. Juin 1849. — Journal des Missions évangéliques. Août 1849.

*Séance du 21 septembre 1849.*

*Par les auteurs et éditeurs* : Journal of the royal asiatic Society. Vol. XI et XII, part. 1. — Transactions of the Bombay geographical Society, de 1847 à 1849. 3 vol. in-8°. — Journal d'Éducation populaire. Août et septembre 1849. — Annales de la Propagation de la foi. Septembre 1849. — Journal des Missions évangéliques. Septembre 1849.

*Séance du 19 octobre 1849.*

*Par le ministère de l'agriculture et du commerce* : Documents sur le commerce extérieur. Mai et juin 1849.

*Par la Société royale de Londres* : Philosophical Transactions. 1848, part. 1, II ; 1849, part. 1. In-4°. — Proceedings of the royal Society. N<sup>os</sup> 69, 70, 71 et 72. In-8°.



*Par MM. E. Talbot et A. Guéraud* : Petite géographie populaire de la Loire-Inférieure. 1 vol. in-12. Nante et Paris, 1849.

*Par M. Lenormant* : Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au nom de la Commission des Antiquités de la France. Broch. in-4°. 1849.

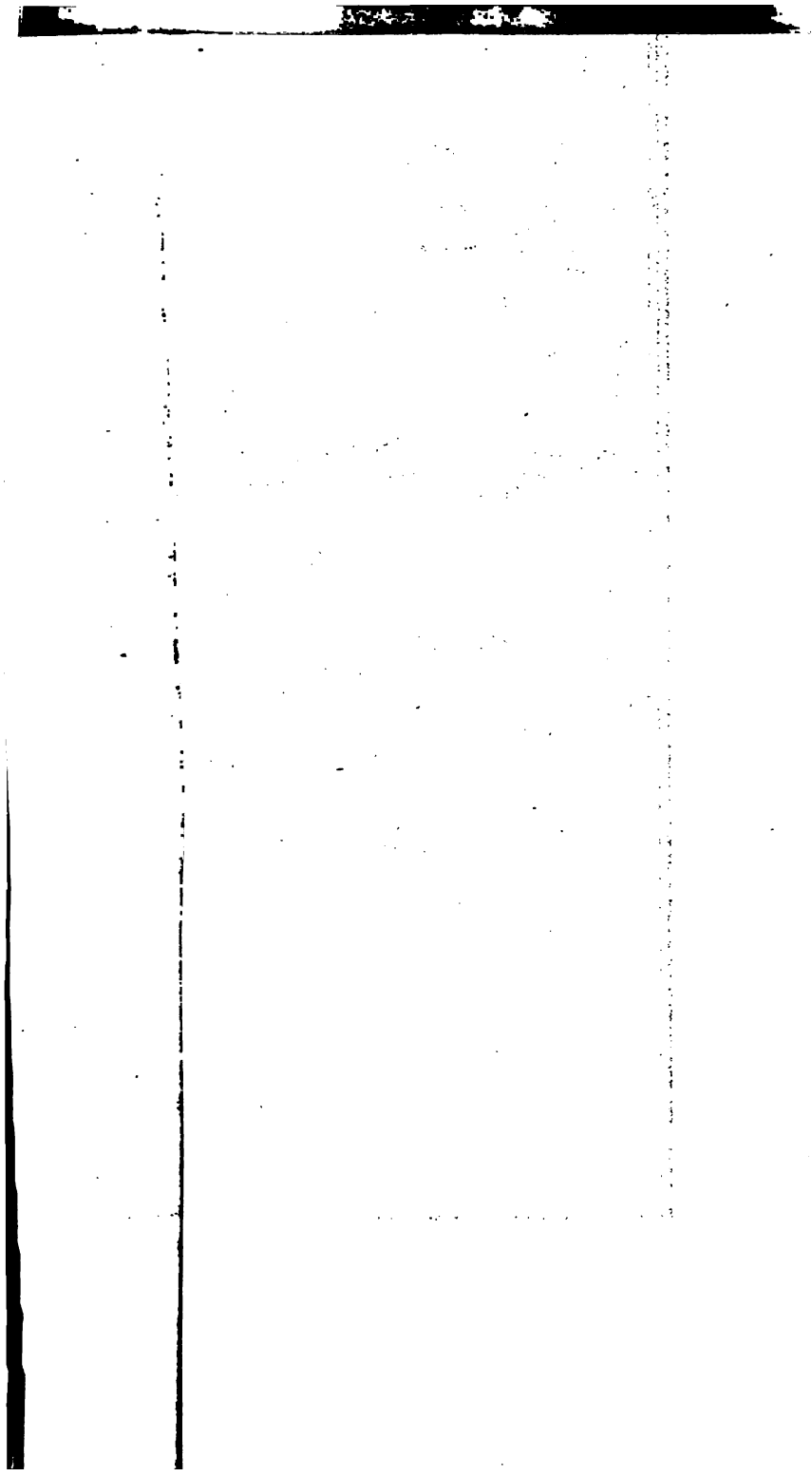
*Par M. Jomard* : Notice historique sur Conté. Paris, 1849. Broch. in-8°.

*Par M. Beke* : An Essay on the sources of the Nile in the Mountains of the Moon. Broch. in-8°.

*Par M. Petermann* : On the depression of the Dead Sea, and on the fall of the Jordan, as compared with that of British rivers. Broch. in-8°.

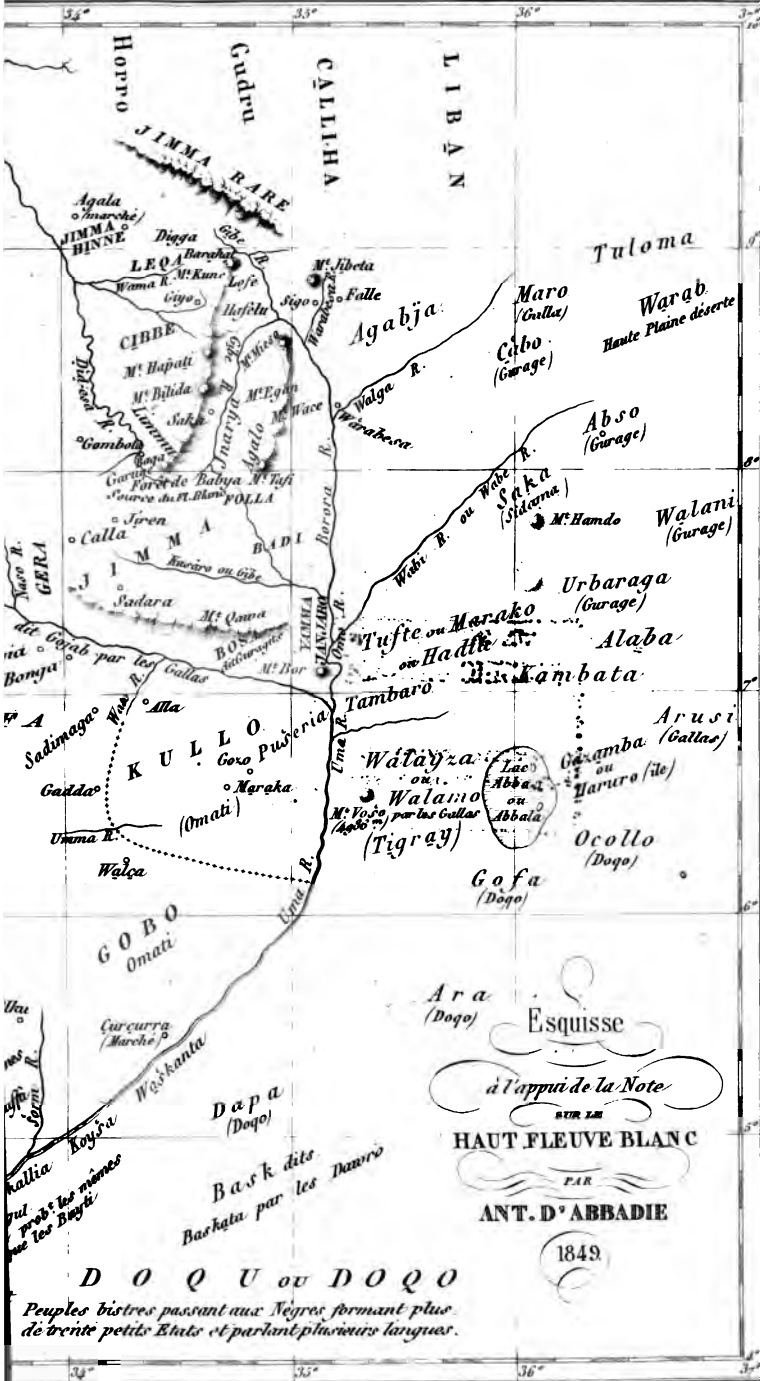
*Par les auteurs et éditeurs* : Zeitschrift der Deutschen morgenlandischen Gesellschaft herausgegeben von den Geschäftsführern, Dritter Band. II und III. — Journal Asiatique. Juillet. — Bulletin de la Société de géologie. Octobre. — Annales de la Société d'agriculture, arts et commerce de la Charente. N<sup>os</sup> 4, 5 et 6 de 1848. — Séances et travaux de l'Académie de Reims. N<sup>os</sup> 48 et 49.

---



TO NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATION



Esquisse  
à l'appui de la Note  
SUR LE  
HAUT FLEUVE BLANC  
PAR  
ANT. D'ABBADIE  
1849

**D O Q U ou D O Q O**  
Peuples bistrés passant aux Nègres formant plus  
de trente petits États et parlant plusieurs langues.

**TO NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY**

**ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS**

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1849.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 21 DÉCEMBRE 1849.

DISCOURS D'OUVERTURE PAR M. JOMARD, PRÉSIDENT  
DE LA SOCIÉTÉ.

---

Messieurs,

C'est aujourd'hui presque la trentième fois que vous êtes réunis pour entendre le *récit* des travaux et des découvertes des voyageurs français et étrangers, le compte rendu de la situation économique de la Société et le rapport sur le prix offert à la découverte la plus importante. Dans un temps aussi agité, à une époque où les intérêts politiques et le soin des intérêts privés absorbent toute l'attention et détournent un si grand nombre d'hommes des spéculations scientifi-

ques, il est peu surprenant que la Société de géographie, bien que livrée à des travaux utiles à la patrie, et poursuivant un but éminemment national, ait souffert de grands dommages, et qu'elle sente aujourd'hui le besoin d'une protection efficace. Elle a subi le sort commun; mais, heureusement, elle compte sur l'appui généreux de tous ceux qui comprennent l'importance de ses travaux et leur application directe au développement des relations commerciales et de la richesse publique. Vous persévérez donc, messieurs, dans l'espoir d'un temps meilleur, et vous continuez l'œuvre entreprise en 1821.

A cette époque, vous formiez la première association géographique établie sur un plan universel. Sans doute d'autres Sociétés analogues avaient existé avant la vôtre : ainsi, l'Académie cosmographique (ou l'Académie des argonautes), fondée à Venise vers 1680 par le père Vincent Coronelli; ainsi la Société cosmographique établie à Nuremberg avant 1750; ainsi la Société de Marseille pour les découvertes en Afrique, et de la même époque, enfin, la Société anglaise, qui ordonna les voyages de Mungo-Park et celui de Hornemann : mais aucune n'avait été créée, comme la vôtre, universelle, cosmopolite, libérale. Vous pouvez vous féliciter d'avoir contribué par vos *prix*, par votre exemple, et par vos nombreuses publications, au progrès des études, à l'avancement des découvertes. Cette impulsion acquise ne s'est point arrêtée, ni au dedans, ni au dehors. Si l'Asie est restée le domaine presque exclusif des voyageurs anglais, l'Afrique algérienne a été explorée avec fruit par nos compatriotes; la jeune Amérique a couvert de ses voyageurs le vaste espace

qui sépare les deux océans; ils n'ont pas été arrêtés par la Sierra-Nevada de l'occident, pas plus que par les montagnes Rocheuses; ils sont venus même disputer la palme aux Européens jusqu'aux rives de la mer Morte et sur les bords du Jourdain. Aujourd'hui même les Américains exécutent le chemin de fer qui va joindre sous peu Chagrès à Panama, et ils préparent, avec l'ardeur qui distingue cette nation, les voies qui doivent assurer dans un temps prochain la communication par eau, entre San-Juan de Nicaragua et Realejo, sur la Pacifique, en attendant que l'isthme placé à l'autre extrémité du monde s'ouvre à son tour aux vaisseaux de l'Europe, allant chercher les produits des Indes. Singulière destinée de la navigation commerciale! Venise, après avoir joui si longtemps du commerce de l'Inde par la mer Rouge, en est dépossédée par les Portugais à la fin du xv<sup>e</sup> siècle; trois siècles et demi après, l'Angleterre reprend, à son profit, cette voie abandonnée; puis l'Union américaine, aussi après trois siècles et demi, vient achever l'œuvre de Colomb, corrigeant, pour ainsi dire, son heureuse erreur, et elle s'apprête à devancer dans l'Inde toutes les nations européennes! Que dire de ce fabuleux Eldorado, réalisé en Californie, de manière à dépasser l'imagination la plus aventureuse? Spectacle étonnant auquel il nous est donné d'assister! Conquêtes admirables, qui toutes sont dues au perfectionnement de la géographie!

L'Afrique, aussi, offre sa part de grands travaux géographiques; pour la première fois, des voyageurs de l'Europe, hommes instruits et dignes de foi, y découvriront des montagnes couvertes de neiges éternelles, et



d'autres rapportent, de l'intérieur du continent africain, des faits qui ont lieu de surprendre, c'est-à-dire de la civilisation, même des écoles et de l'instruction, ainsi que des langues écrites en caractères particuliers; second exemple d'écritures indigènes, plus anciennes, peut-être, que l'écriture arabe en Afrique. Enfin, en haute Éthiopie, un voyageur français, ici présent, vient de déterminer la ligne de partage entre les eaux qui s'écoulent vers le fleuve Bleu et celles qui descendent dans le fleuve Blanc, pendant qu'un autre de nos compatriotes, déjà célèbre par ses découvertes de l'ancienne Mariaba, vient de faire une seconde tentative pour explorer l'ancien royaume himyarite.

De nouvelles excursions commencent ou se préparent, heureusement dirigées par la science géographique et avec le secours des instruments d'observation. Un voyageur anglais, qui s'est signalé par son voyage à Ghadamès, accompagné de deux docteurs allemands, se dirige en ce moment même sur le lac Tchâd; un Sénégalais indigène, muni de vos instructions, va se porter des rives du Sénégal aux frontières de l'Algérie; et un autre explorateur s'apprête à pénétrer au centre de l'Afrique méridionale. Ajoutons que la publication prochaine du *Voyage au Ouâday* par le cheykh Mohammed el-Tounsy, traduit par M. Perron, va jeter de nouvelles lumières sur ce royaume presque inconnu. Mais, malgré tout l'intérêt de ces travaux, accomplis ou en cours d'exécution, aucune expédition n'occupe autant les esprits, et n'excite une aussi vive sympathie, que celles des savants navigateurs sir John Franklin et sir James Clarke Ross, dont aucun effort, jusqu'ici, n'a pu retrouver les traces au milieu des glaces polaires.

Après ces glorieuses entreprises, ne dédaignons point les soins qu'on se donne, particulièrement en France dans ces derniers temps, pour élever le niveau des études géographiques, si longtemps négligées. Un ministre éclairé, qui sait combien elles peuvent aider à la prospérité du pays et du commerce français, a contribué puissamment à la création d'un enseignement spécial : il s'occupe aujourd'hui de la formation d'un grand atlas scientifique fondé sur un plan nouveau; il favorise aussi l'usage d'instruments perfectionnés pour l'enseignement de la cosmographie : ces mesures, sans doute, ne sont que le prélude de celles qu'il médite pour la plus grande diffusion des connaissances géographiques : puisse son exemple entraîner tous ceux qui ont à la fois le pouvoir et le désir de faire prospérer la science à laquelle, messieurs, vous consacrez vos efforts et vos généreux sacrifices!

JOMARD.

---

## RAPPORT

### SUR LE CONCOURS AU PRIX ANNUEL POUR LES VOYAGES EXÉCUTÉS EN 1846 (1).

Commissaires : MM. Walckenaer, Daussy, Vivien Saint-Martin,  
de la Roquette, Jomard, *rapporteur*.

---

Les commissaires que vous avez chargés de rechercher si, parmi les voyages accomplis pendant le cours

(1) Ce rapport devait être lu à la première séance générale de 1849.

de l'année 1846, il y avait des explorations faites pour mériter le prix que vous décernez annuellement pour la découverte la plus importante se sont trouvés un peu embarrassés pour remplir leur mission. D'une part, des voyages d'un grand intérêt, et qui se rapportent à cette période, ont été continués pendant les années suivantes; d'autre part, il en est de non moins importants sur lesquels il manque des renseignements indispensables. Ce n'est pas que la Société exige, pour distribuer ses prix, la publication entière des voyages de découvertes avec toutes les observations et tous les résultats acquis dans les expéditions; elle sait trop combien il est difficile aux explorateurs, dans ces temps surtout, de trouver les ressources nécessaires pour des publications plus ou moins dispendieuses: mais elle exige, et avec raison, que des relations certaines et suffisamment détaillées, accompagnées de cartes, ou au moins d'itinéraires précis, soient mises sous ses yeux; elle veut que les voyageurs aient pénétré dans des lieux reculés, où personne ne soit allé avant eux, où, du moins, nul n'ait fait d'observations plus exactes ou aussi exactes; elle demande qu'on ait déterminé avec grande approximation la position des lieux; en un mot, que les voyageurs aient fait faire un pas notable à la géographie positive. Si l'exploration comprend des données nouvelles sur la géographie physique ou quelqu'une de ses branches, la Société n'est que plus empressée à récompenser le zèle de l'explorateur. Enfin, si, à ces deux conditions remplies, il y a joint l'étude des races humaines, de leur caractère physionomique, de leurs mœurs et de leur langage, si l'ethnographie occupe une place notable

dans ses observations, ce triple mérite emporte de plein droit la palme annuelle.

Vous le savez, messieurs, l'équité et l'impartialité ont présidé toujours à vos décisions depuis le jour où le *prix annuel* a été institué, institution que la savante association de Londres a imitée, comme elle avait, à votre exemple, créé une Société de géographie et un recueil géographique périodique.

Ce jugement impartial a plus souvent porté la couronne sur une tête étrangère que sur celle d'un compatriote : c'est moins, au reste, une marque d'infériorité qu'un sujet d'émulation pour nos voyageurs, et peut-être un avertissement pour les amis des sciences qui n'ont pas contribué, comme à l'origine, à patronner les voyages de découvertes, peut-être aussi pour l'administration, qui n'a pas toujours fait le meilleur emploi possible des ressources que le trésor public mettait à sa disposition.

*Afrique.* — Quel qu'il en soit, les conditions que nous venons de poser n'appartiennent peut-être à aucun voyage de découvertes plus complètement qu'à celui de MM. d'Abbadie, qui, pendant un grand nombre d'années, avec une admirable persévérance, ont visité l'Abyssinie et une partie des contrées plus méridionales : détermination mathématique des lieux, observations physiques, étude de la nomenclature géographique, étude du langage, études d'histoire, de religion et de mœurs, collection de manuscrits indigènes, ils ont presque tout embrassé, et si leurs observations avaient pu être, à l'heure qu'il est, réunies sous nos yeux, même sommairement, il n'y a aucun doute qu'elles leur eussent assuré la plus haute marque

d'estime que puisse accorder la Société. En effet, bien que les voyageurs européens se soient portés en grand nombre en Abyssinie depuis une douzaine d'années, bien que nous ayons eu à récompenser plusieurs d'entre eux d'une manière éclatante (c'est nommer M. Lefebvre, MM. Galinier et Ferret, M. Rocher d'Héricourt, le docteur Beke), on voit que MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie ont ajouté considérablement à leurs découvertes, sans compter qu'ils ont précédé plusieurs d'entre eux en différentes excursions : il n'y a pas moins de dix années que les deux intrépides explorateurs ont abordé ces intéressantes contrées, sur lesquelles Bruce avait plutôt excité notre curiosité qu'il ne l'avait satisfaite. L'un des frères seulement a interrompu quelque temps son voyage, pour venir rendre compte, à Paris, d'un séjour de quatre ans en Abyssinie ; l'autre n'a cessé d'y résider depuis 1839, et par conséquent ces messieurs se sont trouvés dans la situation la plus favorable pour écrire, non seulement une relation exacte sur des pays imparfaitement connus, mais encore une histoire des événements qui se sont passés sous leurs yeux, événements qui semblent annoncer de prochaines révolutions dans le pays.

La Société a reçu de M. Antoine d'Abbadie un assez grand nombre de communications, auxquelles elle a toujours fait accueil, ainsi qu'à sa correspondance, et si tous ces documents étaient réunis, ils formeraient déjà une longue série de faits et de recherches ; mais ils ne représentent pas une relation suivie, accompagnée d'une carte itinéraire, bien que le savant voyageur ait tous les moyens d'en faire une exacte et plus complète que les précédentes. Aussi, quant à présent, il est dif-

ficile à vos commissaires de se faire une idée parfaitement juste de tous les lieux qu'il a parcourus, avec ou sans son frère, de ceux où personne n'est allé avant eux ou depuis, et par conséquent de discerner ce qu'il y a de neuf dans leurs excursions, et tous les progrès qu'ils ont fait faire à la géographie de l'Abyssinie : heureusement pour eux leurs voyages se sont beaucoup prolongés au delà de l'année 1846, année qui est l'objet du présent examen : les concours des années suivantes réservent tous leurs droits.

L'Afrique orientale a été, sur d'autres points, l'objet de plusieurs voyages importants : nos règlements nous interdisent de comprendre dans les lauréats les membres de la Commission centrale; sans cet empêchement, nous aurions cité avec de grands éloges les importantes recherches ethnographiques de M. de Froberville, qui a recueilli quatre-vingts modèles des différentes races africaines depuis la Cafrerie jusqu'au 10<sup>e</sup> degré, modèles pris tous sur nature. Les travaux de notre collègue sont en ce moment soumis au jugement de l'Académie des sciences. L'anthropologie y profitera d'autant plus que l'auteur y a joint une discussion de géographie historique et une série de vocabulaires recueillis par lui-même.

De ce même côté de l'Afrique, et plus au nord, MM. Krapf, Rebmann, Barker, Cruttenden, ont fait des observations curieuses, soit sur le territoire des Somaulis, soit sur les rivages mêmes de la mer des Indes, soit dans l'intérieur et jusqu'à deux cents milles de distance : mais ces observations sont récentes, et elles sont réservées pour les rapports ultérieurs. Cependant un fait important mérite d'être signalé par

avance : c'est l'observation d'une chaîne de montagnes vue dans l'ouest-nord-ouest de Mombas par M. Reibmann, missionnaire de l'Afrique orientale, dont le point culminant, montagne appelée Kilimandjaro (1), est assez élevé pour être couvert de neiges perpétuelles. Cette circonstance physique, aujourd'hui constatée, donnerait quelque vraisemblance à l'hypothèse qui admet une haute chaîne à trois cents milles de la côte orientale et parallèle à cette même côte, et d'où sortirait un des affluents supérieurs du Nil. Au reste, ce fait, s'il était prouvé, n'empêcherait nullement l'existence d'autres affluents reculés, dans le sud-ouest et dans le sud.

Deux autres voyageurs en Afrique sont encore à citer, tous deux ayant pénétré dans le Sahara par le nord, plus avant qu'aucun de ceux qui les ont précédés, M. Richardson et M. Prax : le premier, déjà honorablement mentionné dans le rapport de l'année dernière ; le second, qui a séjourné plusieurs mois à Tougourt, ville qu'on avait jugée, à tort, presque inaccessible aux Européens : le séjour de M. Prax dans cette ville méditerranée a procuré à la géographie positive une détermination importante, d'autant plus que Tougourt est un centre commercial où se croisent plusieurs routes de caravanes ; cette détermination, presque unique, est, pour ainsi dire, le pendant de celle que nous devons à l'infortuné major Laing, savoir, celle de Ayn-Salala dans l'oasis d'Agabli, chef-lieu de la puissante tribu des Touât.

*Archipel d'Asie et Australie.* — L'occupation récente

(1) *Church missionary intelligence* (mars 1849).

de plusieurs parties de Bornéo par les Anglais a donné lieu à quelques relations sommaires, mais n'a pas encore procuré de grandes lumières sur le centre de cette île immense qu'on pourrait appeler un continent; aucun nouveau voyage dans l'intérieur, du moins actuellement connu, n'appelle notre attention; mais l'Australie a été encore une fois explorée par le docteur Leichardt avec tout l'avantage qu'a dû lui donner son premier voyage, déjà récompensé par une de vos médailles et par celle de la Société géographique de Londres. Il avait précédé M. Sturt; il lui succède aujourd'hui. Les voyageurs, on le voit, s'empressent, à l'envi l'un de l'autre, de nous dévoiler ce continent mystérieux, si peu peuplé pour sa vaste étendue, mais qui offre plus d'un curieux problème au géographe, au naturaliste, au philologue. Existe-t-il au centre une mer intérieure, comme le pensent plusieurs? ou bien cette opinion est-elle sans fondement? C'est encore une question, malgré les excursions de vingt explorateurs aussi habiles qu'intrépides. Il est possible que le second voyage du docteur Leichardt nous mette sur la voie d'une solution.

*Amérique.* — Nous avions réservé l'année dernière les droits de M. de Castelnau; malheureusement son départ précipité pour le poste de Bahia l'a empêché de rassembler ses nombreux matériaux et de soumettre sa relation à la Société, de manière qu'il nous serait impossible de bien préciser tous les lieux qui ont été le théâtre de son expédition, et, par suite, tous les progrès réels que lui doit la géographie de l'Amérique du Sud dans sa partie centrale. On regrettera toujours les papiers qui ont péri avec son infortuné compagnon



de voyage, le jeune d'Osery, qui était chargé des observations astronomiques, et qui nous aurait procuré un grand nombre de déterminations sur l'intérieur du continent. Il reste à M. de Castelnau à nous enrichir le plus tôt possible de ses observations de géographie physique, d'histoire naturelle et d'ethnographie. Il possède d'importantes remarques sur l'archéologie américaine et des dessins fort curieux sur les antiquités de Cuzco, de Tiaguanaco et des environs du lac Titicaca, surtout de la capitale de l'empire des Incas, qui a laissé de beaux vestiges de son ancienne grandeur. Bien peu de voyageurs ont traversé avec plus de fruits l'Amérique méridionale d'un océan à l'autre.

D'autres excursions importantes ont eu lieu dans l'Amérique du Nord, également sur une très grande échelle, à l'occasion de la guerre entre le Mexique et les États-Unis. La guerre, sans doute, est un fléau pour l'humanité; mais rarement elle a été sans résultats et sans fruits pour la géographie. Plusieurs des militaires de l'Union ont écrit leurs marches dans d'intéressants rapports, et ont fait des observations précieuses pour la géographie. Ils ont visité des pays peu ou point connus, des tribus ignorées, des montagnes d'une grande élévation, et recueilli des faits nouveaux. Plusieurs ont traversé presque tout le continent de l'Amérique du Nord dans sa plus grande étendue; on peut citer surtout les relations écrites d'après le colonel Doniphan, le colonel Fremont et le major Emory.

L'ethnologie, qui occupe aujourd'hui beaucoup d'hommes distingués, qu'il serait trop long de nommer tous, tels que le docte et vénérable Albert Gal-

latin, M. John R. Bartlett, M. Caleb Atwater, M. Henri Schoolcraft, M. Samuël Morton, M. J. Pickering, M. Hermann Ludewig, etc., etc., aura beaucoup à profiter des découvertes faites par les voyageurs de l'Union dans les dernières campagnes, d'abord du bas Missouri à Santa-Fé et chez les Navajos, puis à Paso del Norte, à Chihuahua et Reynosa, au sud et au sud-est; d'autre part, de Santa-Fé à la haute Californie et d'Indépendance à l'Orégon : cette dernière direction, qui ne comprend pas moins de 27 degrés en longitude, entre les 39° et 43° parallèles, est celle qu'a suivie le général Kearney : ajoutez le retour sur Chihuahua et le golfe du Mexique. Ces différentes marches peuvent être citées parmi les plus considérables qu'ait jamais faites une expédition militaire.

Le 22 novembre 1846, un petit corps d'armée (la colonne du colonel Doniphan) traverse la Sierra-Blanca, couverte de neiges perpétuelles; au mois de mars suivant, il arrive aux monts Tunicha, vers le 37° degré de latitude et le 112° de longitude ouest de Paris, situés bien au-dessus des nuages, et visibles à 70 milles de distance; les chemins sont hérissés d'obstacles : à Sierra-Madre, les difficultés s'accroissent; il y trouve des pics de granit de plus de 6 000 pieds, couverts de neiges profondes; le point le plus élevé, Bufa, a 7 918 pieds. Les Indiens Navajos habitent, au delà, un district très étendu; ces Indiens ont des arts et quelque industrie; mais ils travaillent en plein air, sans maisons, ni tentes. Les Navajos avaient toujours vécu en guerre avec les Néo-Mexicains; mais le commandant américain fait un traité qui les met d'accord. On lit avec un vif intérêt le récit

de la traversée de la *Jornada del Muerto*, près de Fray-Cristobal, affreux désert de trois journées, sans eau : la marche de la nuit est des plus pénibles ; elle est rendue pittoresque par d'abondantes lueurs, assez brillantes pour permettre de lire, et sans doute de nature phosphorique. Il faut suivre ces intéressants récits dans les mémoires originaux, tels que celui du docteur Wislizenus, médecin de l'expédition, relation imprimée par ordre du congrès. Les nombreuses observations de géographie physique, de météorologie, de géologie, d'histoire naturelle, faites par les officiers américains et le docteur Wislizenus, autour d'un espace qui n'a pas moins de 14 degrés de latitude sur 43 degrés de longitude, fixeront sans doute l'attention particulière de la Société de géographie lors du prochain concours.

*Asie.* — En Asie, d'importants voyages ont appelé l'attention publique, surtout ceux de M. Layard dans le Khouzistan, de M. Castrén sur le haut Irtych et jusqu'aux frontières de la Chine, de MM. Huc et Gabet, missionnaires de Hlassa à la même contrée, de M. Hoffmann dans l'Oural septentrional, et du baron Ch. Hugel dans le Cachmir et les pays environnants. Toutefois l'étendue de ces excursions ne nous rendra pas injustes envers M. Arnaud, qui a fait en Arabie de si heureuses découvertes pour l'histoire et la géographie ; ni envers les voyageurs anglais et Américains, MM. Molineux et Lynch, qui ont exploré la mer Morte, le second surtout, qui publie en ce moment une relation complète ; seulement les acquisitions de la géographie sur ces deux points ne sont pas assez considérables pour entrer en comparaison avec les autres

voyages en Asie. M. Layard, en décrivant le Khouzistan, l'ancienne Susiane, en a fait un tableau géographique qui laisse peu à désirer; déjà, il y a onze ans, le savant major Rawlinson avait communiqué à la Société géographique de Londres un excellent mémoire sur les montagnes du Khouzistan où le Zagros et les provinces de Luristan et Kirmanchah; depuis, il avait traité de la géographie ancienne du pays. Aujourd'hui M. Layard (le même à qui nous devons de magnifiques découvertes sur les antiquités assyriennes, faites à la suite de celles de notre compatriote M. Botta) entreprend une description encore plus complète du Khouzistan, où il passe en revue la division géographique, l'état politique, les grandes et petites tribus, le cours des rivières, les ruines antiques, et donne des exemples du dialecte bakhtiyari, des inscriptions en zend ou pehly, des remarques sur l'ancienne géographie de la Susiane, etc. : ce travail est accompagné d'une carte qui ajoute notablement à celle qu'avait donnée le major Rawlinson, surtout au sud et au sud-est, jusqu'au 62<sup>e</sup> degré de longitude est de Greenwich, ou jusqu'à Ispahan.

La description succincte qu'avait donnée M. Gabet, missionnaire français en Chine, de son voyage au Thibet en 1846 avec M. Huc, faisait désirer une relation suivie et détaillée de cette excursion remarquable, signalée par tant de périls et de difficultés. Depuis peu de jours, nous possédons une relation de cette espèce, de la main de M. Huc (1), pleine d'intérêt à un double titre, précieuse pour la géographie par un *itinéraire*

(1) *Annales de la propagation de la foi*, novembre 1849, n<sup>o</sup> 127, p. 406.

complet, tracé, pour ainsi dire, étape par étape, et on ne peut plus attachante par le tableau pittoresque de ces contrées si élevées, encore peu connues, hérissées d'obstacles naturels qu'on croyait insurmontables : le zèle religieux pouvait seul soutenir nos compatriotes dans ces terribles épreuves et leur inspirer ce courage qui a triomphé de tout (1).

On sait que M. le colonel Hoffmann a publié la relation de ses voyages dans la Sibérie orientale. Depuis, il a visité l'Oural septentrional, et il est allé jusqu'aux sources du Kara et au 68° degré de latitude. Quoique principalement minéralogique et géologique, la première excursion du colonel est pleine d'intérêt pour la géographie. Il est vrai que ce savant, muni d'une mission publique, a joui de tous les secours que le gouvernement russe pouvait lui prodiguer, et qu'il est juste surtout de tenir compte aux explorateurs de leur dévouement et de leurs sacrifices quand ils voyagent avec leurs seules ressources personnelles. Rappelons seulement que c'est dans le voisinage d'Irkutsk que les mines d'or sont situées, à l'ouest du lac Baïkal et au flanc nord des monts Sayan, qui sont la prolongation de l'Altai. Ce territoire est couvert de forêts vierges, labyrinthes inextricables; il offre les plus grandes difficultés aux chercheurs d'or, à cause de la nature marécageuse du sol et de l'humidité pénétrante et constante de l'atmosphère. Quant au voyage du colonel Hoffmann dans l'Oural septentrional, il en sera natu-

(1) Forcés de quitter Hlassa, après deux mois de séjour, par l'influence du commissaire chinois, ils vœulaient se rendre à Calcutta, par le Boutan, voyage de vingt-cinq jours de marche; mais le même personnage les contraignit à se rendre à la frontière de Chine.

rellement question plus au long dans le prochain concours.

On sait que M. Castrèn, voyageur finnois, a entrepris, il y a quatre ans, sous les auspices de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, un grand voyage d'exploration dans le nord de l'Asie orientale; ses travaux embrassent un vaste champ, et se rattachent à ceux de M. Middendorff, le long des rivages des mers polaires; mais ils comprennent, à partir de l'Oural, et à peu près en entier, le bassin de l'Obi et le bassin de l'Yeniseï jusqu'à leurs embouchures. Le voyageur a parcouru la région du haut Altaï; plus tard, les steppes du Kaïbalis et les monts Sayansks; et il a visité les Soyotes, aux confins de l'empire de la Chine. Il est difficile de se figurer les rudes fatigues souffertes par M. Castrèn pendant ces pénibles excursions, avec une ardeur et un courage infatigables; de glorieuses récompenses l'attendent au terme de son expédition: toutes les sciences géographiques, l'ethnologie surtout, auront fait, grâce à son zèle et à son savoir, des acquisitions importantes, plus précieuses que les mines d'or, dont ces contrées abondent.

En résumé, les voyages qui se rapportent à l'année du présent concours se partagent en deux catégories: les uns, tout utiles qu'ils ont été pour l'avancement de certaines parties des connaissances géographiques, n'ont pas fait faire à la géographie un assez grand pas pour appeler la récompense solennelle que vous décernez annuellement; les autres se sont prolongés en 1847 et même en 1848. Deux motifs nous engagent donc à vous proposer de suspendre toute décision à l'égard de ces derniers: l'un, dans l'intérêt des explo-

rateurs, c'est qu'ils ne perdront rien à ce retard; l'autre, dans l'intérêt de la science, c'est que la Société aura le temps de recevoir des documents plus complets et authentiques, publiés ou manuscrits, qui lui permettront de mieux balancer tous les droits. Ces documents auront d'autant plus de valeur et d'autorité à ses yeux, qu'ils seront accompagnés d'itinéraires détaillés et précis, et, s'il est possible, de cartes représentant avec exactitude la marche des voyageurs; et la Commission réserve spécialement les droits de MM. d'Abbadie au concours de 1847.

JOMARD, rapporteur.

Août 1849.

---

## NOTICE

D'UN VOYAGE SUR LE COURS DU NIL ET DANS DES PARTIES INCONNUES DU SOUDAN, CHEZ LES NÈGRES BERTHA, DU DAR-FOK ET DU DAR-GOUROUM;

Par M. TRÉMAUX,  
Architecte, lauréat de l'Institut.

Paris, 1850.

Après avoir visité l'Algérie et la régence de Tunis, je me disposais à revenir en Italie pour continuer mes études architecturales; mais ne trouvant pas de bâtiments qui dussent faire voile pour cette terre classique des beaux-arts, ou même pour Malte, j'acceptai la proposition que me fit un capitaine de navire français de me conduire en Égypte.

Mes préparatifs furent aussi prompts que ma décision avait été subite; et le surlendemain je perdais de vue la terre de Carthage et ses antiques débris, que la mer roule dans ses flots.

Notre traversée ne fut pas heureuse : une tempête, qui fit échouer un bâtiment anglais sur la côte de Tripoli, fit aussi subir de graves avaries à notre frêle navire; mais heureusement nous n'avions pas encore dépassé Malte, et nous pûmes atteindre ce port, où le capitaine se vit forcé de demeurer pour faire réparer son bâtiment.

Étant parvenu à Malte par un hasard providentiel, je pouvais alors facilement revenir en Italie; mais il était trop tard, les monuments des Constantin, des Titus et des Caracalla avaient déjà fait place, dans mon imagination, aux restes plus anciens et plus mystérieux des magnificences des Sésostris et des Ramsès, et je me rendis en Égypte.

Pendant mon séjour au Caire, dans le mois de janvier 1848, j'appris que Méhémet-Ali envoyait une expédition dans le Soudan, au delà de Fa-Zoglo, avec mission d'établir des machines, comme celles que l'on fait en Russie, pour laver les sables aurifères que les nègres de ces contrées exploitent depuis longtemps, et pour faire des recherches aussi loin qu'il serait possible dans le sud.

Cette rare et précieuse circonstance me frappa. Personne n'était spécialement attaché à cette expédition pour recueillir les faits qui ne pouvaient manquer d'intéresser la géographie, les sciences et l'histoire; il me sembla qu'en m'y adjoignant je pourrais, non seulement faire tout mon possible pour atteindre ce



but, mais encore visiter les monuments de l'Égypte, de la Nubie, de Méroë, puis des peuples primitifs : les Barbarins, les nègres, et enfin des pays inconnus.

Je me décidai de nouveau à partir avec cette expédition, bien qu'elle fût composée, outre les Égyptiens, de gens qui semblaient m'offrir peu de sympathie, des nègres, un médecin sortant de l'Yémen, mais d'origine polonaise, des Turcs, et un officier russe.

Des Français haut placés dans ce pays, et qui connaissent les périls d'un tel voyage, me firent remarquer que, de tous les Européens qui avaient entrepris de pénétrer dans les contrées centrales de l'Afrique, il n'en était pas revenu un sur dix ; l'on n'oublia pas de me rappeler aussi le malheureux sort de Hornemann, de Mungo-Park et de tant d'autres. Mais ce puissant attrait du nouveau, de l'inconnu, avait pris tant d'empire sur moi que toutes ces objections, si puissantes qu'elles fussent, ne produisirent que peu d'effet sur mon esprit.

M. A. Barrot, consul général au Caire, me présenta au pacha, qui m'accorda avec complaisance et facilité la permission de suivre l'expédition ; et le 20 janvier 1848, je remontais le Nil au milieu d'une troupe de gens affublés de costumes les plus divers et parlant chacun un idiome différent.

Néanmoins trois personnes parlaient à peu près le français, deux autres connaissaient, comme moi, un peu l'italien ; cela était suffisant pour nous entendre.

L'Égypte, et même la basse Nubie, ont tant de fois été visitées et décrites, qu'il y reste peu de choses à faire connaître. Il n'en est pas de même quand on a franchi les déserts et qu'on arrive dans la haute Nubie et dans

le Sennâr. Bien que ces pays aient déjà été traversés par quelques voyageurs européens, il semble que presque tout soit encore à dire, tant on y découvre de choses nouvelles et intéressantes. Le cadre de cette notice ne me permet pas d'entrer à ce sujet dans de grands développements. Je me bornerai à donner ici un aperçu général sur le pays où commence la végétation au delà des déserts, sur l'aspect et sur les transitions remarquables qu'elle offre à mesure qu'on s'éloigne vers le sud; puis je ferai quelques extraits de mes notes de voyage concernant les nègres et quelques parties complètement inconnues de leur pays.

Après avoir traversé la basse et la moyenne Nubie, où les déserts sont d'une aridité absolue, on commence à rencontrer quelque végétation dans la haute Nubie; car l'influence des pluies tropicales s'y fait déjà sentir. Néanmoins, ce n'est qu'en arrivant au Sennâr qu'elle commence à être généralement répandue, sur les bords du fleuve Bleu et à perte de vue dans les plaines adjacentes.

La plus grande partie des arbres sont de nature épineuse et ont le feuillage très menu; toutefois on doit excepter les points où le sol se trouve submergé ou humecté par les crues du fleuve: dans ces lieux, la végétation est extrêmement belle et vigoureuse; elle m'a fourni des sites aussi beaux que variés à décrire.

Comme je chassais presque tous les jours, malgré les dangers auxquels m'exposaient les nombreux animaux féroces de ces contrées, j'ai pu connaître la vie intérieure des habitants, et, chaque soir, en rejoignant nos barques qui avaient remonté le fleuve, je rappor-

tais quelques oiseaux et quelques animaux, soit pour ma collection, soit pour notre nourriture.

En approchant de Fa-Zoglo, la végétation s'améliore; elle devient très belle entre les montagnes du Bertha et dans les vallées supérieures du Toumat et du fleuve Bleu. On y remarque beaucoup moins d'arbres épineux, bien qu'ils soient encore beaucoup plus nombreux que dans nos forêts d'Europe. En arrivant à Rosseiros, on commence à voir le *Gongolès* (baobab de l'Inde ou *adansonia*, arbre si étonnant par ses dimensions prodigieuses), le *Babanos* (ébénier), le *Tamarindi* (tamarinier), le palmier douleb, et quelques autres : toutefois ce n'est que dans la vallée supérieure du Toumat que l'on voit plus fréquemment ce dernier. Le palmier doume, qui est très répandu dans la Nubie et dans le Sennâr, ne se montre plus guère au-dessus de Fa-Zoglo.

Dans le Bertha (1), on trouve fréquemment une espèce de bambou que les habitants emploient pour construire leurs demeures et pour divers autres usages, à cause de la légèreté et de la grande force qu'il offre en même temps. On voit aussi, au flanc des montagnes, des euphorbes arborifères d'une grandeur extraordinaire.

En m'élevant sur les plateaux du Dar-Fôq, que jamais aucun Européen n'avait encore visité, je m'attendais à trouver la végétation extrêmement maigre; mais je fus surpris de voir, au contraire, une grande quantité de plantes au feuillage moelleux et bien développé, et beaucoup moins d'arbres des genres épi-

(1) Le *Bertât* des cartes.

**neux.** C'est aussi en arrivant au pied de ces régions élevées que l'on commence à rencontrer fréquemment des sources et des ruisseaux, que l'on ne trouve nulle part en Nubie et a u Sennâr, surtout dans la saison qui précède les pluies.

En continuant notre marche au sud-ouest, je vis se développer à mes pieds une immense plaine qui embrasse près de la moitié de l'horizon du nord au sud-sud-ouest; elle présente une vue magnifique et une transition grandiose et bien tranchée des monts à la plaine.

En descendant dans cette plaine, qui appartient au bassin du fleuve Blanc, je fus de nouveau surpris de ne trouver qu'une végétation basse et peu vigoureuse, quoique la plaine soit sillonnée par de nombreux cours d'eau qui descendent du Dar-Fôq et qui se réunissent en deux cours principaux appelés *Beldidy* et *Sakafoudy*, pour se rendre au fleuve Blanc; ce dernier, le *Sakafoudy*, est très probablement le Sauba (Saubat de M. d'Arnaud).

J'appris par les soldats du pacha, qui avaient traversé cette plaine depuis les bords du fleuve Blanc, que la végétation n'y est nulle part plus belle, et que dans son milieu elle ne produit que de petits arbres rabougris guère plus hauts qu'un homme.

Les montagnes isolées et disséminées çà et là dans l'est de cette vaste plaine sont habitées par une race de Bartha appelés *Gouroum*; la partie ouest qui longe le fleuve Blanc est habitée par les Dinka.

D'après ce que rapporte M. Darnaud, la plaine qui longe les bords du fleuve Blanc produit de hautes graminées où paissent de nombreux troupeaux d'élé-

phants. On peut conclure de là que cette plaine change de végétation en approchant des bords, souvent marécageux, de ce fleuve, pour prendre l'aspect indiqué par M. Darnaud.

Ainsi la végétation maigre et souffreteuse que l'on remarque dans le Sennâr, entre les deux fleuves, s'étendrait au sud jusqu'à une latitude très reculée, tandis qu'elle change d'une manière très sensible sur le bassin du fleuve Bleu, à la hauteur de Fa-Zoglo, où se trouvent de belles forêts, résidence favorite des éléphants.

C'est aussi sur ce point que l'on remarque une transition brusque parmi la race humaine, et même parmi les animaux. Les moutons n'ont plus de laine, et sont couverts de poils, tandis que les hommes n'ont plus de cheveux lisses, et ont au contraire des cheveux laineux : la race asiatique, que l'on reconnaît malgré sa teinte brun-rouge, presque noire, jusqu'à Fa-Zoglo, disparaît, et, à partir des montagnes de Tâby et d'Akaro, on trouve la race nègre proprement dite avec les cheveux crépus, les pommettes et les lèvres saillantes et le nez déprimé. Cependant ils n'ont pas le front bas et fuyant; ils ont au contraire un certain air d'intelligence, et ils montrent du bon sens dans leurs relations.

L'habillement qui, dans le Sennâr, ne consiste plus, pour les filles nubiles, qu'en une ceinture à franges, et pour les hommes en un morceau de toile bise, tourné autour des reins, et parfois, en outre, jeté en draperie sur une épaule, disparaît tout à fait chez les nègres.

Les hommes ne portent qu'une peau *par derrière*, dans le but de s'asseoir plus mollement.

Les femmes, néanmoins, profitent de la disposition de leurs objets de parure pour voiler légèrement leur nudité, ou bien, à défaut de ces objets, elles portant un petit morceau de toile grand comme la moitié de la main, maintenu par deux cordons sur les hanches et par un troisième entre les jambes.

Ces nègres font usage de divers objets de parure, tels que colliers, bracelets, os, boucles, qu'ils fixent aux narines et à la partie supérieure des oreilles. J'ai rapporté des échantillons de tous ces objets, ainsi que de beaucoup d'autres, dont je donnerai ultérieurement les dessins. Les femmes portent généralement un clou rond qui traverse la lèvre inférieure et descend plus bas que le menton.

Les demeures des nègres sont toutes semblables, mais remarquablement bien appropriées à leurs nécessités et aux exigences du climat. Ces hommes vivent sédentairement, ils élèvent des troupeaux et cultivent quelques parcelles de terre.

Afin de se défendre plus facilement contre les attaques que les différentes races se font entre elles, dans le but de se piller mutuellement, les nègres n'habitent pas les plaines, mais seulement les montagnes et souvent les lieux les plus inaccessibles.

Les lieux habités ne sont pas désignés par des noms de ville ou de village, mais par celui des montagnes ou groupes de montagnes dont les habitants ont un même chef et une communauté d'usage et de mœurs.

La race des Bertha a principalement à se défendre des descentes des Gallah, lesquelles ont lieu assez généralement chaque année. Actuellement elle a sou

plus redoutable ennemi dans les Turcs mêmes ; car, bien qu'ils soient réputés vivre en paix avec les Bertha, les Turcs, pour faire la recherche de l'or, soulèvent ou accueillent le moindre prétexte pour attaquer tantôt une montagne, tantôt une autre. Et ils ne se contentent pas de piller, ils cernent les montagnes pour s'emparer des habitants et les réduire à l'esclavage ! Puis ces gens sont vendus aux *Djellabs* (marchands d'esclaves), qui les transportent en Égypte et ailleurs.

Les hommes les plus robustes sont réservés par le gouvernement pour en faire des soldats, qu'il emploie dans d'autres contrées éloignées, telles que celles du fleuve Blanc ou du Kourdofan ; de même que ceux qu'il réduit à l'esclavage dans ces autres pays sont amenés dans le Bertha. Ces nègres sont ainsi employés à se réduire mutuellement avec un petit nombre de Turcs ou d'Égyptiens.

Néanmoins les habitants du Bertha commencent à voir qu'ils sont dupes, en se laissant ainsi décimer les uns par les autres : lors de notre séjour à Doule, les choses en étaient venues à une telle extrémité que l'armée attendait, comme une lueur d'espérance et de salut, l'ordre d'abandonner ce point pour se retirer sur Qassan : on ne pouvait plus, en effet, s'éloigner à une demi-lieue du camp sans se mettre sur le pied de guerre ; d'autre part, les maladies faisaient craindre de voir les nègres rester presque seuls dans les rangs de l'armée.

Chaque montagne ou groupe de montagnes forme son petit gouvernement ; cependant ceux de la même race s'unissent au besoin pour la défense commune, et, dans tous les cas, des feux allumés chaque soir ser-

vent à faire connaître, d'une montagne à l'autre, l'approche ou les mouvements de l'ennemi.

En général, toutes les montagnes du Bertha sont habitées, excepté celles qui se trouvent dans le voisinage des pays de races différentes. Tel est le pays que nous avons parcouru au-dessus de l'ancien emplacement de Kamamyl, dans la vallée supérieure du Toumat, entre le Dâr el-Gallah et le Dâr el-Bertha.

Kamamyl n'est pas une fraction ou division du Bertha, comme on l'a dit; ce nom est celui d'une tribu étrangère qui était venue s'établir dans le voisinage des Bertha; comme elle se trouvait dans la plaine, au bord du Toumat, elle fut plusieurs fois pillée, et complètement détruite, il y a douze ans, par les Gallah. Les habitants de la tribu qui échappèrent à cette guerre vinrent s'établir, avec ceux de la race du Bertha, dans les environs de *Fa-Doungo*; depuis ce temps, Kamamyl n'existe plus.

Ainsi le pays des Bertha se divise en trois parties, qui sont : le *Dâr-Goumouss*, situé sur le bassin du fleuve Bleu; le *Dâr-Fôq*, situé sur les hautes régions qui forment les points de partage des bassins du fleuve Blanc et du fleuve Bleu; et le *Dâr-Gouroum*, occupant la partie Est de la grande plaine qui appartient au bassin du fleuve Blanc.

Les mœurs de ces contrées offrent trop de singularité et donnent lieu à un trop grand nombre de remarques pour que je puisse aborder ici ce sujet. Je le traiterai dans l'ouvrage que je compte publier sur mes voyages. D'ailleurs cette notice, qui m'a été demandée inopinément, a été écrite avec trop de rapidité pour que j'aie pu entrer dans de plus longs détails.



Voici de quelle manière la carte de ces contrées a été dressée.

Dans le voyage de Gailliaud, quelques points ont été déterminés par des opérations astronomiques, dans le Dâr-Fa-Zoglo et dans les premières montagnes du Bertha, où il a pénétré. Ces points sont : Kilgou, Rosseiros, Abqoulgui et Singué.

Je suis donc parti de ces points comme base pour faire une sorte de triangulation au moyen d'une grande boussole à alidade (1). Cette opération m'a permis de fixer d'abord avec précision les points intermédiaires qui n'avaient été indiqués par les précédents voyageurs qu'au moyen des heures de marche. Ensuite j'ai étendu cette carte dans tous les sens, toujours par un système de triangulation analogue, en faisant de nombreuses excursions, et principalement au sud et à l'ouest, là où le pays était complètement inconnu.

Je m'élevais sur les plus hautes montagnes, où je dessinais des horizons développés ou panoramas, sur lesquels je plaçais les noms des localités et les cotes qui déterminaient les angles de chaque point, avec la direction du nord magnétique. Parfois je trouvais cette direction fortement altérée : cela venait probablement de la nature ferrugineuse de certaines roches ; car cette

(1) Les circonstances imprévues qui me permirent de faire ce voyage ne m'ayant pas laissé la faculté de me procurer tous les instruments qui m'eussent été nécessaires, j'ai dû adopter la manière d'opérer qui m'était imposée par la nature de ceux que j'avais à ma disposition. Je désigne donc cette opération sous le nom de triangulation, bien qu'elle ne soit pas faite au moyen des instruments ordinairement employés à cet effet, et que la base, ou plutôt les différentes bases, soient déterminées par un autre moyen que la mesure effective.

variation était différente en changeant de position sur le même sommet, et quelquefois seulement en passant d'une roche à l'autre. Mais ces déviations étaient faciles à rectifier : j'isolais d'abord la boussole de la roche, qui me servait souvent de table, par un corps moins conducteur, afin de laisser plus de liberté à l'aiguille, et je faisais mon opération sans changer la boussole de place, ou bien en rattachant les différents points où je la plaçais par un repère éloigné, quand les accidents de mon point de vue me forçaient à cette manœuvre; puis ensuite j'ajoutais les cotes des angles qui se dirigeaient sur des points déjà connus avec les cotes complémentaires des circonférences que j'avais précédemment obtenues sur ces mêmes points. Quand il y avait une déviation sur le nord magnétique, elle était exprimée par la différence de la somme de chaque cote, plus son complément, avec les  $360^{\circ}$  de la circonférence entière. A défaut de points connus, ou comme vérification je déterminais un point remarquable, soit dans la plaine, soit ailleurs, lequel me servait ensuite à vérifier la direction complémentaire de la circonférence.

Je ne me bornais pas à déterminer le point le plus remarquable de chaque localité, mais je prenais des cotes sur tous les sommets ou autres accidents remarquables, et j'avais par ce moyen, non seulement les positions respectives, mais encore les formes principales et les proportions. On conçoit combien un pareil travail a dû me donner de peines et m'occasionner de dangers de toutes sortes, où ma vie était souvent exposée.

Quand la caravane ou l'escorte était arrêtée, quand les nègres eux-mêmes renonçaient à marcher par les

plus fortes chaleurs du jour, et quand chacun se reposait et se rafraîchissait sous l'ombrage des forêts, j'étais obligé, moi, de profiter de ces temps d'arrêt pour gravir les montagnes les plus élevées, afin de faire mes croquis et mes opérations, et cela pendant les chaleurs les plus accablantes. N'y eût-il eu d'autre danger que celui-là, c'était déjà trop, ainsi que la suite me l'a surabondamment prouvé.

Pour donner une idée plus juste de ce que m'a coûté ce travail, je vais rapporter ici le récit d'une de mes journées, celle qui se rapporte à l'opération que l'on voit dessinée dans le panorama de Fa-Rônia.

C'était dans les environs de Qassan; tandis que l'on faisait les essais sur le lavage des sables aurifères, je demandai au chef turc une dizaine de soldats, qu'il m'accorda, non sans difficulté, pour m'accompagner sur la haute montagne de Fa-Rônia, qui se dresse comme un géant et presque à pic au milieu des autres montagnes.

Nous partîmes dès le matin, munis de provisions, à travers une forêt vierge où l'on rencontre mille obstacles de toute nature. Au pied de cette montagne, les accidents deviennent si nombreux, la forêt si compacte et si entrelacée, que nous crûmes un instant qu'il nous serait impossible de passer outre.

Après cinq heures de marche forcée, nous atteignîmes une espèce de clairière où nous arrêtâmes nos ânes et nos mules. Ces animaux, élevés au milieu de forêts continues, sans aucun chemin tracé, s'en tirent au moins aussi bien que les hommes.

Nous découvrîmes dans ce lieu, sous l'ombrage de grands baobabs, les traces d'un village détruit ou

abandonné. Certes, il était parfaitement caché et l'abord en était aussi difficile que s'il eût été placé sur la plus haute montagne. On voyait les pierres usées qui avaient servi à écraser les graines, celles contre lesquelles on avait fait du feu, et aussi les places qui avaient été disposées pour recevoir les *Toucous* (habitations). Cette vue sembla faire une vive impression sur mes compagnons.

Je laissai dans ce lieu la moitié des hommes pour garder nos montures; l'autre entreprit de faire l'ascension de la montagne avec moi.

Après avoir gravi de roche en roche jusqu'à perdre haleine et nous être reposés à plusieurs reprises, les soldats commencèrent à murmurer et à se rebuter de tant de difficultés : nous n'étions cependant qu'au tiers à peine de la hauteur. Les uns prétendaient voir, au sommet, des *Toucous*; les autres affirmaient qu'ils voyaient des hommes armés de leurs longues javelines. Arrivés sur un petit palier que forme la saillie d'un rocher, nous nous arrêtâmes de nouveau pour nous reposer un instant. La vue était magnifique. On dominait déjà toutes les autres montagnes, d'une grande hauteur. Tandis que j'admirais ce coup d'œil, les soldats, de leur côté, fouillaient de leurs regards tous les replis de la partie supérieure de la montagne, et ils persistaient à dire qu'ils voyaient de nombreux ennemis; je regardai aussi attentivement qu'il me fut possible, mais je ne pus rien apercevoir; il est vrai que leur vue plus exercée que la mienne pouvait mieux distinguer ces hommes noirs embusqués dans les fentes obscures des rochers ou dans les branches touffues des arbres.

Néanmoins je voulus leur persuader qu'il ne fallait pas avoir peur des ombres, et que nous devions continuer notre ascension ; mais ils refusèrent nettement. Sans obtenir plus de succès, je les menaçai de la punition de leur chef. Ils me firent comprendre, tant par signes que par quelques mots d'arabe, qu'il n'y avait rien à faire contre l'impossible, et que nous ne tarderions pas d'entendre le cri de guerre des nègres, qu'ordinairement ils poussent tous à la fois, et qu'ils expriment ainsi : *goulou. goulou, goulou, goulou*, etc.

Revenir sans avoir rien fait après tant de fatigues, eût été bien pénible pour moi ; et d'ailleurs je n'étais pas convaincu de la réalité du danger que l'on m'annonçait. Je changeai donc de tactique, et je m'adressai à l'un d'eux, que j'avais vu le moins décidé à la résistance, en lui promettant de bonnes récompenses s'il voulait venir avec moi, seul, pour me dire les noms des localités qu'il pourrait connaître. Il se décida, grâce à mes promesses, et en ajoutant, de son côté, que nous fuirions aussitôt que les nègres sortiraient de leurs embuscades, tandis que les autres soldats feraient entendre les détonations de leur *Barouda* (fusils) (1), pour effrayer l'ennemi. Enfin, toutes choses étant aussi bien entendues que possible entre gens qui ont peine à se dire quelques mots, je continuai mon ascension, mais cette fois suivi d'un seul d'entre eux ; et malgré bien des difficultés, nous atteignîmes enfin cette crête gigantesque. Dans ce moment, j'eusse payé bien cher une goutte d'eau, quoique je me fusse désaltéré avant de commencer cette pénible corvée.

(1) Ce mot veut dire poudre, et, par extension, fusil.

Nous avançâmes avec précaution vers la roche la plus élevée pour reconnaître le terrain. Nous vîmes en effet tout près de nous un village ; mais il était situé sur un sommet légèrement aplati, et duquel nous étions séparés par un affreux précipice : cette circonstance contribua puissamment à rassurer mon compagnon, qui, en apercevant d'abord les habitations du sommet, s'était cru décidément perdu. Quant aux hommes et aux *Toucouls* que les gens de la troupe avaient cru voir sur cette crête que nous venions de gravir, il est évident qu'ils n'avaient existé que dans leur imagination timorée.

J'étais loin de me figurer la véritable forme de cette montagne, qui, étant vue de la plaine, présente l'aspect d'un plateau à sa partie supérieure. Le sommet sur lequel se trouve le village domine le bassin du fleuve Bleu ; à l'est des trois autres côtés, il est entouré par la haute crête en spirale sur laquelle nous étions placés, et dont il est séparé par une gorge étroite, également en spirale, mais excessivement profonde, et qui débouche dans le bassin du fleuve Bleu.

Cette crête offre un point de vue magnifique : à nos pieds, nous voyions d'autres montagnes, que l'on découvre jusque sur leurs revers opposés ; à l'est, on voit au loin les montagnes et les plus hauts sommets du Damot, qui sont au sud-ouest des sources du fleuve Bleu ; au nord, on découvre les montagnes du Dâr-Fa-Zoglo ; à l'ouest, se déroule toute la vallée du Toumat, jusqu'à la convexité du Dâr-Fôq ; enfin, au sud, on voit le bassin de l'Yabous, qui se présente en enfilade entre deux régions élevées. A l'orient de ce bassin, on voit de nombreuses montagnes, entre autres

une chaîne ou grande masse, dont j'ai pu dessiner la silhouette, mais de laquelle je n'ai pu prendre l'orientation que par rapport à ce point de vue; elle doit se trouver sous le neuvième degré ou au delà, et sur les lignes que j'ai déterminées sur la carte.

Dans le village, on voyait quelques personnes circuler et converser ensemble, on entendait leurs voix, les cris des enfants, l'aboïement des chiens, et jusqu'au caquetage des poules.

Le soldat me déclina les noms des lieux qu'il connaissait; malheureusement ils n'étaient autres que ceux que je connaissais déjà, et qui se rapportent à la vallée du Toumat. Quand je m'installai sur la roche la plus élevée où mon opération exigeait que je fusse placé, il se mit à faire des signes et à gesticuler de toutes ses forces, pour me faire comprendre que nous étions perdus, si l'on m'apercevait du village. Les branches supérieures et à demi sèches d'un arbre me garantissaient bien un peu, mais ces bruits si voisins ne le tranquillisaient pas, et il ne cessait de me presser de partir. Je fus pendant quelque temps tellement occupé de mon travail et de la sublimité du spectacle qui s'offrait à moi, que j'oubliais tout, l'heure qui s'écoulait, ma soif brûlante, et jusqu'à l'ardeur du soleil, qui fit de nouveau scarifier mon visage.

Cependant je finis par voir que le soleil était très bas sur l'horizon, et qu'il serait désormais impossible de nous rendre au camp avant la nuit.

D'autre part, la soif si vive que notre ascension m'avait fait éprouver ne s'était point calmée en restant, comme je l'étais, accroupi sur un rocher et sous le soleil le plus ardent de la journée, bien qu'un cou-

rant d'air très faible, mais d'une certaine fraîcheur comparativement à la surface brûlante des rochers, fût venu me soulager un peu.

Ces deux circonstances me déterminèrent à quitter ce lieu aérien, où j'aurais voulu demeurer au moins pendant quelques jours pour étudier et admirer sous tous ses aspects la beauté d'une nature si grandiose et si sauvage.

Notre descente s'effectua à la hâte à travers mille écueils, mille précipices, non sans risquer vingt fois de me briser les membres, et en gagnant force contusions, même des blessures, et jusqu'à un tremblement de genoux qui les faisait fléchir sous moi.

Quant à mon compagnon nègre, il était passé maître dans ce genre d'exercice; il me protégea souvent dans des moments critiques, et ne se fit pas la moindre égratignure.

Je courus aussitôt à ma *zemzemié* (1); mais le peu d'eau que j'y avais laissé avait complètement disparu pendant notre longue absence. Je jetai les yeux sur notre outre; mais c'était pis encore: un certain temps s'était écoulé depuis qu'elle était vide, car le cuir en était déjà roidi!

Qu'on juge de notre position: c'était l'espérance de trouver quelques gouttes d'eau, bien que chaude et corrompue, dans des outres mal tannées, qui nous avait soutenus jusqu'alors! Les soldats nous affirmèrent que les *choka* (épinés) avaient percé l'outre en traversant le fourré qui entoure le pied de cette haute

(1) La *zemzemié* est une gourde en cuir qui laisse suinter l'eau extérieurement; cette eau, en s'évaporant, rafraîchit celle qui reste dans l'intérieur.



montagne, et qu'eux-mêmes n'avaient bu qu'un faible reste de cette eau. Pour preuve, ils voulaient me montrer l'ouverture de l'outre ; je n'eus pas la force de rechercher si c'était la vérité ou si c'était un stratagème pour s'excuser d'avoir tout bu. Je m'assis ou plutôt je m'affaissai sur une pierre, sans penser que je n'avais rien mangé non plus.

Cependant la nuit se déclarait ; les cris des animaux sauvages commençaient à se faire entendre : les soldats me tirèrent bientôt de mon abattement, en me faisant remarquer qu'il fallait profiter au moins d'un reste de demi-jour pour traverser la ceinture compacte de végétation et les accidents nombreux qui entourent le pied de la montagne.

Ma position était déjà assez aggravée par tous ces contre-temps. Néanmoins il n'était pas dit que cette pénible journée n'aurait pas de suites plus funestes.

Après avoir marché quelque temps, la question s'agita de savoir quelle direction nous devions suivre dans l'obscurité. Chacun donnait son opinion, et paraissait vouloir y persister. Cependant, à la dernière lueur du jour, je m'orientai encore à peu près avec la boussole ; mais bientôt il devint impossible de distinguer la direction de l'aiguille ; alors je laissai agir les soldats, plus habitués que moi à ces sortes de labyrinthes inextricables de ravins, de coteaux, de buissons fourrés, de grandes herbes, ou de hautes forêts.

On continuait à être divisé d'opinion sur la ligne à suivre : il m'était impossible de donner un avis avec quelque certitude. Nous étions forcés de marcher sans ordre à travers ces forêts vierges ; et quand les uns trouvaient leur passage intercepté, ils se dirigeaient

du côté de ceux qui avaient trouvé une issue plus libre. Par ce moyen, nous parvenions plus vite à découvrir les passages moins difficiles.

Après avoir marché longtemps ainsi, je remarquai que le nombre des soldats semblait avoir diminué, et que je voyais toujours les mêmes personnes autour de moi. J'appelai pour les réunir : trois seulement se montrèrent. Nous criâmes plus fort, deux autres voix répondirent, mais d'assez loin. Parmi leurs phrases, je n'entendis que ces mots décousus qui me parvenaient : *Emchi, gaddam, koullou* (marchez, en avant, tous). Nous avançâmes, espérant qu'ils se dirigeraient de notre côté, de même que de notre part nous obliquions vers eux; mais on n'entendait plus leur voix, ils ne répondaient plus à la nôtre : je crus que le bruit de notre marche en était la cause. Nous continuâmes d'avancer, dans l'espérance que bientôt nous serions plus rapprochés et que nous pourrions nous entendre plus facilement. Cette espérance fut déçue : rien ne répondait à nos cris, et nous avions déjà fait un assez grand trajet. Pour ma part, j'étais épuisé de fatigues. Non seulement le pantalon turc, les bas et la chemise, qui formaient tout mon costume, étaient en lambeaux, à force d'avoir été accrochés par les branches épineuses dont je ne pouvais me garantir dans l'obscurité; le pis était que mes membres, mon visage même, n'avaient pas été plus ménagés, et je sentais mes vêtements imbibés de sueur et de sang.

Nous avons déjà fait beaucoup de chemin; rien n'annonçait, dans la sombre silhouette des montagnes, celles que je savais devoir entourer notre camp, et que je connaissais assez pour les avoir dessinées sous plu-

sieurs aspects. J'ignorais complètement où nous étions, et mes compagnons d'infortune l'ignoraient également.

On entendait à chaque instant se répéter les cris des animaux féroces, et nous n'avions rien pour allumer des feux. Ce n'était pourtant pas la peur qui me faisait persévérer dans notre marche; mais étant chef par le fait, je ne voulais pas montrer l'exemple du découragement.

Pour franchir un petit ravin, ma mule s'élança plus vivement, et je fus atteint à la cuisse par une branche qui me fit une incision assez profonde, et fit ruisseler mon sang encore plus abondamment le long de ma jambe. Épuisé de fatigue, je ne pouvais pas essayer de marcher : c'eût été accroître ma soif, si toutefois cela était possible, sans me garantir pour cela des branches épineuses, qui sont encore plus nombreuses sur le sol.

La mesure des souffrances était comble; j'étais sur le point de proposer de nous arrêter pour nous coucher dans un buisson fourré; mais je craignis encore que ces hommes ne voulussent pas s'exposer ainsi à être surpris par les animaux redoutables que nous entendions de divers points, et qui, une fois sur notre piste, la suivraient aussi bien par l'odorat que par la vue. J'attendis encore.

Enfin, la force des choses parla d'elle-même. En traversant un torrent à sec, l'un des nègres (et c'était précisément celui qui m'avait suivi sur la montagne), après avoir fait quelques faibles efforts pour remonter l'autre rive, se laissa tomber sur le sable sans prononcer un seul mot. J'en fis autant; j'eus ce-

pendant encore la force de détourner le sable d'un endroit pour y mettre mon épaule, afin que ma tête reposât plus horizontalement sur la surface.

L'un des deux autres soldats nègres attacha nos montures à quelques pas, mais autour de nous et chacune d'un côté différent, pour que nous fussions avertis par leurs cris ou leurs gémissements en cas d'attaque de la part des animaux féroces. Quant au troisième, il se mit à creuser le sable avec ses mains, et je n'eus pas besoin de lui demander ce qu'il faisait, mon palais me le disait trop cruellement. A cette vue, je me soulevai encore une fois, et après avoir attendu avec anxiété le résultat de ses recherches, voyant qu'il n'avait pas rencontré la moindre humidité, je retombai sur le sable encore plus abattu.

Cette journée, bien qu'elle soit au nombre des plus cruelles sous le rapport physique, est loin d'être l'une des plus importantes ou des plus critiques sous beaucoup d'autres rapports; mais j'en donne ici le récit, parce qu'elle se rapporte à l'une des opérations principales de la carte que j'ai dressée.

On remarquera que, dans cette carte, je n'ai rapporté que ce que j'ai vu et déterminé moi-même. Ainsi, j'ai évité de figurer par des traits pleins le lit même de certains cours d'eau, parce que l'abondance de la végétation ou l'éloignement m'a empêché de reconnaître la forme même de leurs contours.

Quant aux vallées dans lesquelles ils coulent, elles sont partout rigoureusement déterminées, ce qui n'avait pas encore été fait; car en rapportant sur ma carte les traces des cours d'eau qui ont précédemment été figurés au-dessus de Fa-Zoglo, on s'aperçoit qu'ils

seraient loin de leurs véritables lits. Les traces du fleuve Bleu et de l'Yabous de Cailliaud sont trop au nord-est; celles de Rûsegger sont trop au sud-ouest.

Il est à remarquer que la plus haute masse des montagnes du Damot, que j'ai figurée sous le nom de *Sorec*, se trouve dans la même position que celle indiquée dans la carte de MM. C. E. Weiland et H. Kiepert sous le nom de *Soria* (1), ce qui permet de regarder cette carte de l'Abyssinie et de la région des sources du Nil Bleu comme étant reliée avec la mienne sans interruption. A l'ouest, la grande plaine du fleuve Blanc peut aussi se rattacher avec celle de la carte de M. d'Arnaud, sauf les détails des contours de quelques cours d'eau et peut-être aussi quelques petits monticules de l'ouest de cette plaine, qui auraient pu se trouver dérobés à la vue par leur peu d'importance. Au sud-sud-est, on peut encore relier à ma carte les indications que MM. d'Abbadie ont données entre les 8° et 9° degrés nord, sur les environs de Caffa et de Walagga, sauf les vérifications qu'ils nous promettent. Je dois dire ici que j'ai bonne opinion des nouveaux détails qu'ils ont donnés sur ces lieux, parce que je trouve que la masse des montagnes, dont j'ai pu dessiner la silhouette et mesurer les angles de direction qui déterminent les principaux points vus de ma station de Fa-Rônia, concorde assez bien avec leurs indications. Néanmoins je ne crois pas que leur hypothèse de la jonction du *Baro* avec le *Saubat* de M. d'Arnaud soit bonne : d'une part, parce que la chaîne des plateaux du Dâr-Fôq semble devoir se prolonger au sud-

(1) *Die Nillander*, etc. Weimar, 1846.

sud-ouest, en traversant la direction qu'ils donnent au *Baro*; d'autre part, parce que le prolongement de la vallée de l'Yabous offre un écoulement plus vraisemblable et même très probable à la partie connue de ce *Baro*.

Ainsi, on peut désormais regarder les régions dont je viens de parler comme étant assez bien connues.

J'aurais voulu pouvoir prolonger encore mes excursions; mais les Turcs et le Russe qui, dans leur nonchalance, attachaient peu d'importance à tout ce qui est purement scientifique, crurent devoir me refuser des soldats pour m'accompagner au loin. Ils ne comprenaient pas qu'un homme pût s'exposer à des fatigues et à des dangers qui, suivant eux, devaient infailliblement me devenir funestes. J'eus à cet égard une altercation assez vive avec eux, à la suite de laquelle je pris la résolution de ne plus leur demander d'escorte: cette circonstance, qui semblait devoir arrêter, ou grandement restreindre mes observations, fut au contraire celle qui contribua le plus puissamment à me faire obtenir un heureux résultat; car elle me décida, au risque de n'en jamais revenir, à m'aventurer seul chez les nègres.

Après avoir pris toutes les précautions que j'avais jugées nécessaires, j'arrivai seul au milieu de leurs habitations. Leurs premiers mouvements, en voyant un homme sans intention hostile, furent la surprise, la curiosité de voir *un blanc*. Les nègres qui, à mon approche, s'étaient munis de leurs longues javelines ou de leurs casse-têtes, m'examinaient, sans toutefois s'approcher beaucoup; j'apercevais à travers les fentes obscures des clayonnages qui forment leurs *Toucouls*

les yeux brillants des femmes et des enfants, qui me regardaient aussi. Après quelques hésitations, ils finirent cependant par s'approcher ou plutôt par se laisser approcher. Tout, en moi, jusqu'à la plus petite chose, devint pour eux un objet d'étonnement et d'admiration.

Je profitai de ce moment propice pour me faire des amis, en leur offrant de petits cadeaux : je les étonnai par toutes sortes de moyens qu'il serait trop long de rapporter ici : il n'est pas jusqu'aux allumettes chimiques, que, depuis quelque temps, je n'oubliais plus de porter avec moi, qui ne fussent pour eux un grand sujet d'admiration.

Cependant je ne tardai pas à voir les signes précurseurs de l'orage. Des discussions s'élevèrent entre eux, et je vis que j'en étais l'objet. Quelques uns semblaient me soutenir, tandis que d'autres paraissaient furieux ; mais je fus obligeamment prévenu par l'un de ceux que je m'étais attaché. Comme on le pense bien, je m'esquivai au plus vite, tandis que la discussion s'échauffait.

Cette première tentative, quoique peu heureuse, ne me découragea pas : je recommençai sur d'autres points, et je m'aperçus bientôt qu'il était nécessaire de les étonner et de les émerveiller, s'il était possible, par toutes sortes de moyens, afin de faire diversion à leurs idées belliqueuses, ou plutôt de vengeance et de défiance, et surtout qu'il fallait ne pas rassasier entièrement leur curiosité, en retournant trop souvent sur le même point, excepté toutefois sur les montagnes de Qassan et de Doule, où je m'attirai de véritables sympathies.

Ainsi l'obstination des chefs à me refuser une escorte tourna à l'avantage de mes observations, attendu qu'en restant avec l'expédition, ou même avec une escorte, il était impossible d'approcher les nègres, et qu'on trouvait les villages complètement déserts quand l'expédition les abordait, tandis que, seul, je parvenais jusqu'au sein même des familles, dans l'intérieur des habitations.

Puis, quand nos interprètes nous traduisaient, plus tard, les récits que faisaient les prisonniers et les esclaves, j'étais à même de juger du degré de véracité de ces récits, par suite de mes propres observations.

C'est ainsi que j'ai pu recueillir, par moi-même, de nombreuses notes sur les bizarreries de leurs usages, sur la singularité de leurs mœurs, et sur ces mille détails que l'on ne peut faire connaître qu'après les avoir vus de ses propres yeux.

Voici la nomenclature des documents et des objets que j'ai rapportés de ces contrées, et dont je me propose de publier des descriptions et des dessins, avec ma relation de voyage.

#### GÉOGRAPHIE.

1° Une carte à l'échelle de 1 à 500 000, dont les détails ont été relevés avec précision, entre les 9° et 12° degrés de latitude nord et les 31° et 34° de longitude est de Paris.

Elle détermine pour la première fois les régions élevées du Dâr-Fôq, qui forment les points de partage des bassins du fleuve Bleu et du fleuve Blanc, ainsi que la partie occidentale du Bertha, appelée le *Dâr-Gouroum*,



lequel est situé dans une grande plaine, traversée par des cours d'eau tributaires du fleuve Blanc. Elle détermine également pour la première fois la limite nord des hautes régions de Caffa, et particulièrement de Walagga. (Ces hautes régions ont récemment été désignées sous le nom de Djebel el-Kamar ou monts de la Lune, quand on a pensé que le fleuve Blanc venait de l'est au lieu d'aller prendre sa source dans l'ouest.)

*Nota.* Dans cette première carte, je n'ai figuré que ce que j'ai vu et relevé par moi-même.

2° Une deuxième carte à l'échelle de 1 à 2 500 000, contenant, en outre du pays contenu dans la première, les additions faites d'après divers autres documents ou renseignements.

3° Une carte exacte et détaillée du cours du Toumat, avec l'indication de tous les points où les nègres lavent des sables aurifères.

4° Une carte itinéraire du grand désert de Korosko.

#### HISTOIRE NATURELLE.

##### 1° *Ornithologie.*

Une petite collection d'oiseaux, au nombre desquels se trouvent ceux de la liste suivante, qui proviennent tous du pays des nègres, de Fa-Zoglo et au delà.

	Nombre des individus.
Calao-tock . . . . .	1
Rollier à longue queue. . . . .	2
— à courte queue. . . . .	1
Mellitophage bulok . . . . .	2
— érihoptère. . . . .	2

	Nombre des individus.
Sénégal mariposa . . . . .	4
Merle moucheté, variété . . . . .	1
Merle violet changeant . . . . .	2
— orauvert . . . . .	1
— variété. . . . .	1
Pie-grièche, noir et ponceau . . . . .	3
Martin chasseur actéon, variété à bec rouge.	2
Guépier à longs brins. . . . .	2
— à tête bleue . . . . .	2
— vert . . . . .	1
Souimaga, mâle et femelle. . . . .	4
Variété d'oiseau non connue . . . . .	2

---

Grande sauterelle du Dâr-Fôq. . . . . 3

2° *Quadrupèdes.*

Un écureuil rayé blanc, à poil ras, de Fa-Zoglo.

Une peau de panthère, formant le costume guerrier d'un chef ou roitelet nègre.

Une peau de colob guéréza, formant le bonnet du même chef ou roitelet nègre.

Une peau de jeune gazelle, formant le sac d'un nègre ; ce sac, tel qu'il a été abandonné par le nègre en fuyant, contient encore les fruits destinés à sa nourriture, et sa tabatière, faite avec une écorce de fruit.

Une peau de *mouton à poil*, qui a été tannée grossièrement et arrangée comme les nègres les portent par derrière, et dans laquelle on reconnaît l'empreinte de son long usage.

Une corne de condoma, servant d'instrument de musique.

3° *Botanique.*

Une vingtaine d'échantillons de plantes, accompagnés de dessins reproduisant les arbres les plus remarquables, tels que les *Adansonia*, les grandes euphorbes arborifères, les *kigélia* et plusieurs autres.

4° *Minéralogie.*

Une centaine d'échantillons de minéraux recueillis dans des lieux peu connus ou tout à fait inconnus.

5° **OBJETS DIVERS.**

1° Trente et quelques objets à l'usage des nègres, tels qu'objets de parure, ustensiles, armes, fétiches, etc.

2° Des croquis, dessins et aquarelles, représentant des types de figures, les habitants des diverses contrées, des points de vue principaux, et des panoramas pris au sommet des plus hautes montagnes, etc.

3° Des croquis d'architecture, mesurés et cotés, des ruines les plus reculées que l'on trouve en remontant le cours du Nil, et beaucoup d'autres recueillis sur plusieurs points de l'Afrique.

4° Enfin, des notes écrites sur les lieux mêmes, et concernant toutes les choses qui m'ont présenté de l'intérêt.

**TRAVAUX.**

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

**SUR M. ROUX DE ROCHELLE, ANCIEN PRÉSIDENT DE LA  
COMMISSION CENTRALE.**

Lue dans l'assemblée générale de la Société de géographie,  
le 21 décembre 1849.

**MESSIEURS,**

Dans cette fatale année, où Dieu a voulu éprouver nos climats par un fléau redoutable, des pertes cruelles ont frappé la Société de géographie. Les Roux de Rochelle, les Roger, les Ansart, les Cordier, ne sont plus ! Vos regrets amers accompagnent dans la tombe ces excellents confrères, et leur mémoire vénérée laissera longtemps ici un douloureux souvenir. Permettez-moi, messieurs, d'être aujourd'hui le biographe de l'un d'eux, et d'esquisser rapidement devant vous la vie si noblement remplie de celui qui était encore, vers ses derniers moments, votre président bien-aimé, de ce bon Roux de Rochelle, à qui nous avons voué tout à la fois une affection si vive et une si profonde estime.

Jean-Baptiste-Gaspard Roux de Rochelle naquit le 28 mars 1768 à Lons-le-Saunier. Son père, Guillaume-François Roux, alors seigneur de Rochelle, était un brave militaire, commandant d'un bataillon dans les grenadiers royaux; sa mère, madame Marie-Gasparine de Rochelle, née Breney, se distinguait par sa piété et par la douceur de son caractère.

En sa qualité de cadet de famille, le jeune Gaspard Roux de Rochelle paraissait, suivant l'usage du temps, destiné à la robe ecclésiastique; dès son bas âge, ses pensées furent dirigées vers un avenir de dévotion, et,

à peine parvenu à sa onzième année, il obtenait déjà, de l'archevêque de Besançon, un petit bénéfice. Cependant ses études classiques étaient commencées; il y montra de bonne heure une grande vivacité d'esprit, une patience remarquable, et il eut de brillants succès au collège de Lons-le-Saunier. Il se préparait à de nouvelles études, lorsqu'un incident vint changer inopinément le genre de carrière qu'il devait embrasser.

A mesure que ses connaissances s'étendaient, son goût pour la littérature se développait dans la même mesure, et, à l'époque de son âge où les attraits du monde commençaient à être plus entraînants pour lui, il se livrait au culte des muses, il devenait l'âme des réunions de famille et des cercles de bonne compagnie. La société de madame de Lauraguais était alors fort recherchée dans la province; M. Roux de Rochelle y fut admis; il y connut le vicomte de Gand, commandant du régiment de Champagne, qui, frappé de ses qualités aimables, fit briller à ses yeux l'espérance d'un avenir militaire, et lui proposa d'accepter immédiatement une sous-lieutenance de remplacement dans son régiment. Sa nouvelle carrière se trouva ainsi fixée d'une manière inattendue; du reste, elle fut bornée par la révolution : nommé sous-lieutenant en pied en 1784, il passa au grade de lieutenant en 1791, et dès 1792 il donna sa démission du service.

Par suite du changement de sa carrière, la direction de ses études avait dû prendre un autre cours. Sans abandonner la culture des lettres, il approfondissait l'art militaire, il complétait ses connaissances en astronomie, en mécanique, en stratégie; homme du monde en même temps, il s'attachait aux personnes

les plus recommandables de Bordeaux, où le régiment de Champagne tenait garnison.

Pendant la révolution éclata. M. Roux de Rochelle quitta le service, comme nous l'avons dit, et rejoignit à pied sa ville natale ; là, accusé de modérantisme, et appartenant à une ancienne famille, il se trouva enveloppé dans les désastres du temps, fut jeté en prison, et ne dut son salut qu'à la fuite. Toutefois, s'il avait à se plaindre des excès révolutionnaires, il n'en était pas moins attaché au culte de la vraie liberté ; et ce qui le prouve, c'est un petit poëme intitulé *Rome*, qu'il publia vers ce temps, et où il dépeint, en vers quelquefois très heureux, les progrès de la liberté civile en Italie.

Les mois qui suivirent l'évasion de M. Roux de Rochelle exercèrent une assez grande influence sur son esprit et sur la direction nouvelle de ses études. Privé de ressources, obligé de chercher en Suisse des moyens de pourvoir à son existence, il prit le parti de s'adresser aux arts, donna quelques leçons de dessin, adopta ostensiblement la langue italienne pour langue maternelle, et s'appliqua à la parler avec toute l'élégance et toute la pureté nécessaires à sa fiction.

Cette situation précaire ne fut pas néanmoins de longue durée. La tourmente révolutionnaire se calma, et M. Roux de Rochelle rentra dans sa patrie ; il obtint en 1795 une modique place à l'administration du Jura ; une année après il la perdit ; mais il fut nommé bientôt bibliothécaire du même département. Cette dernière position, plus conforme à ses goûts, le mettait à même de puiser aux sources et de mûrir ses connaissances, tandis que le spectacle des événements publics

l'instruisait profondément aussi sur les révolutions du monde. Il avait alors vingt-huit ans.

Jusqu'à ce moment, ses travaux n'avaient pas encore jeté d'assez vives lumières pour lui obtenir dans les sciences ou dans les lettres une place véritablement recommandable ; mais tout à coup s'ouvre devant lui le vaste champ que nous l'avons vu parcourir ; presque instantanément, ses forces prennent un développement considérable ; la diplomatie devient définitivement le but de ses études. La France, portée par le génie de Napoléon au plus haut point de gloire et de puissance, éleva sa politique à une hauteur inconnue jusque-là, et le ministère des relations extérieures acquit une importance extrême. M. Roux de Rochelle, admis d'abord en 1796 comme simple employé de ce ministère, parcourt rapidement les échelons de la hiérarchie, et se trouve en 1807 à la tête de la principale direction des affaires étrangères. Pendant ces onze années, il étudia constamment la politique européenne sous la direction du plus habile ministre de l'époque, le prince de Talleyrand ; les fonctions particulières de secrétaire des commandements de cet illustre homme d'État, qui lui confiait la direction de ses possessions en Italie, mettaient en évidence son zèle et sa capacité.

Si l'on considère que M. Roux de Rochelle avait puisé dans sa famille l'ancienne loyauté militaire et les plus nobles qualités du cœur ; que son imagination, particulièrement impressionnable aux beautés classiques, cherchait ses modèles dans ce que les auteurs nous ont laissé de plus pur, et si l'on y joint l'expérience qu'il avait acquise à l'aide de circonstances au milieu desquelles sa vie s'était trouvée si souvent agitée,

on découvrira la clef précieuse qui lui ouvrit la faveur de ses chefs et un brillant avenir.

L'étendue des travaux purement littéraires auxquels il s'est livré pendant ses moments de loisir peut donner l'idée du grand nombre de ses travaux politiques, la plupart secrets. Pendant dix-huit années, il a préparé, suivi et accompli, en sa qualité de directeur politique, les négociations les plus compliquées ; sous le nom du ministre, il rédigeait les instructions de nos ambassadeurs jusque dans leurs plus minutieux détails ; aucune affaire de son département ne lui demeurerait inconnue ; travailleur infatigable, il connaissait le prix du travail ; il l'encourageait de ses éloges, il le dirigeait avec indulgence, et cherchait à préparer la jeune pépinière de ses élèves aux rôles importants que leur carrière les appellerait un jour à remplir.

En 1825, M. Roux de Rochelle abandonna ses fonctions sédentaires, et fut nommé ministre plénipotentiaire de France à Hambourg, où il séjourna pendant quatre années. En 1829, il fut appelé à remplir les mêmes fonctions aux États-Unis. En 1831, de nouvelles combinaisons politiques le firent remplacer dans cette mission ; enfin, après trente-cinq ans de services assidus au ministère des affaires étrangères, il sollicita et obtint sa retraite.

Le moment où M. Roux de Rochelle disparaissait ainsi de la scène politique était précisément celui où son esprit avait acquis le plus de vigueur ; il connaissait à fond les ressorts de l'humanité ; il avait été rapproché, par ses fonctions, de tous les hommes éminents qui tenaient à notre diplomatie ; des correspondances nombreuses, toujours sérieuses et souvent



difficiles, avaient perfectionné son style ; il avait visité, dans le cours de ses missions, l'Italie, la Turquie, l'Allemagne, et la portion la plus intéressante du nouveau monde ; le fruit qu'il avait retiré de ses voyages était d'autant plus précieux, que ses pensées, constamment préoccupées de ce que la combinaison des intérêts internationaux pouvait offrir de plus utile, rattachaient constamment aux différents lieux l'histoire du passé, les effets des révolutions humaines et les espérances de l'avenir. Il avait vu que le véritable secret de la régénération des peuples consiste dans la recherche et dans l'application du bien, et que la politique la plus éclairée, loin d'étouffer l'élévation du génie, trouve ses appuis les plus stables dans les sciences et dans les arts.

Dès les premières années de son séjour à Paris, M. Roux de Rochelle avait recherché l'amitié des artistes et des savants. Pour aider à la classification de ses études historiques, il avait rassemblé la collection des médailles les plus authentiques et les mieux conservées ; il s'était entouré de tableaux de grands maîtres, choisissant les sujets qui pouvaient se rattacher aux plus illustres souvenirs ; la littérature, la poésie, les arts, lui paraissaient indispensables pour ajouter des principes de vie aux éléments épars de l'érudition. C'est ainsi que, chez M. Roux de Rochelle, l'homme politique, l'homme expérimenté, l'homme d'une imagination féconde et l'homme véritablement enrichi des connaissances les plus étendues, se trouvaient réunis au moment où la cessation de ses fonctions publiques le ramena définitivement dans sa patrie.

Ce fut alors que notre laborieux collègue put se li-

vrer avec calme à ses utiles méditations, mettre au jour ses plus importants labeurs, et prendre part avec assiduité à vos travaux, qui avaient pour lui tant de charme. Il fut, vous le savez, un des fondateurs de la Société de géographie ; il était membre aussi de la Société philotechnique, de la Société d'émulation du Jura, de l'Académie de Besançon, de l'Académie royale de Turin, de l'Institut colombien, en Amérique, et de l'Académie royale de Valence. C'est dans le sein de la Société de géographie et de la Société philotechnique qu'il se plaisait à retrouver ses plus véritables et ses plus fidèles amitiés, ses plus douces relations ; les brillants amis qui l'avaient entouré ailleurs ne recherchaient plus son appui, et son nom n'avait laissé qu'un souvenir confus dans l'enceinte de ce même ministère dont il avait jadis choisi le domicile actuel et tracé la distribution. Depuis cinquante-trois ans, madame Roux de Rochelle partageait l'existence de son mari ; elle était l'agrément de son intérieur ; les plus doux liens d'une affection et d'une estime réciproques les unissaient l'un à l'autre. La mort de sa compagne frappa M. Roux de Rochelle du coup le plus funeste. Il sentit aussitôt se réveiller les douleurs aiguës d'une ancienne maladie dont il avait longtemps souffert. Bientôt le mal fit des progrès incurables, et, six semaines après la mort de sa femme, la tombe le recevait à son tour, le 13 juin 1849, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge.

Il me reste, messieurs, à vous parler des ouvrages de notre vénérable confrère et à les apprécier brièvement.

Celui de ses travaux que je dois vous rappeler le premier, et auquel vous attachez peut-être le plus de

prix, est l'édition du volume si remarquable de vos *Mémoires* qui contient les *Voyages de Marco-Polo*, et dont il surveilla la publication avec tant de savoir, de patience et de fruit. Vous savez que cet ouvrage parut en 1824.

Il avait composé, dans sa jeunesse, divers opuscules, parmi lesquels on remarque une notice, publiée en 1800, sur *La Tour d'Auvergne*, ce premier grenadier de France, qui n'était pas seulement un guerrier valeureux, mais qui peut passer aussi pour un savant profond. Cependant ce fut seulement dans les douze dernières années de sa vie qu'il mit au jour la plupart de ses ouvrages, dont les principaux forment 10 volumes in-8°. Une de ses compositions capitales est *l'Histoire et la description des États-Unis*, qu'il fit paraître en 1837, dans la collection de *l'Univers pittoresque* : il nous y fait assister avec un vif intérêt aux voyages des premiers explorateurs de la Floride, à la naissance des colonies anglaises, à la découverte du Mississipi, à la fondation de la Louisiane, aux événements nombreux des guerres de 1745 et de 1756, aux luttes sans cesse renaissantes des colons avec les Indiens, enfin à la création de cette belle république, fondée par le courage, maintenue par la sagesse, et dont les brillantes destinées remplissent le nouveau monde d'un éclat si glorieux.

M. Roux de Rochelle a composé encore, pour *l'Univers pittoresque*, *l'Histoire des villes hanséatiques*, qui a paru en 1844. Comme la grande confédération de la Hanse embrassait autrefois la plupart des cités commerçantes de la Hollande, de la Frise, de la Westphalie, de la basse Saxe, du pays des Vendes, de la

Prusse, de la Livonie, son histoire se lie à celle de l'Europe presque entière, et surtout des pays du nord et du centre; aussi l'auteur a-t-il su faire, au sujet de cette ligue puissante, le tableau animé de toute la civilisation du moyen âge. Un dictionnaire géographique des villes et des comptoirs hanséatiques qui existaient vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle termine utilement ce volume.

En 1839, parut l'*Histoire du régiment de Champagne*, que M. Roux de Rochelle avait écrite en mémoire de ses anciens compagnons d'armes et des premières années de sa jeunesse. On y trouve les renseignements les plus curieux sur l'ancienne organisation militaire de la France, sur les diverses armes dont se sont servis successivement nos guerriers, sur la formation des premiers régiments, qui remonte au règne de Henri II et aux soins habiles de l'illustre François de Guise. On suit avidement les phases diverses de ce valeureux régiment de Champagne à travers les grands événements qui se pressent dans notre histoire depuis les guerres religieuses du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1793, époque où les anciens corps de l'armée furent fondus dans de nouvelles divisions. De nombreux et attachants traits de bravoure brillent dans cette pittoresque narration : un des épisodes les plus intéressants est la belle résistance de Toiras contre les Anglais, à Saint-Martin-de-Ré, pendant le siège de la Rochelle.

Le dernier ouvrage de notre laborieux collègue est son *Histoire d'Italie*, en deux volumes, qui parut en 1847. Il la commence à la chute de l'empire romain et la conduit jusqu'en 1815. Malgré l'âge avancé où il mit la dernière main à cette importante composition, sa plume y conserve toutes ses nobles qualités :

le style y est toujours coloré, animé, semé de grands traits philosophiques, partout empreint de l'amour de l'humanité et des sentiments de l'homme de bien.

Ai-je besoin de vous parler, messieurs, des nombreux travaux que M. Roux de Rochelle a composés pour la Société de géographie ? De ses comptes rendus, de ses notices lumineuses, de ses discours dans vos séances, qui vous sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de vous les rappeler, et qui forment, vous le savez, un des ornements les plus précieux de votre *Bulletin* ?

Roux de Rochelle n'était pas seulement un prosateur élégant, il était poète aussi, et il a laissé, dans cette langue des Muses qui avait pour lui un si vif attrait, plusieurs ouvrages qui mériteraient d'être plus connus. Il publia en 1816 le poème des *Trois Âges*, qui eut une nouvelle édition en 1838. C'est une peinture brillante des jeux Olympiques, des combats des gladiateurs, de ceux de la chevalerie, et un parallèle bien tracé de la civilisation grecque, de la civilisation romaine et des mœurs françaises au moyen âge. Il y a de riches images, de belles comparaisons, et je ne puis résister au plaisir de vous citer celle-ci, par laquelle la marche de la civilisation à travers les différents peuples est comparée à celle du Soleil :

Ainsi le roi du jour, inclinant sa carrière,  
N'éteint pas dans les flots ses torrents de lumière ;  
A d'autres nations il porte ses clartés ;  
Et lorsque, s'emparant des lieux qu'il a quittés,  
La nuit qui le suivait étend ses voiles sombres,  
Bientôt un nouveau jour en éclaire les ombres ;  
L'univers se réveille, il éclate à nos yeux,  
Et le dieu triomphant remonte dans les cieux.

La *Byzanciade* est un autre poëme qui vit le jour en 1822. Elle est destinée à célébrer un des plus mémorables événements du moyen âge, la fondation de l'empire latin par les guerriers d'Occident. Il y a de belles pensées, beaucoup de vers heureux ; mais la complication du sujet et des développements peut-être un peu trop nombreux ont nui au succès de cet ouvrage.

M. Roux de Rochelle a fait aussi quelques œuvres dramatiques, et, quoiqu'elles n'aient pas été représentées, elles ont souvent plus d'intérêt et sont disposées avec plus de talent que mainte pièce jouée sur nos théâtres. La tragédie de *Théodorice* dépeint la fin malheureuse de Boèce et de Symmaque ; la tragédie de *Sélin III* décrit la catastrophe qui termina la vie de ce sultan réformateur ; elles offrent l'une et l'autre des situations neuves et pathétiques.

En 1845, parut le poëme des *Éléments*, où sont décrits les phénomènes principaux que présentent la terre, l'eau, l'air et le feu. C'est une géographie physique en quatre chants, semée d'épisodes intéressants et de gracieux tableaux. Le même volume contient le poëme de *Sabinus*, où l'on trouve un développement très heureux du fait le plus touchant peut-être de l'histoire des Gaules. Il s'y trouve aussi plusieurs contes ingénieux.

Mais le plus bel ouvrage poétique de M. Roux de Rochelle est sans doute le poëme épique de *Fernand Cortez*, qui parut en 1838. Quel magnifique sujet pour l'imagination d'un poëte géographe que cette découverte du nouveau monde, cette nature si merveilleuse, ces mœurs si nouvelles, ces aventures si étranges ! Le héros du poëme, aussi grand historien que grand

homme de guerre, avait laissé sur son expédition des renseignements très étendus, et notre auteur, tout en cherchant à rattacher à son récit les riches couleurs de la poésie, élève également dans ce livre un monument d'histoire : il décrit avec vérité, jusque dans ses intimes détails, l'événement humain le plus mémorable peut-être qui se soit produit dans le cours des siècles.

Du reste, M. Roux de Rochelle a laissé inédits des manuscrits précieux qui comprennent encore de vastes travaux : des études sur le droit des gens, des traductions, des lettres sur la géographie, des lettres sur la littérature espagnole, des ouvrages en vers ; enfin, des notes innombrables qui attestent la conscience de ses compositions.

Telles sont, messieurs, les notions que j'ai crues propres à vous faire mieux connaître notre cher et regrettable confrère. Mais ce que je n'ai pas besoin de vous décrire, ce dont tout le monde ici a pu jouir tant de fois, ce sont ses conversations si pleines de charme, de bienveillance et d'instruction ; ce sont les relations si agréables, si affectueuses, qu'il se plaisait à entretenir avec nous tous, membres de la famille géographique. Son âme, communicative et aimante, était l'image de sa science aimable. Que son ombre chérie plane sur notre Société ; qu'elle la protège au milieu des difficultés que ces temps orageux ont amoncelées autour d'elle ; qu'elle l'aide à franchir ces écueils qui embarrassent un instant sa route, et à voguer ensuite librement vers des parages paisibles. Non, messieurs, notre vaisseau ne fera pas naufrage ; il est destiné à porter encore le flambeau de la science dans cette de-

meure de l'homme que vous avez la noble mission d'explorer et de décrire; il poursuivra sa marche féconde! J'en atteste votre respect et votre amour pour la mémoire de l'homme vertueux dont je viens de vous tracer l'imparfaite histoire. E. CONTAMBERT.

---

## MÉMOIRE

SUR L'ÉTAT CONSTANT DE SOULÈVEMENT DU SOL DU GOLFE ARABIQUE ET DE L'ABYSSINIE, ET SUR UN ARRÉGÉ DES RÉSULTATS SCIENTIFIQUES DE MON VOYAGE.

---

J'ai l'honneur de présenter à la Société de géographie les résultats des explorations géologiques, les observations d'inclinaison de l'aiguille aimantée, de latitude, et les observations barométriques que j'ai faites durant mon voyage dans le nord de l'Abyssinie.

La région que j'ai parcourue est cette portion de l'Abyssinie qui s'étend depuis Massouah, sur la mer Rouge, jusqu'au point où le Nil traverse le lac de Tsana, c'est-à-dire une région comprise entre les 15° et 12° degrés de latitude N. et les 37° et 34° degrés de longitude E. La route que j'ai suivie coupe cette partie de l'Abyssinie dans la direction de l'est au sud-ouest, sur une étendue d'environ 160 lieues.

Les cours d'eau qui sillonnent les vallées indiquent la configuration générale de cette région. Deux pentes principales les déterminent. Depuis la mer Rouge jusqu'au fleuve du Takassé, qui est au milieu des pays que j'ai visités, les principaux affluents de ce fleuve coulent du sud-est au nord-ouest. Le Takassé, après



avoir suivi la même direction, tourne le plateau du Semen, et va rejoindre le Nil à 27 lieues au nord de Méroé, dans la haute Nubie, en coulant de l'est à l'ouest. Cette partie de ma route a pour point culminant la montagne de Kamby, élevée de 2 597 mètres au-dessus du niveau de la mer, située à 8 lieues au nord de Gondar. A partir de ce point, les pentes inclinent vers le lac de Tsana, dans la direction du nord au sud; et de Ras-Gourfa, dans la direction du sud au nord. Ainsi, à mesure qu'on s'avance de Massouah vers le lac de Tsana, on voit le terrain s'élever par rampes successives jusqu'à ce qu'il atteigne le plateau du Semen, le plus élevé de l'Abyssinie, et qui a pour point culminant la montagne de Ras-Bouahite, haute de 4 330 mètres au-dessus de la mer; de là, il s'abaisse vers le lac de Tsana.

Ces chaînes de montagnes, dont la direction générale est de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, sont le produit de soulèvements volcaniques. Les points où les caractères de ce soulèvement présentent le plus d'intérêt aux géologues sont : Momoullou, village situé à une lieue à l'ouest de Massouah; Heylate; les montagnes situées au fond du golfe de Zoula, à 17 lieues au sud de Massouah, où sont les ruines d'Adulis; celles qui bornent à l'est la province d'Amasen, à 17 lieues au sud-ouest de Massouah; les montagnes qui encaissent le Takassé; la montagne la Malmon, Gondar, le lac de Tsana, la montagne de Ras-Gouna, celle de Ras-Lévau et celle de Ras-Bouahite.

La température de l'eau des puits de Momoullou est de 34°, 3, et les montagnes voisines sont d'anciens volcans éteints.

J'ai vu dans un endroit nommé Heylate, situé à 8 lieues à l'ouest de Massouah, une source d'eau chaude dont la température est de  $65^{\circ},2$ ; l'eau est limpide et fortement chargée de sulfate de soude et de magnésie; elle coule sur une roche trappéenne, et forme un ruisseau dans lequel les Kabyles des environs viennent prendre des bains.

J'ai vu aussi dans un endroit nommé Hatefête, situé au fond du golfe de Zoula, à 17 lieues au sud de Massouah, et à trois quarts de lieue à l'ouest des ruines d'Adulis, trois sources d'eau minérale; elles sortent d'une lave celluleuse, qui est un peu inclinée, et a 1 mètre 30 centimètres de longueur sur 1 mètre de largeur : ces sources jaillissent à la surface d'une nappe d'eau qui forme un bassin de 4 mètres de diamètre, dans une argile sablonneuse; de ce bassin s'écoule un ruisseau assez considérable qui se rend à la mer, qui n'est éloignée que d'environ 500 mètres. La température de ces sources, à l'angle nord du bassin, est de  $44^{\circ},0$ ; des poissons de 1 centimètre à 2 de longueur vivent dans cette eau, qui est limpide et chargée, comme la précédente, de sulfate de soude et de magnésie.

J'ai constaté, à trois quarts de lieue à l'est d'Adulis, à un endroit nommé Guel, l'existence de dix-huit filets d'eau thermale dont voici les températures remarquables, indiquées dans le tableau ci-après. Ces filets d'eau coulent de la base d'un ancien volcan, et sont couverts par les hautes marées.

## Sources des territoires d'Adulis, de Massouah et d'Abyssinie.

NOMS des TERRITOIRES.	Noms des SOURCES.	Tempér. prise de la source.	Tempér. prise au bassin.	Température moyenne.	OBSERVATIONS.
Territoire d'Adulis.	Guel. N° 1	66,7			Située au nord. Voisine de la précédente, au sud. id. id. id. id. id. id. id. id. id. id. id. id. id. id. id. id.
	2	66,4			
	3	56,2			
	4	61,7			
	5	61,2			
	6	64,5			
	7	66,2			
	8	65,4			
	9	69,8		65,2	
	10	68,2			
	11	67,4			
	12	67,1			
	13	64,5			
	14	64,5			
	15	66,2			
	16	64,2			
	17	64,0			
	18	65,9			
Territoire de Mououllou.	Hatefêto. 4	44,0	44,0	44,0	Ces sources ne sont éloignées les unes des autres que de 40 centimè- tres environ. L'eau de ces puits est à 7 mètres de profondeur; j'ai pris la tempé- rature du puits banal qui est au nord du village, celle du puits qui est dans le jardin de M. Jacobis, et celle du puits du consul français. Cette source forme une flaque d'eau au sommet d'un volcan; elle forme un jet de 7 centimèt. de cir- confér.; elle est au bas du volcan. Cette source forme un jet de 3 centimètres de circonférence. Une de ces sources forme une cascade de 2 mètr. 50 cent., et tombe dans un réservoir trappéen de forme circulaire, et que les naturels nom- ment (ésate bourmé) pot de feu. Cet endroit est voisin d'une église nommée Agéta-Jéaus; elle se trouve dans la province du Kodjeam, située à 3 lieues à l'E S. E. du pont qui est sur le Nil. C'est dans la province de Tchelga, à 19 l. environ au S. O. de Gondar; il y a plusieurs sources d'eau voi- sines les unes des autres, et dont la température est à peu près égale à celle de la source de Onanzagué. Cet endroit est au nord de Houn- héni, à 8 l. environ; il y a 4 sources d'eau chaude, dont la température est à peu près égale à celle de la source de Gouono. Province de Tchelga; il y a trois sources d'eau thermale, et leur tempér. est à peu près semblable à celle de la source de Onanzagué. Province de Tchelga; il y a quatre sources d'eau minérale, dont la température est à peu près égale à celle de la source de Gouramba.
	2	44,0			
	3	44,0			
	Puits de Mo- monillou. 1	54,5		54,5	
	2	54,5			
3	54,5				
Territoire d'Abyssinie.	Heylêto. 1	65,2		65,2	
	Onanzagué. 1	56,4			
		2	42,5		39,5
	Gouramba. 1	47,6	40,4	48,5	
	Gouono. 1	55,7			
		2	55,7		55,7
		3	55,7		
		4	55,7		
	Goenete- Gorgis. 4				
Territoire d'Abyssinie.	Ahamâri. 0				
	Masebellâ. 4				
	Dgéra. 3				
	Hatelâ. 4				

Les ruines d'Adulis, situées sur la mer Rouge, au fond du golfe de Zoula, à 17 lieues au sud de Massouah, et que j'ai visitées avec les plus grands détails, ne doivent point être confondues avec celles d'une ancienne ville nommée également Adulis, située à l'ouest de Zeyla, en dehors du détroit de Bab el-Mandeb. Ces ruines présentent six à sept lieues de circonférence; elles annoncent une ville qui a dû avoir la splendeur d'une capitale; on trouve encore debout un pan de muraille bâtie en pierres sèches, qui a 47 mètres de long, 5 de haut et 4 d'épaisseur : cette ville a été évidemment détruite par des soulèvements. Les phénomènes volcaniques qui ont imprimé le caractère géologique à cette région se continuent sur la rive opposée du golfe Arabique. A Yambo, le terrain se soulève encore de nos jours. Il y a deux ans, plusieurs sources qui arrosaient les palmiers à six lieues à l'est de la ville ont complètement disparu, au grand désespoir des habitants. Au petit port de l'Ouedche, situé à 55 lieues au nord de Yambo, les traces de soulèvement sont bien prononcées, car on rencontre sur le sol des environs des coquilles dont la couleur est presque naturelle et semblables aux espèces qu'on trouve actuellement vivantes sur le littoral de la mer Rouge. Le petit port de Demerah, à 12 lieues au nord de l'Ouedche, où il y a des ruines. Suivant la version des Arabes, il y avait, il y a quatre-vingts ans, un cours d'eau douce qui formait un ruisseau considérable, lequel a également tari. En venant de ce dernier lieu vers le golfe d'Akaba, on voit sur le bord de la mer une multitude de soulèvements de terre de forme pyramidale surgis depuis peu d'années. Non loin de

l'entrée du golfe, il y a les ruines d'une ville considérable où il n'existe plus de sources d'eau.

Les montagnes qui bornent l'Amasen, situées à 17 lieues à l'ouest de Massouah, forment une gorge resserrée, à l'entrée de laquelle se trouve un volcan éteint. En cheminant dans la gorge, on remarque de distance à autre des coulées de laves basaltiques.

Les montagnes qui encaissent le Takassé présentent une déchirure de terrain excessivement profonde ; elles se lèvent presque verticalement à une hauteur de 617 mètres : ce sont des montagnes de soulèvement, formées de roches trappéennes.

Des coulées de laves, qui ont une épaisseur considérable, sont situées au tiers de la montagne la Malmou, un des points très élevés du plateau.

Gondar est bâtie sur un ancien volcan éteint ; des coulées de laves assez considérables couvrent l'emplacement où se tient le marché.

Le lac de Tsana, situé à 10 lieues au sud de Gondar, a 30 lieues de longueur sur 12 à 14 dans sa plus grande largeur, forme un bassin d'environ 100 lieues de circonférence : ce lac n'est qu'un immense cratère. J'ai visité les principales îles de ce lac ; elles sont toutes d'anciens volcans éteints. J'ai fait soixante-quatre sondages sur plusieurs points du lac ; sa plus grande profondeur est au nord, non loin de l'île Matrahâ : dans cet endroit, je n'ai pu trouver le fond, après avoir jeté ma sonde à 197 mètres. Les montagnes qui circonscrivent ce lac sont d'anciens volcans éteints ; les couches des roches ont été dérangées par le soulèvement de leur plan primordial, et forment, relativement au plan horizontal, des angles qui s'ouvrent depuis 17 jusqu'à

65 degrés : il y a autour de ce lac vingt-cinq sources d'eau chaude ; j'en ai observé sept dont j'ai déterminé la température.

Ras-Gouna, une des hautes montagnes de cette région, est le sommet d'un volcan considérable ; on y voit au sud des coulées de laves d'une très grande épaisseur : c'est là que j'ai rencontré pour la première fois les arbres cièrges, famille des cactus. Ils ne croissent qu'à cette hauteur, car on ne les trouve ni dans les régions supérieures ni dans les régions inférieures. Ras-Lévau, situé à 24 lieues au nord de Ras-Gouna, est aussi le sommet de plusieurs volcans ; d'immenses déchirures volcaniques s'offrent aux regards. Cette montagne domine au sud la province de Belessa, dont le sol porte partout l'empreinte des feux souterrains.

Ras-Bouahite, le sommet le plus élevé du Semen et de l'Abyssinie, est un amoncellement de volcans percé de profonds cratères à l'est et à l'ouest.

Je joins à mon travail les résultats définitifs d'une série d'observations de l'inclinaison de l'aiguille aimantée, commencées à Paris, et que j'ai continuées jusqu'à 5° 46', 4 de l'équateur magnétique ; j'y joins également mes observations de latitude et mes observations barométriques.

Quant à ces dernières, j'en rappellerai ici les principaux résultats : j'ai mesuré la hauteur du lac de Sana, qui est à 1 750 mètres au-dessus de la mer ; j'ai déterminé la hauteur de Ras-Gouna, qui est de 3 948 mètres. J'ai déterminé à Intiet-Cap, dans le Semen, la profondeur d'un ravin volcanique formé par des montagnes qui se dressent comme deux murailles à une hauteur verticale de 830 mètres. J'ai pris

la hauteur de Ras-Bouahite ; il y a deux montagnes de ce nom qui ont été quelquefois confondues par les voyageurs : celle dont j'ai pris la hauteur est au sud du Semen, c'est la plus haute des deux et de toutes les montagnes de l'Abyssinie. Ce point, haut de 4 330 mètres au-dessus de la mer, se rapproche de la région des neiges perpétuelles ; lorsque je m'y trouvais, au mois de février 1849, j'y ai vu encore quelque peu de neige, sous des quartiers de roche abritée des rayons solaires. La neige séjourne sur ce sommet pendant huit mois ; elle commence à tomber à la fin de juillet et disparaît complètement au mois de mars. J'y ai retrouvé les arbres cierge, qui forment une pépinière aussi intéressante qu'agréable.

J'ai rapporté ce qui m'a paru le plus remarquable dans la flore des pays que j'ai parcourus ; j'ai aussi des échantillons géologiques classés suivant les localités où je les ai recueillis :

Messieurs, je conclus de l'existence de nombreuses sources d'eau chaudes, de coquilles qu'on rencontre à la surface d'un sol élevé et qui existent encore vivantes dans la mer Rouge, de la disparition de sources et de cours d'eau assez considérables, de nombreux cônes volcaniques, de quantités de laves qu'on observe dans beaucoup de localités, du nombre infini de ruines, dont quelques-unes annoncent la perte de villes d'une très grande étendue, que le golfe Arabe et l'Abyssinie sont en état constant de soulèvement. Je me réserve, messieurs, lorsque j'aurai l'honneur de vous lire mon travail sur l'isthme de Suez, de vous donner de nouvelles et nombreuses preuves de ce que j'avance.

J'ai achevé d'exposer à la Société de géographie les travaux scientifiques auxquels je me suis livré pendant ce voyage. Ma préoccupation continuelle a toujours été de me montrer digne de la Société, à laquelle je suis fier d'appartenir (1).

ROCHET D'HÉRICOURT.

(1) M. Rochet d'Héricourt a rapporté du voyage scientifique qu'il vient d'accomplir dans le nord de l'Abyssinie des matériaux très utiles à la science; il possède de précieux manuscrits éthiopiens et une collection de plantes, parmi lesquelles il en existe une qui est employée avec un succès complet, en Éthiopie, contre l'hydrophobie. (Voy. la note ci-après.)

Une des choses remarquables qu'il a observées, et d'une utilité immédiate et pratique, c'est un bélier noir dont la laine soyeuse atteint 95 centimètres, c'est-à-dire sept à huit fois la longueur de celle de nos moutons ordinaires : on trouve en Abyssinie les deux variétés, noire et blanche, avec une pureté parfaite de couleur. La laine de ces moutons donnerait à nos fabriques, par son abondance et sa finesse, une immense supériorité; il serait à désirer que le gouvernement fit venir un troupeau de cette race pour en doter nos écoles d'agriculture, et pour en multiplier l'espèce sur une grande échelle.



**NOTE**

**SUR LA RACINE EMPLOYÉE DANS LE NORD DE L'ABYSSINIE  
( A DÉVRATABOR ) CONTRE L'HYDROPHOBIE.**

Pour préparer le médicament, on enlève très superficiellement l'écorce de cette racine, on fait sécher cette dernière et on la réduit en poudre : on en donne au malade de 12 à 13 grains, dans une petite cuillerée de miel ou de lait ; une heure et demie après qu'il a pris cette dose, et qu'il a eu plusieurs évacuations et plusieurs vomissements, on lui fait boire de nombreuses tasses de petit-lait, et quand il est bien affaibli par suite de ces évacuations, on lui fait manger un gésier de poule rôti au beurre, bien pimenté, qui arrête l'effet du médicament ; le malade mange également la poule que l'on a fait cuire de la même manière avec beaucoup de piment.

Il est probable que les médecins français feront disparaître cette partie du traitement, qui semble un peu sauvage.

Cette racine, dont j'ai vu moi-même les effets éméto-cathartiques, agit aussi par les urines, qui deviennent fortement chargées, et dans lesquelles j'ai constaté la présence de vers microscopiques.

Aussitôt que la dose a produit son action, le malade atteint de rage ne se trouve plus que sous l'influence particulière du médicament dont j'ai expliqué la manière d'agir.

A mon arrivée à Dévratabor, un chien atteint de

rage ayant mordu trois autres chiens et un soldat de Ras-Ali, le roi me fit appeler et me dit : « Tu vas voir l'efficacité du remède dont je t'ai parlé. » Il fit enfermer séparément tous les chiens ; le lendemain, dans un moment de calme de l'animal, il ordonna qu'on fit avaler en notre présence, au chien enragé qui avait mordu les chiens et le soldat, la racine en poudre, dans une cuillerée de miel : il se produisit tous les effets que j'ai indiqués, et le chien fut sauvé.

Huit jours après, on administra la dose à un autre chien, chez lequel tous les phénomènes de la rage se développaient, qui fut également sauvé ; pour le troisième, les phénomènes de la rage n'ayant paru que le douzième jour, on lui administra le médicament : il fut aussi sauvé ; et le quatrième mourut de la rage quarante-deux jours après la morsure ; nous ne lui avons point donné le remède pour bien constater la mort par la rage.

Le soldat fut traité dix jours après la morsure ; sa tête était lourde, très-chaude ; il était triste ; il parlait très-peu, avait l'air hébété ; il se mettait dans des accès de colère lorsqu'on lui présentait un vase d'hydromel ; avec un air sombre, il avertissait l'individu qui le lui présentait de sortir ; la salive tombait involontairement de la bouche. Cet homme eut les premiers symptômes après neuf jours, et le dixième il prit une dose de racine en poudre dans une cuillerée de lait ; les évacuations survinrent et le malade fut sauvé ; du reste, le traitement fut suivi comme je l'ai indiqué précédemment.

La plante que j'ai rapportée d'Abyssinie, et dont je viens de décrire les effets remarquables de la racine,

croît dans les régions basses et chaudes, sur un sol argilo-siliceux. Sa racine pivotante atteint la longueur de plus de 1 mètre sur 2 à 3 centimètres de diamètre; filamenteuse à l'intérieur, son principe actif paraît être sous l'épiderme. Le collet de la racine est relativement très large, et donne naissance à de nombreuses tiges rampantes, dont les plus étendues présentent une longueur de plus de 2 mètres. La tige est carrée, grêle, d'environ 3 millimètres de diamètre, garnie de poils piquants. Les feuilles, ayant rapport à celles des cucurbitacées, ont cinq divisions principales; velues des deux côtés, elles sont grenées à la face supérieure; les feuilles sont alternes, opposées à des vrilles, et distantes de 3 à 4 centimètres.

Les fleurs sont placées à l'extrémité de l'ovaire; il en est plusieurs sur la même tige. Les fruits sont oblongs, lisses, jaune verdâtre, parsemés de petites pointes très peu saillantes; lorsqu'ils sont mûrs, ils ont de 3 à 4 centimètres de longueur.

Cette plante me paraît être dans les cucurbitacées, ou très près de cette famille; je laisse à la commission le soin de la déterminer.

ROCHET D'HÉRIGOURT.

Paris, le 11 novembre 1849.

---

DIVERS ITINÉRAIRES  
DE LA SÉNÉGAMBIE ET DU SOUDAN.

Par M. A. RAFFENEL.

*N. B.* L'heure de marche est de 4 000 mètres. La route est relevée au compas et corrigée d'une variation moyenne de 18°, constatée par plusieurs observations du voyageur.

1° DE TOUBABO-KANÉ A KOGHÉ, CAPITALE DU KAARTA.

Le pays que nous nommons Galam est appelé Kadjaga par les nègres; la Falémé divise le Kadjaga en deux parties, le Goye, qui commence au marigot de Nghérer, et le Kaméra, qui finit à Kégniou. Le pays de la rive droite se nomme Gangara.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 44 <sup>m</sup>	S. E.	De Toubabo-Kané à Daramané (1).
0 16	S. E.	— à un bois.
0 49	E.	— par le travers de Makhaiakaré (2).
0 10	E.	— à Makhaiakaré-Songoné (3).
0 59	E.	— au marigot de Ghiané ou Djani (4).

(1) La route est sur la rive gauche.

(2) Village de la rive droite. — La lettre arabe  $\text{خ}$ , d'un usage très commun dans la langue de la Sénégambie et du Soudan, est, dans ces itinéraires, toujours rendue par *Kh*.

(3) Village de la rive gauche.

(4) Ce marigot communique avec le marigot de Kolibâ, à l'est (ne pas confondre avec le Bâfing, qui est plus éloigné), et avec celui de Senoukolé, à l'ouest; il continue au sud, et va se perdre dans la Falémé auprès de Ssasâdig. (Renseignement.) — La lettre  $\text{ج}$ , dans la prononciation des naturels, a tantôt le son du *Gh*, tantôt du *Dj*. Nous avons plus particulièrement adopté le *Gh*. On trouvera cependant quelquefois le *Dj*, que nous avons cru devoir conserver pour rendre plus exactement la prononciation locale,

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 35 <sup>m</sup>	S. E., puis E.	Du marigot de Ghiané à un endroit où l'on <b>quitte</b> le bord du fleuve.
3 0	E. $\frac{1}{2}$ N. E.	— à une plaine de hautes herbes (1).
0 13	E. $\frac{1}{2}$ N. E.	— à la sortie de cette plaine et au village de Moussala, détruit (2).
1 47	E. (dir. moy.)	— à Tambo-Kané (3).
0 48	E $\frac{1}{2}$ S. E.	D'un lieu de la rive droite, à 300 mètres au-dessus de la hauteur de Tambo-Kané, à Soumankidi (4).
0 25	E.	— à la hauteur de Ghérétabé (5).
0 20	S. E. et E. S. E.	— à un endroit où l'on quitte le bord du fleuve (6).
2 40	E. S. E.	— au marigot de Dakhamé (7).
1 5	E.	— — de Dandighiri.
0 10	E.	— à la hauteur du village de Diakhalinn-Kissé (8).

### Kasson.

Cet État, autrefois considérable, est aujourd'hui très réduit par suite des guerres qu'il a eu à soutenir avec le Kaarta. Il est presque impossible de lui assigner des limites.

(1) Cette plaine est vraisemblablement inondée pendant la saison des pluies.

(2) A ce village, on reprend le bord du fleuve.

(3) A ce village, on traverse le Sénégal. On aperçoit les montagnes de Félou.

(4) La route est sur la rive droite.

(5) Village de la rive gauche.

(6) Bois et marais desséchés. On passe près d'un petit bras du fleuve nommé Kougou.

(7) Ses rives sont très abruptes.

(8) Ce village est situé sur la rive gauche. On trouve, en remontant le fleuve, Kai et Kégniou, qui est le dernier village du Kaméra; et un peu au-dessous des cataractes, Médina, qui est le premier du Kasson, sur cette même rive.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 42 <sup>m</sup>	E.	De la hauteur de Diakhalinn-Kissé à Diakhalinn-Kouta (1). <sup>1</sup>
1 0	E.	— à Sétonkolé.
1 20	E.	— au marigot de Kolébiné (2) et au village de Koulou-Diamané.
1 50	E.	De Koulou-Diamané à un endroit où l'on tourne une montagne (3).
0 32	E.N.E.	— au village de Loupourou.
0 58	E.	— au marigot de Yakharami (4).
1 30	E.	— à une plaine étendue (5).
0 30	E.	— au marigot de Falaou (6).
0 10	E.	— au village de Kanamakhouou.
2 45	N. E.	— au marigot de Doro (7).
4 25	N. E.	— au marigot de Kirigou.

(1) Ce village est le premier du Kasson.

(2) Ce marigot, qui paraît être un affluent du Sénégal, a un lit de roches granitoïdes et coule en formant une multitude de cascades. Ses eaux, claires et rapides, ne ressemblent pas aux eaux bourbeuses et dormantes des vrais marigots du Sénégal. Les roches du Kolébiné sont des siénites et des trachytes comme celles de Kaour, dans la Falémé. C'est sans doute la continuation du même système. Suivant l'opinion des nègres voyageurs, les montagnes de Félou, qui continuent vers le N. E., au travers du Kaarta, font partie d'un système qui passe au Bambouk et au Fouta-Djallon, et s'arrête à Sierra-Leone. Aux abords de Koulou, on reconnaît la même constitution géologique que celle des environs de Kaour, ce qui est une affirmation; mais il n'en est plus ainsi dans la formation des cataractes de Félou, où le grès se remarque exclusivement.

(3) La direction de cette montagne, qui fait suite à celles de Félou, est N. N. E. Les cataractes sont situées à 16 ou 17 kilomètres de Koulou, dans le S. E.  $\frac{1}{4}$  S.

(4) Eaux bourbeuses.

(5) Cette plaine est remarquable par une immense coulée basaltique.

(6) Selon toute probabilité, ce marigot est une section de celui de Kirigou.

(7) Il forme en cet endroit un vaste étang rempli d'eau et garni de hautes herbes. Les chemins sont pierreux.

*Kuarta.*

Nommé également par les Bambaras *Sounsana*, du nom d'un des conquérants de la contrée.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 15 <sup>m</sup>	N. E.	Du marigot de Kirigou au village de Ségalaba ( <i>ba</i> , grand ) (1).
0 20	E. N. E.	— à Ségalan'di ( <i>n'di</i> , petit ).
1 28	E. N. E.	— au marigot de Kirigou.
0 10	E. N. E.	— à Kouniakari (2).
0 7	E. $\frac{1}{2}$ N. E.	— au marigot de Kirigou (3).
0 20	E. $\frac{1}{2}$ N. E.	— à Sibikoro.
0 16	E. $\frac{1}{2}$ N. E.	— par le travers du mont Tapa.
1 4	E. $\frac{1}{2}$ N. E.	— au village de Tintila (4).
Relevé Tapa : pointe ouest. au N. O. $\frac{1}{2}$ O.		
pointe est. . . au N. N. O.		
le centre. . . à l'ouest.		
0 38	N.	— au marigot de Kirigou.
0 6	N.	— au village de Gordiomé (5).
0 40	N. $\frac{1}{2}$ N. E.	— à l'entrée d'une gorge dans laquelle on s'engage.

(1) C'est le premier du Kaarta; il appartenait, il y a encore peu d'années, au Kasson.

(2) C'est l'ancienne capitale du Kasson. Montagnes tout autour; chaîne principale, N. N. E.

(3) Relevé au N. E. le centre de la montagne Tapa, la plus élevée de celles qui entourent Kouniakari.

(4) Le pays est entouré de montagnes. La seule direction qu'on puisse suivre est celle d'un chaînon qui paraît être le rameau principal, et qui va dans le N. E. ou le N. N. E. Les autres chaînons sont jetés avec confusion. On trouve dans ces montagnes des siénites, des trachytes, du grès commun et des phyllades, en feuillets épais, formant des carrelages symétriques et horizontaux.

(5) La chaîne ou le chaînon principal est formé par des plateaux étagés; il conserve une direction variable entre le N. E. et le N. N. E.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 15 <sup>m</sup>	N. E.	De l'entrée de la gorge au point où on la gravit (1).
0 25	N. E.	— à la sortie de la gorge et à la descente dans une vallée.
0 44	N. E.	— à un brusque changement de direction.
0 4	N. O.	— au village de Dialakha.
1 25	N. $\frac{1}{2}$ N. E.	— à un endroit où on longe des montagnes (2).
0 20	N. 5° O.	— à un point où l'on cesse de suivre la direction des montagnes (3).
0 25	N. 5° O.	— à une vallée entre deux chaînons (4).
0 20	N. $\frac{1}{2}$ N. E.	— à la sortie de la vallée (5).
0 15	N. $\frac{1}{2}$ N. E.	— aux ruines du village de Binála.
0 45	N. E.	— au marigot de Féno (6).
2 5	E. N. E.	— aux ruines du village de Mongoro (7).
1 3	E. (dir. moy.).	— par le travers d'une montagne (8).
1 15	E. N. E.	— à un endroit où l'on gravit une colline de grès rouge.

(1) On chemine toujours dans une gorge étroite formée par de hautes montagnes.

(2) Leur direction est toujours N. N. E.

(3) On a en vue, à bonne distance, d'autres montagnes élevées dans l'ouest et dans le nord.

(4) Large d'abord, cette vallée se resserre de manière à former une gorge dont les flancs ne sont pas toutefois escarpés.

(5) Le chemin, nivelé et facile jusque-là, devient onduleux et pier-  
reux. Toujours des montagnes à l'est et au nord.

(6) Son lit est formé par une couche de phyllades disposées hori-  
zontalement en carrés symétriques. On y trouve de l'eau au mois  
d'avril.

(7) A l'ouest, on aperçoit, à une petite distance, les ruines d'un  
village du même nom, qui était habité par des Soninkés (Sarracolés).  
Ce village et beaucoup d'autres de la même contrée ont été détruits  
par les Mbarek. La chaîne principale de montagnes conserve une  
direction absolue au N. N. E.; elle ne présente que de légères ondu-  
lations.

(8) Elle est remarquable par l'horizontalité de sa crête. Sa direc-  
tion est parallèle à la route; sa hauteur observée est de 10°; distance  
estimée 200 mètres.



Heures de marche.	Direction	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 32 <sup>m</sup>	E.	Du point ci-dessus à un changement de route (1).
0 25	E. S. E.	— au village de Sandioro.
0 36	N.	— aux ruines du village de Gaoua.
1 34	N. 5° E.	— aux ruines du village de Yéko (2).
2 49	N. N. E.	— au village de Benta.
2 6	N.	— à une petite colline de grès et de phyllades (3).
1 40	N. $\frac{1}{2}$ N. E.	— au village de Yarakha (4).
0 10	N. N. E.	— au marigot de Tarakolé.
0 35	N. N. E.	— à Élimané, ancienne capitale (5).
1 32	N.	— au village de Saughé.
0 59	N. N. E.	— à Fadighila.
0 16	N. N. O.	— au marigot de Safatou.
0 17	N. N. O.	— au village de Farinkidou.

A un kilomètre à l'est de ce village, se trouve Koghé ou Kodjé, capitale actuelle du Kaarta, élevée au pied de la principale chaîne de montagnes, dont la direction est, en cet endroit, N. N. E. A une distance de 50 kilomètres environ, vers le N. E., on rencontre la limite du Kaarta et le désert de Ssahhra. Le village de Djolimaé est le dernier dans la direction du nord. La capitale du Kaarta est fermée aux Européens par suite d'une superstition nationale qui attribue aux blancs, entre autres mauvaises influences, celle de faire mourir

(1) Montagnes élevées dans l'est.

(2) Montagnes à l'est; leur direction varie un peu; elle est ici N. N. O.

(3) Pendant plus d'une heure, les plis du terrain, qui est très-onduleux, masquent complètement les montagnes.

(4) La principale chaîne de montagnes se dirige ici au N. N. O.

Relevé la montagne Gounhoukhou. . . . . N. 35° E.  
— la ville d'Élimané. . . . . N. 22° E.

(5) Cette résidence du chef du Kaarta est abandonnée depuis quatre ans; elle est aujourd'hui peu peuplée, et ses anciens forts de boue tombent en ruines.

les rois qui les auraient vus. Koghé parait très peuplé. On y trouve un marché en plein vent où les *cauris* servent de monnaie : c'est là le seul cachet de civilisation qui distingue le Kaarta des autres États nègres de la Sénégambie occidentale.

Il règne une grande confusion dans les noms qui servent à désigner les différentes peuplades de l'Afrique, et il peut en résulter, quand on n'est pas prévenu, des erreurs graves dans leur classification, et, par-dessus toutes, celle d'y introduire des peuples qui n'existent pas. Cela tient à ce que chaque nation donne, dans sa langue, et selon son caprice, un nom différent à la nation avec laquelle elle a des rapports. Ainsi, par exemple, on appelle au Sénégal (c'est-à-dire les Yollofs), du nom de *Sarracolés* ou *Sarracolets*, les peuples du Kadjaga, tandis qu'ils se nomment entre eux *Soninkés*, nom dont l'authenticité parait mieux établie; car Léon l'Africain cite assez souvent *Soni-Héli* comme chef d'un État des environs du Ghio-libâ; le nom de Sarracolé, au contraire, ne peut prêter qu'à des étymologies plus ou moins spécieuses. Mais ce n'est pas tout : le même peuple, appelé Soninkié par lui-même et Sarracolé par les Yollofs, n'est connu chez les Bambaras que par le nom de *Marka*; et si nous avons pu poursuivre nos recherches, nous aurions sans aucun doute trouvé encore d'autres noms.

La même remarque s'applique aux peuples du Fouta, que nous appelons *Toucouleurs*, et qui ne se sont jamais appelés entre eux que Poulhs, Foulhs ou Foulahs, et même plus communément *Al Poular*.

Enfin, elle s'applique aussi aux habitants du Kaarta,

qui s'appellent eux-mêmes *Bambanao* et non *Bambaras*. D'après les traditions conservées parmi eux, ils sont originaires de la grande vallée du Ghiolibà, d'où ils ont émigré pour éviter un peuple conquérant dont les hordes victorieuses chassaient devant elles les habitants. Le pays de Bambar, qu'on a inscrit avec des limites sur les cartes de l'Afrique, n'existe que sur ces cartes; et c'est précisément à cette confusion dans les noms qu'il faut attribuer de semblables erreurs. J'ai parcouru le Kaarta jusqu'à sa frontière orientale, et me suis trouvé par conséquent en bonne position pour vérifier l'exactitude de ces indications géographiques. Le Bambar de nos cartes comprend le Kaarta oriental, le Ghiangounté et le Ségo.

Les *Bamanao* ( nous croyons devoir adopter ici le nom que les peuplades se donnent ) ont accepté, comme les autres nations noires, la division en familles; caractère des sociétés patriarcales, conservé particulièrement chez les Arabes du Ssahhrà.

Il y a aujourd'hui quatre principales familles ou tribus de *Bamanao*, divisées en une multitude de sous-tribus.

1° Les *Kourbari* ou *Koulbali* ( le *lam* et le *ré* se confondent souvent ), dont le chef ou le père se nommait *Kafoulounka* : c'est la tribu la plus puissante, la tribu noble, dans laquelle on choisit les rois; aujourd'hui, ces derniers sont pris dans une sous-tribu particulière du nom de *Massassis*, qui se divise elle-même en plusieurs familles.

2° Les *Diaras* : c'est la tribu qui règne à Ségo; le chef se nommait *Kounté*; elle occupe le second rang dans la hiérarchie des *Bamanao*. Les *Fissankao* et les

*Barlakao* forment les principales divisions de cette tribu.

3° Les *Konoré* composent la troisième tribu; ils ont eu pour chef Kalankao.

4° Les *Dambalé*, enfin, qui sont la quatrième et dernière, et qui ont eu pour chef Taraouaré.

A l'exception des *Kourbari*, qui gardent le nom de leur tribu, synonyme, dans le Kaarta, de seigneur ou gentilhomme, les autres tribus portent indifféremment ou leur nom, ou celui du premier chef de la famille : *Konoré* ou *Kalankao*, *Dambalé* ou *Taraouaré*; mais il est plus général de les confondre toutes sous la désignation commune de *foron*, homme libre.

2° DE KOGHÉ ( FARINKIDOU ) A KALINDARA ,  
SUR LA FRONTIÈRE ORIENTALE.

*Kaarta.*

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 23 <sup>m</sup>	S. S. E.	De Farinkidou au marigot de Safatou.
0 13	S. S. E.	— au petit village de Fadighila (1).
0 6	S. S. E.	— au petit village de Bénala (2).
0 16	S. S. E.	— au petit village de Faboulou (3).
0 36	S. $\frac{1}{2}$ S. O.	— au village de Sanghé.
1 18	S. E.	— à Médina (4).

(1, 2, 3) Ces trois villages sont composés chacun de cinquante à soixante cases au plus; je n'oserais pas affirmer que ce sont là leurs véritables noms, vu l'habitude assez fréquente des naturels de confondre le nom d'un village avec celui du chef qui le commande, et même du chef qui l'a fondé. Lorsqu'il s'agit d'un grand village, ces sortes d'erreurs sont moins à craindre.

(4) Plaines de baobabs et d'acacias à fleurs jaunes, disposées en capitule, l'un des végétaux les plus communs de la contrée. Mont-

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 37 <sup>m</sup>	E.	De Médina à Banankoumé (1).
0 34	E.	— à Niogoméra (2).
0 37	E. S. E.	— au petit village de Kakoulou (3).
0 21	S. E.	— au marigot de Tarakolé.
0 7	S. E.	— à Diakhalel.
0 16	S. E.	— à Niakatila (4).
1 16	S. E.	— à un endroit de la route passant entre deux villages (5).
0 39	S. E.	— à Fanga (6).
0 22	S. E.	— au marigot de Tarakolé (7).
0 17	S. E.	— au même cours d'eau traversé une nouvelle fois (8).
0 18	S. E.	— au grand village de Tagno (9).

gues au N. E., à 3 kilomètres environ. Médina est situé au pied du mont Gounboukou, qu'on relève ainsi :

Le centre. . . . . S.  
Pointe nord . . . . . S.  $\frac{1}{2}$  S. E.

(1) Ce village est au nord de la route, à 1 kilomètre de distance.

(2) Situé au pied des montagnes du N. E.

(3) Peu de temps après avoir dépassé ce village, on aperçoit à 3 kilomètres de distance, au S. O., le village de Tankamé, qui paraît assez important, et qui est situé au pied d'un chaînon se dirigeant au S. E.

(4) Après ce village, on traverse encore le Tarakolé.

(5) L'un, au S. O., se nomme Soukoulédouga ; l'autre, au N. E., Ghangéré. Leur distance de la route est, pour chacune, d'environ 600 à 700 mètres.

(6) Depuis Médina, on marche dans une vallée tour à tour large et étroite, formée par deux contreforts de la chaîne principale, suivant une direction onduleuse parallèle à la route.

(7) Mesuré une montagne formant un pic, l'une des plus hautes que j'aie vues. Hauteur prise du pied des versants, 45° 46'. Cette montagne termine le contrefort que nous longions depuis Médina. Celles qui suivent vont s'abaissant graduellement dans des directions variées. Le marigot a encore de l'eau en ce moment (mois de mai).

(8) Il arrose en serpentant toute la vallée que nous parcourons depuis Yaraka.

(9) Il est situé à l'entrée d'une gorge ; on y trouve une quantité considérable de pandanées à tiges robustes et élevées. Avant ce village, je n'en avais aperçu que de petits bouquets isolés et fort rares.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 20 <sup>m</sup>	E. N. E.	Du village de Tagno au marigot de Tarakolé (1).
1 28	E. N. E.	— à un changement de direction.
0 32	E. S. E.	— au marigot de Tarakolé.
1 29	E.	— à un changement de direction (2).
0 27	E. $\frac{1}{2}$ S. E.	— au village de Kassa (3).
0 20	S. E.	— à un endroit de la route où le chemin est impraticable (4).
1 33	E. S. E.	— au sommet d'un des points culminants du contre-fort que nous suivons (5).
1 49	E. S. E.	— à un endroit qui descend, et où il faut encore percer un chemin (6).
0 15	S. E.	— au village de Khoré ou Kouoré.
1 15	S. E.	— à une autre descente (7).
0 27	E. S. E.	— au village de Digoudoula (8).
0 10	S. E.	— à un cours d'eau portant le même nom (9).
0 25	S. E.	— à un très mauvais passage (10).
3 5	S. E. $\frac{1}{2}$ S.	— à un pli de terrain qui masque les montagnes.
0 40	E. S. E.	— à un changement de direction (11).

(1) On le traverse encore peu de temps après.

(2) La route passe dans le lit même du cours d'eau qui est desséché presque partout. On a, sur les deux rives, des montagnes très rapprochées et d'une élévation assez haute. On quitte le lit du Tarakolé à ce point de la route.

(3) Les montagnes qui forment, depuis Tagno, une espèce de défilé, s'éloignent à partir de ce village.

(4) Ce lieu est célèbre par une grande bataille livrée, il y a vingt ans, entre les Bambaras du Kaarta et les Bambaras du Ségo.

(5) Là on traverse le contre-fort dans son épaisseur avec de grandes difficultés; car il faut souvent faire le chemin soi-même.

(6) Descente à pente douce. Chemin rocailleux: grès, quartz pyromaque en rognons. Amphibolites.

(7) Pente facile entre deux versants de collines.

(8) Ce village a été récemment saccagé par les Mbarek.

(9) Grès, phyllades, siénites en amas.

(10) Il est situé à mi-versant des montagnes dont le gisement est parallèle à la route.

(11) Les montagnes reparaissent; elles sont à environ 6 kilomètres de la route, toujours dans une direction parallèle à celle-ci.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 7 <sup>m</sup>	S. E. $\frac{1}{2}$ S.	De lieu ci-dessus au village de Ghiénémanbou-gou (1).
2	O. E. $\frac{1}{2}$ N. E. et E. N. E.	— à un endroit où l'on découvre encore les montagnes (2).
0 51	N. N. E.	— à Foutobi, résidence de Makhâ-Sirzé, héritier présomptif du pouvoir souverain (3).
1 3	S. S. E.	— au petit village de Bamabougou.
0 37	S. E.	— au petit village de Ssâkouré (4).
0 20	S.	— au petit village de Sankourouni (5).
0 25	E. S. E.	— au village de Gouméra (6).
0 30	S. E.	— à un endroit remarquable entre des montagnes élevées et un mamelon isolé (7).
0 20	S.	— à Sambougou, village d'un grand développement (8).

(1) Il est presque désert. Depuis Khoré, on rencontre fréquemment des bois étendus où dominent les caillédras et les acacias à fleurs jaunes. La route est difficile, onduleuse et semée de roches et de cailloux. A Ghiénémanbou-gou, on perd de nouveau les montagnes de vue. — Je sais qu'on pourrait à la rigueur retrancher la terminaison *bougou*, qui veut dire, dans le plus grand nombre de cas, *pays habité*; mais j'ai remarqué que les naturels ne l'appliquaient pas sans obéir à une espèce de règle ou d'usage. Je l'ai donc conservée là où ils n'ont pas voulu que je la retranche, et je ne l'ai pas mise là où ils n'ont pas voulu que je l'ajoute.

(2) Leur distance est d'environ 8 kilomètres; elles se dirigent vers l'E. N. E.

(3) La superstition nationale, qui refuse l'accès de la capitale aux blancs, leur refuse aussi l'accès des villages occupés par les frères du roi. C'est dans une espèce de faubourg qu'on ne peut se stationner. Pendant la route, on remarque une verdure fraîche et l'on respire des parfums délicieux dus à de nombreux buissons d'une espèce de *caprifoliacées* à petites fleurs, qu'on trouve quelquefois dans ces contrées. Le sol est très accidenté; les phylladés abondent, ainsi qu'un minéral de fer très riche en fer.

A Foutobi, on trouve une variété de vigne sauvage très abondamment répandue; je ne l'ai pas rencontrée ailleurs.

(4) On en passe à 2 kilomètres environ au N. E.

(5) On aperçoit des montagnes au sud, à assez grande distance.

(6) Il est établi au fond d'un petit ravin.

(7) Les montagnes ont une direction E. N. E.

(8) Depuis Kassa, les montagnes ont graduellement diminué de hauteur.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
1 <sup>h</sup> 18 <sup>m</sup>	E. $\frac{1}{2}$ S. E.	De Sambougou à Dialakoro, village.
0 36	E. S. E.	— à un endroit où la végétation est remarquable (1).
1 24	E. S. E.	— à Sélinkolé.
3 36	E. S. E.	— au grand village de Tamafoulou (2).
1 5	S. E. $\frac{1}{4}$ E.	— à un lieu où l'on aperçoit des montagnes (3).
0 10	S. E. $\frac{3}{4}$ E.	— au petit village de Kounbou (4).
1 0	E.	— à Falaba.
0 25	E. 5° S.	— par le travers, au N., du très petit village de Bassi.
0 25	E. 5° S.	— à Lountou (5).
0 15	E. 5° S.	— à un autre village du même nom, plus petit et de plus pauvre apparence.
0 10	E.	— à Goundialabougou, divisé en deux parties (6).
0 17	E.	— à Foulabougou (7).
1 10	E.	— à une plaine aride (8).
0 15	E.	— à la sortie de la plaine.
0 36	E.	— au village de Tassara (9).
1 0	E. 5° N.	— à Daribéra (10).

(1) Grands arbres, feuillage épais, fleurs odorantes.

(2) C'est la résidence de Boubakar (Abou-Bakar), deuxième frère du roi du Kaarta, par ordre de primogéniture.

Depuis Sambougou, on perd complètement de vue les montagnes, et l'on chemine presque toujours sur un sol nivelé, au milieu de bois épais.

(3) Elles sont à environ 12 kilomètres de la route, et ont une direction N. N. E. Bois épais de caïlcédras.

(4) Dans le sud, à 4 ou 5 kilomètres, on aperçoit le grand village de Lagamané.

(5) Depuis Kounbou, les montagnes sont presque parallèles à la route; leur distance est toujours d'environ 12 kilomètres.

(6) Bois clairs; sol accidenté. Les montagnes disparaissent sous des plis de terrain.

(7) Même sol, mêmes bois.

(8) On y trouve des traces d'inondation; le chemin qui y conduit est encore très accidenté. Verdure fraîche; grès rouge, agglomérats ferrugineux.

(9, 10) Le sol est toujours vigoureusement accidenté et planté de bois, dont quelques uns sont épais.



Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 55 <sup>m</sup>	E. 2° N.	De Daribéra au lit desséché d'un cours d'eau (1).
1 10	E. 2° N.	— à un point de la route très rapproché d'une montagne peu élevée (2).
0 25	E. 2° N.	— au village de Biaga (3).
2 25	E.	— à des collines qui présentent des tranchées profondes et larges (4).
1 0	E.	— à un endroit où l'on découvre des montagnes (5).
0 10	N. E.	— au grand village de Salla (6).
0 12	S. S. E.	— à un point de la route où l'on gravit une colline.
0 6	S. S. E.	— à une autre partie où l'on tourne des montagnes (7).
0 39	S. S. E.	— à Kaïndara (8).

(1) On y trouve des phyllades disposées horizontalement en carreaux naturels. Pour y arriver, on parcourt un terrain toujours très onduleux et couvert de débris de phyllades et d'agglomérats ferrugineux.

(2) La végétation est plus triste. Baobabs et graminées sauvages.

(3) Pays montueux. Terres brûlées.

(4) Sol couvert de cailloux nombreux; chemin malaisé.

(5) Elles sont disposées en demi-cercle et garnies de bois verts et touffus. Sol accidenté; beaucoup de feuillettes épais de phyllades et d'agglomérats en gros blocs.

(6) Ce village, l'un des derniers du Kaarta oriental, est composé de plusieurs groupes de cases, ou plutôt de plusieurs quartiers séparés. La population qui domine appartient à la nation des Soninkés.

(7) Elles sont disposées en demi-cercle avec une sorte de régularité.

(8) Peu de temps avant d'arriver, on se trouve dans une vallée très resserrée. Kaïndara est environné de montagnes basses et boisées; il est situé sur la frontière orientale. Au delà, on entre dans les petits États de Ghiangounté, enclavés partie dans le Kaarta, et partie dans le Ségo.

A l'est, 5 ou 6° N. s'élève le village de Débou, qui est plus considérable que Kaïndara, et qui possède des fortifications en très bon état d'entretien: ce sont, comme toujours, des fortifications en boue mêlée de paille.

## 3° RETOUR DE KAÏNDARA A FOUTOBI.

Dans cette route de retour, on passe par les mêmes lieux jusqu'au village de Daribéra.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 40 <sup>m</sup>	N. O.	De Daribéra à un village situé au nord, à 2 ou 3 kilomètres (1).
0 40	N.	— à un changement de route (2).
2 5	N. O.	— au grand village de Karankolé (3).
2 0	N. O. $\frac{1}{2}$ N.	— à un village dont on ne veut pas dire le nom (4).
0 24	N. O. $\frac{1}{2}$ N.	— au village de Kola.
1 3	O. $\frac{1}{2}$ S. O.	— au petit village de Ghimba (5).
0 40	N. O.	— à Kabakoro, village petit et pauvre (6).

Il est impossible de donner rien de précis sur la route parcourue depuis Kabakoro jusqu'à Dialakoro. J'ai été surpris la nuit par un orage au milieu d'un bois très étendu qui sépare ces deux villages. L'orage et l'obscurité m'ont empêché d'estimer le temps et de regarder la boussole.

A Dialokoro, même route que celle d'aller jusqu'à Foutobi.

(1) On refuse de me dire le nom de ce village. Bois épais; sol accidenté.

(2) Même sol, mêmes bois.

(3) C'est la résidence d'un des frères du roi.

(4) Sol nivelé; bois d'acacias.

(5) Terrain accidenté; bois assez épais.

(6) Bois clairs; sol onduleux et pierreux.

## 4° DE FOUTOBI A NIORO.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
1 <sup>h</sup> 30 <sup>m</sup>	N. E. $\frac{1}{2}$ E.	De Foutobi à Goubouké.
2 00	N. E. $\frac{1}{2}$ E.	— à Ghialakoro.
0 30	N. E. $\frac{1}{2}$ N.	— à Foulah (1).
2 00	N. E. $\frac{1}{2}$ N.	— à Koghirla.
3 30	N. E.	— à Bougoula.
0 30	N. E. $\frac{1}{2}$ E.	— à Kouboukoro (2).
1 30	N. E. $\frac{2}{3}$ E.	— à Dionghé.
2 00	N. E. $\frac{1}{2}$ N.	— à Gadiaba.
1 30	N. E.	— à Gadiaba-Koronga.
2 30	N. E.	— à Médina.
3 00	E. N. E.	— à Nioro (3).

Dans cette route, le pays est montagneux. Les montagnes présentent une constitution géologique identique avec celle de la route de Foutobi à Salla. On ne trouve point de cours d'eau considérable. La chaîne principale des montagnes, généralement peu élevées, qui garnissent le chemin, a une direction ondulée qui donne en moyenne le N. E.

## 5° ROUTE DE RETOUR DE NIORO A FOUTOBI.

C'est la même que pour aller.

(1) La population de ce village, qui a pu être dans un temps composée de Foulhs, se trouve aujourd'hui formée exclusivement par des Bambaras forgerons.

(2) Ce village n'est plus habité.

(3) Ce village, nouvellement fondé, et qui occupe déjà un grand développement, est destiné à devenir une des capitales du Kaarta, ou au moins une des résidences du souverain ; il est situé sur la frontière extrême du N. E., et limite le pays des Diavaras.

**6<sup>e</sup> ROUTE DE RETOUR DE FOUTOBI A TOUBARO-KANÉ.**

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
3 <sup>h</sup> 0 <sup>m</sup>	S. S. O.	De Foutobi à Karonga.
0 55	S. O. $\frac{1}{2}$ S.	— à Saffa (1).
1 3	O. S. O.	— à Sarabougou (2).
1 39	O. S. O.	— à un changement de direction.
0 33	S. O.	— à Diabé (3).
0 57	O. 5° S.	— à Goinégana.
0 6	O. 5° S.	— à Mouroukorola.
0 21	O. 5° S.	— à Tambouolo.
0 23	O. 5° S.	— à Bangassi.
3 7	S. O. $\frac{1}{2}$ O.	— à Sibini (4).
0 27	S. O. $\frac{1}{2}$ O.	— à Taraméné.
0 34	S. O. $\frac{1}{2}$ O.	— à Sangafé.
0 29	S. O.	— à un point de la route où l'on s'engage dans une gorge (5).
0 20	S. O.	— à une vallée sans roches.
0 25	S. O.	— à une nouvelle gorge (6).
1 36	S. O.	— à un sentier sablonneux où la route passe au sud.
0 4	S.	— au marigot de Kirigou (7).
0 13	S. S. O.	— à l'endroit où on le traverse (8).

(1) Montagnes dans le S. E. Siénites et phyllades.

(2) Ruisseau tout près. Montagnes dans le S. E.

(3) Petites montagnes au sud.

(4) Montagnes d'une élévation assez considérable dans le sud et le S. E.

(5) Monts élevés. Même constitution géologique qu'à Kaour dans le Bamboou : trachytes et siénites.

(6) Elle est pratiquée entre deux collines très rocheuses, où dominent encore les siénites et les trachytes.

(7) La route passe à côté ; mais elle ne le traverse pas.

(8) On n'y trouve plus d'eau (mois de décembre).

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 11 <sup>m</sup>	S. S. O.	De l'endroit où l'on traverse le Kirigou au village de Keinbé (1).
0 10	O. $\frac{1}{2}$ S. O.	— au marigot de Kirigou (2).
0 27	O. S. O.	— au même cours d'eau (3).
0 33	O. S. O.	— à un petit village portant aussi le nom de Keinbé.
0 3	O. S. O.	— au marigot de Kirigou (4).
1 10	O. $\frac{1}{2}$ S. O.	— au même (5).
0 5	O. $\frac{1}{2}$ S. O.	— au même (6).
1 25	O. $\frac{1}{2}$ S. O.	— au même (7).
1 15	O. $\frac{1}{2}$ S. O.	— au même (8).
0 35	O. N. O.	— au même (9).
0 14	O.	— au village de Balandougou.
1 15	O.	— à un point de la route où le Kirigou court parallèlement à petite distance (10).
2 10	O. N. O.	— à une petite montagne assez abrupte que l'on gravit.
0 10	O. N. O.	— au Kirigou (11).
0 55	O. N. O.	— au même cours d'eau (12).

(1) C'est un grand village de Soninkés.

(2) Traversé pour la seconde fois.

(3) Traversé pour la troisième fois. Montagnes peu élevées aux environs.

(4) Traversé pour la quatrième fois.

(5) Traversé pour la cinquième fois.

(6) Traversé pour la sixième fois; il est très large en cet endroit.

(7) Traversé pour la septième fois; son accès est ici très difficile; son lit est très rocailleux, et quoiqu'il n'ait plus d'eau, on ne le passe qu'avec difficulté. Les siénites, en blocs quelquefois considérables, dominent particulièrement.

(8) Traversé pour la huitième fois.

(9) Traversé pour la neuvième fois.

(10) Peu de temps après, il est traversé pour la dixième fois, et à quelque temps de là, on l'aperçoit encore, courant dans une direction parallèle, et ayant pour affluents un grand nombre de petits ruisseaux ou torrents. Il est alors à une distance de la route qui varie entre 300 et 400 mètres.

(11) Traversé pour la onzième fois.

(12) Traversé pour la douzième fois.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
0 <sup>h</sup> 10 <sup>m</sup>	O. N. O.	Du Kirigou au village de Fakhama (1).
o 45	O.	— à une jolie vallée (2).
o 15	O.	— au lit même du Kirigou qui sert de chemin (3).
o 43	O.	— à la sortie du lit du Kirigou (4).
o 3	O.	— au village de Tarka.
o 13	O.	— au Kirigou (5).
o 02	O.	— au village de Waliah (6).
o 25	O.	— au Kirigou (7).
o 25	O.	— au même (8).
o 30	S. O.	— au village de Tintila (9).

De Tintila à Toubabo-Kané, la route suivie est la même que celle qui a été faite déjà, et qui se trouve donnée au premier itinéraire.

#### RENSEIGNEMENTS.

##### ROUTE DE CARAVANE DE KAÏNDARA A YAMINA ET A SÉGO.

*N. B.* Les distances et les directions ne peuvent être qu'approximatives. Elles ont été cependant indiquées

(1) On s'engage dans des montagnes très difficiles ; siénites en abondance.

(2) On y parvient par une pente très douce.

(3) Sable et siénites en blocs considérables.

(4) On se trouve alors au pied d'une colline qu'il faut gravir.

(5) Il est traversé pour la treizième fois.

(6) C'est un village de médiocre importance.

(7) On ne le traverse pas ; on se borne à le longer sur une falaise très élevée en le relevant au sud.

(8) On le traverse pour la quatorzième fois, ayant au nord, à courte distance, le village de Gordiomé.

(9) Quinze minutes avant d'arriver à Tintila, on traverse pour la quinzième fois le Kirigou. Après ce village, le même cours d'eau est encore passé trois fois, ce qui fait dix-huit fois dans un parcours de vingt-deux lieues environ. C'est un des cours d'eau les plus tourmentés qu'on connaisse.

sur une carte, en prenant, pour les premières, un terme de comparaison avec des distances connues de nous et parcourues aussi par notre informateur, et en acceptant, pour les secondes, les vagues indications qu'il nous a fournies d'après les points de l'horizon, qui, selon lui, correspondent au lever et au coucher du soleil. Lorsque nous avons eu besoin d'une précision plus grande dans l'estime des distances parcourues, nous avons eu pour renseignement la hauteur qu'occupait le soleil au-dessus de l'horizon lorsque le voyageur partait et arrivait.

La journée de marche pour une caravane de nègres est, dans le parcours des petites distances, de sept heures à sept heures et demie ; mais elle est beaucoup moindre si la route est longue et difficile. Le chemin parcouru dans une heure est de 4 000 à 4 500 mètres. Il ne faut pas confondre les caravanes de nègres, qui ont, pour bêtes de somme, des ânes ou des bœufs, avec les caravanes des Arabes, qui se servent du chameau : ces dernières parcourent une distance double. Un âne chargé ne peut pas faire en moyenne plus de quatre kilomètres dans une heure et marcher plus de sept heures dans un jour. Je l'ai expérimenté moi-même pendant bien des jours.

Les nègres qui conduisent les caravanes partent généralement après la prière du matin (vers six heures) ; mais il arrive le plus souvent que certains apprêts négligés retardent l'heure du départ. Il est donc prudent, pour éviter des erreurs, de prendre six heures et demie pour l'heure où la caravane se met ordinairement en marche ; elle s'arrête toujours à deux heures du soir et quelquefois avant. Il n'y a d'exception à cette règle

que quand le pays n'a pas d'eau ou que la sûreté des voyageurs exige une marche rapide.

### *Kaarta.*

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
(1)	A peu près le S.S.E.	De Kaindara à Sérigné.

### *Ghiangouté.*

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
(1)	A peu près le S.S.E.	De Sérigné à Sourankédou.
		— à Soutougoufola.
		— à Ghiangouté (2).

### *Ségo.*

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
(1)	A peu près le S.S.E.	De Ghiangouté à Danfakoura.
		— à Ghisébiné.
		— à Béniango.
		— à Sambatoutou.
		— à Ghibala.
		— à Sarabala.
		— à Sélé.
		— à Ghassané.
		— à Maréma.
		— à Hourou.
		— à Sékoulou.
		— à Diouni.
		— à Bassabougou.
		— à Modibougou.
		— à Yamina (3).

(1) Il a été impossible d'obtenir l'heure de marche d'un point à un autre.

On trouvera à la fin le nombre de jours mis à parcourir la distance qui sépare les points principaux et leur conversion en heures de marche.

(2) Village où réside le chef du pays.

(3) Rempli à Yamina, on peut continuer sa route en pirogue sur le Ghiolibâ.



## ROUTE DE YAMINA A SÉGO.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
(1)	A peu près E.	De Yamina à Kolimana (2).
		— à Sagni.
		— à Soun.
		— à Sama.
		— à Baïo.
		— à Sarablé.
		— à Farko (3).
		— à Ségo-Koro (4).
		— à Ségo-Bougou (5).
		— à Ségo-Koura (6).
		— à Douabougou.
		— à Ségo-Sikoro (7).

De Kaïndara à Ghiangounté, la route est très tour-

(1) On n'a pas pu se procurer l'heure de marche d'un lieu à un autre.

(2) La route se fait en suivant la rive gauche.

(3) A ce village, on traverse le fleuve et on longe la rive droite ; les villages qui suivent sont situés sur cette rive et se trouvent très rapprochés les uns des autres.

(4) *Koro* veut dire *vieux*.

(5) *Bou* signifie *beaucoup*. *Gou* signifie *pays, contrée*. Ces deux mots réunis se placent souvent à la suite d'un nom de village ou de contrée, et ils ne signifient pas toujours alors *grand pays*, à en juger du moins par l'importance de la localité ou de la province qui a reçu à son nom l'addition des mots *bougou*. Peut-être à une autre époque, et il est permis de le croire, la qualification qui nous étonne aujourd'hui était justement appliquée.

(6) *Koura-neuf*.

(7) Capitale du pays et résidence du roi. — *Sikoro* est le nom du *Bassia-Parkii* (arbre à beurre). Cette addition semblerait indiquer que les campagnes environnant Ségo possèdent de ces arbres en abondance. Des marchands indigènes m'ont confirmé dans cette supposition en m'assurant que l'un des produits de leur commerce, dans cette ville, était précisément le fruit du *Bassia*, que nous connaissons sous la dénomination de *beurre de Galam*.

mentée et revient quelquefois sur elle-même; on compte 12 heures de marche ou . . . . . 48 kilom.

De Ghiangounté à Yamina, la route est encore tourmentée jusqu'à Sarabala; puis elle se maintient assez régulièrement au S. S. E. jusqu'à Bassabou, où elle passe au S. On compte 8 jours de marche, ou 60 heures, ou . . . . . 240

De Yamina à Farko, 3 jours, ou 22 h. et demie, ou . . . . . 90

De Farko à Ségo-Sikoro, 1 jour, ou 7 h. et demie, ou . . . . . 30

13 jours et demi, ou 102 heures, ou 408 kil. (1).

ROUTE DE CARAVANE DE BAKEL A SÉGO-SIKORO (2).

*Bondou.*

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
2 0 <sup>m</sup>	S.	De Bakel à Gouniam-Sissé.
7 30	S.	— à Sambaconté (3).
5 30	S.	— à Dandé (4).
2 30	S.	— à Fissadaro (5).

(1) Cette distance de 408 kilomètres cadre assez exactement sur la carte où cet itinéraire a été tracé. Les ondulations de la route sont seules plus ou moins arbitraires; car, pour les figurer, j'ai dû m'en rapporter plutôt à la nécessité de comprendre la route entre deux points donnés qu'aux indications plus que vagues du voyageur.

(2) La caravane est partie à la fin du mois de janvier. L'itinéraire est fait par journées de marche. On verra par le nombre d'heures qu'elles présentent combien on est exposé à se tromper quand on prend à la lettre l'expression de *journée*.

(3) Entre les deux villages, on passe à Gouniam-Ahmadou et à Dara.

(4) On passe à Samsomp.

(5) On passe à Ouorosoulé.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
5 <sup>h</sup> 30 <sup>m</sup>	S.	De Fissadaro à Ghianvéli (1).
6 30	S. 5° O.	— à Gardia (2).
2 30	S. 5° E.	— à Sambugala (3).
5 30	S. 5° E.	— à Diddé (4).
7 30	S. S. E.	— à Sasádig (5).
2 0	S. 5° E.	— à Toronga (6).

plus le temps du passage.

*Bambouk.*

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
11 <sup>h</sup> 30 <sup>m</sup>	E.	De Toronga à Kakhadian (7).
5 0	S. E.	— à Kbatsefi (8).
4 30	N. E.	— à Khoropo (9).
7 30	E. N. E.	— à Diokhéba (10).
9 30	S. E.	— à Ghialafara (11).

## Une journée pour gravir la montagne de Tambaoura.

7 30 E.  $\frac{1}{2}$  N. E. — à Gounfa.

(1) On passe à Ghiámbi.

(2) On passe à Souboudakha.

(3) On passe à Goundiourou.

(4) On passe à Guimbaoukounda et à Elingara.

(5) On traverse la Falémé à ce village, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

(6) Ce village, de la rive gauche de la Falémé, est très rapproché de celui de Sasádig, sur la même rive.

(7) Mines d'or.

(8) Mines d'or.

(9) Mines d'or.

(10) On passe à Saomagolé.

(11) On trouve entre les deux villages : Moussié, Baghila, Dangra et Manakhoto. Le pays est montagneux. Ghialafara est situé au pied de la montagne Tambaoura, renommée dans la contrée par son élévation et la richesse de ses dépôts aurifères. On emploie presque une journée à gravir cette montagne. On campe de l'autre côté du versant, près d'un étang. La direction de la chaîne principale est N. E.-S. O.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
12 <sup>h</sup> 30 <sup>m</sup>	E.	De Gounfa à Dégaré (1).
5 30	E. 5° S.	— à Khalé.
y compris le temps du passage.		
7 30	E. $\frac{1}{2}$ S. E.	— à Waliah.
7 30	E. 5° N.	— à Bétéah (2).
22 30	E. $\frac{1}{2}$ S. E.	Trois journées dans un pays désert (3).

### Foulahdougou.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
12 <sup>h</sup> 0 <sup>m</sup>	E. $\frac{1}{2}$ S. E.	D'un désert au village de Khoré.
7 0	E.	Une journée dans le désert.
7 0	E. 5° N.	Du désert à Médina.
9 0	E.	Une journée dans le désert (4).
2 30	E.	D'un lieu désert au village de Maréna.
1 00	E. 5° S.	Du village de Maréna à Bangassi (5).
12 00	E. S. E.	Une journée dans un pays inhabité.
9 30	E. S. E.	D'un lieu désert à Sighifri (6).
11 0	E. 5° S.	Une journée dans un désert.

(1) A Dégaré, on passe le Bâting; la traversée se fait en pirogue et dure longtemps: il n'y a que deux pirogues.

(2) A ce village, on traverse une branche du Bâting, ayant de l'eau jusqu'au genou.

En face de Bétéah, de l'autre côté du cours d'eau, on trouve un village du même nom.

(3) On chemine ensuite pendant trois jours dans une contrée entièrement déserte; il y a en route de l'eau pour boire. Ce pays désert est sur la limite du Bambouk et du Foulahdougou.

Environ quatre heures avant d'arriver au village de Khoré, on traverse un autre cours d'eau qui s'annonce de loin par le bruit d'une chute qui semble considérable; cette chute ou ce barrage n'a point été vu par le voyageur.

(4) On traverse le Bahoulé, ou rivière rouge, ayant de l'eau sous les bras.

(5) C'est la capitale des Foulahdou.

(6) On passe au village de Noumousoulou. A une petite distance de Sighifri, on traverse un cours d'eau nommé Ghibomrou, à gué, ayant de l'eau à la ceinture.

## Ségo.

Heures de marche.	Direction.	Noms des lieux.
2 <sup>h</sup> 30 <sup>m</sup>	E. 5° S.	D'un lieu désert à Ghibourou (1).
1 30	E.	— à Kogou.
7 0	E. 5° S.	— à Siraboulou (2).
9 30	E. 5° N.	— à Niontionbougou (3).
9 30	E. $\frac{1}{2}$ S. E.	— à Oulougoufa (4).
2 30	E. $\frac{1}{2}$ S. E.	— à Ougnia (5).
10 0	E. 5° S.	— à Kô (6).
4 0	E. $\frac{1}{2}$ S. E.	— à Yamina (7).
<hr/> 265 30		<hr/> 41 journées.

(1) Premier village du pays de Ségo.

(2) Passant aux villages de Ghianbougou, Toutondo et Modibougou.

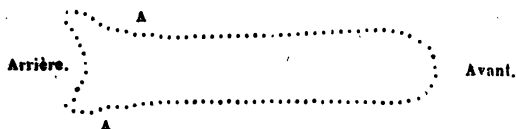
(3) Passé à Dorako.

(4) Passé à Tamani et à Soumabougou.

(5) Passant par les villages de Koula, Kossoba, Gabougou, Fani, Fouiabougou et Ghirako.

(6) Passant par les villages de Olabougou, Katioula, Deizabougou et Kâlo.

(7) A Yamina, le voyageur a traversé le Ghiolibâ dans une grande pirogue pouvant, dit-il, contenir de 80 à 100 personnes. D'après la description qu'il m'en fait, description qui m'a été confirmée par d'autres nègres voyageurs, on peut figurer ces pirogues à peu près par le plan que voici :



Elles sont creusées dans le tronc d'une bombacée (le fromager), déjà très commune dans le Kaarta, mais qui atteint, dans les régions du Ghiolibâ, des dimensions qui, m'assure-t-il, le cèdent à peine à celles du gigantesque baobab. Pour augmenter le jaugeage de ces pirogues, on creuse aussi les deux principales branches de l'arbre AA. Les hommes chargés de les diriger se placent, avec des perches ou des

Ce résultat montre combien il est peu prudent de donner une confiance entière aux renseignements des nègres. Si la position de Bakel n'était bien déterminée, si celle de Yamina ne l'avait à peu près été par les observations de Mungo-Park, on aurait placé Yamina, d'après l'estime de cette route, qui donne cependant pour moyenne de la journée de marche 6 h. 28' 32", à 1 062 kilom. ou 9° et demi de Bakel, tandis qu'en réalité ces deux points ne sont éloignés l'un de l'autre que de 777 kilom. ou 7°, et encore en tenant un compte rigoureux de toutes les sinuosités indiquées par le voyageur.

A Yamina, le voyageur s'est embarqué dans une des pirogues énormes dont il vient d'être fait mention, et s'est dirigé sur Ségo. Il a mis vingt-six heures à descendre le Ghilibâ depuis Yamina jusqu'à cette ville.

Voici les villages qu'il a rencontrés.

( La route moyenne est l'Est. )

Founi, situé sur la rive droite.

Kolimana, — sur la rive gauche.

Doubougani, — sur la rive droite.

Tamani, — même rive.

Nabala, — même rive.

Miâdou, — même rive.

Siradiakoro, — même rive.

Ghila, — sur la rive gauche.

Toukoro, — sur la rive droite.

Midioou, — sur la rive droite.

Ghiaba, — sur la rive gauche.

Ghikoro, — sur la rive droite.

pagaies, à chaque extrémité des branches qui forment l'arrière, au centre et à l'avant.

Le courant du fleuve porte à l'est, et il a une certaine vitesse; mais mon informateur n'a pu l'estimer avec assez de précision pour que j'essaie de l'exprimer.

- Fansodaka, situé sur la rive droite.  
Bounadou, — sur la même rive.  
Sama 1, — sur la rive gauche.  
Sama 2, — même rive.  
Sama 3, — même rive.  
Kamalé, — même rive.  
Somonobougou, — sur la rive droite.  
Sirabili, — sur la rive gauche.  
Baïo, — même rive.  
Farko, — sur la rive droite.  
Sikoro, — même rive. C'est à ce village qu'on reconnaît solennellement les rois et qu'on les enterre.  
Ganfala, — même rive.  
Ségo-Bougou, — même rive.  
Ségo-Koura, — même rive.  
Ségo-Sikoro, capitale du pays, — même rive.

Tous ces villages sont très rapprochés.

De Ségo-Sikoro à Ssasádig, dix heures de traversée en pirogue.

- Kougou, situé sur la rive droite.  
Fébula, — même rive.  
Banankoro, — même rive.  
Narokoro, — même rive.  
Ghialakoro, — même rive.  
Bafò, — même rive.  
Somonabougou, — même rive. — Un village du même nom sur la rive gauche.  
Bamabougou, — même rive.  
Ghiambérabougou, — même rive.  
Kirangno, — même rive. — Ancienne résidence du roi actuel, avant son avènement. — On trouve deux villages du même nom sur la rive gauche.  
Somonabougou, situé sur la rive droite.  
Ssasádig, — sur la rive gauche.

Ces villages sont très rapprochés.

---

## NOTES

## POUR UN VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE (1).

Si l'on se rend compte des découvertes actuellement effectuées ou ébauchées en Afrique septentrionale, et si, en même temps, on considère l'importance de celles qu'il reste à tenter, on ne tarde pas à reconnaître qu'il est deux localités faites pour attirer, avant toute autre, les regards du voyageur : la première, pour l'avantage des relations du commerce ; la seconde, pour le progrès de la géographie physique. L'une embrasse les régions au midi de la Cyrénaïque ; l'autre, les pays au midi du lac Tchâd.

La première de ces lignes n'est pas la seule qui intéresse les relations commerciales, mais elle est entièrement inexplorée par les Européens au sud d'Audjelah ; la seconde n'est pas la seule, non plus, qu'il importe à la géographie physique d'étudier ; mais elle n'a été foulée par aucun autre pied européen que celui du brave major Denham, et encore à une petite distance du lac central. En outre, la région de Mandara, de Mora et Mendefy est, selon toute apparence, fort élevée ; le major Denham y a constaté la présence des montagnes primitives. Une chaîne, ou plutôt plusieurs chaînes formant un *système*, avec des nœuds et des contre-forts, doivent se rencontrer non loin de cet espace et dans

(1) Écrites à l'occasion du second voyage de M. James Richardson se rendant au lac Tchâd, en compagnie de M. le docteur Barth et de M. le docteur Oyerweg, de Berlin.



les pays confinant au sud. Le mont Balla de la carte de Denham ( avec un lac à côté ) et les hauteurs de Mendefy, appartiennent à cette région montagneuse : tout cet ensemble fait soupçonner que c'est de là que s'écoulent à la fois de grandes rivières au nord, à l'ouest et au sud-est.

Au nord, c'est la grande rivière Schary, que j'appellerais un fleuve si elle s'écoulait à la mer ; à l'ouest, c'est une grande rivière qui, probablement, rejoint le Ghadda tombant dans le Quorra ; au sud-est, ce sont les rivières qui se jettent dans la mer des Indes.

La récente découverte du Kilimandjaro, aujourd'hui confirmée, c'est-à-dire de montagnes couvertes de neiges persistantes, et situées sous le 4° degré de latitude sud, vient apporter une certaine force à l'hypothèse ci-dessus exprimée. En effet, si, entre ces montagnes et celles qui sont au sud du lac Tchad, il n'y avait pas continuité, soit par un plateau, soit par plusieurs, il existerait dans ce vaste espace des contrées arrosées et habitées, dont le nom nous serait parvenu ; il n'en est pas ainsi, et cela se conçoit, s'il n'y a là que des pays montagneux, très élevés et peut-être stériles.

Débrouiller le chaos de ce sol primitif ne peut être le résultat d'un premier voyage, mais il serait déjà d'un bien haut intérêt d'observer ces lieux où s'élèvent les hauteurs de Mendefy ; d'arriver à la source ou près des sources du grand courant qui passe à Adamowa ; puis de rechercher, à l'est et au sud-est, celles d'une ou plusieurs des rivières qui s'écoulent dans la mer des Indes ; puis, enfin, de s'informer des montagnes neigeuses qui sont peut-être dans le voisinage, et, dans tous les cas, de s'enquérir du Kilimandjaro.

Un mois et demi ou deux pourraient suffire pour ces excursions, à partir de Mora où a passé le brave Denham; après quoi on reviendrait au Schary, dans la partie la plus élevée de son cours.

Voici le reste des observations à partir de ce moment : descendre le Schary par terre ou par eau, noter tous les affluents, et peut-être ses ramifications, s'il en est avant son delta;

Visiter la partie occidentale du Begharmi;

S'informer du Bahr el-Ghazal et du lac Fitré, ainsi que des eaux qui entrent dans le lac Tchâd;

Arriver à Tangalia sur le lac Tchâd, et remplir la lacune laissée par Denham;

Observer avec soin tout ce qui regarde le lac, ses affluents (ou ses dérivations?).

Il est probable que, pour rejoindre de là les pays des Tibbous, il y a des marais à traverser en assez grand nombre; cependant il doit être possible de s'élever au nord du pays de Kânem, où le terrain s'exhausse, jusqu'au pays de Borgou *proprement dit*.

Ici, les voyageurs sont supposés devoir revenir vers la Méditerranée, non pas vers Tripoli (par Morzouk), mais vers Benghazi par le désert et les côtes septentrionales. Ici encore s'ouvre la reconnaissance des vastes régions situées au midi de la Cyrénaïque, recherche importante dont il a été question au commencement de cette note.

Et d'abord il faut s'informer, chez les Tibbous, des routes de caravanes qui se rendent ou se rendaient du Ouâday au Fezzan et de là à Tripoli, dont l'une était de cinquante-deux jours seulement entre Morzouk et Ouârah. Aujourd'hui une route commerciale plus di-

recte est pratiquée vers la Méditerranée : c'est celle qui va, presque droit au nord du Ouâday, à Benghazy même, traversant un grand désert, pays décrit par le cheykh Mohammed el-Tounsy, mais d'une manière très générale : on en doit la découverte et l'adoption aux explorations ordonnées par le sultan Saboun vers 1810.

L'espace qui sépare le parallèle du lac Tchâd et celui du Ouâday des oasis qui sont au midi de la Cyrénaïque (Šyouâh, Djalou, Audjelah, Maradeh) est de plus de 15 degrés : nos cartes ne marquent rien et ne peuvent rien marquer de ce qui existe dans cet immense intervalle. Il n'est pas permis de croire qu'il soit absolument nu et stérile partout; le désert, là comme dans l'ouest, doit être entrecoupé d'oasis : le premier Européen qui le traversera en caravane connaîtra les *puits* dont il est question dans la relation du cheykh Mohammed, et peut-être entendra parler de positions antiques ayant servi jadis de degrés intermédiaires entre les Cyrénéens et l'Afrique centrale : on est porté à le supposer en voyant la description de Ptolémée. En tout cas, il trouvera là en usage un idiome libyen qu'il importe beaucoup d'étudier. Il faudra le comparer avec celui de Syouah; il faudra rechercher les *pierres écrites* du désert, c'est-à-dire les caractères, groupés, ou isolés, qui sont gravés sur les rochers, les uns n'étant que de simples marques des Arabes relatives à leurs troupeaux de chameaux ou de moutons, les autres exprimant peut-être des mots ou des phrases. La langue à laquelle ces signes appartiennent est, selon toute apparence, un dialecte berbère; quelques *taleb*, les chefs des caravanes, peuvent les connaître et même les écrire, les tracer sur le papier : il serait très

curieux de rapporter quelques écrits de cette espèce, tracés de la main des indigènes, avec la valeur en arabe : nous en avons des exemples, des échantillons, rapportés depuis peu. Il est certain que de tels caractères sont usités dans cette région (selon moi, du moins); puisqu'on en fait encore usage en Algérie.

JOMARD.

5 décembre 1849.

---

**LETTRE DE MM. ARNAUD ET VAYSSIÈRE**

A M. QUATREMÈRE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

Paris, 16 octobre 1849.

Monsieur,

Permettez-nous de vous adresser quelques détails sur les ruines de Leucé-Comé, dont vous aviez si bien indiqué l'emplacement dans votre beau travail sur les Nabatéens. Les restes de cette ancienne ville ont été retrouvés en juin dernier par le savant M. Fresnel, consul de France à Djeddah. Comme témoins oculaires, et sans prétendre à une part quelconque dans cette découverte, nous nous bornons à vous transmettre quelques notes prises sur les lieux.

A Oum el-Lidj, petite rade dont la figure 2 (1) est à peu près le plan, ruines d'un fort sur la pointe N. (fig. 3). Ce fort est bâti en pierres volcaniques taillées en blocs d'assez grandes dimensions.

La distance de la mer au cercle de collines qui entourent presque cette crique nous a paru ne pas ex-

(1) Voir la planche ci-jointe.

céder 1 000 pas. Traces d'habitations sur les points A, B, C, D, fig. 2.

L'anse d'Oum el-Lidj pourrait à peine abriter aujourd'hui deux ou trois misérables barques de pêcheurs arabes : mais en était-il de même autrefois ? Par suite d'un phénomène géologique dont nous avons pu constater l'action sur d'autres points, le sol s'est probablement soulevé depuis les temps historiques. Ce qui nous porte à croire qu'il en a été ainsi, c'est que l'on ne trouve de traces du travail des anciens habitants qu'à une certaine distance de la plage actuelle, ou à une plus grande hauteur (fig. 4).

A environ deux lieues au N. O., un rescif, qui se prolonge bien avant dans la mer, forme un port vaste et sûr, où la flotte qui apporta les troupes d'Ælius Gallus pouvait tenir à l'aise. Ce point est appelé O'zhama par les Arabes, peut-être à cause des ossements humains qu'ils ont dû trouver en abondance non loin de là.

A O'zhama, enceinte carrée en pierres tirées des bancs de polypiers voisins : la porte seule est en grès (fig. 5).

Plus au N. O. encore, la côte est couverte de buttes évidemment formées de décombres où abondent des fragments de verre, de poterie, etc. Quelques-uns de ces débris témoignent d'un art déjà assez avancé : vous en jugerez, monsieur, par quelques échantillons que nous avons l'honneur de vous offrir. Ces buttes couvrent une vaste étendue de terrain. La surface du sol est striée de restes de murs contre lesquels le vent a amoncelé des sables qu'il faudrait remuer, pour avoir une idée du plan de l'ancienne ville. En plusieurs en-

droits, nous avons remarqué des enceintes circulaires, étoilées d'une sorte de rayons; ainsi que le représente la figure 6 (1). Ces points surtout offrent des monticules plus considérables.

Quant à l'eau douce nécessaire à une grande ville, comme dut l'être Leucè-Comè, elle se trouve à peu de distance. Aux environs existent des plantations de dattiers arrosées par un filet d'eau, qui, par moments, se montre à la superficie du sol, puis disparaît sous les sables.

Il y aussi de l'eau potable au fond d'une autre crique appelée Deghébeich, entre Oum-el-Lidj et O'zhama.

Les Arabes se servent du nom de Hawza pour désigner, non un point, mais un district. Ils connaissent aussi celui de Nabata ou de Nabté, qu'ils appliquent à une localité des environs, où il paraît qu'il existe d'autres ruines.

Tous les points dont nous venons de vous entretenir, monsieur, font partie de ce district de Hawza, et sont précisément au bord de la mer. Si vous nous demandiez comment il se fait qu'il n'en soit point question dans la grande carte anglaise de la mer Rouge, nous pourrions vous prouver que ce n'est pas en cela seulement qu'elle laisse à désirer; presque à côté, se trouve une île bien réelle, de plus de trois lieues de long sur deux de large, dont les hydrographes anglais ont fait un cap.

Veillez agréer, monsieur, etc.

(1) Les murs sont à moitié détruits et recouverts par les sables, et ne sont plus de la même longueur; on en trouve qui ont de 10 à 20 pas de long; on n'a pu s'assurer de l'épaisseur de ces murs.

## EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. D'ARNAUD

ADRESSÉE A M. JOMARD (1).

—  
Damiette, le 24 août 1849.

Sur les environs de la limite du tropique, les pluies sont très irrégulières, il se passe quelquefois plusieurs années sans qu'il en tombe une goutte ; mais, lorsqu'il en tombe, ce sont ordinairement des averses très abondantes ; or, par la disposition topographique du grand désert de Nubie, toutes les eaux de l'est du désert, comme celle de l'ouest de la grande vallée de *Gabgaba*, jusqu'au 24° degré, et de *Djebel-Elbéh*, sur les bords de la mer Rouge, viennent se réunir et se jettent dans le Nil, par *Wadi-Ollaky*, un peu au-dessous de *Sebou*, en face du temple de *Déggeh* ; la masse des eaux devient parfois si abondante qu'elles produisent, en cet endroit, un courant transversal dans le Nil, assez fort pour interrompre la navigation ; comme j'en ai été témoin ; de là, ces crues momentanées que l'on observe au Caire ; lorsque, peu après, en 1843, j'ai parcouru le grand désert pour dresser le projet du canal à travers ce désert, la vallée de *Gabgaba* était si verdoyante qu'on eût dit une prairie. Le même phénomène se représente encore sur divers points, dont le plus remarquable, après celui dont je viens de parler, est le désert de la Libye, dans les environs de *Dongola*.

(1) A propos d'une note sur une crue extraordinaire du Nil au Caire, observée par M. Perron, et donnée sans explication. (*Bull. de la Société de Géogr.*, t. I, 3<sup>e</sup> série, p. 138.)

COMPTE RENDU

*Des Recettes et des Dépenses de la Société pendant  
l'exercice 1848-1849.*

RECETTES.

Reliquat du compte de 1847-1848; intérêts des fonds placés; encouragement du ministère de l'instruction publique; renouvellement des souscriptions annuelles et produit des diplômes délivrés aux nouveaux membres; don du prince Emmanuel Galitzin; vente du Recueil des Mémoires et du Bulletin. . . . . 6 468<sup>fr.</sup> 51<sup>c.</sup>

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de loyer; d'impression du Bulletin et de gravure . . . . . 6 431 06

Reliquat. . . . . 37<sup>fr.</sup> 45<sup>c.</sup>

À déduire pour une souscription portée d'office sur le compte de 1847-1848, et non payée. . . . . 38 00

En caisse le 21 décembre 1849 . . . . . 1<sup>fr.</sup> 45<sup>c.</sup>

Plus, une inscription de 600 fr. de rente 5 pour 100 (pour mémoire).

*Approuvé par l'Assemblée générale.*

Paris, le 21 décembre 1849.



---

---

## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

---

PRÉSIDENCE DE M. DAUSSY.

---

*Séance du 2 novembre 1849.*

M. le lieutenant général comte Franzini, chef du corps royal d'état-major piémontais, adresse à la Société la cinquième livraison de la Carte des États du roi de Sardaigne.

La Société royale des sciences d'Édimbourg envoie la suite de ses Transactions.

M. Jomard dépose sur le bureau, de la part de M. Walsh, consul des États-Unis à Paris, et au nom de M. Maury, directeur de l'observatoire de Washington, les feuilles 5, 6, 7 et 8 de l'Atlas des vents et courants, et les feuilles 1 et 2 du *Pilot Chart of the North Atlantic*. Il a déjà été rendu compte des premières feuilles de cet ouvrage.

Le même membre donne lecture d'une lettre qu'il a reçue de MM. Arnaud et Vayssière au sujet de l'emplacement de Léucè-Comè sur la mer Rouge, port où aborda Ælius Gallus lors de son expédition d'Arabie,

dont les voyageurs ont reconnu les ruines et dont la position a été déterminée par M. Fresnel, ancien consul de France à Djedda. La notice et les dessins qui l'accompagnent sont renvoyés au comité du Bulletin.

M. Jomard, au nom de la Commission spéciale du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, fait connaître verbalement les conclusions de son rapport. D'après ces conclusions, il ne sera pas décerné de prix annuel en 1849; mais la Commission, prenant en grande considération les travaux de MM. d'Abbadie, décide que leurs titres seront réservés pour l'année prochaine.

*Séance du 16 novembre 1849.*

L'Académie royale des sciences de Berlin et la Société asiatique de Bombay adressent la suite de leurs Mémoires.

M. Jomard donne, d'après sa correspondance, des renseignements sur l'ouverture de nouvelles voies de communication en Amérique par de grandes lignes de chemins de fer entre les deux océans.

M. Isambert appelle l'attention de la Société sur un voyage de M. Edmond de Montaigu, contenant la relation abrégée de l'expédition américaine du lieutenant Lynch à la mer Morte. Il est prié de remettre une note à ce sujet au Comité du Bulletin.

M. le docteur Richardson, présent à la séance, annonce son prochain départ pour un voyage dans l'Afrique centrale; il trace son itinéraire, et indique les recherches auxquelles il doit plus particulièrement se livrer. M. le docteur Barth, voyageur allemand qui

l'accompagne dans son expédition, doit surtout étudier le pays sous le rapport de sa constitution géologique.

M. Antoine d'Abbadie donne quelques indications à ces voyageurs, et appelle particulièrement leur attention sur l'évaporation des rivières, sur les caractères de l'écriture des Fellatahs, et sur l'origine des nègres de ce pays.

M. Jomard annonce le retour de M. Rochet d'Héricourt de son nouveau voyage en Abyssinie, et donne quelques détails sur les travaux de ce voyageur, qui a découvert une plante employée avec succès contre l'hydrophobie, et qui rapporte des sondes multipliées du lac Dembea. Le même voyageur a constaté la nature volcanique de plusieurs montagnes des environs du Caire. M. Antoine d'Abbadie rappelle les observations qu'il a faites sur la hauteur et la direction des montagnes de l'Afrique orientale, et il confirme l'opinion de M. Rochet d'Héricourt sur l'existence de la neige dans plusieurs contrées de l'Abyssinie.

La Commission centrale fixe la séance générale de la Société au 21 décembre prochain.

*Séance du 7 décembre 1849.*

M. Raffenel adresse à la Société une carte et un relevé de son journal, comprenant, avec ses Itinéraires, des renseignements sur la route parcourue par les caravanes nègres depuis Bakel jusqu'à Ssasâdig, sur le Ghiolibâ, et depuis Kaindara, village de la frontière orientale du Kaarta, jusqu'à Yamina et Ségo. M. Raffenel prie la Société d'agréer cet hommage de recon-

naissance pour l'intérêt qu'elle a bien voulu accorder à son dernier voyage. — Renvoi de ce document au comité du Bulletin.

M. Jomard offre, au nom de M. James Richardson, qui vient de partir pour un second voyage dans l'Afrique centrale, un exemplaire d'un mémoire intitulé : *Routes of the Sahara*, extrait de ses rapports adressés au *Foreign Office* en 1845-1846. Ce mémoire est précédé d'une description de la ville et de l'oasis de Ghadames, et accompagné d'un vocabulaire à trois langues, l'arabe, le ghadamsy et le touarguy, avec le mot anglais correspondant. — M. Jomard communique ensuite une note relative au nouveau voyage de M. James Richardson dans l'Afrique centrale au delà du lac Tchad.

Le même membre donne connaissance de l'état du chemin de fer de Chagres à Panama, d'après M. Aspinwall, l'un des directeurs de la Compagnie anglo-américaine actuellement à Paris. La partie de Cruces à Panama est commencée; celle de Chagres à Cruces sera entamée plus tard; en attendant, on remonte la rivière de Chagres avec des bateaux à vapeur, construits exprès pour pouvoir franchir les coudes nombreux de cette rivière. Cette communication sera prochainement terminée, de manière à satisfaire les nombreux voyageurs qui affluent à Chagres de toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique occidentale pour se rendre en Californie.

M. Daussy communique une carte sur laquelle on a indiqué les nouvelles découvertes faites par le capitaine James Clarke Ross pendant son voyage à la recherche du capitaine sir John Franklin. Un extrait de cette carte sera joint au Bulletin.

M. Rochet d'Héricourt donne verbalement quelques détails sur son dernier voyage en Abyssinie.

*Assemblée générale du 21 décembre 1849.*

La Société de géographie a tenu son assemblée générale le vendredi 21 décembre 1849, dans le local ordinaire de ses séances, sous la présidence de M. Jomard, membre de l'Institut.

M. le président ouvre la séance par un discours dans lequel il rappelle la fondation de la Société, ses travaux, ses succès et les besoins actuels qu'elle éprouve pour aider aux progrès des sciences ; il signale l'origine de sociétés analogues fondées dans les deux derniers siècles, et celle des sociétés modernes formées depuis à son exemple ; enfin, il jette un coup d'œil rapide sur les grandes explorations scientifiques qui sont aujourd'hui en cours d'exécution.

M. le président annonce qu'une députation a été admise à l'honneur de présenter la collection des Mémoires à M. le Président de la République ; l'accueil flatteur qu'elle en a reçu fait espérer que les encouragements du gouvernement viendront l'aider à poursuivre ses utiles travaux.

M. Cortambert, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière assemblée générale, et communique la liste des cartes et des ouvrages déposés sur le bureau pour être offerts à la Société. Parmi ces ouvrages, M. le président fait remarquer avec intérêt une grande carte manuscrite de la Perse par M. le général Monteith, et annonce que l'auteur se propose d'en offrir plus tard une copie à la Société.

**M.** le vicomte de Santarem présente une nouvelle livraison de son Atlas, composé de mappemondes, de portulans et de monuments de la géographie depuis le vi<sup>e</sup> jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, pour servir de preuves à l'histoire de la géographie du moyen âge et à celle des découvertes des Portugais et des peuples modernes.

**M.** le président proclame les noms des membres proposés pour être admis dans la Société.

**M.** Jomard, au nom d'une commission spéciale, fait un rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie ; il analyse principalement les voyages qui se rapportent à l'année 1846, et il les classe en deux catégories : les uns, utiles à l'avancement de certaines parties des connaissances géographiques, n'ont pas fait faire un assez grand pas à la science pour mériter le prix de la Société ; les autres, qui se sont prolongés en 1847 et 1848, ne peuvent être encore exactement appréciés. La Commission propose, en conséquence, d'ajourner son jugement dans l'intérêt des explorateurs et dans l'intérêt de la science ; mais elle réserve spécialement les droits de **MM.** d'Abbadie au prochain concours.

**M.** Cortambert lit une notice nécrologique sur feu **M.** Roux de Rochelle, ancien président de la Commission centrale. Cette notice, dans laquelle l'auteur rappelle les nombreux travaux scientifiques et littéraires et la vie diplomatique de cet homme honorable, est accueillie avec un vif intérêt par l'assemblée.

**M.** Trémaux, architecte, lit une notice géographique sur son dernier voyage au Soudan oriental ; cette communication est renvoyée au Comité du Bulletin.

En l'absence de **M.** le trésorier, **M.** de la Roquette,

président de la section de comptabilité, présente le compte rendu des recettes et des dépenses de la Société pendant l'exercice 1848-1849.

L'assemblée procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'année 1850, et elle nomme :

*Président* : M. Dumas, membre de l'Institut, ministre de l'agriculture et du commerce.

*Vice-présidents* : MM. Isambert et Ternaux-Compans.

*Scrutateurs* : MM. Albert-Montémont et Sédillot.

*Secrétaire* : M. de Froberville.

L'assemblée nomme ensuite, à trois places vacantes dans la Commission centrale, MM. Antoine d'Abbadie, Dussieux et Jacobs, en remplacement de MM. Ansart, Roger et Roux de Rochelle, décédés.

**MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.**

**M. DUMAS**, ministre de l'agriculture et du commerce.

**M. Ambroise RENDU**, membre du conseil de l'instruction publique.

**M. CONSTANT-PRÉVOST**, membre de l'Institut.

**M. M. MEIGNEN**, notaire.

**M. le colonel SOULIN**, ancien ministre de l'Équateur.

**M. le général ANDRÉS DE SANTA-CRUZ**, ancien président du Pérou et de Bolivie, envoyé extraordinaire en France.

**Don Felipe MOLINA**, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica en France.

**M. ASPINWALL**, président des directeurs du chemin de fer de Panama.

**OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.**

*Séance du 2 novembre 1849.*

*Par la Société royale d'Édimbourg* : Transactions of

the royal Society of Edinburgh, vol. XVI, part. v, for the session 1848-1849. — Transactions of the royal Society of Edinburgh, vol. XIX, part. 1, containing the **Makerstoun** magnetical and meteorological observations for 1845 and 1846. — Proceedings, etc., n<sup>o</sup> 33 et 34.

*Par M. le lieutenant-général comte Franzini, chef du corps royal d'état-major piémontais* : Carte des États du roi de Sardaigne, feuille 3.

*Par M. Maury, lieutenant de la marine des États-Unis* : Vind and current chart, feuilles 5, 6, 7 et 8. — Pilot chart of the North Atlantic, feuilles 1 et 2.

*Par M. Petermann* : Map of the British Isles, elucidating the distribution of the population, based on the census of 1841. 1 feuille. — Hydrographical map of the British Isles exhibiting the geographical distribution of the Inland Wathers. 1 feuille. — Cholera map of the British Isles Showing the districts attacked in 1831, 1832 et 1833. 1 feuille. — Physical map of the British Isles. 1 feuille. — Physical map of the Palestine and the adjacent countries. 1 feuille. — Ehtnegraphical map of the World Showing the distribution of the human race in the middle of the 19<sup>th</sup> century. 1 feuille.

*Par M. Isidore Lowenstern* : Note sur une table généalogique des rois de Babylone dans Ker-Porter. (Extrait de la Revue archéologique.) Broch. in-8°.

*Par F. M.* : Coup d'œil rapide sur la république de Costa-Rica. Paris, 1849. Broch. in-8°.

*Par M. Thomassy* : Régie et industrie des sels romains, ou Réduction de la taxe du sel, de manière à doubler les bénéfices nets de cet impôt. Rome, 1849. Broch. in-8°.



*Par les auteurs et éditeurs* : Journal asiatique. Août et septembre. — Nouvelles Annales des Voyages, t. II. 1849. — Bulletin spécial de l'Institutrice. Octobre. — Journal d'Éducation populaire. Octobre. — Mémoires de la Société des sciences de l'agriculture et des arts de Lille. 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup> parties de 1847.

*Séance du 16 novembre 1849.*

*Par l'Académie royale des sciences de Berlin* : Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1847. Berlin, 1849. In-4<sup>o</sup>. — Monatsbericht der königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. N<sup>o</sup> de juillet 1848 à juin 1849. In-8<sup>o</sup>. — Verzeichniss der Abhandlungen der königl. Akademie der Wissenschaften, 1822-1846. In-8<sup>o</sup>.

*Par la Société asiatique de Bombay* : Journal of the Bombay Branch Royal Asiatic Society. N<sup>o</sup> XII. Janvier 1849. Vol. III.

*Par M. Ch. Beke* : On the geographical distribution of the languages of Abessinia and the neighbouring countries. Edinburgh, 1849. Broch. In-8<sup>o</sup>.

*Par les auteurs et éditeurs* : Nouvelles Annales des Voyages et des Sciences géographiques, t. III. — Annales de la propagation de la foi. Novembre. — Journal des missions évangéliques. Octobre. — Séances et travaux de l'Académie de Reims, n<sup>os</sup> 1, 2 et 3. 1849-1850. — Extraits des travaux de la Société centrale d'agriculture de la Seine-Inférieure. 2<sup>o</sup> trim. 1849.

*Séance du 7 décembre 1849.*

*Par le ministère de l'agriculture et du commerce* : Documents sur le commerce extérieur.

*Par M. Raffenet* : Carte d'une partie de l'Afrique

occidentale, dressée d'après les autorités les plus nouvelles et ses propres observations. 1849. 1 feuille.

*Par M. James Richardson* : Routes of the Sahara being Extracts from the Reports, made to the Foreign Office. London, 1845-1846. Un cahier in-fol.

*Par M. Ferdinand Wüstenfeld* : Zakarija Ben Muhammed Ben Mahmud el-Cazwini's Kosmographie. 1<sup>er</sup> cahier. 1849.

*Par les auteurs et éditeurs* : Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, etc. 3<sup>e</sup> cahier. 1849. — Bulletin spécial de l'institutrice. Novembre. — L'Investigateur. Mai et juin. — Rapport sur le concours de bestiaux de l'arrondissement de Caen, du 20 mai 1849, par M. Cailliaux.

*Assemblée générale du 21 décembre 1849.*

*Par le ministère de l'instruction publique* : Description de l'Asie-Mineure, par M. Ch. Texier, 50<sup>e</sup> livr. Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie, par le même, 25<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> livr. — Voyage en Orient, par M. Léon de Laborde, 28<sup>e</sup> à 36<sup>e</sup> livr.

*Par le dépôt de la marine* : Voyage au Pôle sud et dans l'Océanie, sous le commandement de M. d'Urville, 7 livr. de planches et 3 vol. de texte. — Collection des cartes hydrographiques, publiées par le dépôt de la marine, en 1849. N<sup>o</sup> 1184, Carte de l'archipel Tonga (Iles des Amis); N<sup>o</sup> 1185, Carte de l'archipel Viti; N<sup>o</sup> 1186, Carte générale de la mer Méditerranée; 1<sup>re</sup> feuille. N<sup>o</sup> 1187, Carte de l'île Bassilan et dépendances; N<sup>o</sup> 1188, Plan du port de Malaga (côtes d'Espagne); N<sup>o</sup> 1189, Plan du port d'Ivice (Iles Baléares); N<sup>o</sup> 1190, Plan du mouillage de Sour (ancienne Tyr) et

du mouillage de Saïd (ancienne Sidon) ; N° 1191, Plan du port du cap Haïti (île Haïti ou Saint-Domingue) ; N° 1192, Plan de la rade de Soulou (île Solo) ; N° 1193, Plan du mouillage de Huacho (côtes du Pérou) ; N° 1194, Plan du port de Santander (côtes d'Espagne) ; N° 1195, Plan de la baie de Beïrout (côtes de Syrie) ; N° 1196, Côte occidentale d'Afrique, partie comprise entre le cap Ghir et le cap Bojador ; N° 1197, Plan de la rade de Port-au-Prince (île Haïti ou Saint-Domingue) ; N° 1198, Plan du port de Hiéguéné (nouvelle Calédonie) ; N° 1199, Plan du port de Métaléline (île Bonnebey ou Pounipet) ; N° 1200, Plan du port Bonikiti (île Bonnebey ou Pounipet) ; N° 1201, Plan du port Lodde (île Bonnebey ou Pounipet) ; N° 1202, Plan particulier du mouillage de Jigelly ; N° 1203, Plan du mouillage à l'entrée de la baie de Samana (île Haïti ou Saint-Domingue) ; N° 1204, Carte de l'île et du canal de Sainte-Marie de Madagascar ; N° 1205, Carte des îles Seychelles ; N° 1206, Plan particulier du mouillage de Dellys ; N° 1207, Carte particulière des attéragés de Cherohell ; N° 1208, Plan du port de Castro Urdiales (côtes d'Espagne) ; N° 1209, Plan du port de Pouébo (nouvelle Calédonie) ; N° 1210, Carte particulière du mouillage de Mostaganem et de l'embouchure du Ché-lif. — Mélanges hydrographiques ou recueil de documents relatifs à l'hydrographie et à la navigation, revus et mis en ordre par M. Darondeau, ingénieur hydrographe, 3 vol. in-8°. — Annales hydrographiques, recueil d'avis, instructions, documents et mémoires relatifs à l'hydrographie et à la navigation, 1848-1849, 1<sup>er</sup> vol. ; in-8°. — Description des côtes méridionales, depuis l'entrée de la mer Rouge jusqu'à celle du golfe

**Persique**, par le capitaine Stafford-Bettesworth-Haines, traduit de l'anglais, par MM. Passama et de la Vaissière de Lavergne. Paris, 1849. Un vol. in-8°. — Description nautique des côtes de l'Afrique occidentale, comprises entre le Sénégal et l'Équateur, par M. E. Bouët-Willaumez. 2<sup>e</sup> édition. Paris, 1849. Un vol. in-8°. — Description nautique de la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Roxo jusqu'aux îles de Los, comprenant l'archipel des Bissagos, par M. Ch. Philippe de Kerhallet. Paris, 1849. Un vol. in-8°. — Catalogue des cartes, plans, vues de côtes, mémoires, instructions nautiques, etc., qui composent l'hydrographie française. Paris, 1847-1848. In-8°. — Rapports sur les rades, ports et mouillages de la côte orientale du golfe de Venise, visités en 1806, 1808 et 1809, par M. Beauteemps-Beaupré. Paris, 1849. In-8°. — Tableau général des phares et fanaux des côtes de Hollande et de Belgique, par M. Darondeau. Paris, 1849. In-8°. — Description du phare du cap des Aiguilles et de la côte qui l'avoisine ; instructions nautiques, notices rédigées par M. Maclear, traduites par M. Darondeau. Paris, 1849. In-8°. — Des typhons de 1848, des ouragans obliques et des coups de vent fixe, par M. Keller. Paris, 1849. In-8°. — Annuaire des marées des côtes de France pour l'année 1850, par MM. Chazallon et Lieussou. Paris, 1849. Un vol. in-12.

*Par M. le vicomte de Santarem* : Atlas composé de mappemondes, de portulans et de monuments de la géographie, depuis le vi<sup>e</sup> jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, pour servir de preuves à l'histoire de la géographie du moyen âge et à celle des découvertes des Portugais et des peuples modernes. Cette livraison est composée des

monuments suivants : *Du VIII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle* : 1. Mappemonde tirée d'un manuscrit de la bibliothèque d'Albi. — *IX<sup>e</sup> siècle* : 2. Mappemonde tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg ; 3, mappemonde tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Omer. — *X<sup>e</sup> siècle* : 4. Mappemonde tirée d'un manuscrit de Priscien, conservé au Musée britannique. — *XII<sup>e</sup> siècle* : 5. Mappemonde qui se trouve dans un manuscrit du Musée britannique, renfermant un commentaire de l'Apocalypse, composé par un auteur anonyme, probablement natif d'Espagne, rédigé vers l'an 787, et dédié à Eutherus, évêque d'Onna. Ce manuscrit a été complété, vers l'année 1109, dans le monastère de Lilos, du diocèse de Burgos dans la Vieille-Castille. Ce monument est richement enluminé ; 6, mappemonde tirée d'un manuscrit de Lambertus, intitulé : *Floridus*, conservé à la bibliothèque de l'Université de Gand ; 7, une autre figure représentant César tenant un globe à la main, où l'on remarque les trois parties du monde alors connues. Ce monument se trouve dans un manuscrit de Lambertus, de la bibliothèque nationale de Paris ; 8, grande mappemonde tirée d'un autre manuscrit de Lambertus, conservé à la bibliothèque royale de la Haye ; 9, représentation cosmologique renfermée dans le manuscrit de Lambertus, de la bibliothèque de Gand ; 10, une autre mappemonde, tirée du manuscrit de Lambertus, de la même bibliothèque, où l'on remarque une curieuse légende sur la terre australe antichthone, ou terre opposée ; 11, une autre mappemonde différente, tirée du manuscrit de Lambertus, de la bibliothèque nationale de Paris ; 12, une autre mappemonde, très curieuse,

tirée du manuscrit de Lambertus, de la bibliothèque de Gand ; 13, mappemonde tirée du même manuscrit, qui porte le titre de *Sphera triplicata gentium mundi*. On y remarque la liste ethnographique des peuples qui habitent chaque continent, d'après certains géographes anciens. — XIII<sup>e</sup> siècle : 14. Mappemonde tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de Leipsig ; 15, figure représentant le monde et la forme d'une pomme, tirée d'un manuscrit de l'*Image du monde*, attribuée à maître Gossouin, conservé à la bibliothèque royale de Bruxelles ; 16, une autre figure du même genre, du même manuscrit ; 17, une autre représentation tirée du même manuscrit ; 18, figure représentant le système des terres opposées, tirée du même manuscrit ; 17, figure représentant les différentes parties de la terre séparées par des mers, tirée du même manuscrit. — XIV<sup>e</sup> siècle : 20. Système cosmographique tiré d'un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle, copié d'un plus ancien, de l'*Image du monde* d'Honoré d'Autun, conservé à la bibliothèque royale de Stuttgart ; 21, mappemonde tirée du même manuscrit de la bibliothèque de Stuttgart ; 22, mappemonde tirée d'un manuscrit de la bibliothèque d'Arras ; 23, représentation du système des zones, tirée d'un manuscrit du poëme géographique de Goro Dati ; 24, une autre représentation de ce système, tirée du même manuscrit ; 25, *Fac simile* de la mappemonde de Marino Sanuto, tirée d'une manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles. Ce manuscrit diffère de celui publié par Bongars, d'après le manuscrit de la Vaticane ; 26, une autre mappemonde tirée d'un autre manuscrit de Marino Sanuto, conservé à la bibliothèque royale de

Bruxelles. — xv<sup>e</sup> siècle : 27. Représentation cosmographique reproduite en *fac simile*, tirée du manuscrit français de la bibliothèque nationale de Paris, intitulé : *Archiloge Sophie*; 28, une autre figure cosmographique, tirée du même manuscrit; 29, grande mappemonde renfermée dans le *Rudimentum novitiorum*. — Monuments de la deuxième série. — Cartes spéciales. — xii<sup>e</sup> siècle : 30. Carte très curieuse de l'Asie et de l'Europe, tirée en *fac simile* d'un manuscrit des œuvres de Saint-Jérôme, conservé au musée britannique; 31, carte de l'Europe et de son littoral, tirée du manuscrit de Lambertus, de la bibliothèque de Gand; 32, carte de l'empire d'Occident, tirée du manuscrit de Guidonis, conservé dans la bibliothèque royale de Bruxelles. — xiv<sup>e</sup> siècle : 33. *Fac simile* d'un portulan ou atlas maritime, renfermant cinq cartes marines coloriées, tiré d'un manuscrit de la bibliothèque nationale de Paris. — xv<sup>e</sup> siècle : 34. Carte représentant le littoral de la mer Noire et les régions caspiennes, avec ses villes, tirée en *fac simile* du manuscrit du poëme géographique de Leonardo Dati, de Florence; 35, carte représentant les côtes de l'Asie-Mineure et plusieurs îles de l'archipel (même manuscrit); 36, carte représentant le cours du Tanais (le Don), la ville de Tanais, l'Hellespont et une partie du littoral de la Grèce et des côtes de l'Asie-Mineure (même manuscrit); 37, carte représentant les côtes de Syrie et l'île de Chypre (même manuscrit); 38, carte représentant le littoral de la Turquie d'Europe, le détroit de Gallipoli ou les Dardanelles; 39, carte représentant une autre partie de la mer Noire et son littoral; 40, carte représentant la ville sainte de Jérusa-

lem, la Galilée, le Liban et le Jourdain ; 41, carte représentant la ville d'Alexandrie et une partie du littoral de l'Afrique septentrionale ; 42, carte représentant la continuation de la côte septentrionale du même continent ; 43, carte représentant la continuation du littoral de l'Afrique septentrionale depuis Tunis jusqu'au détroit de Gibraltar ; 44, carte représentant la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au parallèle des Canaries, limite où s'arrêtent les connaissances du cartographe du commencement du xv<sup>e</sup> siècle.

*Par M. Sédillot* : Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux. Paris, 1845-1849. 2 vol. in-8°.

*Par M. Eusèbe de Salles* : Histoire générale des races humaines ou philosophie ethnographique. Paris, 1849. 1 vol. in-12.

*Par M. de la Roquette* : Notice sur la Norvège (extrait de l'Encyclopédie moderne). Paris, 1849. Brochure in-8°.

*Par M. Alcide d'Orbigny* : Cours de paléontologie et de géologie stratigraphiques. Paris, 1849. Brochure in-8°.

*Par M. Thomassy* : De l'impôt et du libre commerce du sel dans les Etats romains. Rome, 1849. Un vol. in-8°. — La question d'Orient sous Louis XIV. Paris, 1846. Un vol. in-12.

Journal asiatique, octobre. — Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen. 1849. In-8°.

---



CORRECTIONS ET ADDITIONS

AU MÉMOIRE DE M. FRESNEL SUR LE OUADAY.

N<sup>os</sup> de janvier et février 1849.

- Page 10, ligne 4, à *fine* : Bilona, lisez : Bilma.  
Page 11, ligne 14 : gouvernement, lisez : gouverneur.  
Page 14, ligne 9 : Konfarah, lisez : Koufarah.  
Page 16, ligne 16 : après entre le Darfour, lisez : d'une part, et le Kā.  
nom et le Baguerini de l'autre.  
Page 17, ligne 10 : ou Abkhorou? : à supprimer.  
Page *id.*, ligne 8 : Batayha, lisez : Betayha.  
Page 18, ligne 9, à *fine* : Masselati, ajoutez : (singulier de Massālit).  
Page 19, à la note : signifie, lisez : mot qui signifie.  
Page 21, ligne 17 : Kalgān, ajoutez : ou Kilngān.  
Page 22, ligne 3 : de, lisez : du.  
Page 23, ligne 7, à *fine* : bord, lisez : nord.  
Page 25, ligne 12, à *fine* : à, lisez : à.  
Page *id.*, ligne 21 : Oum et-Timān, lisez : Oum-et-Tīmān.  
Page 26, ligne 1 et 10, à *fine* : se jette dans Oumm-et-Timān. (Voyez la  
note page 28.)  
Page 27, ligne 4 : fluviatiles, lisez : fluviales.  
Page 28, ligne 9 : au Bāguermi, ajoutez : ou au Kānem.  
Page *id.*, ligne 12, à *fine* : après assurément, une note. (Cela est dou-  
teux depuis une déclaration contradictoire de Abdallah de Wara,  
qui en dernier lieu m'a assuré que le Bathā se jette dans le lac  
Fittré.)  
Page *id.*, ligne 9, à *fine* : etc. à supprimer.  
Page 29, ligne 6, à *fine* : ce fait, lisez : le fait.  
Page 30, ligne 16, à *fine* : les pèlerins, lisez : le rapport des pèlerins.  
Page *id.*, ligne 11, à *fine* : la grande, lisez : la plus grande.  
Page *id.*, ligne 9, à *fine* : des Wadjanga, lisez : de Wadjanya.  
Page *id.*, ligne 3, à *fine* : de Wadjanga, lisez du Wadjanga.  
Page 34, lignes 10, 11, après Djemmēyz, ôtez le point.  
Page *id.*, ligne 3, à *fine* : la richesse, lisez : la principale richesse.  
Page 35, ligne 8 : du, lisez : des.  
Page *id.*, ligne 9 : à, lisez : au.  
Page *id.*, ligne 13 : Sawākin, ajoutez : (ou Souākin).  
Page *id.*, ligne 10, à *fine* : parout, lisez : partout.

- Page 37, ligne 10, à *fine* : 'Omar, lisez : 'Omar.  
Page *id.*, à la note : Sakkaton, lisez : Sakkatou.  
Page 38, ligne 9 : après du roi, ajoutez : et les extraits d'Ibn-Bat-  
toûtah, publiés dans le *Journal Asiatique* par M. de Slane.  
Page 39, ligne 10 : à supprimer le mot le.  
Page 40, ligne 1, à *fine* : Batoûtâ, lisez : Battoûtah.  
Page 41, ligne 5 : après manuscrits, ajoutez, en note : Lorsque j'écri-  
vais ces lignes, je n'avais pas encore lu un mémoire de M. de Slane,  
dans lequel ce nom de lieu est transcrit *Youfi*, d'après un manus-  
crit arabe, dont l'autorité est fort grande. Toutefois, j'ai lieu de  
croire aujourd'hui que la vraie leçon est *Noufy*, nom d'une contrée  
baignée par le Niger, et connue des géographes sous ceux de *Nouffé*  
et *Nyffé*. On sait que, dans l'alphabet arabe, les lettres *b*, *n* et *y*,  
ne diffèrent que par le nombre et la position des points diacriti-  
ques. Au sud-est du Noufy est le pays de Kakunda et le confluent  
du Niger avec le Tchadda. (Voy le *Journal Asiatique* de mars 1843,  
p. 201-202.)  
Page 41, ligne 7 : de, lisez : du.  
Page *id.*, ligne 5, ligne 9, à *fine* : Batoûtâ, lisez : Battoûtah.  
Page 42, ligne 4, à *fine* : de, lisez : du.  
Page 43, ligne 3 : n'a pas, lisez : ne l'a pas.  
Page 44, ligne 5 : Zouwayyat, lisez : Zouwayyah.  
Page 45, ligne 18 : supérieur, lisez : préférable.  
Page 47, ligne 6 : de, lisez : du.  
Page 49, ligne 18 : la nécessité, lisez : le besoin.  
Page 52, ligne 16 : étapes, ajoutez : de la route.  
Page 57, ligne 4, à *fine* : Wâdi'l Ko'ou'r (ces mots en italique).  
Page 58, ligne 12, à *fine* : nécessités, lisez : extrémités.  
Page 59, ligne 3 : revers, lisez : versant opposé.  
Page 60, ligne 3, à *fine* : *parth*, lisez : farth.  
Page 61, ligne 8 : la, lisez : leur.  
Page *id.*, ligne 2, à *fine* : fekrio, lisez : fekris.  
Page *id.*, à la note, dernière ligne : l'état, lisez : l'îlot.  
Page 64, ligne 2 : qui, lisez : dont le premier Moharram.  
Page *id.*, ligne 13, à *fine* : après Schehaymah, ajoutez une virgule.  
Page 67, ligne 11 : trente ans, lisez : près de trente ans.  
Page *id.*, ligne 14 : Kanem, lisez : Kânem.  
Page *id.*, ligne 15 : tow, lisez : two.  
Page *id.*, ligne 13, à *fine* : de, lisez : du.  
Page 69, à la note : *Scaring*, lisez : *Searing*.  
Page 70, ligne 17 : Moudjâwe, lisez : Moudjâwer.  
Page *id.*, ligne 2, à *fine* : assurait, lisez : prétendait.  
Page 71, ligne 7 : celle, lisez : de celle.

Page 71, ligne 16 : Kânem, lisez : le Kânem.

Page *id.*, ligne 4, à *fine* : de ce, lisez : du.

*Bulletin de novembre et décembre 1848.*

Page 296, ligne 12, à *fine* : à ce, lisez : au.

Page 297, ligne 9 : 6°, lisez 60°.

Page 299, ligne 13, à *fine* : Gambrem, lisez : Gambre.

Page *id.*, ligne *id.* : Verti, lisez : Vecti.

Page *id.*, ligne 12, à *fine* : Hoderi, lisez : Hodeni.

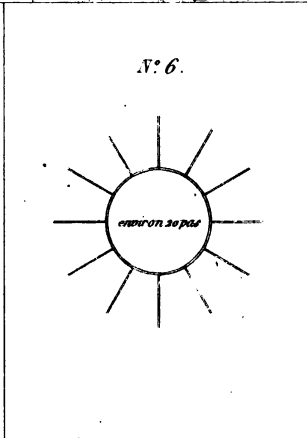
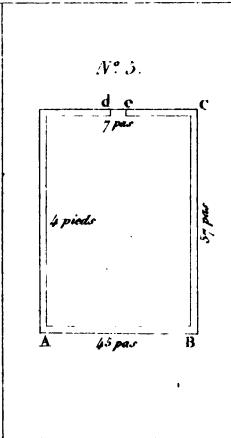
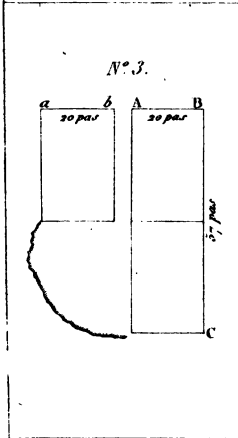
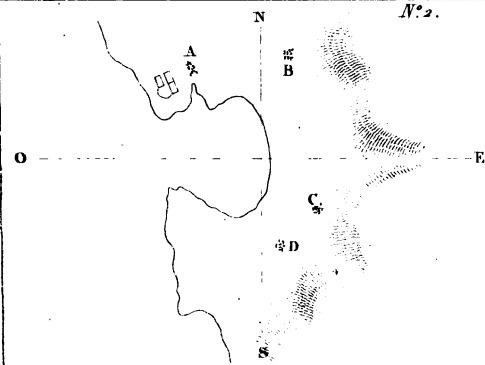
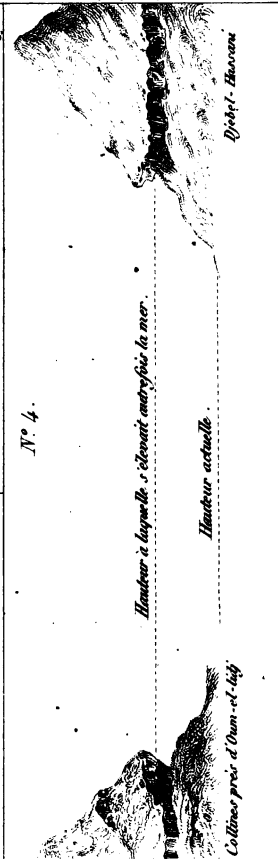
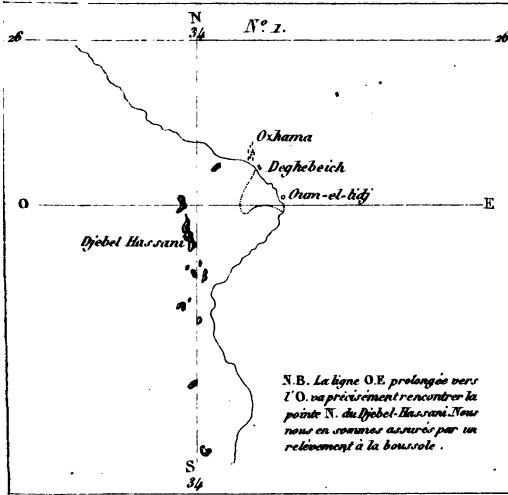
Page 300, ligne 11 : Sakkaton, lisez : Sakkatou.

Page 301, ligne 1 : montrai, lisez : montrais.

Page 302, ligne 1, à *fine* : quatre-vingts, lisez : quatre-vingts ans.

Page 303, ligne 1 : à chaque prolétaire, lisez : à chacun des prolétaires de l'Europe.

---



Restes de l'ancienne Leucé-Comè.

7 1934  
PUBLIC L.  
ACTOR, LINDY  
TILDEN  
MAY 1934

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE XII<sup>e</sup> VOLUME DE LA 3<sup>e</sup> SÉRIE.

N<sup>os</sup> 67 à 72.

(Juillet à Décembre 1849.)

---

## PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	Pages.
Projet d'une exploration politique, commerciale et scientifique d'Alger à Tombouctou par le Sahara; par M. le docteur BODIÉRON. . . . .	5
Notes sur la Guinée portugaise ou Sénégalie-méridionale, par M. BERTRAND-BOGANDÉ. . . . .	57
<i>Suite de la deuxième partie.</i> § 2. Peuples et villages . . . . .	<i>ib.</i>
§ 3. Langues. . . . .	69
<i>Troisième partie.</i> De la traite des nègres. . . . .	77
Rapport sur le Compendio historico del descubrimiento y colonisation de la Nueva Granada de M. J. Acosta, par le capitaine G. LAFOND DE LURCY. . . . .	94
La Hongrie. Sa situation géographique; son étendue; ses steppes; sa population et ses divers habitants, avec leurs mœurs et coutumes; ses idiomes; son gouvernement; les élections; villes et rivières; routes dans les steppes; Rakos et paysans; industrie; costumes; vallée d'Eger; Marmatie; salines, forêts et autres produits, etc. (Résumé rédigé d'après plusieurs relations de voyages récents; par M. ALBERT-MONTÉMONT, membre de la Commission centrale.) . . . . .	113
Note sur le haut fleuve Blanc, par M. Antoine D'ABBADIE. . . . .	144
Instructions rédigées par une commission de la Société de géographie pour le voyage de M. Panet, du Sénégal en Algérie, sur la demande du ministre de la marine. . . . .	162

	Page.
Appendice. — Itinéraires. . . . .	174
Ouvrages offerts à la Société par leurs auteurs, et analysés par M. ALBERT-MONTÉMONT . . . . .	190
Assemblée générale du 21 décembre 1849. — Discours d'ou- verture prononcé par M. JOMARD, président de la Société. . . . .	233
Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie (M. JOMARD, rapporteur) . . . . .	237
Notice sur un voyage au Soudan oriental, sur le cours du Nil et dans des contrées inconnues, habitées par les nègres Bertha du Dâr-Fôq et du Dâr-Gouroum, par M. TRÉMAUX. . . . .	250
Notice biographique sur M. Roux de Rochelle, ancien président de la Commission centrale; par M. E. CORTAMBERT . . . . .	279
Mémoire sur l'état constant de soulèvement du sol du golfe Ara- bique et de l'Abyssinie, et sur un abrégé des résultats scienti- fiques de son voyage; par M. ROCHET D'HÉRICOURT. . . . .	291
Note sur la racine employée dans le nord de l'Abyssinie (à De- vrator) contre l'hydrophobie, par M. ROCHET D'HÉRICOURT. . . . .	300
Divers itinéraires de la Sénégambie et du Soudan, par M. A. RAF- FESNEL. . . . .	303
Notes pour un voyage dans l'Afrique centrale, par M. JOMARD. . . . .	331
Lettre de MM. ARNAUD et VAYSSIÈRE à M. Quatremère, membre de l'Institut, sur les ruines de Leucè-Comè. . . . .	335
Extrait d'une lettre de M. d'ARNAUD à M. Jomard, sur les causes de la crue du Nil. . . . .	338
Compte rendu des recettes et des dépenses de la Société pendant l'exercice 1848-1849 . . . . .	339

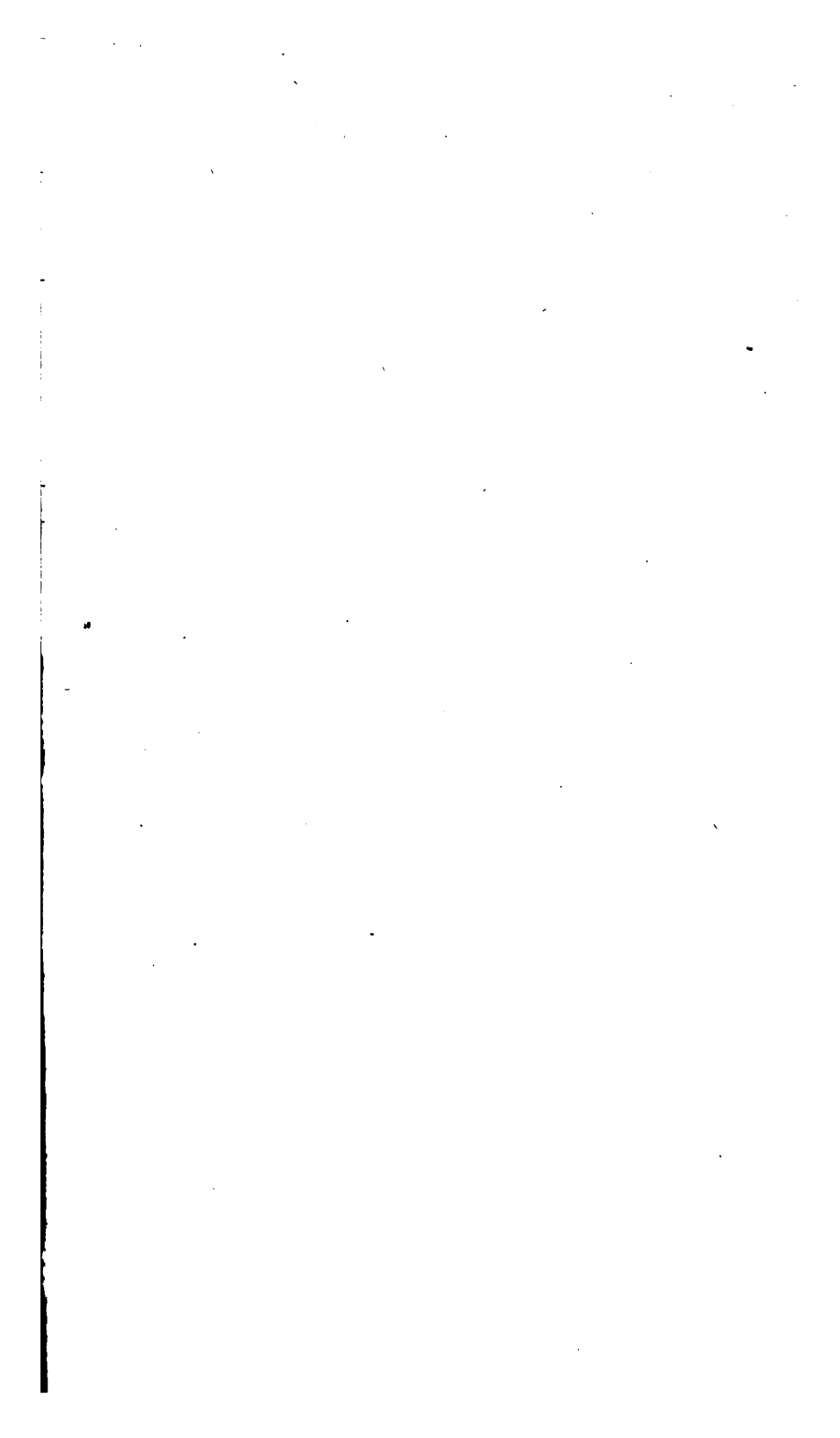
## DEUXIÈME SECTION.

### ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

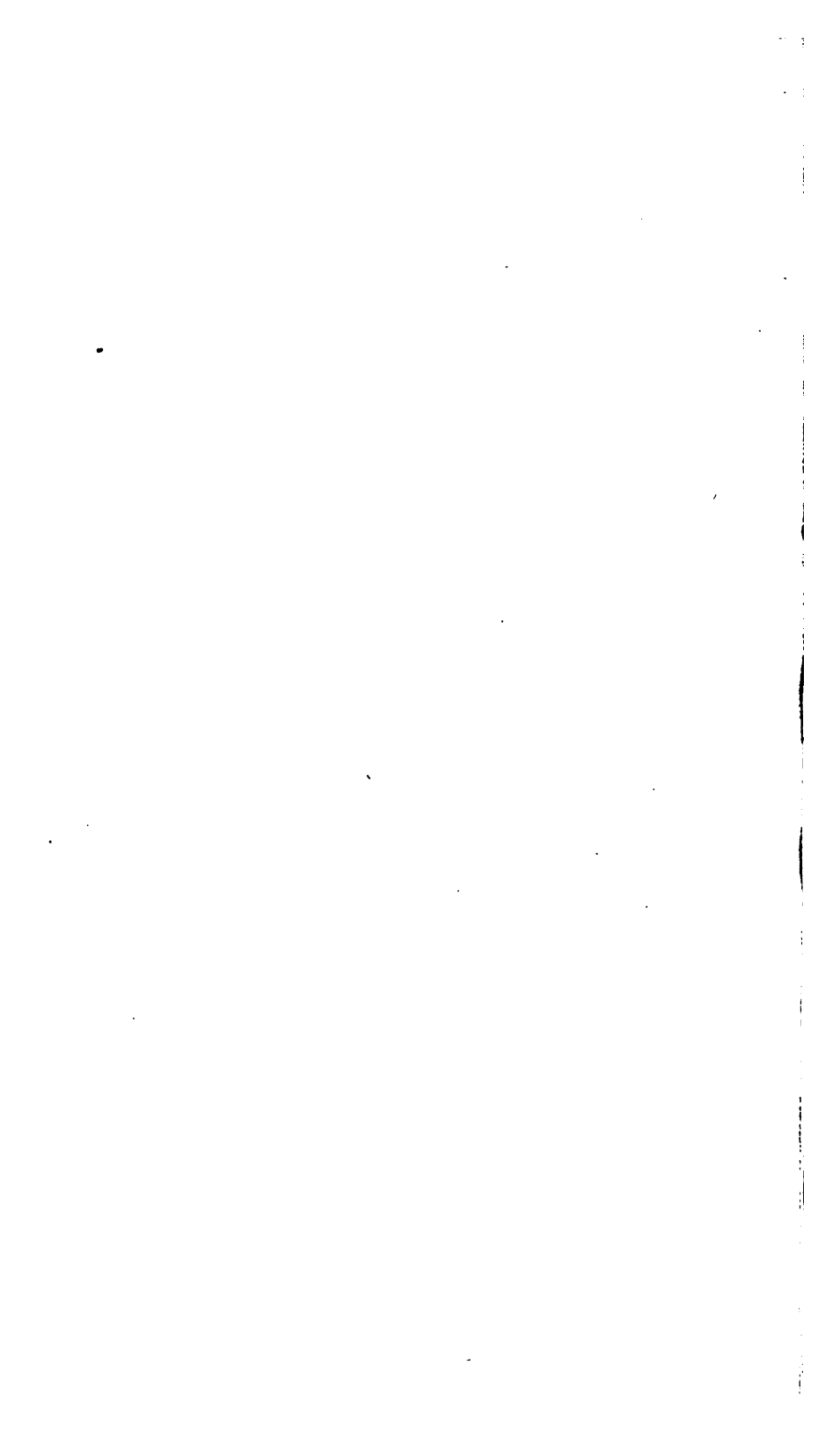
Procès-verbaux des séances. . . . .	106, 126, 339
Membres admis dans la Société. . . . .	109, 346
Ouvrages offerts à la Société. . . . .	110, 230, 346
Corrections et additions au Mémoire de M. FRESNEL sur le Ouâday. (Numéros de janvier et février 1849.) . . . . .	356

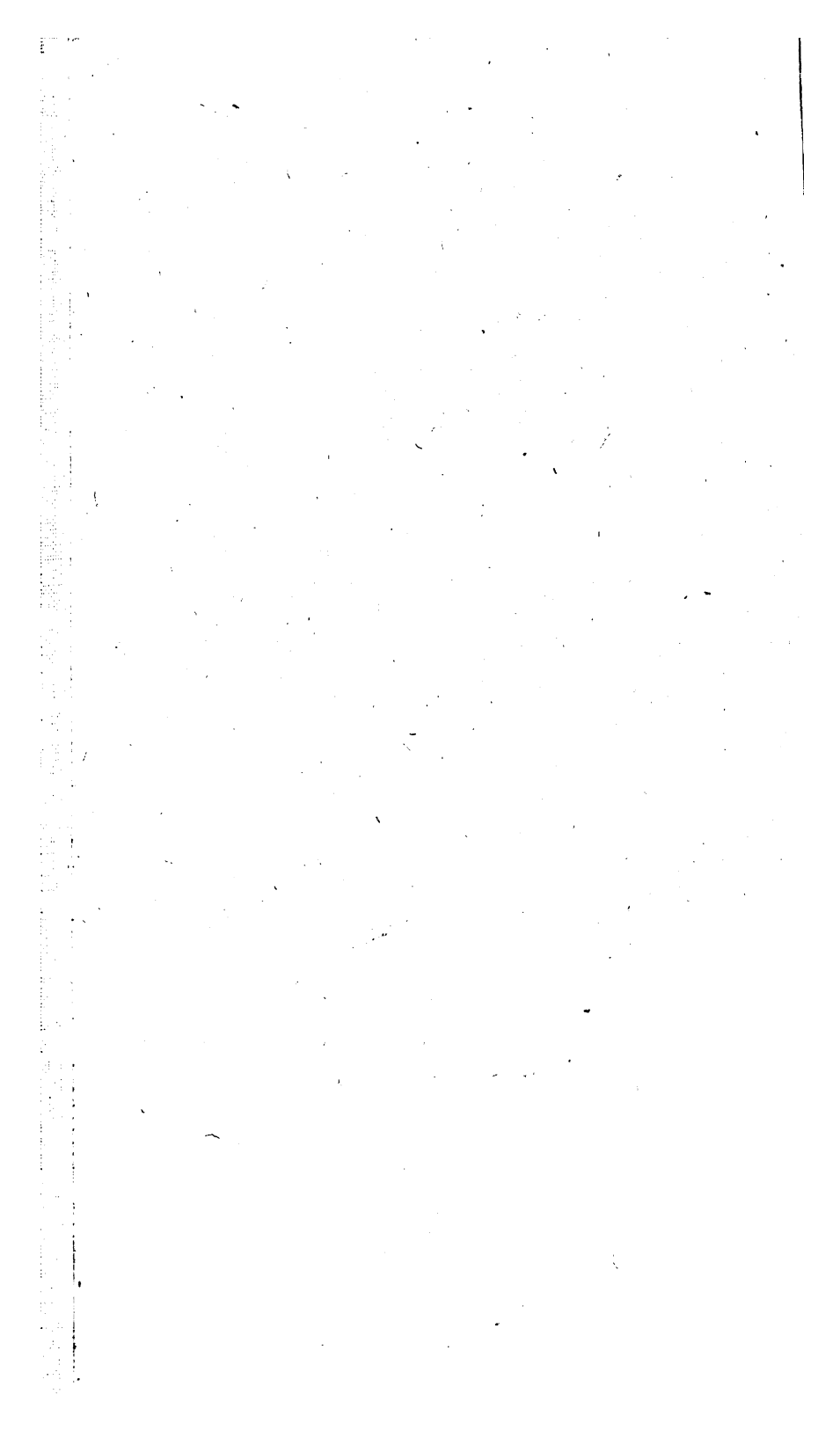
FIN DE LA TABLE DU XII<sup>e</sup> VOLUME.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon, 2.3











OCT 2 1920

